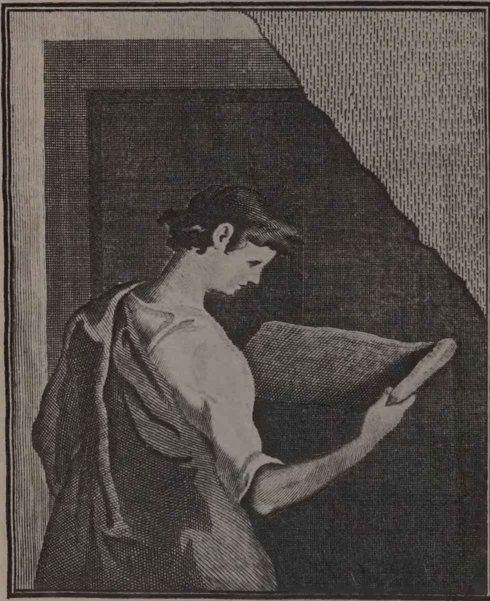

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

MARS, 1760.

AVIS.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1760, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1760, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les treize premiers Volumes, reliés en veau, 32 liv. 10 ſ.

On publiera dans le mois d'Avril 1760, le XIV. Vol. relié en veau, 2 liv. 10 ſ. les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

Collegii Billomensis Soc. Jesu

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS;

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE *PRINCE SOUVERAIN* DE *DOMBES.*

Cat. inscriptus

MARS, 1760.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.
HÉRISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MÉMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 760 volumes: Sçavoir,

ANNÉES.	VOL.	ANNÉES.	VOL.
1701.	9.	1731.	12.
1702.	12.	1732.	12.
1703.	12.	1733.	12.
1704.	13.	1734.	12.
1705.	12.	1735.	14.
1706.	12.	1736.	15.
1707.	12.	1737.	13.
1708.	12.	1738.	13.
1709.	12.	1739.	14.
1710.	12.	1740.	13.
1711.	12.	1741	12.
1712.	12.	1742.	12.
1713.	12.	1743.	12.
1714.	12	1744.	12.
1715.	12.	1745.	12.
1716.	12.	1746.	15.
1717.	12.	1747.	14.
1718.	12.	1748.	15.
1719.	12.	1749.	14.
1720.	5.	1750.	15.
1721.	12.	1751.	14.
1722.	12.	1752.	15.
1723.	12.	1753.	16.
1724	12.	1754.	16.
1725.	12.	1755.	16.
1726.	13.	1756.	16.
1727.	12.	1757.	16.
1728.	12.	1758.	16.
1729.	12.	1759.	16.
1730.	12.	1760.	4.

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Mars, 1760.

ARTICLE XXV.

LES VOYAGEURS MODERNES, ou *Abrégé de plusieurs voyages faits en Europe, Asie & Afrique; traduit de l'Anglois*. (Quatre Vo-

lumes *in*-12.) A Paris, chez Nyon, Guillyn, Hardy, &c. M. DCC. LX. (Prix 8 liv. broché.)

LEs Voyages compris dans l'Abrégé, traduit en François, que nous annonçons, forment de gros Volumes, dont la lecture ne ſauroit attacher que des Savants inſatiables de détails ſur l'Antiquité ou ſur la Géographie. D'ailleurs ces Volumes ſont fort chargés de Planches qui en augmentent conſidérablement le prix. En abrégeant les récits des Voyageurs, en épargnant les Planches gravées, on nous donne un Ouvrage qui, pour être moins volumineux & moins diſpendieux, n'en eſt que plus commode & plus amuſant pour le commun des Lecteurs. Nous ſouhaiterions cependant qu'on n'eût pas retranché les Cartes Géographiques;

on n'a conſervé que celle du cours du Nil au ſecond Volume.

Dans le premier Tome, nous trouvons le voyage du Docteur Pococke, Evêque d'Offory, en Egypte. La méthode de ce Voyageur n'a rien de fort particulier. Il décrit les lieux où il arrive; il en parcourt les Monuments; il en expoſe la Police, les Mœurs & les Uſages. Alexandrie, le Caire, Faiumé, Arſinoé, le mont Sinaï &c. ſont les principaux endroits qui ont ſervi de théâtre à ſes obſervations. Les Citernes, les Statues d'Alexandrie, les Pyramides & le Sphinx de Gizeh, le Labyrinthe d'Arſinoé, les Momies & les Hiéroglyphes des Egyptiens, les Moſquées Turques, les Cataractes du Nil ſont les Articles ſur leſquels il s'arrête davantage. Il remarque que les Egyptiens du Caire forment un

Peuple *fort ingénieux ;* mais qu'à meſure qu'on *remonte le Nil*, le Peuple d'Egypte devient *fort peſant & preſque ſtupide.* Il dit qu'il y a au Caire une race mulâtre originaire de Nubie, & qu'elle fournit le pays de domeſtiques *qui ont une bourſe commune pour l'entretien de ceux qui ſont malades ou hors de condition.* Les Marchands Européens qui vivent au Caire, ſont *pleins d'hoſpitalité* : ſi les Etrangers ne trouvoient point à loger dans leurs maiſons, M. Pococke aſſûre qu'ils ſeroient *très-embarraſſés de leur perſonne.*

Notre Voyageur attribue le débordement du Nil aux vents de Nord, qui chaſſent les nuages & les pouſſent vers le Sud juſqu'aux montagnes d'Ethiopie, où ces nuages condenſés tombent *en pluies abondantes.* Ces mêmes vents forcent encore la Mer où ils ſouf-

flent, à s'oppoſer au cours du Nil, & par-là contribuent à l'élévation de ſes eaux déja groſſies par la chute des pluies.

M. Pocoke n'a pas été édifié de la *dévotion* des Cophtes dans leurs Egliſes. » Ils ſemblent, *dit-* » *il*, croire que la Religion ne » conſiſte qu'à réciter un Office » long, quoique ſans la moindre » dévotion, & à obſerver exacte- » ment leurs jeûnes nombreux. «

Il a trouvé au Caire trente-ſix Synagogues : parmi les Juifs de cette Ville, il y a une Secte particulière & en quelque ſorte ſchiſmatique, puiſqu'elle a ſa Synagogue à part, & qu'elle vit ſéparée des autres. Tous les Juifs en général, dit notre Docteur, ont *les yeux & les regards ſinguliers*; mais ceux de cette Secte ont de plus *de grands nés* qui les diſtinguent de leurs frères.

On caractériſe ici les Egyp-

tiens par deux attributs qui s'allient très-bien, & qui même ne se trouvent guères l'un sans l'autre : ils sont *oisifs & curieux de nouvelles.* C'est à leur indolence que le Docteur Anglois attribue *le génie inventif* dont ils sont favorisés. Il y a cependant des Nations indolentes qui ne se signalent point par leurs inventions ; c'est même aux Nations les plus laborieuses qu'on est redevable des plus utiles découvertes. Quoi qu'il en soit, les Egyptiens, *ajoûte notre Voyageur*, » sont malins & envieux » à un degré extrême . c'est ce » qui les empêche de s'unir & » de s'associer ensemble. Quoique » fort ignorants, ils sont cepen» dant naturellement rusés, faux » & médisants : aussi ont-ils tou» jours des soupçons sur les Voya» geurs, s'imaginant qu'ils ne » viennent dans leur pays que

» pour chercher des trésors ; & » que s'ils ne les trouvent pas » facilement, ils ont le secret de » les arracher des entrailles de la » terre par art magique. «

Les Turcs que le Grand-Seigneur envoie en Egypte pour gouverner cette Province, ne songent qu'à s'enrichir & à s'avancer, & ne s'occupent que des moyens de se supplanter les uns les autres. De-là plus de factions & de trahisons en Egypte que dans aucune Province de la Turquie : on en cite ici des exemples où la ruse & le poison ont également servi ces rivalités & ces haines couvertes.

Nos Voyageurs Anglois sont bien éloignés de confirmer les idées avantageuses qu'on se forme quelquefois sur la probité des Turcs. Il n'y a guères de mauvaises fraudes, d'excès tyranniques, d'exactions criantes, & d'inhumanités cruelles dont ils

n'accusent l'avarice des Mahométans. Les Sujets de cet Empire gémissent sous un joug qui les flétrit & les accable : c'est un horrible esclavage qui désole & dépeuple les plus beaux climats de l'Afrique & de l'Asie. Quelque subalterne que soit un Officier Turc, il est inabordable à tout Etranger qui, les mains vuides, se présente pour le saluer.

A la vuë des véxations qu'on exerce en Chypre, un de nos Voyageurs Anglois (M. Drummond Tome IV. p. 17) jette ce cri d'indignation : » Pourquoi » faut-il que le Peuple soit si mi» sérablement opprimé par un » homme qui, six mois après son » retour à Constantinople, peut » devenir la victime d'une accu» sation intentée contre lui par » un Ministre avare ou mal-inten» tionné, qui, en lui supposant un » crime, obtient la possession de

» ses trésors ? La corruption & la
» subornation sont parvenues à
» un tel degré, que, depuis le
» plus grand jusqu'au plus petit,
» on ne peut rien faire qu'à force
» de présents. Plaise à Dieu que
» des usages aussi scandaleux &
» aussi mercenaires ne s'introdui-
» sent pas en Angleterre, où, au
» mépris de l'honnêteté publique &
» des Loix de l'hospitalité, on est
» déja obligé de payer les repas
» auxquels on est invité par un
» ami. Tout est vénal chez les
» Musulmans : les Juges mêmes
» qui président dans le Tribunal
» de la Justice, ne manquent ja-
» mais de prononcer en faveur
» de celui qui paye le plus. « Les
Turcs, même les plus dévots, ne
sont pas les moins méchants ;
puisqu'après leur pélérinage à la
Mecque, ils sont encore pires
qu'ils n'étoient auparavant. De-là
ce Proverbe reçu en Turquie :

» Si un homme a été à la Mec-
» que, donnez-vous de garde de
» lui : s'il y a été deux fois,
» n'ayez rien à démêler avec lui;
» mais s'il a été trois fois à la
» Mecque, éloignez-vous de son
» voisinage. «

Le Docteur Shaw, qui est le second de nos Voyageurs, s'est promené dans l'Afrique. Il a visité les Villes d'Alger, d'Oran, d'Arzew, de Tunis & leurs environs, aussi-bien que les Provinces Méridionales de ces Côtes. Ses observations roulent sur les Mœurs, les Usages & le Gouvernement. Il en a approfondi la constitution législative, sondé les intérêts politiques, & mesuré les forces actuelles. Depuis quelques années on a publié beaucoup d'Histoires & de Relations sur tous les Etats de Barbarie. Le compte fidèle que nous en avons rendu, nous dispense d'entrer ici dans des détails où

nous ne ferions que répèter ce que nous avons eu occaſion d'en dire. Nous obſervons ſeulement avec M. Shaw » que la » grandeur des os qu'on y tire » quelquefois des ſépulchres, n'eſt » pas difficile à expliquer ; ſi on » ſe rappelle que les Goths & les » Vandales enterroient ſouvent » avec un Soldat décedé, ſon » cheval, ſon épée, ſes armes & » tous ſes habillements.. «

Un Savant, comme M. Shaw, rencontre dans ces climats des reſtes précieux de magnificence & d'élégance antiques, qui intéreſſent vivement ſon goût. Ces Monuments épars & dégradés dépoſent également en faveur des Arts & des Sciences qui ont autrefois habité & embelli l'Afrique, & contre la barbarie des Conquérants, qui, depuis ces ſiècles éclairés, l'ont envahie & dépeuplée. Toutes ces Villes magnifiques & tous les

ſuperbes Monuments qui les décoroient, ne laiſſent plus voir que les traces de la férocité qui les a détruits, ou de la rudeſſe qui les a négligés & livrés en proie aux ravages du temps. Il reſte cependant quelques endroits où la Nature rappelle encore le ſouvenir des agréments qu'elle prodiguoit à ces riantes contrées. » Dans » le voiſinage de Tub-Urbo, *dit* » *M. Shaw*, on voit pluſieurs boſ» quets d'arbres à fruits, dont » ceux de chaque eſpèce ſont » plantés ſéparément. Ainſi dans » un endroit il y a des citrons, » à quelques diſtances ſont des » pêches; ici le pavie ſucculent » flatte le goût; là l'abricot fon» dant ſe préſente ſous la main: » d'un côté c'eſt un boſquet d'o» rangers qui charme les yeux, » tandis qu'il répand dans l'air » l'odeur la plus agréable: de » l'autre, la pomme colorée dé-

» dommage avec uſure le Culti-
» vateur de toutes ſes peines. «
On voit que notre Voyageur s'efforce de rendre ſa Deſcription auſſi fleurie que les campagnes dont il nous peint la richeſſe. Mais à peine a-t-il perdu de vuë ces charmants objets, qu'il verſe des pleurs ſur la chute des Arts & des Sciences en Afrique, & ſur les débris qui en reſtent. Ce bon goût y a long-temps regné; mais aujourd'hui il eſt tellement éteint, qu'il n'en reſte pas la moindre étincelle.

L'Afrique eſt peuplée de pluſieurs Nations, dont les vices & les mœurs ne ſe confondent point. Nos Voyageurs ne manquent point de les caractériſer. Les Arabes y ſont encore plus fainéants que dans les autres pays où ils ſont répandus. » La vie d'un
» Arabe, *dit M. Shaw*, n'eſt
» qu'un cercle perpétuel de fai-

» néantise & de divertissements.
» Quand aucun plaisir ne l'attire
» hors de chez lui, il s'amuse
» dans sa maison à fumer sa pipe,
» ou étendu de son long à l'om-
» bre chérie de quelque arbre
» voisin. Il n'estime rien tant que
» son cheval, & n'est jamais si
» satisfait, que quand il se voit
» éloigné de chez lui, soit pour
» monter à cheval, soit pour aller
» à la chasse : exercice où *excel-*
» *lent tous les Peuples du Levant.*
A l'extérieur, les Arabes sont officieux & obligeants envers leurs hôtes, sans en être *naturellement* moins *voleurs & traîtres.* Ceux à qui le soir ils ont donné les plus douces *preuves d'amitié & d'hospitalité* dans leur maison, n'en sortent guères le matin sans être *pillés & volés.*

Les Turcs qui dominent en Afrique, y exercent un affreux despotisme sans y montrer aucune

dignité. Comme, dans leur extraction, ils n'ont rien dont ils puiſſent ſe glorifier, ils ne croient pas non plus que, dans la baſſeſſe de leur origine, ils aient aucune tache dont ils doivent rougir. De-là dans une diſpute avec un Conſul Anglois, ce propos groſſier de Mahomet Bacha, Dey d'Alger : » Ma mère, *lui dit-il*, » vendoit des pieds de mouton, » & mon père des langues de » veau ; mais il auroit rougi d'ex» poſer en vente une auſſi mé» chante langue que la tienne. « M. Shaw inſtruit ſes compatriotes des diſpoſitions où les Algériens ſont à leur égard. » Ils ont, *dit-il*, certainement beaucoup d'eſ» time & d'amitié pour les An» glois. Si l'on peut faire quelque » fond ſur un Gouvernement gui» dé par le hazard plutôt que par » des conſeils ſages & meſurés, » il eſt probable que, quelque

» Nation commerçante avec qui » ils jugent à propos de se brouil» ler, l'Angleterre n'a pas beau» coup à appréhender. « La construction de cette phrase n'est pas exacte ; elle le seroit davantage, si on avoit dit : *Quelle que soit la Nation commerçante*, avec qui &c.

On nous avoit déja fait connoître tout ce que M. Robert Wood publie ici sur les ruines de Palmyre, dans la Relation du voyage qu'il y a fait par les ordres de M. Pitt, Ministre d'Angleterre. On n'en suivra pas avec moins de plaisir ce Voyageur dans cette Ville fameuse & dans Héliopolis ou Balbec. On sera d'autant plus satisfait de ses recherches, qu'il compare l'état ancien de ces deux Villes avec leur état actuel. A la vuë de Palmyre ruinée, il s'écrie : » Que les vicis» situdes de la fortune sont étran-

» ges & inexplicables! Une femme
» qui gouverne un Etat de peu
» d'importance dans un désert,
» s'empare des domaines des Pto-
» lomées & des Séleucides : l'E-
» gypte reconnoît sa domination
» au Sud ; ses conquêtes du côté
» du Nord s'étendent jusqu'à la
» Mer-Noire & au Bosphore. Une
» simple Ville, dont l'Histoire est
» presque entièrement inconnue,
» devient la Capitale d'un Empire
» très-vaste. A la vérité son regne
» ne fut pas long, & un espace de
» temps très-court vit sa gloire
» éclipsée & ses bâtiments superbes
» détruits...« *Le désert*, dit-il ailleurs, *étoit pour Palmyre ce que la Mer est pour la Grande-Bretagne, ses richesses & en même temps son boulevard.* » Les habi-
» tants de Palmyre, *ajoûte-t-il*,
» copioient d'après de grands
» modèles leurs mœurs, leurs
» vices & leurs vertus. Ils tiroient

» les Coûtumes de leurs funérail-
» les des Egyptiens, leur luxe des
» Perſans, les Lettres & les Arts
» des Grecs. Leur ſituation au mi-
» lieu de ces trois Nations, donne
» lieu de ſuppoſer avec aſſez de
» fondement, qu'ils avoient adop-
» té pluſieurs autres de leurs uſa-
» ges & de leurs mœurs. Mais
» vouloir en dire davantage d'a-
» près des matériaux auſſi infor-
» mes (que ceux qui nous en
» reſtent,) ce ſeroit donner trop
» à la conjecture, & elle eſt plu-
» tôt du reſſort du Lecteur que
» de l'Ecrivain. « M. Wood nous
confirme que l'avarice eſt *autant le vice des Climats Orientaux que l'hoſpitalité en eſt la vertu.*

Dans le ſecond Tome, qui eſt de 364 pages, nous nous retrouvons avec M. Norden à Alexandrie & au Caire, où il faut ſe rembarquer ſur le Nil, remonter à ſa ſource, obſerver tout le

pays qu'il fertilise, visiter tous les Villages qui sont semés sur ses bords, en compter toutes les Isles, contempler toutes les singularités qui se présentent sur cette route, & partager avec notre Voyageur toutes les incommodités qu'il éprouve. L'abrégé de sa Relation occupe tout ce Volume, dont la plus grande partie ne contient que des détails Géographiques, qui sont assez secs & assez arides ; il ne faut en attribuer la maigreur qu'au sol où voyage M. Wood, puisqu'avant que de sortir d'Alexandrie & du Caire, il prodigue les plus brillantes couleurs pour représenter à l'imagination les objets curieux que ces Villes offrent à son pinceau. La nouvelle Alexandrie, dit-il, *peut être regardée avec raison comme une orpheline, qui n'a point d'autre héritage que le nom respectable da son père, &c.*

Mars, 1760.

Dans les restes de ces anciens Monuments, dont nos Voyageurs en Egypte font l'inventaire, il se trouve des débris marqués au coin de l'Elégance Grecque. C'est une preuve que, dans leurs constructions, les Egyptiens ont su quelquefois allier le goût des formes avec la force des masses. Au reste, la nature de leur climat les obligeoit à donner à leurs ouvrages une solidité de masse, qui en assûrât la durée en résistant à ces inondations, dont la violence étoit aussi redoutable à leurs édifices, que l'influence en étoit favorable à leurs terres.

M. Norden se croit fondé à supposer » que les Pyramides, *mê-* » *me les dernières bâties*, l'ont » été long-temps avant l'usage » des Hiéroglyphes; « parce que ces superbes Monuments ne portent aucune trace de ces ornements *si prodigués dans tous*

les

les bâtiments considérables qu'on élévoit en Egypte. Tout ce qui nous paroît résulter de cette observation, c'est que l'usage des Egyptiens n'étoit pas de charger d'Hiéroglyphes leurs Pyramides. Notre Voyageur lui-même n'a-t-il pas trouvé (page 88) des Obélisques *sans aucuns Hiéroglyphes?* L'usage de ces figures n'étoit donc pas assez absolu pour ne souffrir aucune exception, & leur absence ne suffit pas pour réculer l'époque des Pyramides au-delà du temps où les Hiéroglyphes Egyptiens ont été inventés. D'ailleurs l'argument de M. Norden n'est que négatif : il n'a point trouvé d'Hiéroglyphes sur les Pyramides qu'il a observées; en voilà tout le fondement. Or ce témoignage négatif doit-il l'emporter sur l'assertion positive de Hérodote, qui déclare avoir vu des *Lettres Egyptiennes* sur de

très-anciennes Pyramides, comme celle du Roi Chéops ? Kircher cite plusieurs Ecrivains Arabes qui parlent des Hiéroglyphes gravés sur les Pyramides comme sur les Obélisques. Aussi ne trouve-t-on parmi les Anciens aucune autorité qui revendique aux Obélisques sur les Pyramides un droit exclusif aux Hiéroglyphes. Ce droit formeroit, entre ces deux espèces de Monuments, une différence qui a échappé aux Remarques des Savants. Mais ce n'est pas ici qu'il convient d'étaler l'érudition qu'il seroit aisé de prodiguer sur cette matière.

M. Norden prétend qu'il n'y a point de montagnes *qui fournissent des preuves plus concluantes en faveur du Déluge*, que les montagnes de Abussode. » Car » on y peut remarquer, *dit-il*, » les différentes impressions que » l'eau a faites en tombant sur

» elles depuis le haut juſqu'en-
» bas. «

Le troiſième Tome, en 386 pages, contient les voyages de Mrs Maundrel & Hanway. Dans la Relation de ſon voyage d'Alep à Jéruſalem, le premier nous expoſe un tableau de la Paleſtine & des Lieux ſaints : il les y peint tels qu'il les a trouvés à la fin du dernier ſiècle. Ce Voyageur, dont on vante l'exactitude & la fidélité, avance quelque part une propoſition dont les rigides Géomètres ne conviennent pas : c'eſt qu'une montagne cultivée produit autant que ſi elle étoit un pays plat, *pour ne pas dire plus.*
» Car, *ajoûte-t-il*, une ſurface
» inégale & montagneuſe donne
» un plus grand eſpace de ter-
» rein à cultiver, que ſi cette
» même étenduë étoit réduite à
» un niveau parfait. « Tout étant d'ailleurs égal, la récolte des

fruits répond au nombre des tiges : or ce nombre répond nécessairement, non à l'élévation oblique du sol, mais uniquement à son étenduë horizontale; donc, &c. Voilà le raisonnement que les Géomètres opposent à Maundrel.

M. Drummond, dont les voyages se trouvent au quatrième Tome de ce Recueil, releve avec zèle quelques méprises dans la Relation de M. Maundrel. Un Lecteur aussi diligent que curieux ne manquera pas de comparer ensemble les Journaux de ces Voyageurs Anglois, quand les mêmes objets se présentent à leurs regards & à leurs observations. En supposant la même bonne foi dans leurs récits, il s'appercevra qu'ils n'ont pas toujours vu les mêmes objets avec les mêmes yeux, ou qu'ils n'ont pas eu les mêmes instruments pour

les considérer. Ce défaut d'uniformité, quelle qu'en soit la cause, ne laisse pas d'infirmer leur témoignage, & de confirmer le proverbe qui permet de se défier assez généralement de quiconque *vient de loin.*

Le voyage de M. Hanway est peut-être le plus amusant de ce Recueil. Les climats où il marche, sont moins connus ; & les peuples qu'il y rencontre, sont assez singuliers. Il lui arrive des embarras où le Lecteur prend d'autant plus d'intérêt, que son voyage est une entreprise patriotique, dont le succès ne sauroit être indifférent, puisqu'il s'agissoit d'établir entre la Perse & l'Angleterre, par l'Asie & la Mer Caspienne, un Commerce plus avantageux qu'il ne peut l'être par la voie de la Turquie. On trouve, dans ce voyage, de nouveaux traits d'inhumanité de la

part des Turcs, & de superstition de la part des Persans leurs esclaves. Ceux-ci ont une Prière composée par Hussein, un des fils d'Ali. Quand ils ont mérité la mort, ils se croient sûrs d'obtenir leur grace par la vertu de cette Prière, s'ils peuvent la réciter devant leur Monarque. » Une au» tre façon d'obtenir grace, *dit* » *M. Hanway*, est, en entrant » dans la tente du Roi, de répé» ter dix lettres particulières de » l'Alphabet, fermant à chaque » lettre un doigt, & tenant ses » poings fermés l'un contre l'au» tre, jusqu'à ce que le criminel » soit près du Trône ; & alors il » ouvre subitement les mains, » pour vaincre la colère du Roi » par une décharge de cette ar» tillerie magique. «

En s'en retournant en Angleterre, M. Hanway passa par Petersbourg, Berlin, Dresde, Ha-

novre, Caſſel, la Hollande. Rien de ce qui mérite l'attention d'un Etranger, n'échappe à ſes regards & à ſes obſervations. Les Cours de Ruſſie, de Berlin & de Dreſde ſont peintes ici avec des couleurs agréables. En l'honneur de toutes ces Puiſſances, on brûle un encens dont la doſe répond non-ſeulement au mérite des Princes qui y regnent, mais encore à l'intérêt qu'avoit alors l'Angleterre d'en cultiver les bonnes graces. Le théâtre de la guerre préſente, tel qu'il étoit avant qu'elle fût allumée, eſt ici fidèlement retracé. Combien de Palais magnifiques & de riches Cabinets n'a-t-elle pas raſés, ou dépouillés de tout ce que notre Voyageur y a admiré de rare & de précieux en fait de Peinture, de Sculpture, de Gravure & d'Hiſtoire Naturelle? S'il reve-

noit sur ses pas, il s'imagineroit que l'avarice Romaine a pillé la Saxe, ou que la barbarie Gothique y a déchiré, brisé, démoli tous les chef-d'œuvres qu'y avoit amassés, tous les Monuments qu'y avoit élevés un goût pour les Arts & les Sciences, également généreux & éclairé.

Les voyages de M^rs^ Drummond & Russel occupent près de la moitié du quatrième Tome qui est de 411 pages. Le premier, Consul Anglois d'Alep, a voyagé en Chypre & en Syrie: le second, Docteur en Médecine, nous donne une Description d'Alep & des pays voisins. Ainsi avec eux il faut encore rentrer dans quelques climats qu'on a déja parcourus avec les autres. On apprendra d'eux quelques nouvelles particularités qui paroîtront plus ou moins intéressantes selon le goût des Lecteurs.

En lisant cet Abrégé, il faut 1° se souvenir qu'étant un Extrait de Relations écrites par des Voyageurs Anglois & Anglicans, il n'est pas étonnant que les réflexions qu'on y seme, conservent assez souvent la teinture du crû de la Secte: 2° Remarquer que ces Messieurs recueillent avec complaisance les fables populaires, les traditions superstitieuses, les miracles apocryphes ou défigurés dans les sources infidèles où l'on les puise: 3° Observer que la plûpart de ces Anglois étoient préparés à leurs voyages par de bonnes études, & munis de Livres relatifs aux pays où ils étoient envoyés. Du reste ils donnent d'excellents avis à ceux qui voudront entreprendre les mêmes courses. Cependant nous ne devons pas dissimuler que sur la plûpart des contrées qu'ils ont

viſitées, nous avons des Hiſtoires qui, pour être de plus ancienne date, n'en ſont ni moins curieuſes, ni moins inſtructives que l'Abrégé Anglois, dont nous annonçons la Traduction Françoiſe.

Nous réſervons pour un autre Article l'Hiſtoire Naturelle de Norvege, qui occupe ſeule la plus grande partie du quatrième Tome de cette collection.

ARTICLE XXVI.

ESSAI SUR LE BEAU. Par le P. André J. *Avec un Discours préliminaire, & des réflexions sur le goût.* Par M. Formey. (Volume *in*-12. 231 pages pour le Discours préliminaire, 192 pour l'Essai sur le Beau, & les réflexions sur le goût.) *A Amsterdam, chez H. J. Schneider, 1759.*

DE tout temps on a disputé sur le Beau : car sur quoi ne dispute-t-on pas? On convenoit, il est vrai, de la réalité du sentiment qu'excitent les objets qu'on appelle Beaux : le moyen de la nier! L'ame la moins sensible éprouve l'impression du Beau, & se voit forcée d'y acquiescer. S'il y a un Beau fin & délicat

qui suppose une réflexion exercée ; ou une heureuse sensibilité, il y a aussi un Beau frappant & sublime qui saisit tous les esprits. Le voir, le sentir, l'admirer ; c'est l'effet du premier moment, & le premier moment égale tous les hommes.

Mais ce Beau que nous admirons dans les ouvrages de la Nature, qui nous charme dans les chef-d'œuvres de l'Art, qui nous transporte dans les productions du génie : ce Beau qui, comme un feu céleste, concentré dans chacun de nous, éclaire nos esprits, échauffe nos cœurs, imprime un caractère de grandeur à nos idées, de noblesse à nos sentiments, de décence à nos manières, de dignité à notre conduite : ce Beau que l'imagination cherche dans ses délires, qui prend la teinture de nos préjugés, que la mode assujettit à ses caprices, comment le définir ?

Ici les opinions se partagent, les systêmes se multiplient, chacun choisit son point de vuë, &, suivant qu'il embrasse plus ou moins de terrein, l'idée qu'il donne du Beau est plus ou moins complette. L'Histoire de ces sentiments différents appartient à l'Histoire de l'Esprit humain ; & ce morceau précieux pour qui sait penser, nous le retrouvons dans le Discours préliminaire de M. Formey. Historien exact, Critique impartial, il donne l'Analyse raisonnée des Recherches de *Hutchinson*, du Traité de *Crousaz*, des vuës répandues dans l'*Essai sur le mérite & sur la vertu*, des idées du célèbre *Wolff*; enfin il transcrit, en grande partie, l'Article *sur le Beau* du Dictionnaire Encyclopédique. Sans doute qu'il n'a point connu ce qu'ont écrit sur le Beau le P. *Buffier* & l'Abbé

Conti. L'exactitude, dont il fait profession, ne lui auroit pas permis de passer sous silence ces deux Auteurs. Ajoûtons que ces nouvelles pièces de comparaison auroient servi, comme les autres, à apprécier le mérite de l'*Essai sur le Beau*.

Cet Essai, dont on nous donne une nouvelle Edition, parut en 1741. L'Ouvrage ne tarda pas à être goûté. Le Public applaudit aux idées du Philosophe, & rendit justice aux talents de l'Homme de Lettres. Pouvoit-il refuser son suffrage à un Essai, où l'Esprit philosophique analyse sans sécheresse, discute sans préjugés, disserte sans écarts, prononce sans enthousiasme; où les détails sont choisis, les principes féconds, les applications heureuses, les résultats travaillés; où l'élégance de l'expression ne prend rien sur l'exactitude du raisonnement; où

les ornements même se tournent en preuves ; où le Lecteur est conduit au vrai par une route qui ne l'éloigne jamais du terme, & qui, au-lieu d'épines à arracher, ne lui offre que des fleurs à cueillir ? Aussi l'Essai sur le Beau a-t-il passé constamment chez les Connoisseurs pour le systême le plus suivi, le plus étendu, le mieux digéré que nous eussions sur cette matière. Comme nous n'en parlâmes point dans le temps, on nous pardonnera de réparer ici cet oubli. La circonstance nous y invite, & c'est une déférence que nous devons au jugement du Public. Un Traité si favorablement reçu à son tribunal, mérite bien une place dans nos Mémoires.

Tout ce qui est beau, se rapproche de l'unité, ou par la simplicité de son être, ou par l'ordonnance de ses parties, ou par

la combinaiſon de ſes rapports. L'unité eſt donc la forme eſſentielle qui caractériſe le Beau. Cette unité prend ſa ſource dans l'immutabilité de l'Eſſence, dans l'inſtitution libre du Créateur, dans nos conventions & nos ſyſtêmes. De-là trois eſpèces de Beau; le Beau Eſſentiel, le Beau Naturel, le Beau Syſtématique. Mais une premiére diviſion trop générale, pour ne rien confondre, ne ſuffit pas. Le Beau ſe rencontre dans les eſprits & dans les corps. Diviſons-le en Beau ſenſible & en Beau intelligible. La vuë & l'ouïe ſont les ſeules de nos facultés corporelles qui jouiſſent du privilège de diſcerner le Beau..... La queſtion du Beau ſenſible ſe réduit donc... au Beau viſible dont l'œil eſt le juge naturel, & au Beau acouſtique ou muſical dont l'oreille eſt l'arbitre née. Pour le Beau intelligi-

ble, cherchons-le dans les mœurs, où il fait le mérite & le bonheur de l'humanité; dans les pièces d'eſprit, où il fait l'ornement & les délices de la raiſon. Telle eſt la diſtribution naturelle de l'Ouvrage, qui renferme, en quatre Chapitres, toute la matière du Beau.

La régularité, l'ordre, la proportion, la ſymétrie ſont eſſentiellement préférables à l'irrégularité, au déſordre, à la diſproportion..... Une figure eſt d'autant plus élégante, que le contour en eſt plus juſte & plus uniforme..... Si l'on compoſe un deſſein de pièces différentes, égales ou inégales, en nombre pair ou impair, elles y doivent être tellement diſtribuées..... que de cet aſſemblage réſulte un tout où rien ne ſe confonde, où rien ne ſe contrarie, où rien ne rompe l'unité du deſſein. Principe inconteſtable; le

ſentiment le dicte, la raiſon l'appuie, la nature l'obſerve ; l'art, tout arbitraire qu'on le ſuppoſe, ne s'en écarte point impunément. Voilà donc un Beau eſſentiel, qui eſt comme le fond du Beau viſible.

Ce fond ſi riche, ſi agréable par lui-même, l'Auteur de la Nature a pris ſoin de le relever par les couleurs. C'eſt par leur éclat qu'il a trouvé le moyen d'introduire dans l'univers un nouveau genre de beautés, qui nous offre par-tout un ſpectacle ſi brillant & ſi diverſifié. Il a peint le ciel d'un azur dont la vuë ne laſſe jamais : il a tapiſſé la terre d'une verdure émaillée de mille fleurs, qui nous applique ſans nous fatiguer, &c. Qu'il y ait un Beau naturel, cela eſt donc évident par le ſeul coup-d'œil ſur la Nature.

Que ce genre de beauté ſoit indépendant de nos opinions &

de nos goûts, il ne ſeroit plus poſſible d'en douter, ſi tous les hommes étoient de même couleur. Mais... il y a des peuples noirs & des peuples blancs, & chacun n'a point manqué de prendre parti ſelon les intérêts de ſon amour propre..... Il n'eſt preſque perſonne qui n'ait ſa couleur favorite..... Les Peintres même, qui devroient avoir des principes moins flottants, ſont partagés en pluſieurs ſectes ſur le mêlange qui forme la vraie beauté ou coloris..... Pour prononcer ſur tous ces différends, l'Auteur conſulte les Juges naturels du Beau viſible. Que diſent les yeux ? Que la lumière eſt la reine & la mère des couleurs. Sa préſence les fait naître, ſon approche les anime, ſon éloignement les affoiblit, ſon abſence les fait mourir..... Rien conſéquemment de plus naturel, de plus raiſonnable, que d'adjuger

au blanc la ſupériorité ſur le noir, de meſurer même la beauté des couleurs par leur éclat. Cette concluſion que les organes ſeuls peuvent déſavouer, ne décide, après tout, que de la beauté intrinſéque des couleurs ; & les diſputes roulent encore plus ſur leur beauté relative.

Quoiqu'il en ſoit, chaque couleur eſt d'autant plus belle qu'elle eſt plus pure, plus homogène, plus uniforme, qu'on y découvre une image plus ſenſible de l'unité..... Quelque brillante que ſoit une couleur, elle nous raſſaſieroit bientôt, ſi nous n'avions qu'elle à conſidérer dans le monde. En cela, comme en toute autre choſe, l'Auteur de la Nature a eu ſoin de prévenir nos dégoûts. Il y a très-peu de couleurs ſimples : mais combinées les unes avec les autres, combien ne donnent-elles pas, par leur mêlange, de cou-

leurs composées ? A ce Beau qui résulte du mêlange des couleurs, joignons celui qui naît de leur assortiment..... Dans une simple fleur qui nous offre un assemblage de couleurs souvent si différentes, quelle sympathie entre quelques-unes !... quelle vivacité dans celles qui dominent ! quelle douceur dans la dégradation imperceptible de celles qui ne doivent leur servir que de parure !... quelle délicatesse dans le passage de l'une à l'autre ! quelle diversité dans les parties ! quel accord dans le total ! Tout y est distingué, tout y est un.....

Sur quoi, dira-t-on, a-t-on pu contester quelquefois l'existence d'un Beau naturel ? Il est facile de remonter à la source. Les systêmes des Arts varient, les modes des parures changent, de faux agréments personnels doivent à la prévention une beauté,

que des yeux moins prévenus ne ſoupçonnent pas même. La réputation d'un Artiſte couvre les défauts de ſes productions, les transforme même en beautés : l'habitude, à force de nous familiariſer avec certaines imperfections, gagne, en leur faveur, le ſuffrage du cœur, & débauche quelquefois le jugement de la raiſon. Voilà pourquoi il ſe gliſſe du faux, du contradictoire, de l'arbitraire dans nos différentes idées ſur le Beau : le Pyrrhonien en rend la nature du Beau reſponſable ; il faut ſeulement en conclure qu'il exiſte un Beau variable, un Beau arbitraire, qui n'a droit de plaire univerſellement qu'autant que le génie & le goût préſident à ſes écarts, & les rachetent par des traits heureux.

L'idée d'ordre entre néceſſairement dans la notion du Beau

moral. La premiére régle des mœurs eſt un ordre eſſentiel, abſolu, indépendant de toute inſtitution même divine. Dans cet ordre que les nuages des paſſions peuvent ſeuls nous dérober, la raiſon découvre Dieu à la tête comme l'Etre infini & ſuprême; l'Eſprit créé immédiatement au-deſſous, comme ſon premier ſujet, par la prérogative eſſentielle de ſe connoître lui-même & de pouvoir s'élever juſqu'à ſon Auteur; la matière dans le dernier rang comme une ſubſtance aveugle & purement paſſible, capable de recevoir l'être, mais incapable de le ſentir. Cet ordre immuable entre les objets de nos idées nous dicte l'ordre de nos jugements. L'Etre ſuprême doit avoir le rang ſuprême dans notre eſtime..... Nous devons toujours donner à l'eſprit le premier pas ſur le corps : & puiſque ces deux

Etres, malgré la distance infinie qui les sépare, se trouvent réunis pour composer un même tout, il faut que l'esprit se considère dans le corps comme le Gouverneur d'une Place, dont il doit répondre à tous les instants au Souverain qui la lui a confiée.... Tout homme est notre prochain, notre sang, notre frère. L'Histoire de notre origine nous l'apprend. Indépendamment des Monuments sacrés qui nous attestent que nous descendons tous d'un père commun, nous en portons la tradition vivante dans nous-mêmes. J'en appelle à cette Loi précieuse d'humanité, à ce sentiment naturel, qui, lorsque nous laissons à notre cœur la liberté de s'étendre au gré de ses desirs, embrasse toute la nature humaine. Ce n'est pas une leçon que nous ayions apprise des Philosophes, une loi que nous ayions reçue des

des Légiſlateurs. C'eſt un héritage que nous recevons en naiſſant du cœur de nos pères, & que notre ſang porte, pour ainſi dire, empreint dans toute ſa maſſe..... De même donc qu'il y a dans nos eſprits un ordre d'idées qui régle nos devoirs eſſentiels par rapport aux trois genres d'Etres que nous connoiſſons dans l'univers, il eſt dans nos cœurs un ordre de ſentiments qui régle nos devoirs naturels par rapport aux autres hommes.

Que dirons-nous de l'ordre civil & politique ? Cet ordre, contre lequel on ne murmure que par ingratitude, remplace, par l'équité des loix, l'égalité des conditions. Chargé de rétablir dans ſes droits l'ordre de la Nature, il fait ſuccéder la ſubordination à l'indépendance, la régle à la confuſion, la juſtice à la force, la ſûreté publique à l'inquiétude

générale, le repos des particuliers aux allarmes continuelles. Le ressort secret qu'il emploie, est l'amour de la patrie : amour aussi naturel que l'amour de nous-mêmes & de nos parens ; qui naît en nous par instinct, & qui se confirme par la raison ; qui s'accroît par l'habitude, mais qui se fortifie par la réflexion ; qui s'établit d'abord par l'intérêt, mais qui se soûtient par l'honneur & par la vertu ; qui s'allume, pour ainsi dire, par le zèle pour sa propre maison, mais qui s'enflamme par celui des Autels ; qui réunit tous les motifs divins & humains, pour nous lier ensemble inséparablement sous les idées les plus touchantes..... Ces principes nous laissent appercevoir tout ce qui constitue le Beau dans les mœurs. Son caractère général est une constante, pleine & entière conformité du cœur avec l'ordre.

L'ordre essentiel est la Loi universelle de toutes les intelligences. Que le cœur s'y conforme : voilà le Beau moral essentiel. La Loi générale de toute la nature humaine est l'ordre naturel. S'y soumet-on ? voilà le Beau moral naturel. L'ordre civil est la Loi commune des Peuples réunis dans un même corps d'Etat. Soumettre son cœur à cet ordre, voilà ce que l'Auteur appelle le Beau moral civil. Pour appliquer ensuite au Beau moral le principe fondamental de l'unité, on considère l'homme ou seul ou en société. Ce détail que nous omettons, parce qu'il nous meneroit trop loin, est terminé par un tableau de la beauté des mœurs. L'ordonnance en est sublime, les traits majestueux, l'expression vive & animée. Peut-être feroit-il plus d'effet si les parties étoient moins séparées. On ne donnoit qu'une

copie de Senèque : mais pourquoi la rapprocher à chaque inſtant de l'Original ? On eſt tenté de comparer, & dès-lors l'impreſſion n'eſt plus la même.

On veut que l'Homme de Lettres ſache orner le ſolide, parer la ſcience, polir l'érudition, s'élever, deſcendre, marcher terre-à-terre, ou prendre l'eſſor ſelon la nature des ſujets. En un mot, le Public s'obſtine à lui demander du Beau dans les productions de ſon eſprit. Quel eſt ce Beau qu'on lui demande ? D'abord la Vérité, l'Ordre, l'Honnête, & le Décent. La Vérité, parce que la parole n'eſt inſtituée que pour en être l'interprète. L'Ordre, parce qu'il y en a un entre les Vérités. L'Honnête, parce qu'un précepte eſſentiel d'éloquence eſt de parler toujours de la Divinité avec reſpect, & de parler toujours aux

Hommes avec pudeur & modestie. Le Décent, parce qu'on ne réussit point à plaire, quand on méprise les bienséances, les égards, ce qui est dû aux temps, aux lieux, à la nature de son sujet, à son état, ou à son caractère ; à celui des Lecteurs, à leur raison sur-tout, qui juge ordinairement du cœur par les écrits. Voilà le Beau essentiel à tout Ouvrage d'esprit. Si les hommes n'étoient que raisonnables, ils s'en contenteroient : mais ils sont sensibles, c'est-à-dire qu'ils ne veulent rien entendre que ce qu'ils peuvent imaginer, ils croient ne rien connoître que ce qu'ils peuvent sentir, ils ne se laissent persuader que par des mouvements qui les transportent. Prêtons-nous à leur foiblesse, si nous voulons amuser leur goût : revêtons la vérité d'images, pour mettre l'imagination dans ses inté-

rêts : que les ſentiments l'accompagnent, pour la faire goûter au cœur : introduiſons-la dans l'ame par des mouvements qui l'animent. C'eſt un Beau naturel, puiſqu'il porte ſur la conſtitution même de notre nature. Les régles de l'éloquence le ſuppoſent, pourroit-il dépendre de nos obſervations ou de nos préjugés ?

Il eſt cependant, pour tout Ouvrage d'eſprit, un Beau artificiel ; il réſulte de l'agrément des paroles, agrément plus ou moins arbitraire, agrément auquel tout frivole qu'il eſt, quand il eſt ſeul, nous ne voyons que trop d'Auteurs ſacrifier tout le reſte, à la honte de la raiſon, au détriment de la vertu, aux dépens de la vérité. En effet, trois choſes ſont comme les éléments du diſcours, l'expreſſion qui rend notre penſée ; le tour, qui lui donne une certaine forme ; le ſtyle, qui la

développe pour la mettre dans les différents jours qu'elle demande par rapport à notre dessein. Si l'expression est riche, le tour heureux, le style égal & propre du sujet, c'est un mérite de plus pour un Ouvrage, & ce mérite est le plus promptement récompensé.

Il nous resteroit à montrer comment & jusqu'à quel point l'unité doit regner dans une Pièce d'esprit. Mais nous ne nous sommes déja que trop étendus. Nous ne dirons même qu'un mot du Beau musical. On devine assez que l'Auteur découvre dans la Musique, comme dans tout le reste, ses trois espèces de Beau. Peut-être le trouvera-t-on moins riche, moins profond, moins savant sur cette partie. Les partisans de la Musique Italienne diront qu'il ne lui rend point justice, ceux qui tiennent encore

pour la Muſique Françoiſe ſe plaindront qu'il n'ait point mis dans un aſſez grand jour tous ſes avantages.

Les réflexions ſur le Goût ſont d'une autre main que l'Eſſai ſur le Beau, & perſonne ne s'y méprendra. La manière de M. Formey n'eſt qu'à lui. Il définit le Goût, *la connoiſſance des beautés quelconques qui ſont répandues dans les Ouvrages de la Nature & de l'Art, entant que cette connoiſſance eſt accompagnée de ſentiment.* Nous ne pouvons ni conteſter la définition, elle paroît exacte ; ni ſuivre l'Auteur dans les applications qu'il en fait, nous craindrions de lui faire tort en l'abrégeant.

ARTICLE XXVII.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE des Isles Antilles possédées par les Anglois. A Paris, de l'Imprimerie de Didot, en 1758. *Par M.* BELLIN, *Ingénieur de la Marine & du dépôt des Plans, Censeur Royal, de l'Académie de Marine & de la Société Royale de Londres.* (Pages 171, *in*-4°.)

SI le monde entier est la patrie du Sage, il est, en quelque sorte, le domaine des Géographes. Leur Art, immense dans son étendue & dans ses détails, embrasse l'un & l'autre hémisphère. Cet Art franchissant l'intervalle qui sépare un pole de l'autre, rapproche de nous les pays

les plus éloignés, assûre la * Navigation, facilite le Commerce, unit entr'eux les différents Peuples qui composent la nombreuse famille du genre humain.

M. Bellin tient un rang distingué parmi ces hommes utiles qui travaillent à perfectionner nos connoissances sur le globe que nous habitons. Il nous a déja donné plusieurs Cartes très-exactes sur différentes parties de l'univers. On sait que les Antilles sont une quantité d'Isles de différentes grandeurs, situées dans l'Amérique au-devant du Golphe du Méxique, comprises entre le 8e & le 32e degré de Latitude Septentrionale. On les distingue en grandes & en petites : les grandes sont Portorico, S. Domingue, Cuba & la Jamaïque:

---

* L'Hydrographie fait partie de la Science du Géographe.

ſous la dénomination commune des petites Antilles, on renferme toutes les Iſles en grand nombre qui, dans cette partie du monde, ſont poſſédées par les François, les Eſpagnols, les Anglois, les Hollandois & les Danois.

Comme il ne s'agit, dans cet Ouvrage, que des Antilles qui ſont aux Anglois, l'Auteur n'a pas cru devoir entrer dans aucun détail ſur les autres qui appartiennent aux différentes Nations commerçantes de l'Europe. Mais, pour faire mieux connoître les ſituations reſpectives de ces Iſles, il place, à la tête de cet Ouvrage, la Carte générale du Golphe du Méxique, & c'eſt la même qu'il publia en 1749, pour la Navigation des Vaiſſeaux du Roi.

On ne doit pas croire que ce ſoit donner trop d'étendue aux Antilles, que de comprendre ſous ce nom toutes les Iſles grandes

& petites, tant celles que les Espagnols appelloient Isles du Vent, *Barlovento*, que celles qu'ils nommoient Isles de dessous le Vent, *Islas de Sotavento.* Linschot, qui écrivoit il y a plus de 150 ans, donne, dans sa Description de l'Amérique, le nom d'Antilles à toutes les Isles de l'Amérique grandes & petites, situées dans l'espace que leur assigne ici M. Bellin.

Parmi les grandes Antilles, les Anglois possédent l'Isle de la Jamaïque : ils ont parmi les petites, la Barbade, Antigue, S. Christophe, Niéves, Montserrat, la Barboude, l'Anguille, Vierge-Gourde, &c. Ajoûtez-y les Lucayes qu'ils possédent au Nord de l'Isle de Cube & les Bermudes. Tous ces Articles sont traités séparément avec exactitude par M. Bellin. Dans le compte que nous en rendrons, nous le

ſuivrons autant que la nature d'un pareil Ouvrage, & les bornes d'un Extrait pourront nous le permettre.

A l'égard de quelques autres Iſles ſur leſquelles les Anglois forment de vaines prétentions, telles que les Iſles de Ste Lucie, de la Dominique, de S. Vincent, & de Tabago, M. Bellin ſe contente de renvoyer aux excellents Mémoires que les Commiſſaires du Roi publierent en 1755, ſur les prétentions des Anglois en Amérique.

L'Iſle de la Jamaïque fut découverte par Chriſtophe Colomb, dans ſon ſecond voyage d'Eſpagne aux Indes Occidentales. Cet homme, à jamais célèbre, y deſcendit au commencement de Mai de l'année 1494 : & dans le peu de temps qu'il y reſta, il trouva que c'étoit le pays le plus agréable & le mieux peuplé qu'il

eût vu jusqu'alors dans le Nouveau-Monde. En 1502, il y retourna, & lui donna le nom de *Sant' Iago*, *S. Jacques* en François, & *James* en Anglois : & c'est de-là que lui est venu le nom de la Jamaïque.

Les Espagnols demeurerent, pendant près d'un siècle, paisibles Possesseurs de la Jamaïque. Leur tranquillité fut troublée en 1596, par le Chevalier Anthoni Shirli, qui fit une descente dans l'Isle & qui la pilla. Les Anglois y retournerent en 1653; ils prirent la Ville de Sant'Iago qu'ils pillerent encore. Vingt ans après, c'est-à-dire en 1655, ils reparurent à la vuë de la Jamaïque avec des forces considérables. Les Espagnols trop foibles pour leur résister, abandonnerent Sant'Iago, & se retirerent dans les montagnes avec toutes leurs richesses. De-là ils passerent dans l'Isle de

Cube ; mais, en partant, ils laiſſerent leurs Mulâtres & leurs Négres pour harceler l'ennemi, le fatiguer par leurs attaques, & conſerver la poſſeſſion de l'Iſle juſqu'à leur retour. Ils y revinrent peu de temps après ſur les ordres que leur en donna le Viceroi du Méxique ; qui leur promit de les ſecourir d'hommes & de munitions. Mais les Anglois auxquels Cromwel avoit envoyé des renforts, attaquerent les Eſpagnols, & les contraignirent de leur céder enfin la Jamaïque.

Il eſt bon d'obſerver, *dit M. Bellin*, que lorſque les Eſpagnols prirent le parti d'abandonner la Jamaïque, il en reſta quelques-uns qui ne voulant pas vivre ſous la domination des Anglois, ſe refugierent, avec des Mulâtres & des Négres, dans les montagnes, où ils vivoient de

leur chasse & de leurs larcins. Leur nombre insensiblement s'est augmenté par les Négres, qui désertoient des Anglois & venoient les joindre, au point qu'ils se sont rendus redoutables. Quelques tentatives que les Anglois aient faites pour les détruire, ils n'ont pu en venir à bout : de sorte que, pour les contenir dans leur retraite, les Anglois ont été obligés de bâtir des Forts, & d'entretenir des Gardes. Voilà l'origine de ces Négres révoltés qui sont aujourd'hui tant de peine aux Anglois par les inquiétudes & les allarmes qu'ils donnent fréquemment à cette Colonie.

L'Isle de la Jamaïque est située à l'entrée du Golphe du Méxique à 20 lieues au Midi de l'Isle de Cube, & à 30 lieues à l'Ouest de la partie la plus Occidentale de S. Domingue. Sa longueur, depuis la pointe Morant la plus

Orientale jusqu'à la pointe Négrill la plus Occidentale, est de 43 à 44 lieues * au plus : & sa plus grande largeur vers son milieu est de 16 à 17 lieues : elle diminue vers ses extrémités qui se terminent en pointe. Elle est divisée en dix-neuf Paroisses ou Quartiers : il faut voir sur la Carte de M. Bellin la situation & l'étendue de chacune de ces Paroisses. On ne compte, dans toute l'Isle, que trois Villes un peu remarquables, Port Royal, Kingstown, & Spanistown ou la Ville Espagnole.

On prétend qu'il y a, dans

* M. Bellin se sert ici des lieues Marines de France & d'Angleterre, de 20 au degré, ou de 2853 toises la lieue. Si l'on comptoit par lieues communes de 25 au degré, l'Isle de la Jamaïque auroit près de 52 lieues de longueur, & 21 à 22 lieues de largeur.

l'Isle de la Jamaïque, soixante mille Anglois & cent mille Négres, parmi lesquels on compte quinze mille hommes en état de porter les armes : notre Auteur croit que ces différents calculs sont grossis, & que, pour approcher de la vérité, il faut en rabattre au moins *un bon tiers*.

Comme la Jamaïque est la plus Septentrionale de toutes les Isles Caraïbes, elle est aussi celle dont le climat est le plus tempéré. On assûre qu'il n'y a point de pays entre les Tropiques, où la chaleur soit plus modérée ou moins incommode. L'air y est toujours rafraîchi par les vents d'Est, & par des rosées abondantes qui tombent pendant la nuit. Les vents d'Est y commencent à souffler vers les 9 heures du matin, & deviennent plus forts à mesure que le Soleil s'éleve : de-là vient qu'on peut travailler dans

les champs à toute heure du jour. Les jours & les nuits y ſont preſque égaux *tout le long de l'année*, & la différence en eſt imperceptible.

On a fait une obſervation que nous croyons devoir rapporter, parce qu'elle intéreſſe l'Hiſtoire Naturelle. On a remarqué que les Européens qui viennent à la Jamaïque, ſuent continuellement à groſſes goutes dans les premiers temps ; ils reſpirent enſuite avec plus de liberté ; mais ce qui doit paroître plus étonnant, c'eſt que, malgré cette tranſpiration violente, on ne ſe ſent pas plus altéré, & l'on n'en eſt pas affoibli : la plûpart des animaux y boivent très-peu.

Les rivières de la Jamaïque ſont fort poiſſonneuſes : les eſpèces de poiſſons qu'on voit en Europe, y ſont rares ; mais il s'y en trouve pluſieurs autres qui ne cé-

dent point en délicatesse à nos meilleurs poissons. Le Mulet y est d'un goût exquis. Le Caliperer vaut le meilleur Saumon. Les Côtes & les Baies de l'Isle abondent aussi en poissons excellents. La principale pêche est celle de la Tortue, pour laquelle il vient chaque année plusieurs Vaisseaux des Isles Caraïbes. On dit que les François ont fait autrefois cette pêche, dont ils tiroient un grand profit. Les chairs fraîches & salées de ces Tortues qu'ils portoient dans leurs Isles, y tenoient lieu du bœuf salé d'Irlande qu'on y porte aujourd'hui.

Le terrein de la Jamaïque est bon & fertile, sur-tout dans les parties Septentrionales où la terre est noirâtre, & quelquefois mêlée de terre glaise. Il y a des Savanes, où le Bled d'Inde vient en abondance. On appelle *Sa-*

vanes, des plaines répandues parmi les montagnes. On y trouve quantité d'animaux ſauvages ; quoique le nombre en ſoit fort diminué depuis l'établiſſement des Anglois, qui n'ont point eu la précaution de ménager une reſſource ſi utile à une Colonie. La Laine des Brebis de la Jamaïque n'eſt bonne à rien, elle eſt trop longue & trop mêlée de crin. L'Iſle fournit du ſel à ſes habitants ; on en tire de trois grands Marais juſqu'à cent mille tonneaux par an ; on pourroit même en faire cinq fois davantage. Quant aux Arbres & aux Plantes qui naiſſent à la Jamaïque, notre Auteur ſe contente d'en indiquer quelques eſpèces, telles que la Salſe-pareille, le Tamarin, la Vanille, le Gayac & le Gingembre. Ceux qui ſeront curieux d'avoir ſur cela des connoiſſances plus détaillées, pourront conſulter les

Histoires que le Docteur Stubles & le Chevalier Sloane ont faites de la Jamaïque.

Le Tabac vient fort bien dans cette Isle, mais il est de médiocre qualité : on l'abandonne aux Négres qui ne sauroient se passer de fumer.

Le Commerce de cette Colonie est très-considérable : on évalue les revenus publics à plus de six cents mille livres de notre monnoie. Un Auteur Anglois assûre qu'il y a cinq cents Vaisseaux employés au Commerce du Sucre & que chaque Vaisseau en transporte deux mille tonneaux : ce qui, dit M. Bellin (page 16,) se monte à cent mille* ton-

* S'il est vrai qu'il y ait cinq cents Vaisseaux employés au Commerce de Sucre, & que chaque Vaisseau en transporte deux mille tonneaux, le total doit monter par an à un million de tonneaux, & non pas simplement à

neaux annuels, & le tonneau eſt de deux milliers peſant. Le Sucre de la Jamaïque eſt plus brillant, & d'un plus beau grain que celui de la Barbade & des autres Antilles, auſſi ſe vend-il plus cher en Angleterre.

Le Cacao, l'Indigo & le Caffé

---

cent mille. Nous ſoupçonnons qu'il y a, dans cet endroit, une faute d'impreſſion ; & qu'au-lieu de *cinq cents* Vaiſſeaux, il faut lire *cinquante* : ſuivant cette leçon, nous aurions les *cent mille tonneaux annuels*, qui, ſelon M. Bellin, doivent être *réduits au moins à la moitié, pour éviter l'exagération.* Peut-être auſſi l'erreur n'eſt-elle que dans le nombre des tonneaux que tranſporte chacun de ces Vaiſſeaux. Il s'agit ici de Vaiſſeaux Marchands : peut-on les ſuppoſer aſſez vaſtes pour contenir deux mille tonneaux ? Liſons deux cents, au-lieu de deux mille ; & conſervant alors le nombre des cinq cents Vaiſſeaux, nous trouverons que le total monteroit à cent mille tonneaux, & ce ſeroit encore beaucoup.

ſont des productions de l'Iſle. Le Caffé ſur-tout forme un objet très-conſidérable par la quantité qu'on en tranſporte en Angleterre.

La Graine de Bois-d'Inde que nous connoiſſons en France ſous le nom de quatre-Epices, (en Anglois *All-Spice*, toute Epice,) fait une branche importante du Commerce de la Jamaïque. Cette Graine eſt le fruit de l'Arbre qui fournit le Bois-d'Inde. On en tire une liqueur diſtillée, fort agréable. Cette Graine participe de l'odeur & du goût de la Muſcade, de la Canelle, du Gérofle & du Poivre.

Mais la plus grande ſource de richeſſes pour les Anglois de la Jamaïque, c'eſt le Commerce qu'ils entretiennent avec les Eſpagnols du Continent. On prétend qu'il y a eu des années où cette Colonie a fait paſſer en Angleterre

l'Angleterre trois cents mille pièces de Huit. Voici, *dit notre Auteur*, la façon dont les Anglois font ce Commerce de Contrebande, au péril de leur liberté, & souvent même de leur vie.

Le Marchand ou le Capitaine de Navire qui s'est équipé pour ce voyage, ayant chargé ses Marchandises & ses Négres, prend sa route vers Porto-Bello : dans les temps de guerre, il gagne le Grout de Monkikey, Havre excellent à quatre milles de ce Port. De-là le Marchand fait partir quelqu'un de ses gens qui parle Espagnol, pour les lieux de la Côte, où il se propose de faire son Commerce. On convient du temps & du lieu où les Canots du Vaisseau doivent se trouver : ils s'y rendent, les Acheteurs s'y trouvent aussi, on s'explique sur le nombre des Négres & des Marchandises qu'on est prêt à livrer.

Les Eſpagnols retournent chez eux pour y prendre leur argent, tandis que les Canots vont chercher à bord les effets dont on eſt convenu. La ſomme ſe paie en les recevant, & l'on ſe quitte avec des marques fort vives d'amitié. Un Vaiſſeau demeure quelquefois cinq ou ſix ſemaines à faire ſon trafic. Car lorſque le premier marché a réuſſi, les Eſpagnols viennent quelquefois d'auſſi loin que *Panama*, vêtus en Payſans & montés ſur des Mules. Si les Gardes les ſurprennent en route, ils ſe donnent pour des Pourvoyeurs qui vont à Porto-Bello.

Après la Deſcription Géographique de l'Iſle même de la Jamaïque, vient celle des Côtes, en forme de Routier. Et ce morceau de l'Ouvrage, s'il n'eſt pas le plus agréable à lire, eſt du moins le plus utile & le plus

néceſſaire aux Navigateurs. Il comprend l'expoſition exacte & circonſtanciée des Côtes Méridionales de la Jamaïque, depuis la pointe Morant juſqu'aux pointes Négrill ; & des Côtes Septentrionales & Orientales, depuis les pointes Négrill juſqu'à la pointe Morant. Notre Auteur indique auſſi *les Hauts Fonds & les dangers voiſins de la Jamaïque.* Il convient cependant (page 40) que quelques recherches qu'il ait faites, il n'a pu juſqu'ici ſe procurer des connoiſſances un peu détaillées ſur ces Hauts Fonds, ſoit pour déterminer leurs vraies ſituations par rapport aux Terres de l'Iſle de Cube & de la Jamaïque, qui en ſont les plus proches ; ſoit pour leur étendue ; ſoit pour les ſondes & nature des fonds qu'on peut trouver deſſus & à leurs Ecor-

res.* C'eſt ce qui m'engage, *dit-il*, à prier les Navigateurs & ceux qui en ont quelques connoiſſances exactes, de vouloir bien me les communiquer. » Le » bien public & l'avantage des » Nations commerçantes, qui ſe » trouvent dans la ſûreté de la » Navigation, exigent ces ſortes » de communications. « L'Article de la Jamaïque eſt terminé par des Remarques judicieuſes ſur les meſures itinéraires dont ſe ſervent les Géographes Anglois.

De toutes les petites Antilles, la Barbade eſt l'Iſle qui ſoit *la plus au vent*, c'eſt-à dire la plus Orientale. Elle eſt ſituée à environ quinze cents cinquante lieues en ligne directe de la Côte Méridionale d'Angleterre,

---

* En terme de Marine, on appelle *Ecorres* les Côtes eſcarpées. (Voyez le Dictionnaire des Arts.)

& à quatre-vingts lieues du Continent de l'Amérique le plus prochain. Sa Latitude dans la partie Méridionale eſt de 12 deg. 57 min. & dans la partie Septentrionale de 13 deg. 14 min. Dans ſa plus grande longueur, elle préſente un peu plus de ſept lieues, de 25 au degré. Sa plus grande largeur eſt d'un peu plus de cinq lieues. Cette Iſle n'étant qu'à 13 degrés de l'Equateur, ſe trouve dans la Zone Torride : elle a deux fois l'année le Soleil au Zénith. Les chaleurs y ſont exceſſives, ſur-tout dans les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre. L'air n'y eſt pourtant pas mal-ſain ; & ceux qui vivent ſobrement, s'y portent très-bien. On remarque qu'il n'y a point de crépuſcule, & qu'*il fait noir dès que le Soleil eſt couché.* Les nuits y ſont humides & très-chaudes ; & c'eſt cet excès de chaleur &

d'humidité qui fait que les Arbres & les Plantes y viennent ſi hauts & ſi touffus. Le Palmier Royal, par exemple, qui eſt un des plus beaux Arbres qu'on puiſſe voir, a 180 pieds de haut à 40 ans : à cent ans, terme de ſa perfection, il en a 300 & trois ſeulement de diamètre. La touffe ou le ſommet a, vers le haut, environ 80 pieds de circonférence ; ſes feuilles ont 18 pieds de long, & le fruit reſſemble à une belle grappe de raiſin dont les grains ſeroient fort gros. Parmi les curioſités naturelles de la Barbade, on parle d'une Fontaine bitumineuſe qui jette une liqueur noirâtre, inflammable comme de l'huile, & dont on ſe ſert pour les lampes. On trouve pluſieurs eſpèces d'Oiſeaux dans cette Iſle : & quand les vents tournent au *Sud* ou *Sud-Oueſt*, il vient du Continent des nuées

de Pluviers, de Bécasses, de Ramiers & de Canards sauvages.

La Barbade est fort peuplée. On y compte 20000 Blancs, & près de 70000 Négres. La Ville de Bridgetown (Ville du Pont) est la plus belle & la plus riche de celles que les Anglois aient dans les Isles de l'Amérique. Le Gouvernement de la Barbade, ainsi que celui des autres Colonies Angloises, est soumis aux Loix & aux Réglements de l'Angleterre. Le progrès des Colonies Françoises dans les Isles Antilles a fait tomber sensiblement le Commerce de la Barbade; mais, malgré cette diminution, ce Commerce est encore d'un grand profit pour l'Angleterre. » Cette petite Isle, dit un » Auteur Anglois, est pour la Na- » tion une Mine d'or des plus » abondantes : elle a nourri une » infinité de bouches, occupé de

» grandes Flottes, formé un nombre prodigieux de gens de Mer, » & augmenté considérablement » la masse du fond national de » l'Angleterre. «

En 1625, les François, sous la conduite de M. d'Enambuc, aborderent à l'Isle S. Christophe, pour en prendre possession au nom du Roi, & pour y former un établissement : par un hazard assez extraordinaire, le Chev. Thomas Warner Anglois y débarqua précisément le même jour, dans le dessein d'y établir une Colonie. Les deux Nations vécurent plusieurs années en bonne intelligence : elles firent un Traité de partage le 13. Mai 1627, par lequel fixant les limites de leur territoire *respectif*, elles planterent des bornes qui subsistent encore aujourd'hui. Mais nous avons cédé aux Anglois, en 1713, par le Traité d'Utrecht, l'entière pos-

ſeſſion de l'Iſle de S. Chriſtophe.

Nous ne ſuivrons pas notre Auteur dans la Deſcription qu'il fait des autres Antilles. Cependant nous ne devons pas omettre une Note qui ſe trouve à la page 143. C'eſt au ſujet de l'étendue d'une Charte accordée par le Miniſtère Anglois à quelques habitants de la Caroline, pour la poſſeſſion des Iſles Lucayes. » Une réflexion qui ſe » préſente, *dit M. Bellin*, en » voyant cette Charte & toutes » celles que le Gouvernement » Anglois a données pour l'Amé» rique Septentrionale, c'eſt que » ſi on les raſſembloit & qu'on » marquât ſur la Carte tout ce » qu'elles comprennent, les An» glois ſeroient ſeuls Poſſeſſeurs » & Maîtres de toute l'Améri» que Septentrionale, à bien peu » de choſes près qui reſteroient

» aux François & aux Espagnols.
» Cependant lorsqu'on étudie
» l'Histoire de leurs établisse-
» ments dans cette partie du
» monde, on voit qu'ils sont ve-
» nus par-tout les derniers, qu'ils
» ont profité des découvertes &
» des établissements faits par les
» autres Nations. La preuve s'en
» trouve dans la Description Géo-
» graphique de l'Amérique Sep-
» tentrionale, publiée (par M. Bel-
» lin lui-même) en 1755. «

Une Tradition fabuleuse, repandue parmi les habitants des Lucayes & de l'Isle de Cube, occasionna la découverte de la Floride. On prétendoit qu'il y avoit dans une des Isles Bimini une Fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les vieillards qui s'y baignoient. Un Gentilhomme Espagnol, nommé Ponce de Léon, infatué, ainsi que plusieurs autres, de cette opinion

ridicule, partit en 1512 de Portorico avec deux Vaiſſeaux bien équipés, pour aller à la recherche de cette *Fontaine miraculeuſe* : il rangea la Côte Septentrionale de S. Domingue, traverſa les Lucayes, &, comme il alloit toujours en avant, il apperçut le Continent : il y deſcendit ; &, parce que ce pays étoit tout ſemé de fleurs, & qu'il y aborda la ſemaine de Pâques-Fleuries, il le nomma *Floride*. Cette découverte ineſpérée le conſola de n'avoir pas trouvé la Fontaine de Jouvence.

Cet Ouvrage eſt imprimé avec beaucoup de ſoin : les Caractères & le Papier en ſont très-beaux : les Cartes & les Planches ne laiſſent rien à deſirer. Il s'eſt gliſſé une faute à la page 101 : on y lit que *l'Iſle de S. Chriſtophe fut découverte par Colomb dans ſon*

second voyage en 1693, lisez *en 1493* ou *1494*.

ARTICLE XXVIII.

BIBLIOTHÉQUE PORTATIVE des Pères de l'Eglise, qui renferme I. l'Histoire abrégée de leur vie : II. L'Analyse de leurs principaux Ouvrages : III. Les endroits les plus remarquables de leur doctrine sur le Dogme, la Morale & la Discipline : IV. Les plus belles Sentences spirituelles contenues en leurs Ecrits. *Ouvrage utile à Mrs les Ecclésiastiques, & même à tous les Fidèles qui desirent s'instruire à fond de leur Religion.* Tome III. (*In*-8°.) contenant S. Ambroise, S. Epiphane, S. Jérôme & S. Paulin. (Le prix est de 4 livres en feuilles, & de 5 livres relié.)

A Paris, chez Auguſtin-Martin Lottin l'aîné, Libraire-Imprimeur, rue S. Jacques, au Coq. M. DCC. LIX.

L'Idée d'abréger D. Ceillier, Dupin, Fleury &c. pour en former une *Bibliothèque portative des Pères de l'Egliſe*, n'auroit produit qu'un Ouvrage ſec, décharné, inſipide, ſi celui qui l'a conçue n'avoit pas le talent ſingulier de choiſir ce qu'il y a de mieux, de lier ce qui eſt iſolé, d'animer ce qui eſt ſans chaleur, de placer chaque choſe en ſon rang, & de faire paroître de ſimples Copies & de purs Extraits, comme un Tout de la première main.

Cette Bibliothèque des Pères eſt un Livre inſtructif & agréable ; parce qu'on y trouve, à-peu-près, ce qu'on peut recueillir des travaux de ces grands hommes:

Exemples de vertus dans l'histoire de leur vie ; Leçons de doctrine dans le détail de leurs Ouvrages ; Sentiments de piété dans leurs maximes spirituelles. Ce dernier Article est de l'invention du nouvel Abréviateur. Les autres Rédacteurs ou Abréviateurs n'avoient pas fait une attention particulière aux Sentences pieuses & ascétiques répandues dans les Livres des saints Pères. C'est pourtant en ce genre qu'ils excellent, parce que le cœur parloit encore plus que l'esprit dans ces hommes remplis de foi & d'amour de Dieu. Notre Auteur rassemble ces fleurs qui étoient éparses & isolées, & il les place à la fin de chaque Chapitre. On en voit aussi les Sommaires à la tête de chaque Volume.

On a dans celui-ci S. Ambroise, S. Epiphane, S. Jérôme & S. Paulin. Le premier & le troisième

occupent chacun plus de 200 pages, les deux autres n'en rempliſſent qu'environ 140. S. Epiphane n'a point fourni de Sentences ſpirituelles, ſes Œuvres ſont plus de Controverſe que de Morale. S. Paulin n'a laiſſé que quelques Lettres, quelques Poëmes, un Diſcours ſur l'Aumône & l'Hiſtoire du Martyre de S. Genès d'Arles. On ne recueille de lui, dans cette Bibliothèque, que XXIX. Sentences ou Maximes; mais toutes ſont vives, touchantes & vraiment ſpirituelles. Par exemple,

» Raviſſez le Royaume des » Cieux : celui qui nous défend » de toucher au bien d'autrui, » eſt bien aiſe que nous raviſſions » le ſien.

» Il n'y a que le feu ſacré qui » vient de Jeſus-Chriſt, lequel » ſoit capable de réſiſter au feu » éternel.

» Tout ce que nous faiſons & » tout ce que nous diſons, appar» tient ou à la voie large ou à la » voie étroite &c.«

Sur cet Article des Sentences ſpirituelles, objets ſi conſidérables & ſi utiles dans cette Bibliothèque des Pères, nous oſons prier l'Auteur ou Abréviateur de bien vérifier les citations. Il lui échappe quelques mépriſes dans celles des *Sentences* de S. Ambroiſe. Pour la premiére, on marque le *Chap. 9*, du Livre I. de l'*Hexaemeron*, c'eſt le *Chap. 8* : pour la dixième, on indique l'Ouvrage *de Abel & Caïn*, *Chap. 9*, il falloit ajoûter que c'eſt *le Livre premier* : pour la douzième, on nomme le *Chap. 19* du premier Livre ſur Abraham : ce Livre n'a que 9 *Chapitres*, & c'eſt le 9e, non le 19e qu'il faut citer : pour la vingtſixième, on emploie le Traité de *Manſion. Fil. Iſraël*, Ouvrage qui

n'eſt pas de S. Ambroiſe, &c. Cette exactitude pour les citations ſera d'autant plus importante dans le quatrième Volume qui va paroître, qu'on y embraſſe tout l'Article de S. Jean-Chryſoſtôme, Article très-abondant en tout genre de beautés. Nous ne doutons point qu'en traitant ce grand ſujet l'Auteur ne faſſe uſage de la très-ample Notice qu'on a donnée ſur S. Jean-Chryſoſtôme dans les *Acta Sanctorum* de Septembre. Ce morceau eſt poſtérieur aux Ouvrages de Fleury, de Dupin, de D. Ceillier, & de tous les autres Ecrivains Eccléſiaſtiques, qui ſervent de modèles à la Bibliothèque portative des Pères.

Nous renvoyons entièrement à cette Bibliothèque, qu'il n'eſt poſſible de bien connoître que par l'uſage qu'on en ſera. Toute la collection ſera renfermée dans

l'étendue de ſept Volumes : il en paroîtra un tous les quatre mois.

ARTICLE XXIX.

HYMNES DE SANTEUIL, traduites en Vers François. Par J. P. C. P. D. (M. Poupin, Prieur d'Auxon.) *Volume in-12.* A Paris, chez Barbou, rue Saint-Jacques. M. DCC. LX.

LA Poëſie ne rentre jamais mieux dans les droits de ſon origine, que quand elle célèbre les grandeurs de Dieu & la gloire des Héros de la Religion. Santeuil excella dans ce genre où l'on avoit peu de bons modèles. Les Anciens étoient trop rempants ou trop obſcurs. Quelques Modernes avoient mis plus d'enflure que de

nobleſſe dans leurs Hymnes. Le ſentiment ne ſe trouvoit preſque nulle part : la variété manquoit par-tout : ſans ceſſe on répétoit les mêmes Chants fixés à la même Lettre. Enfin Santeuil fut comme chargé, par la Providence, d'orner cette partie des divins Offices. On l'écouta dans le Sanctuaire ; on adopta ſes grandes idées ; on les revêtit de ſons convenables à la majeſté de la Religion. Ainſi le ſiècle de Louis XIV. eut encore la gloire de fournir un modèle en ce genre, comme dans tous les autres. Et Santeuil vengea le Ciel de l'indifférence que lui témoignoient tant de Poëtes trop attachés à la terre.

Aujourd'hui un ſage Eccléſiaſtique conçoit le deſſein de rendre en Vers François tout ce Recueil d'Hymnes Latines. Il y a plus de 70 ans que l'Abbé Sau-

rin, Académicien de Niſmes, entra dans cette carrière; mais ſon Ouvrage, ignoré depuis long-temps, eſt très-médiocre & incomplet. Ce qu'on nous donne ici, annonce plus de talents; & cette Traduction, encore une fois, préſente tous les Cantiques de l'*illuſtre Victorin*. Ecoutons le Traducteur ſur les ſoins qu'il a pris pour que ſon Ouvrage fût digne de Santeuil & du Public.

» J'ai tâché, *dit-il*, de rendre » le plus parfaitement qu'il m'a » été poſſible, le ſens, les images, » les expreſſions, & ſouvent les » tours de mon Original: je me ſuis » interdit d'en ſubſtituer d'autres » qui auroient pû approcher davantage du ſtyle ſublime de la » Poëſie; mais qui n'auroient peut-» être pas rendu aſſez fidèlement » les penſées du Poëte Latin. De » plus, parce que la plûpart des » vérités annoncées dans le nou-

» veau Teſtament ſe préſentent
» dans ces Hymnes, ſous des em-
» blêmes qui font alluſion aux
» faits de l'ancien Teſtament, que
» la prédiction y indique l'évène-
» ment, & que la figure y mon-
» tre la réalité, je me ſuis cru
» indiſpenſablement obligé de ren-
» dre trait pour trait chaque point
» du Tableau & en autant de Vers
» ſeulement que dans chaque ſtro-
» phe. Le langage de la Piété,
» celui des Dogmes & de la Mo-
» rale m'étant familier par l'u-
» ſage que j'en fais depuis près
» de trente années, je me ſuis at-
» taché à exprimer ce langage par
» des termes propres, & ſur leſ-
» quels il me ſemble que la Reli-
» gion ne me laiſſoit pas à choiſir.
» Au reſte, ſi ces ſcrupuleuſes at-
» tentions ſont capables de nuire à
» l'énergie de la Poëſie, ſi elles
» peuvent mettre des entraves à
» l'eſſor de l'imagination, j'oſe

» me perſuader que d'un autre
» côté ma Traduction y gagne
» plus d'onction & plus d'exacti-
» tude. «

Le ſeul moyen de faire bien connoître cette Nouveauté eſt de mettre quelques morceaux de la Traduction vis-à-vis de l'Original. Prenons d'abord, dans Santeuil, l'Hymne célèbre de la Purification.

Stupete, Gentes : fit Deus hoſtia,
Se ſponte legi Legifer obligat :
Orbis Redemptor nunc redemptus ;
Seque piat ſine labe Mater.

De more matrum, Virgo puerpera
Templo ſtatutos abſtinuit dies :
Intrare ſanctum quid pavebas,
Facta Dei priùs ipſa Templum ?

Ara ſub unâ ſe vovet hoſtia
Triplex : honorem virgineum immolat
Virgo ſacerdos, parva mollis
Membra Puer, Seniorque vitam.

Eheu ! quot enses transadigent tuum
Pectus ? quot altis nata doloribus.
O Virgo ! Quem gestas in ulni s,
Imbuet hic sacer Agnus aram.

Christus futuro, corpus adhuc tener,
Præludit infans victima funeri :
Crescet, profuso vir cruore
Omne scelus moriens piabit.

Voici l'Hymne du Traducteur.

O Prodige ! ô merveille ! un Dieu se sacrifie ;
A la Loi se soumet un Dieu Législateur :
Une Mère est sans tache, elle se purifie ;
On rachete le Rédempteur.

Apres l'enfantement, la Vierge suit l'exemple
Des mères pour un temps proscrites du saint lieu.
Mais, pourquoi t'effrayer en entrant dans le Temple,
O Sanctuaire du vrai Dieu ?

Mars, 1760.

Trois Victimes ensemble à l'Autel
vont se rendre :
La Mère, d'un cœur pur offre à Dieu
le trésor ;
L'Enfant y sacrifie une chair encor
tendre ;
Un Vieillard au Ciel prend l'essor.

O Vierge ! que de traits déchireront
ton ame !
Quel excès de douleur ! que de frémisse-
ments !
Cet Agneau, dont l'amour te saisit &
t'enflamme,
Doit expirer dans les tourments.

A peine il voit le jour, il est déja
victime ;
De son cruel supplice il a fixé le
choix :
Il croîtra ; mais son sang, pour expier
le crime,
Sera répandu sur la Croix.

Produisons

Produiſons un autre exemple : c'eſt la premiére Hymne de la Touſſaints.

Cœlo quos eadem gloria conſecrat,
Terris vos eadem concelebrat dies :
Læti veſtra ſimul præmia pangimus,
Duris parta laboribus.

Jam vos paſcit amor, nudaque veritas ;
De pleno bibitis gaudia flumine :
Illîc perpetuam mens ſatiat ſitim,
Sacris ebria fontibus.

Altis ſecum habitans in penetralibus,
Se Rex ipſe ſuo contuitu beat ;
Illabenſque, ſuî prodigus, intimis
Se ſe mentibus inſerit.

Altari medio, cui Deus inſidet,
Agni fumat adhuc innocuus cruor :
Quæ mactata Patri ſe ſemel obtulit,
Se jugis litat hoſtia.

Pronis turba Senum cernua frontibus
Inter tot rutili fulgura luminis,
Regnanti Domino devovet auréa
Quæ ponit diademata.

Gentes innumeræ, conſpicuæ ſtolas
Agni purpureo ſanguine candidas,
Palmis læta cohors cantibus æmulis
Ter ſanctum celebrant Deum.

Notre Traducteur chante ainſi :

O vous que dans les cieux unit la même gloire,
Même ſolemnité vous unit ici-bas :
L'Egliſe en ce ſaint jour célébre la victoire,
Dont Dieu couronne vos combats.

Pleins du divin amour, au ſein de la Sageſſe,
Vous goûtez à longs traits les plus chaſtes plaiſirs :
Votre ame s'y repaît dans une ſainte yvreſſe,
Du ſeul objet de vos deſirs.

RESIDANT sur son trône, environné
de flames,
L'Eternel se complaît dans ses propres
grandeurs :
Prodigue envers ses Saints, il s'unit à
leurs ames,
Et les comble de ses faveurs.

SUR l'Autel où Dieu brille armé de
son tonnerre,
L'Agneau paroît couvert de son sang
précieux :
La victime une fois offerte sur la
terre,
S'offre sans cesse dans les cieux.

FRAPPÉS par les rayons de sa clarté
suprême,
Les vieillards devant Dieu demeurent
prosternés,
Et mettent à ses pieds l'auguste dia-
dême,
Dont sa main les a couronnés.

Un Peuple de Martyrs teints du ſang
adorable,
Les palmes à la main, font entendre
leurs voix,
Et chantent à l'envi ce Cantique admi-
rable :
Trois fois Saint eſt le Roi des Rois.

Nous laiſſons aux Lecteurs le plaiſir de faire d'autres comparaiſons. On ne peut diſſimuler que le Latin de Santeuil, avec ſes tours vifs & animés, avec ſes cadences vraiment lyriques, ne ſoit, pour le François, un dangereux voiſin. Le Traducteur a du naturel, de l'aiſance, du bonheur même dans la façon d'enchaîner ſon Original, de le rendre preſque Vers pour Vers. La monotonie du ſtyle, la foibleſſe des expreſſions, l'air morne & négatif des penſées ſont des défauts dont on ne pourra jamais préſerver notre Poëſie Françoiſe,

ſur-tout quand il s'agira d'une Traduction d'après le Latin. Au reſte, cet Ouvrage a dû couter des ſoins infinis au Poëte eſtimable qui nous le donne : peut-être que Santeuil s'eſt moins tourmenté pour trouver toutes ces belles choſes, que le Traducteur pour les copier. Dans une autre Edition, on retranchera quelques fautes, comme,

Quels céleſtes attraits t'ont ravis à toi-même, il faut *ravi.*

Si tes oncles t'avoient conſervés leur tendreſſe, il faut *conſervé.*

ARTICLE XXX.

PRÉCIS DE LA MÉDECINE PRATIQUE. Par M. Lieutaud, Médecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne & des Enfants de France, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & ancien Professeur d'Anatomie. *A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc de Bourgogne, rue S. Severin, 1759.* (In-8°. pages 750.)

LA Médecine, cette partie la plus utile & la plus intéressante de la Physique, est devenue une Science immense dans son étendue, & dans ses rapports par la multitude des Ouvrages composés sur les différentes ma-

ladies du corps humain. Ils sont en si grand nombre, ces Ouvrages, que leur réunion seule formeroit une Bibliothèque fort considérable. Outre la difficulté de se procurer ces secours, dont l'acquisition est toujours très-dispendieuse, quelle longue suite d'années ne demanderoit pas la lecture de tant de Volumes? Ce qu'on gagneroit en connoissances spéculatives, ne le perdroit-on pas du côté de la pratique, mérite cependant si essentiel au Médecin? D'ailleurs quelle mémoire assez heureuse pourroit présenter au besoin, &, pour ainsi dire, à souhait, cette multitude prodigieuse de faits simples ou compliqués, de symptômes & d'accidents variés presqu'à l'infini, qui accompagnent la plûpart des maladies dangereuses; cette diversité de remèdes qu'on doit appliquer selon le besoin & l'occasion;

cette ſuite de procédés qu'il faut appliquer & comme lier aux circonſtances critiques, dont le moment bien ou mal ſaiſi décide de la vie & de la mort ? Il étoit donc néceſſaire qu'un Médecin habile, riche de ſes études ſpéculatives, & ſur-tout de ſes expériences pratiques, entreprît de donner un Tableau, qui rapprochant toutes ces connoiſſances & ces lumières éparſes, les préſentât avec préciſion & netteté. C'eſt ce que M. Lieutaud vient d'exécuter. On conçoit qu'un Ouvrage tel que celui-ci, qui n'eſt lui-même qu'un composé d'Analyſes & de Réſultats, n'eſt point ſuſceptible d'Extrait. Ainſi nous nous bornerons à faire connoître le plan & l'ordre qu'a ſuivi l'Auteur ; & nous indiquerons ſommairement les Articles qui nous auront paru traités avec plus de ſoin, & mériter une attention particulière.

Dans une Introduction préliminaire, M. Lieutaud rend compte de ſon travail & de la fin qu'il s'eſt propoſée : il n'a voulu qu'être utile ; dès-lors il a cru devoir s'interdire tout ce qui n'eſt que de pure curioſité. On ne doit pas s'attendre à trouver ici ces opinions arbitraires, & ces idées ſyſtématiques contre leſquelles des Médecins d'ailleurs eſtimables n'ont pas toujours été aſſez en garde. Trop ſage pour ſe prêter aux illuſions de l'eſprit conjectural, ſi funeſte aux malades ſur leſquels on a voulu hazarder des tentatives, notre Auteur ne ſe paſſionne point pour des hypothèſes, il n'en adopte aucune. Il ne parle que d'après ce qu'il a vu : l'expérience eſt ſon unique oracle : en un mot, c'eſt l'Hiſtoire des faits, & non le Roman des opinions, qu'il écrit.

Quelle foule d'obſervations

n'a-t-il pas dû recueillir de l'ouverture de deux ou trois mille cadavres, ainsi qu'il le dit lui-même (page 293?) Cet examen seul auroit pu lui fournir la matière de plusieurs Traités. Mais quel avantage cela ne lui donne-t-il pas sur la plûpart des Médecins, qui, contents d'une pratique de routine, négligent cette étude du corps humain, laquelle devroit être pourtant leur grand Livre? C'est-là qu'ils doivent consulter la Nature; ils y découvriroient les causes & les principes d'un grand nombre de maladies, sur lesquelles, sans ce secours, l'art ne prononce qu'au hazard, & ne procéde qu'à tatons. Leurs fautes même leur procureroient de nouvelles lumières: pour sauver les vivants, il faut interroger les morts. Telle est la méthode que notre Auteur a suivie constamment. Dans les ma-

ladies ſur leſquelles l'ouverture & l'inſpection des cadavres n'apprennent rien, (& il y en a beaucoup de ce genre) il ſupplée, en quelque ſorte, à ce ſilence par les connoiſſances qu'il a retirées d'un long exercice auprès des malades ; & lorſque ſes obſervations perſonnelles l'abandonnent & lui manquent, il profite du travail des plus habiles Praticiens. Il a puiſé, dans leurs Ecrits, tout ce qui pouvoit enrichir ſon Ouvrage. Il a ſur-tout, par préférence, emprunté de ceux *qui, en publiant leurs ſuccès, n'avoient point diſſimulé leurs malheurs.* Car il n'y a que les mauvais Médecins & les Charlatans qui ſe vantent d'avoir guéri toutes les maladies qu'ils ont traitées.

L'ordre que M. Lieutaud a donné aux différents Articles de ce *Précis*, eſt ſimple & naturel. Par-là même il eſt beaucoup plus

commode pour les perſonnes qui voudront conſulter cet Ouvrage. L'ordre alphabétique lui a paru trop arbitraire. S'aviſeroit-on, en effet, de chercher au mot *Mucilago*, dans le Dictionnaire de *James*, les maladies des articulations ? Auroit-on recours au mot *Albadara*, pour trouver ce qui concerne la luxation d'un os ſéſamoïde, & ainſi de pluſieurs autres points que le hazard ſeul ſemble pouvoir préſenter ? Notre Auteur a cru devoir s'en tenir à l'ordre anatomique pour toutes les maladies tant internes qu'externes : il commence par l'expoſition de celles qui ſont générales, ou qui n'ont point de ſiège fixe. Il eſt aiſé, *dit-il*, de voir que cet arrangement peut offrir bien des reſſources pour les cas qui ne ſont pas communs, ou qu'on rencontrera pour la premiére fois, ſur leſquels il arrive tous les

jours qu'on consulte infructueusement les autres Livres.

M. Lieutaud s'est appliqué à bien caractériser la maladie qui fait le sujet de chaque Article; & il expose aussi les symptômes qui peuvent l'accompagner. » J'au-
» rois voulu, *ajoûte-t-il*, les pré-
» senter séparément : mais les Pra-
» ticiens savent que, quelque diffé-
» rence que nos Auteurs aient
» établie entre ces deux sortes
» de phénomènes, on est souvent
» obligé de les confondre ; parce
» que la nature ne les distingue
» pas toujours. J'aurois encore
» desiré, en exposant les uns &
» les autres, de me conformer à
» l'ordre des temps ; mais la na-
» ture n'en suit aucun. Ainsi je
» crois qu'on ne peut donner là-
» dessus que des généralités ou
» des erreurs. «

Cet Ouvrage, partagé en trois Livres, est subdivisé en Sections.

Le premier Livre traite des *Maladies internes*; & ſous ce titre, outre les maladies générales & celles qui n'ont point de ſiège déterminé, ſont renfermées les maladies de la tête, celles de la poitrine, & celles du bas-ventre. La Fièvre, cette maladie ſi commune, & qui ſe joint à preſque toutes les autres, occupe une grande partie de la première Section. Il eſt bien des ſortes de Fièvres: on en trouveroit plus de cent, ſi l'on adoptoit la nomenclature qu'en ont donnée quelques Auteurs. M. Lieutaud dit qu'il n'a connu que quatre ſortes *de Fièvres eſſentielles continues*; ſavoir, 1° La *continue ſimple*, que pluſieurs ont appellée *continente*, parce qu'on la ſuppoſe ſans exacerbation: 2° La *continue putride*, accompagnée d'exacerbation & de ſymptômes plus graves: 3° L'*ardente*, que la chaleur brû-

lante intérieure & la ſéchereſſe de la bouche diſtinguent aſſez des autres : 4° La *maligne*, dont les ſymptômes beaucoup plus graves dépendent de l'affection des nerfs & du cerveau, en quoi conſiſte ſon caractère eſſentiel. Ces quatre ſortes de fièvres ſe rapprochent quelquefois par des nuances ſi imperceptibles, qu'il eſt bien difficile de les diſtinguer. Boerhaave prétend même qu'elles ne different point eſſentiellement, & que ce ne ſont que les différents degrés d'une même maladie qui ſe préſente ſous pluſieurs aſpects. Quoi qu'il en ſoit de leur différence, M. Lieutaud croit qu'il eſt à propos de les conſidérer ſéparément. Il preſcrit les différents remèdes qu'on doit leur oppoſer. En parlant de la fièvre maligne, Sydenham diſoit que le mot de *malignité*, relativement à la maladie, avoit été

peut-être plus fatal aux hommes que l'invention de la poudre à canon. Tous les jours on fait un abus ſcandaleux de ce mot, en l'appliquant, tant aux fièvres qui préſentent des ſymptômes graves, qu'à celles qui ont dégénéré par un mauvais traitement; & ce qu'il y a de plus funeſte encore, c'eſt qu'on régle ſa pratique & ſes ordonnances ſur cette opinion. Et combien de malades en ſont les victimes! Il faut voir dans l'Ouvrage même tout ce qui concerne les autres eſpèces de fièvres qu'on nomme *ſymptomatiques*, *intermittentes*, *compliquées*, &c. L'Auteur aſſigne avec beaucoup de préciſion leurs caractères diſtinctifs, leurs rapports, leurs différences, leurs effets &c. Tous ces Articles nous ont paru remplis d'une excellente théorie, d'une pratique également ſimple & utile.

On trouve (à la page 8) des obſervations très-judicieuſes ſur le pouls. On ſait que le pouls eſt la bouſſole des Médecins : mais eſt-il auſſi facile qu'on le penſe, d'en ſaiſir & d'en bien connoître les variétés ? J'ai vu, *dit à ce ſujet notre Auteur*, un Médecin qui prédiſant avec emphaſe ce qui devoit arriver dans deux jours, ne connut point que ſon Malade alloit paſſer dans deux minutes. Pour juger par le nombre des vibrations de l'artère qu'un Malade a de la fièvre, il faut avoir obſervé quel étoit l'état naturel de ſon pouls. La fréquence de ces vibrations n'eſt pas toujours un ſigne certain de la fièvre. En effet, ſuppoſons deux Malades, dont l'un aura ſoixante pulſations par minute, & l'autre quatre-vingt ; qu'un Médecin, ſans autre recherche & d'après le ſeul examen du pouls, vienne à

prononcer ſur l'état de ces deux Malades, il ne manquera pas de déclarer que le premier eſt ſans fièvre, & que le ſecond en eſt tourmenté. Il peut cependant arriver, *dit M. Lieutaud*, que ce ſoit tout le contraire. Si le premier n'a, dans l'état de la ſanté, que 40 à 50 pulſations par minute, ce qui eſt aſſez commun, (on en a même vu au-deſſous de ce nombre) il n'eſt pas douteux qu'il n'ait la fièvre, lorſque, hors des circonſtances extraordinaires, l'artère battra ſoixante fois dans la minute. Si le ſecond (ſe portant bien) a ſoixante & dix ou quatre-vingts pulſations par minute, ce qui ſe rencontre fort ſouvent, on juge bien qu'il ſera exempt de fièvre lorſque le nombre des battements n'augmentera pas. Il réſulte de tout ceci qu'un Médecin ſage & prudent doit ſuſpendre ſa déciſion, lorſqu'il tâte

pour la premiére fois le pouls d'un Malade, à moins de ces cas extraordinaires où l'artère battroit cent à cent cinquante fois par minute : ce qui eſt, ſuivant notre Auteur, le dernier degré de la fréquence du pouls.

L'affection hypocondriaque mérite une attention ſingulière dans l'ordre des maladies générales. Cette maladie, qui eſt toute ſpaſmodique, paroît tenir encore plus à l'eſprit qu'au corps. De-là vient que le terme *hypocondriaque* eſt preſque devenu un mot offenſant. Les Médecins qui cherchent à plaire, évitent de s'en ſervir, & lui ſubſtituent le nom de *vapeurs ;* parce qu'il ſemble que ce mot, aujourd'hui ſi fort à la mode, n'ait rien qui doive effaroucher les ſens délicats d'un Malade. On a remarqué que les Hypocondriaques ſont pour la plûpart gens d'eſprit, & qu'ils

ont un penchant invincible à la méditation & à la ſolitude. Leur ame occupée ſans ceſſe de penſées relatives à cet état, ſe replie continuellement ſur elle-même, & ſe conſume en réflexions triſtes & mélancholiques. On a de plus obſervé, *dit notre Auteur*, que les Hypocondriaques étoient aſſez exempts des maladies épidémiques, & même de la peſte. C'eſt du moins une conſolation qu'ils peuvent avoir. Mais cet avantage qu'ils ont ſi rarement occaſion d'éprouver, les dédommage-t-il de l'amertume éternelle que leur maladie propre répand ſur tous les inſtants de leur vie?

M. Lieutaud nous donne une deſcription détaillée, & qui ne laiſſe rien à deſirer ſur les principes, les accidents, les effets de l'affection hypocondriaque : il propoſe auſſi les différents remèdes qu'on a coûtume d'employer

contre cette maladie : puis il termine cet Article par une réflexion qui vaut ſeule un Traité entier. » Je croirois, *dit-il*, trahir mes » lumières & ma conſcience, ſi je » laiſſois ignorer que beaucoup » de Malades, après avoir pris » dans tous les temps des remè- » des de toutes les façons, ont » été enfin forcés de les aban- » donner tous, & que cette épo- » que a été le commencement de » leur convaleſcence. Un régime » bien entendu, la boiſſon abon- » dante, l'exercice agréable & » modéré, la diſſipation, & ſur- » tout l'éloignement de tout tra- » vail d'eſprit ſérieux, ſont preſ- » que tout ce qui convient à cette » maladie : mais ceux qui ont le » malheur d'en être affectés, ont » celui de tout attendre des Mé- » decins ; & l'on peut même re- » garder cette manie comme un » ſymptôme de cette biſarre ma-

» ladie. Je l'ai ſouvent combat-
» tue, en leur donnant le conſeil
» de Montanus : *Fuge medicos, & medicamenta :* » conſeil que plu-
» ſieurs ſe ſont très-bien trouvés
» de ſuivre, ſur-tout lorſqu'on a
» le courage de ſe raſſûrer. «

On a beaucoup écrit & beaucoup raiſonné ſur les *Polypes du cœur*, qu'on a voulu faire regarder comme les cauſes immédiates des ſyncopes & des morts ſubites. Après cela, croira-t-on que cette maladie n'exiſte pas ? Il eſt pourtant vrai, *ſuivant M. Lieutaud*, qu'il n'y a point de *Polype du cœur*; & ceux qui prétendent en avoir trouvé, ne parlent que le langage du préjugé ou de l'ignorance. *Si par Polype du cœur*, continue notre Auteur, on doit entendre une excroiſſance charnue ou fongueuſe, telle qu'on la voit ſouvent dans les narines, il eſt certain, quoi qu'on en puiſſe

dire, qu'il n'existe point : il seroit, ce me semble, bien singulier que je n'eusse pas rencontré dans l'examen de deux ou trois mille cadavres, ce que des gens qui ont à peine assisté à quelques ouvertures dans le cours de leur vie, ont vu si commodément. Cela ne fait presque plus de doute aujourd'hui parmi les gens instruits &c. (p. 293.) Ces concrétions blanchâtres, fibreuses, & quelquefois très-compactes qu'on a jugé à propos de nommer *polypeuses*, sont des corps purement sanguins ou lymphatiques, qui ne tiennent aux parois des ventricules & des oreillettes que par accident. Notre Auteur assûre qu'on trouve tous les jours de pareilles concrétions après toutes sortes de maladies tant lentes qu'aigues : il conjecture qu'elles se forment par la cessation du mouvement & de la chaleur du sang, dès qu'on cesse de

vivre, ou peu de temps avant, ou même après la mort, par une disposition de ce liquide qui le rend plus propre à se figer. Il ne nous appartient pas de prononcer sur ce point de Médecine & d'Anatomie. C'est aux Maîtres de l'Art à décider de la validité de cette conjecture.

Le second Livre de cet Ouvrage a pour objet les maladies externes. On y suit la même méthode que dans le précédent. On y traite, dans la premiére Section, des maladies générales & de celles qui n'ont aucun siège affecté, telles que le trop d'embonpoint, le Marasme, les Ulcères, les Squirres, les Tumeurs, les Plaies, l'Hydrophobie, la Gangrêne &c. Les autres Sections sont consacrées aux maladies de la tête, à celles du tronc & des extrémités, & à celles de la peau. On trouvera peut-être que quelques Articles,

Articles, comme ceux de la Petite-Vérole, de l'Eréſipèle, de la fauſſe Pleuréſie &c. demanderoient plus de détails ; mais on doit penſer que l'Auteur s'étant propoſé de rendre ce Volume portatif, & voulant d'ailleurs y renfermer toute la Médecine, il ne lui étoit pas poſſible de donner plus d'étendue à chaque Article. C'eſt un inconvénient preſque inévitable dans la compoſition des Abrégés : la briéveté nuit aux développements, mais de véritables avantages compenſent & font oublier ce défaut.

Les maladies des femmes & des enfants occupent le troiſième Livre, qui ne contient pas cent pages. Mais l'Auteur promet un Ouvrage à part ſur les maladies des enfants ; il n'en donne ici qu'une légère *eſquiſſe*, pour nous ſervir de ſon expreſſion. Chargé ſpécialement de veiller à la con-

ſervation & à la ſanté des Princes qui ſont & l'ornement & l'appui du Trône, il regarde avec raiſon les maladies propres de l'enfance comme l'objet principal de ſes ſoins & de ſon travail.

En liſant l'Ouvrage entier de M. Lieutaud, nous avons eu ſouvent occaſion de remarquer que cet habile Médecin n'eſt point partiſan de la multiplicité des remèdes. Il s'éleve avec force en pluſieurs endroits contre ces Médecins ignorants ou hardis qui accablent de remèdes leurs Malades. Par cette méthode pernicieuſe, ils interrompent les opérations ſalutaires de la Nature, ils en pervertiſſent les effets, & donnent lieu aux plus funeſtes cataſtrophes. On ſait que Sydenham, ce grand Praticien, prétendoit qu'on devoit rapporter aux remèdes donnés à contre-temps a plûpart des maladies les plus

graves. Mais il faut auſſi convenir qu'un Médecin eſt quelquefois bien embarraſſé avec certains Malades : car il y en a qu'on ne peut raſſaſier de remèdes ; pour calmer leur imagination déréglée, on eſt obligé de ſe prêter à leur foibleſſe, en répétant ce que Pline diſoit du Public : *Vult decipi, decipiatur.*

La diéte & le régime, voilà ſur quoi notre Auteur inſiſte particuliérement. Combien de fois, *dit-il*, n'a-t-on pas vu, dans les maladies aigues les plus formidables, que le ſeul régime en avoit été victorieux ? S'il y a enfin quelque choſe dans la Médecine qui puiſſe mériter les éloges que les Charlatans donnent à leurs ſecrets, c'eſt le régime. M. L. n'eſt pas plus favorable à la fréquence de la ſaignée, ce remède bannal qu'on applique à tout. Il cite, ſur cela, l'obſervation ridicule qu'un

Médecin osa faire insérer dans les Feuilles Périodiques, au sujet d'une Epileptique, ou d'une Hystérique qui fut saignée quatre mille fois dans une année.

Il conseille aussi d'attendre & d'observer beaucoup avant que d'agir. Cette *Expectation* au reste, si recommandée par tout ce qu'il y a eu d'hommes célèbres dans la Médecine, n'est point une inaction oisive; c'est une conduite éclairée, qui attend que la nature donne le signal d'agir, en appellant elle-même l'art à son secours.

Le style de M. Lieutaud est communément clair & correct: c'est-là l'élégance qu'on doit demander dans un Ouvrage de cette nature.

Nous n'en conseillerions pas la lecture aux personnes qui, nées avec une imagination tendre & susceptible d'impressions

profondes, auroient des dispositions à l'affection hypocondriaque : cette lecture contagieuse pour elle jetteroit dans leur ame le trouble & l'inquiétude. Bientôt elles se croiroient attaquées de la plûpart des maladies, dont elles auroient vu la description. Qui sait même si bientôt elles n'en ressentiroient pas les accidents?

Nous finirons cet Article par une réflexion qui nous a frappés dans tout le cours de cet Ouvrage. En voyant la multitude presque infinie de maladies, d'infirmités, de douleurs de toute espèce qui conjurent contre notre frêle machine, on ne peut s'empêcher de reconnoître la vérité du mot de cet Ancien qui disoit: *Mille viæ lethi.*

Mille chemins ouverts conduisent à la mort. On est même surpris

que les hommes vivent encore si long-temps.

ARTICLE XXXI.

INTRODUCTION à l'Histoire moderne générale & politique de l'Univers, &c. Commencée par le Baron de Pufendorff, augmentée par M. Bruzen de la Martinière. Nouvelle Edition, revue, considérablement augmentée, corrigée sur les meilleurs Auteurs, & continuée jusqu'en 1750. *Par M. de Grace.* (Huit Volumes *in*-4°.) *M. DCC. LIII. & suiv. jusqu'en M. DCC. LIX.* Suite de l'Article IV. au premier Volume de Janvier.

NOus reprenons ce grand corps d'Histoire dont nous avons parcouru les deux premiers

Volumes. Le troisième s'ouvre par l'Histoire des Isles Britanniques. On y trouve, sous des Articles séparés, ce qui concerne l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. L'Angleterre a été long-temps, comme l'Espagne, divisée entre plusieurs Souverains : les siècles de l'*Heptarchie*, c'est-à-dire des sept Royaumes qui partageoient ce pays, furent pour ses habitants des siècles de troubles & de guerres domestiques. Ces divisions intestines épuisoient les forces de ces Insulaires, elles offroient sans cesse aux Barbares du Nord l'occasion de former des intelligences dans la Grande-Bretagne. Ces dangereux voisins faisoient presque chaque année des descentes sur ces côtes, portoient le ravage par-tout, réduisoient les vaincus à un dur esclavage. Enfin ces hostilités aboutirent à soumettre l'Angleterre au

joug des Pirates & des Brigands. Ceux-ci devenus possesseurs tranquilles de leur proie, songerent à des avantages encore plus précieux ; ils porterent leurs vues au Commerce & aux Expéditions dans le pays étranger. Dès ce moment, ils s'arrogerent l'Empire de la Mer : prétention que le temps & les succès ont accréditée, mais qui n'est au fond qu'un droit chimérique. Notre Auteur expose les Loix & les Révolutions du Gouvernement Britannique. Ces objets sont si connus, qu'on n'attend de nous aucuns détails à cet égard.

De l'Histoire des Isles Britanniques, M. de Grace passe à l'Histoire de Dannemark, qui termine ce troisième Volume. Au commencement du quatrième, on trouve un Supplément à l'Histoire de Dannemark. Ce Supplément caractèrise parfaitement le zèle

de l'Auteur & le mérite ſingulier de ſon travail : c'eſt un *Diſcours ſur les Antiquités des Peuples du Nord, & principalement ſur ceux de la Scandinavie.* Ce Diſcours n'eſt que le précis d'un Ouvrage qui a paru depuis l'impreſſion des trois premiers Tomes de celui qui nous occupe ici. Il eſt intitulé : *Introduction à l'Hiſtoire de Dannemark, où l'on traite de la Religion, des Loix, des Mœurs & des Uſages des anciens Danois, par M. Mallet, Profeſſeur Royal des Belles-Lettres Françoiſes &c. imprimé à Copenhague.* On voit par-là l'attention de M. de Grace à profiter de tout ce qu'il y a de plus récent dans les Ecrivains modernes ſur chaque partie de l'Hiſtoire, à meſure que ces parties viennent ſe placer dans ſon Introduction.

Les Antiquités du Nord doivent d'autant plus nous intéreſſer,

qu'il a été le berceau de ces Peuples conquérants, dont les Colonies armées ont fondu ſur le Midi de l'Europe, & l'ont ſubjugué. Nous deſcendons preſque tous de ces Barbares, dont les eſſains ſi nombreux & ſi redoutables ont accéleré la chûte de l'Empire Romain, & s'en ſont approprié les débris. Leurs Antiquités ſont très-obſcures : on ne les a jamais recherchées, parce que leur pays n'offroit aucun Monument qui pût honorer le génie ou l'induſtrie de ſes habitants. Comme ils ne connoiſſoient point d'autres beſoins que ceux de la Nature, ils ne cultivoient que les Arts de pure néceſſité dont la ſphère eſt toujours fort étroite. Ils étoient auſſi ſimples dans leur culte que dans leurs mœurs. La guerre qui étoit leur grande paſſion, étoit chez eux moins un Art & une Science que l'impul-

ſion d'un inſtinct courageux & un concert inviolable d'efforts également terribles dans l'attaque & dans la défenſe.

Après ce Diſcours ſur les Antiquités du Nord, lequel contient 85 pages, M. de Grace entre dans la Suède, d'où il paſſe en Ruſſie, de la Ruſſie en Pologne, de la Pologne en Bohème, & de-là il revient en Suiſſe. Dans cette courſe ſi vaſte, il ne rencontre aucun Peuple, ni aucune région où il ne s'arrête pour nous en donner l'Hiſtoire. Ainſi à l'Hiſtoire de la Ruſſie qui comprend auſſi celle des Gouvernements de Caſan, d'Aſtracan & de Sibérie, il a joint l'Hiſtoire des Samojedes, des Oſtiackes, de l'Ukraine, des Coſaques & des Lapons. L'Hiſtoire de la Pologne amene celle de la Livonie, de la Curlande, de la Lithuanie, de la Pruſſe, & de deux Ordres de

Chevaliers ; savoir, les *Portes-épées* de la Livonie, & les Teutons de la Prusse.

L'Histoire de la Hongrie est liée à celle de la Transylvanie, de la Walaquie & de la Moldavie. Tous ces Articles sont suivis d'une *digression sur les Awares*, où notre Auteur adopte le sentiment de M. de Guignes. Ce savant Académicien prétend que les Awares qui, sous le Regne de l'Empereur Justinien, entrerent sur les frontières de l'Empire Romain, n'étoient que de faux Awares dont le vrai nom étoit *Ogors* ; que les vrais Awares, qui se sont rendus si redoutables dans la Scythie, ne sont jamais sortis de l'Asie ; que les Ogors passant en Europe n'ont été pris pour des Awares que par l'erreur des Nations Hunniques effrayées de leurs entreprises ; & qu'ils adopterent volontiers un nom qui

leur étoit d'autant plus avantageux, qu'il augmentoit la terreur générale.

Le Nord eſt encore, comme il fut toujours, un climat où la population eſt très-abondante : les hommes y naiſſent robuſtes, ſobres, capables des plus grandes fatigues, & par conſéquent très-propres à la guerre. Les troupes y ſont mieux que jamais diſciplinées & exercées. Si l'on eût réuſſi, comme on l'a plus d'une fois tenté, à en réunir les Etats ſous une même Couronne, le Nord auroit peut-être bientôt donné la Loi au Midi. Les diviſions & les rivalités d'intérêts qui y regnent, comme ailleurs, garantiſſent les Etats éloignés de ce qu'ils auroient à craindre de cette union.

Dans ces derniers temps, la Légiſlation s'y eſt fort perfectionnée. Le goût des Arts & des

Sciences que les Souverains favorisent & encouragent, y a fait de grands progrès. Dans un climat si dur, on ne verra probablement jamais ce luxe & cette mollesse qui, sous un ciel plus doux, fait dégénérer le corps entier d'une Nation. Le Nord se polit sans s'affoiblir; le Commerce l'enrichit sans le corrompre. Ce sont là des principes que la Politique, en estimant les forces du Septentrion, ne doit jamais perdre de vuë. La lecture de cette Introduction y ramene souvent un esprit attentif & judicieux. M. de Grace avertit qu'en écrivant l'Histoire de ces différents Etats, il ne lui a pas été possible d'en concilier les Annales avant les siecles qui précédent le XII^{e}. A mesure qu'il approche de nos temps, ses détails deviennent plus étendus, plus curieux & plus intéressants. Depuis cette

époque, la plûpart des erreurs chronologiques qu'on rencontre, doivent plutôt être imputées à l'Imprimeur qu'à l'Auteur. Nous en citerons quelques exemples à la fin de nos Extraits.

Dans l'Histoire de la Suisse, qui est suivie de celle de Geneve, M. de Grace dit que le dessein des Helvétiens, quand César vint les inquiéter, étoit d'aller s'établir *dans la Saintonge, pays voisin de Toulouse*. La distance est de plus de 30 lieues : on ne l'abrège ici qu'en prenant trop à la lettre le texte de César, *non longè absunt*. M. de Valois observe très-bien que ce *non longè* doit s'entendre comme s'il y avoit *non ita longè*; une distance de 30 lieues n'étant pas fort considérable, quand il est question de pareilles transmigrations.

Le cinquième Volume de cette *Introduction* contient cinq Chapi-

tres, dont trois se divisent en plusieurs Articles qui présentent de nombreuses subdivisions. On y trouve d'abord le Traité de Tacite sur les *Mœurs des Germains*. Notre Auteur adopte en entier la nouvelle & élegante Traduction de ce Morceau, avec les Notes excellentes qui servent à l'éclaircir. On sait que c'est l'Ouvrage de M. l'Abbé *de la Bleterie* ; & nous en avons rendu compte dans ces Mémoires. Vient ensuite l'*Histoire particulière des principaux Peuples Germains*. M. de Grace s'attache particulièrement à ceux qui ont eu le plus de part à la chute de l'Empire Romain. Il suit ces Nations dans les pays où elles se sont établies, & ne les quitte qu'au terme où elles se sont éteintes.

Il n'insiste pas beaucoup sur la premiére origine de tous ces Peuples, persuadé qu'on n'y remonte

qu'avec des conjectures hazardées ou des ſyſtêmes fragiles. Il ſe fixe aux époques sûres où ces Peuples ont commencé à figurer dans le monde. On ſait qu'alors ils étoient aſſez errants, qu'ils ſe mêloient quelquefois enſemble, ou avec les Nations chez leſquelles ils faiſoient des conquêtes, & même qu'aſſez ſouvent ils formoient entr'eux des ligues, qui prenoient le nom du Peuple qu'on avoit mis à la tête de la confédération. Alors, ſur-tout dans l'Hiſtoire, ce même nom s'étendoit aux Peuples aſſociés : en perdant leur nom propre, ils s'approprioient & conſervoient ce nom emprunté. De tous ces changements naiſſent des difficultés inſurmontables, quand il s'agit de fixer les domaines & les limites de chaque Peuple & d'en meſurer la durée. Le fil de leurs générations échappe aux Hiſtoriens; & le terme où ces Peuples

vont ſe perdre, ſe dérobe à leurs recherches, comme celui d'où ils ſont venus.

Dans l'Hiſtoire particulière des principaux Peuples Germains, & dans les diſcuſſions où il étoit néceſſaire d'entrer ſur leur nom & ſur leur premiére origine, l'Auteur donne le premier rang aux Suéves. Il les regarde comme la Nation la plus étendue & la plus brave qu'il y eût dans la Germanie : il en fait naître les Allemands. Mais il ne s'accorde pas avec M. de la Bléterie ſur l'étymologie du mot *Alleman.* Cet Académicien adopte le ſentiment de ceux qui le dérivent de All-Mannen, All-Manner, *omnes viri*, c'eſt-à-dire, *tous gens de cœur*. M. de Grace préfere l'opinion de ceux qui le font venir de Aller-Ley-Mann, ce qui ſignifie, *toutes ſortes d'hommes.* Cette préférence eſt fondée ſur ce que les Suéves étoient

jaloux de garder leur nom propre, & regardoient celui d'*Alleman* comme une injure.

Après des recherches ſur l'origine de tous ces Peuples barbares qui inonderent les Provinces Romaines & renverſerent l'Empire d'Occident, M. de Grace reprend l'Hiſtoire des Germains, leurs guerres & leurs émigrations différentes depuis l'expédition des Cimbres & des Teutons, juſqu'au regne de Charlemagne. Ces Peuples ſont plus connus par les exploits qui les ont ſignalés dans l'Empire Romain, que par les troubles & les révolutions domeſtiques qui les ont agités au-delà du Rhin & du Danube. Ils n'avoient pas d'Hiſtoriens pour écrire leurs Annales, comme les Romains en avoient pour tranſmettre le ſouvenir de leurs déſaſtres.

Quoiqu'il y ait dans ce cinquième Volume beaucoup plus de

dates, de généalogies & de géographie que dans les quatre premiers, on y trouve cependant moins d'erreurs typographiques. D'ailleurs, comme les mêmes époques, les mêmes faits & les mêmes acteurs reparoissent en plus d'un endroit, il ne faut que comparer ces endroits pour rectifier ceux qui sont vicieux, quand les fautes ne sont pas d'elles-mêmes aussi frappantes que celle de la page 163, (Chapitre III.) où l'on fait mourir en 1477 le Margrave Charles de Bade-Dourlach, après l'avoir fait se trouver à la Bataille de Moncontour qui se donna en 1569. Nous remarquerons, en passant, que les Princes Protestants de cette illustre Maison sont ici mieux distingués des Catholiques, que dans l'Histoire du Calvinisme par M. Mainbourg, qui compte parmi les Catholiques Philibert Marquis de Bade tué à la Bataille

de Moncontour. Ce Prince étoit Proteſtant.

Le Chapitre II. comprend toute l'Hiſtoire de l'Empire *depuis Charlemagne juſqu'à François I. aujourd'hui ſur le Thrône.* Dans ce grand Morceau M. de Grace renvoie ſouvent aux premiers Volumes de ſon Introduction, parce qu'ici il tâche de ſe renfermer dans les évenements dont l'Empire a été l'objet & le théatre. Il rend un compte aſſez ſage des démêlés qui, dans certains temps, ſe ſont élevés entre les Papes & les Empereurs; cependant en quelques endroits il ſemble accorder aux Empereurs, ſur l'élection des Papes, un droit & une influence dont on ne connoît aucun fondement bien ſolide. On a expliqué bien des fois & ſans peine les Monuments hiſtoriques dont quelques Auteurs ont voulu faire uſage dans cette queſtion. Ce n'eſt encore ici

que la premiére Partie du Volume.

Dans la seconde, M. de Grace donne l'Histoire des Maisons Souveraines d'Allemagne, telles que la Maison d'Autriche, les Maisons Electorales de Baviére & Palatine, de Saxe, de Brandebourg, de Brunswick, &c. des Ducs de Meklembourg, de Wirtemberg, de Holstein; des Landgraves de Hesse; des Margraves d'Anhalt, &c. L'Auteur ne se contente pas de remonter à la tige de toutes ces Maisons, il les suit dans toutes les branches qui en sont sorties. Ensuite il vient aux Princes Ecclésiastiques, aux autres Princes & Marquis de l'Empire, aux dignités de Ducs, de Margraves, de Burgraves, & aux Villes Anseatiques.

Le Chapitre IV. où il expose la constitution du Corps Germanique, contient XVII. Articles.

La Bulle d'or contenue dans le premier, eſt comme la baſe de tous les autres qui roulent ſur l'élection de l'Empereur, ſur ſes droits & prérogatives, ſur les Colléges de l'Empire, les Cercles, les Tribunaux, &c.

Le V^e Chapitre eſt un abregé de l'Hiſtoire des Provinces-Unies. On y trouve la forme de leur Gouvernement, tel qu'il eſt depuis la révolution : temps auquel ces Provinces furent érigées en autant de Républiques, qui, pour être indépendantes les unes des autres, n'en forment pas moins le Corps des Etats Généraux.

Il nous reſte deux Volumes, qui feront la matière d'un dernier Extrait.

ARTICLE XXXII.

LES SAISONS, *Poëme traduit de l'Anglois de Thompſon.* A Paris, chez Chaubert, Quai des Auguſtins; & Hériſſant, rue Neuve Notre-Dame, 1759. (*In-8°. p. 332, ſans l'Avertiſſement & la Dédicace à l'Ami des Hommes.*)

LE ſpectacle de la Nature eſt pour tous les hommes ; mais combien peu ſçavent en jouir ! Les uns, ſpectateurs ſans talents, ne voient qu'avec des yeux ſtupides ou diſtraits. Les autres, obſervateurs ſans ame, n'apportent à leurs aſſertions qu'un ſentiment éteint ou uſé. La plûpart n'exiſtent que pour le cercle d'objets tracé autour de leur perſonne : tout ce qui eſt au-delà, échappe à leurs

leurs regards, & n'intéreſſe point leur curioſité. Il y a cependant de ces hommes privilégiés, qui font leur étude & leurs délices de la contemplation de la Nature. Trop avares de leurs moments & trop œconomes de leurs forces pour les perdre dans la recherche ſtérile des cauſes, ils ne s'occupent que du ſoin de voir & de ſentir les merveilles qu'étale par-tout la Nature. Tantôt ils la fixent en grand : d'un œil intrépide ils embraſſent ce tableau toujours mouvant, toujours animé, dont l'immenſe perſpective épuiſe & ſoutient l'admiration. Tantôt ils la ſuivent dans les détails, ils s'égarent, pour ainſi dire, avec elle dans cette multitude de décorations, qui ne varient la ſcene de l'Univers, que pour nous donner une idée des richeſſes de ſon Auteur.

C'eſt dans cette claſſe d'hommes vraiment rares, que nous croyons

devoir placer l'Auteur du *Poëme des Saisons.* Thompson a étudié la Nature, il s'est pénétré de ses beautés, il en a fait l'objet de ses chants. Ne cherchons dans lui, ni le rival de Virgile, ni l'antagoniste de Lucrece : il ne s'amuse point à donner des préceptes, ou à établir un systême. C'est le Peintre de la Nature, qu'il rend quelquefois avec grace, le plus souvent avec force, toujours avec vérité. Sûr de plaire & d'intéresser sans le secours de la Fable, il a osé faire un Poëme où les Dieux de la Mythologie ne jouent aucun rôle ; & leur absence n'y laisse point de vuide. Supérieur aux régles qui subjuguent les petits esprits, & que le génie brave avec succès, il dédaigne l'appareil d'une division trop méthodique ; & ne consultant que son sujet, il consacre un chant à chaque Saison. Les délices du Printemps, les travaux

de l'Eté, les fruits de l'Automne, les frimats de l'Hyver se placent successivement sous son pinceau. Si les productions de nos climats fournissent à ses tableaux variés; il enrichit la collection de ce que les climats étrangers offrent de plus rare. Il ne croiroit point avoir représenté la Nature, s'il se bornoit à la partie que nous en voyons. Il faut qu'il peigne les ardeurs de la Ligne, & les glaces du Pole; les vents qui regnent sur nos Mers, & les typhons de l'Equateur, les richesses de l'ancien Monde, & & les trésors du nouveau. Géographe, Astronome, Naturaliste, il déploie une variété de connoissances qu'on pardonne au Savant, parce qu'on apperçoit toujours le Poëte. Son imagination belle & grande saisit toutes les images qui se présentent, & répand la vie sur tout ce qu'elle traite. Les couleurs paroîtront quelque-

fois trop sombres ; les traits trop fortement prononcés, les sujets trop mornes ; mais souvenons-nous que c'est un Anglois qui peint. La fierté mâle de son pinceau vaut peut-être bien la légèreté & la délicatesse du nôtre. Combien de beautés dans la Nature sont perdues pour nous, parce que nous n'y voyons pas cette régularité, cette douceur de traits, auxquelles il semble que nous ayions voué un goût trop exclusif. D'ailleurs Thompson est plein de sentiment : tout annonce chez lui le cœur vertueux qui respecte la Religion & qui aime l'humanité. Animé d'un zèle vraiment patriotique, il célèbre avec enthousiasme la patrie qui le vit naître. Faut-il que ce zèle amer pour les François se répande en reproches contre notre Nation ? Ces reproches pourroient figurer tout-au-plus dans un *Pam-*

phlet, qui n'a que quelques moments à vivre, & qui ne fait point amuser s'il ne calomnie ; ils font déplacés dans un Poëme fait pour survivre à son Auteur, & dont la vérité doit être le plus bel ornement.

L'esquisse informe que nous venons de tracer d'après une premiére impression, ne suffit pas au Lecteur curieux. Il veut connoître plus en détail le Poëme, & il est juste de se prêter à ses desirs. Dans l'impossibilité où nous sommes, vû les bornes d'un Extrait, de transcrire les beautés sans nombre répandues dans l'Ouvrage, citons quelques morceaux qui nous ont paru plus propres à donner idée du génie & de la manière de l'Auteur.

Le Printemps. Après une courte invitation au Printemps, & une Dédicace dont l'élégance naïve annonce les graces de la

plus riante des Saisons, l'Auteur entre ainsi en matière.

» Le sombre Hyver se précipite au fond du Nord, il rappelle les Autans furieux : ces fiers esclaves obéissent, & quittent les collines gémissantes, les forêts dépouillées & les vallons ravagés. Un vent plus doux succéde, il caresse de l'aile la terre encore effrayée &c.... La saison est encore incertaine; l'Hyver revient de temps en temps sur ses pas. Il souffle vers le soir, il glace la foible & tendre Aurore, & commande à ses frimats d'attrister la plus belle heure du jour..... Enfin le Soleil bienfaisant quitte le signe du Bélier, & le brillant Taureau le reçoit..... Le Laboureur joyeux apperçoit la Nature renaissante. Il tire de l'étable ses Bœufs vigoureux, & les conduit à l'endroit où son utile char-

» tue est enfin libre des entra-
» ves de la gélée : .....

» O Ciel, sois nous propice ! ...
» Vents, précurseurs de la ferti-
» lité, échauffez le sein maternel
» de la Terre ; descendez, fécon-
» des rosées ; douces & fertiles
» ondées, tempérez le feu de la
» Nature agissante : ... Vous qui
» vivez dans le luxe & l'opu-
» lence, dans la pompe & dans
» l'orgueil, vous trouvez ces dé-
» tails indignes de vous..... Jadis
» les Rois & les Héros, bienfai-
» teurs du genre humain, ne dé-
» daignoient pas de conduire la
» charrue sacrée..... Vous géné-
» reux Anglois, qui honorez l'A-
» griculture, préparez la Terre...
» à recevoir les influences d'un
» ciel favorable, & disposez-la à
» vous offrir un jour les dons
» d'une Automne abondante... Ce
» que les douces haleines des
» Zéphyrs ont commencé ; l'œil

» brillant du Père de la Nature » l'achève ; il darde profondément » ses rayons vivifiants, & pénètre » jusques dans les retraites obs- » cures de la végétation . . . . . . » L'herbe nouvelle croît, s'épaiss- » sit, & rit à l'œil de toute part... » La main rapide & cachée de » la Nature répand à la fois dans » les Jardins des couleurs riantes » sur les fleurs, & dans l'air le » doux mêlange de tous les par- » fums. Le fruit attendu n'est en- » core qu'un *germe naissant ca-* » *ché sous des langes de pour-* » *pre, &c.* «

Bientôt les points de vuë deviennent plus intéressants, l'imagination du Poëte l'anime. L'attention de la Nature qui a confié *les germes* innombrables *des plantes aux vents favorables qui les dispersent par-tout, & les déposent au milieu des éléments* chargés *de les nourrir*, le pénètre de re-

connoiſſance. Il en prend occaſion de décrire le bonheur de l'homme dans l'état d'innocence. » Age heureux, où le ſang humain » n'étoit point mêlé de chair immonde! L'homme alors étranger aux Arts cruels de la vie, » aux rapines, aux carnages, à » la mort, aux excès, à la maladie, étoit le Maître, & non le » Tyran du monde. Le Crépuſcule alors éveilloit la race heureuſe de ces hommes purs..... » Leur aſſoupiſſement léger, comme leurs peines, s'évanouiſſoit » doucement : renaiſſants entiers » comme le Soleil, ils ſe levoient » pour cultiver la Terre qui ſe » prêtoit à leurs ſoins &c..... Ces » fortunés enfants du Ciel ignoroient le tort & l'injuſtice; la » raiſon & l'équité étoient leurs » loix : auſſi la Nature bienfaiſante les traitoit-elle en mère » tendre & ſatisfaite &c. Mainte-

» nant ces temps rapides & in-
» nocents, d'où les Poëtes fabu-
» leux ont tiré leur âge d'or,
» ont fait place au siècle de fer.
» Les premiers hommes goûtoient
» le Nectar de la vie; nous en
» épuisons aujourd'hui la lie. Les
» esprits languissants n'ont plus
» cet accord & cette harmonie
» qui fait l'ame du bonheur; no-
» tre intérieur a perdu tout équi-
» libre; les passions ont franchi
» leurs barrières; la raison à demi-
» éteinte, impuissante ou corrom-
» pue, ne s'oppose point à cet
» affreux désordre; la colère con-
» vulsive & difforme se répand
» en fureur; ou pâle & sombre,
» elle engendre la vengeance &c.
» Jadis le Ciel s'en vengea par
» un déluge: un ébranlement uni-
» versel sépara la voûte qui rete-
» noit les eaux du firmament &c.
» Les Saisons irritées depuis ont
» tyrannisé l'Univers confondu....

» Cependant au milieu de ce dé-
» luge de maux, le remède le
» plus naturel se dérobe à nos
» connoissances bornées. Les sim-
» ples les plus salutaires meurent
» *négligés*, quoiqu'abondamment
» *doués* de cette ame pure, qui
» donne la santé & rajeunit les
» organes de la vie..... L'homme
» sanguinaire s'est rendu indigne
» de ces bienfaits naturels : agité
» d'une ardeur dévorante, il est
» devenu le lion de la plaine &
» pire encore..... L'homme que la
» Nature forma d'un limon plus
» doux, qu'elle doua d'un cœur
» propre à concevoir & à nour-
» rir les tendres émotions de la
» bienfaisance, à qui seul elle en-
» seigné à pleurer..... l'homme,
» cette belle créature, qui porte
» *les doux souris*, & dont les re-
» gards tendent naturellement vers
» le Ciel; l'homme, hélas!... ose
» tremper sa langue dans le sang!

» Les bêtes de proie, qui vivent
» de ſang & de mort, méritent
» la mort : mais vous, Brebis,
» qu'avez-vous fait ? Vous, race
» paiſible, en quoi avez-vous mé-
» rité la mort ? Vous..... « Déja la
Muſe rapide a parcouru les beau-
tés du Regne végétal, elle *prend
un vol nouveau, l'harmonie des
bois la rappelle.* Elle entend les
concerts des Oiſeaux, elle s'inſi-
nue dans leur petit ménage, elle
peint leur tendreſſe pour une poſ-
térité qui a encore beſoin de leurs
ſecours..... » Le temps arrive où
» les petits parés de leurs plumes,
» impatients, dédaignent l'aſſu-
» jettiſſement de leur enfance;
» ils eſſaient le poids de leurs
» aîles, & demandent la libre
» poſſeſſion des airs. La liberté
» va bientôt rompre les liens de
» la parenté, devenue déſormais
» inutile : la Providence toujours
» œconome ne donne à l'inſtinct

» que le néceſſaire..... Les jeunes
» Elèves ſe hazardent enfin, ils
» voltigent autour des branches
» voiſines..... ils ſe refuſent, en
» tremblant, à la vague de l'air,
» juſqu'à ce que les auteurs de
» leurs jours les grondent, les
» exhortent, leur commandent,
» les guident & les font partir. La
» vague de l'air s'enfle ſous ce
» nouveau fardeau, & ſon mou-
» vement enſeigne à l'aîle encore
» novice l'art de flotter ſur l'élé-
» ment ondoyant, &c. «

Nous avons dit que tout, dans ce Poëme, reſpiroit la vertu. Invité par ſon ſujet à traiter de la plus impérieuſe des paſſions, Thompſon, loin de juſtifier ſes délires, en trace un tableau qui eſt de main de Maître, & dont tous les traits ſont l'éloge de la pudeur. Il faut cependant convenir que cet Auteur appuie trop ſur les détails, & que ſes couleurs,

quoique préparées par les mains de l'innocence, pourroient frapper trop vivement des imaginations tendres ou déja coupables.

L'Été. Après quelques descriptions, dont nous supprimons, malgré nous, le détail, l'Auteur poursuit ainsi : » Tandis que je goûte » la douceur de l'ombre, ... vole, » imagination hardie, prends l'essor, & considère les merveilles » de la Zone torride, climat impitoyable, auprès duquel les » chaleurs que je sens ne sont » rien, & le firmament que je » vois est de glace. C'est là » que le Soleil brillant s'éleve » tout-à-coup perpendiculairement, & chasse du ciel à l'instant le crépuscule qui ne fait » que paroître. Environné d'une » flamme ardente, il étend ses » fiers regards sur tout l'air éblouissant. Il monte sur son char enflammé; mais il fait sortir devant lui des portes du matin

» les vents *Alisés*, pour tempérer » ses feux, & souffler la fraîcheur » sur un monde accablé... Là les » rochers abondent en pierreries; » & les montagnes sont enflées » de mines qui s'élevent sur le » faîte de l'Equateur, d'où plu- » sieurs sources jaillissent & rou- » lent de l'or. Là sont des forêts » majestueuses..... des arbres in- » connus aux Chants des anciens » Poëtes; mais nobles fils de la » chaleur puissante, percent les » nuages, portent dans les cieux » leurs têtes hérissées, voilent le » jour même en plein midi &c. » Transporte-moi, Pomone, dans » tes bosquets de Citroniers...... » Toi, bel Ananas, toi, l'or- » gueil du Regne végétal, au- » dessus de tout ce que les Poëtes » ont imaginé de l'âge d'or, per- » mets que mon heureuse main te » dépouille de tes vêtements touf- » fus, & que répandant tes tré-

» ſors d'Ambroſie, je jouiſſe d'un
» banquet digne de *Jupiter* même.
» La perſpective change : les
» plaines s'étendent à l'infini ; les
» prés ſont ſans bornes ; & l'œil
» errant, toujours attiré & jamais
» fixé, ſe perd dans un océan de
» verdure. On y voit une autre
» Flore, parée de couleurs plus
» hardies & de plus riches agré-
» ments que celle des jardins : elle
» joue ſur les champs, & verſe
» d'une main légère un Printemps
» préférable à la parure de nos
» jardins les plus ſuperbes.......
» Le long de ces régions ſolitai-
» res, loin des foibles imitations
» de l'art, la majeſtueuſe Nature de-
» meure dans une retraite auguſte.
» On n'apperçoit que des trou-
» peaux ſauvages, qui ne connoiſ-
» ſent ni maître, ni bergerie. Des
» fleuves prodigieux roulent leurs
» vagues fertiles . .... Les oiſeaux
» les plus brillants s'aſſemblent en

» grand nombre sous l'ombrage
» le long des fleuves. Ils paroissent
» de loin comme les fleurs les plus
» vives. La main de la Nature prit
» plaisir à orner de tout son luxe
» ces nations panachées, & leur
» prodigua ses couleurs les plus
» gaies. Mais si elle les fait bril-
» ler de tous les beaux rayons du
» jour, cependant toujours mesu-
» rée elle les humilie dans leur
» chant...... O terre merveil-
» leuse, le Soleil te regarde tou-
» jours d'un rayon perpendicu-
» laire......

» La scène change : au milieu
» du plein midi, le Soleil tout à
» coup accablé se plonge dans
» l'obscurité la plus épaisse. L'hor-
» reur règne : un crépuscule ter-
» rible mêlé de jour & de nuit
» qui se combattent & se succe-
» dent, paroît sortir de ce grouppe
» affreux. Des vapeurs continuelles
» roulent en foule jusqu'à l'Equa-

» teur, d'où l'air raréfié leur per-
» met de sortir. Des nuages pro-
» digieux s'entassent, tournent
» avec impétuosité, entraînés par
» les tourbillons de vents, ou sont
» portés en silence..... chargés
» des trésors immenses qu'exhale
» l'Océan. Au milieu de ces hautes
» Mers condensées, autour du
» sommet glacé des montagnes
» élevées, théatre de la guerre
» des vents, le tonnerre pose son
» thrône ténébreux. Les éclairs
» furieux & redoublés percent &
» pénétrent de nuage en nuage;
» la masse entière cédant enfin à
» la rage des Eléments se préci-
» pite, se dissout & verse des fleu-
» ves & des torrents. » La persp-
pective s'obscurcit de plus en plus;
différentes scènes d'horreur se rem-
placent; des Caravanes ensevelies
tout à coup dans des torrents de
sable; des Vaisseaux surpris par
l'orage, & brisés ou coulés à fond

ar la tempête ; des Villes désolées
par la peste, & n'offrant plus dans
es pâles Citoyens qui survivent,
que des spectres décharnés, des
cadavres ambulants : tels sont les
sombres objets que l'imagination
ardente de l'Auteur peint avec
feu ; mais ce feu, semblable aux
traits enflammés qui percent la
nue, éblouit plus qu'il n'éclaire :
l'impression qu'il laisse dans l'ame,
est un sentiment confus de tristesse
& d'horreur.

La Philosophie a trop bien servi le *Peintre des Saisons* pour échapper à sa reconnoissance. Après une description noble & relevée par le sentiment, où indépendamment des autres beautés, on admirera le grouppe des grands Personnages qui ont illustré l'Angleterre, & dont chacun conserve ici sa *physionomie*. Le Chant est terminé par l'éloge de la Philosophie.
» Sans toi que seroit l'homme igno-

» rant ? Un ſauvage errant à tra-
» vers les bois & les déſerts . . .
» Il ne connoîtroit ni le bonheur
» domeſtique mêlé de tendreſſe
» & de ſoin, ni l'excellence de
» la morale, ni les douceurs de la
» ſociété, &c . . . . . Au moyen de
» tes leçons, les plans de la police,
» la paix, l'union & l'amour fra-
» ternel embelliſſent la carrière de
» la vie, &c. « On trouvera ſans
doute la louange prodiguée, ſi on
veut l'appliquer à la *Philoſophie
à la mode*, cette Philoſophie qui
s'autoriſe de la raiſon & qui la
déshonore. La Philoſophie de
Thompſon adore le Créateur,
élève l'*ame au-deſſus de la fange
des deſirs rampants*, inſpire la
vertu, chérit l'humanité. La dif-
férence eſt trop palpable, & le
Lecteur ne peut plus s'y tromper.

L'AUTOMNE. Ce Chant eſt
plein, comme les précédents, de
deſcriptions, dont le coloris eſt

che & poëtique ; nous n'en rapporterons que trois, car on ne peut pas tout citer. Voici d'abord quelques traits du tableau de l'Industrie. » Puiſſante Induſtrie, ce ſont là tes bienfaits, toi que le travail, la ſueur, & la peine accompagnent toujours ; mais qui cependant es la ſource bienfaiſante des Arts heureux & de la douce *Civiliſation*. . . . .
L'homme en vain portoit la ſemence des Arts profondément gravée dans l'eſprit : en vain il en trouvoit les matériaux verſés avec abondance ſur toutes les parties de la matière ; une profonde léthargie enveloppoit tous ces germes de bonheur... L'homme étoit triſte avec ſes ſemblables, & paſſoit, dans l'obſcurité, des jours inacceſſibles au plaiſir : ſiècle de fer, qui ne ceſſa qu'à l'inſtant où l'Induſtrie s'approchant éveilla la Pareſſe, & dé-

» veloppa ses propres facultés. » L'Industrie fit voir à l'homme » que la Nature prodigue n'atten- » doit que le secours des Arts pour » verser l'abondance..... Alors le » Commerce appella dans les Vil- » les le Marchand laborieux; & » les rues furent le rendez-vous » des richesses étrangéres..... Le » luxe versa ses brillants trésors: » La toile unie se peignit des plus » vives couleurs, imita les corps, » l'action & la ressemblance. La » pierre parut s'animer & recevoir » la vie sous la touche de l'Art, » triomphe de l'imagination. Tout » est le fruit de l'Industrie; tout » lui doit son lustre & sa beauté. » Nous lui devons les délices de » la vie, &c. «

Les Physiciens sauront peut-être gré à l'Auteur, de la description brillante qu'il fait de l'origine des Fontaines. » Tout obéit... Scènes » surprenantes! Contemplons. Je

» découvre le berceau ténébreux
» des rivières ; je pénétre, & je les
» entens travailler pour leur li-
» berté. Je vois les couches de
» ſable inclinées & rangées avec
» art, les crevaſſes entr'ouvertes
» pour recevoir les pluies, les
» neiges fondantes & les brouil-
» lards .... Sous les pleurs conti-
» nuelles des pluies, je vois les
» ſiphons des roches d'une éten-
» due immenſe ; les vaſtes réſer-
» voirs de craie endurcie ou d'ar-
» gile concentrée, formés pour
» contenir les eaux : de-là elles
» épanchent leurs richeſſes accu-
» mulées, les tréſors cryſtallins du
» monde liquide ; elles ſe font un
» paſſage bouillonnant à travers le
» ſable agité, &c. «

L'Auteur eſt trop partiſan de la belle & ſimple Nature, pour être inſenſible aux plaiſirs de la vie champêtre. Ces plaiſirs, qui exercerent autrefois le pinceau des Virgile

& des Horace, ſe retrouvent ici tracés de la main même du ſentiment. « Ah ! s'il connoiſſoit ſon » bonheur ; combien ſeroit le plus » heureux des hommes, celui qui » loin du tumulte des Villes, re- » tiré dans quelque vallon fertile » avec un petit nombre d'amis ; » goûte les plaiſirs purs de la vie » champêtre ! &c. « On reconnoît à ce début, que Thompſon a profité de Virgile : il a ſçu auſſi s'approprier les images riantes & naïve de l'Ode *Beatus ille ;* mais il n'eſt pas ſimple Copiſte. On remarquera dans ce tableau, peut-être un peu trop long, (car c'eſt là ſon défaut) des traits qui ne ſont qu'à lui, & qui ne déparent point ceux qu'il doit à l'Antiquité.

L'HYVER. Nous ne tranſcrirons ici qu'un morceau. Le détail des occupations & des amuſements de l'Hyver rappelle à l'Auteur les délices de l'Etude ; & voici

comme

comme il les peint. » Je converse » avec ces Morts illustres ; ces » Sages de l'Antiquité, révérés » comme des Dieux, bienfaisants » comme eux, Héros donnés à » l'humanité pour le bonheur des » Arts, des Armes & de la *Civi-* » *lisation.* Concentré dans ces pen- » sées motrices de l'inspiration, » le Volume antique me tombe » des mains, & méditant profon- » dément, je crois voir s'élever » lentement & passer devant mes » yeux étonnés ces Ombres sa- » crées, objet de ma vénéra- » tion. Socrate .... Solon ..... » Lycurgue, &c. &c. Un Peuple » puissant, race de Héros, s'avan- » ce ; son front plus sévère n'a » d'autre tache qu'un amour ex- » cessif de la Patrie, passion trop » ardente & trop partiale. Numa, » la lumière de Rome, fut son » premier & son meilleur fonda- » teur, puisqu'il fut celui des

» mœurs, &c. &c. &c. Quel est
» celui qui s'avance d'un air gra-
» ve, doux & majestueux comme
» le Soleil du Printemps ? C'est
» Phœbus lui-même, ou le grand
» Berger de Mantoue. Le sublime
» Homère paroît aussi, rapide & au-
» dacieux Pere du Chant. La Muse
» Britannique vole à ses côtés, &
» l'égale. L'un & l'autre percent
» l'espace & l'obscurité, & parvien-
» nent d'un plein vol au sommet du
» Temple de la Renommée, &c.
» &c. Société divine, ô vous, les
» premiers d'entre les Mortels, ne
» dédaignez pas de m'inspirer dans
» les nuits que je vous consacre.
» Faites que mon ame prenne
» l'essor & puisse s'élever à des
» pensées semblables aux vôtres.
» Et toi Silence, puissance solitai-
» re, veille à ma porte, éloigne
» tout importun qui voudroit me
» dérober les heures que je destine
» à cette étude, &c. &c. «

Ce que nous avons rapporté

jusqu'à préſent, ne donne qu'une idée bien ſuperficielle du mérite de l'Ouvrage. Des tableaux iſolés, des morceaux le plus ſouvent abrégés, ne laiſſent voir ni la richeſſe du détail, ni l'enſſemble des parties. Mais une Anatomie ſéche & décharnée n'auroit eu rien d'intéreſſant pour le commun des Lecteurs, & la plûpart aiment mieux s'amuſer quelque temps avec l'imagination du Poëte, quoiqu'ils n'apperçoivent point où elle les mene, que de ſuivre un froid Diſſertateur qui analyſe méthodiquement, mais qui ennuie.

Nous n'avons point encore averti que le Poëme des Saiſons, tel qu'on nous le donne, eſt une Traduction. On ne peut refuſer au Traducteur le mérite d'écrire avec richeſſe & avec feu. Si l'on lui reprochoit la profuſion un peu trop monotone des épithétes, il répond que forcé de s'aſſujettir à ſon Ori-

ginal ; il a dû en copier jusqu'aux défauts. Une Traduction, selon lui, doit être *transparente* : la fidélité est son premier mérite ; eût-elle d'ailleurs tous les autres, elle pourroit faire une Piéce d'esprit, un chef-d'œuvre ; elle cesseroit d'être Traduction ; parce que, quand on traduit, il faut penser avec son Auteur, rendre son tour d'esprit, copier sa manière, cesser en quelque sorte d'être soi-même, pour n'être que celui auquel on a consacré sa plume. Tels sont les principes sur lesquels le Traducteur de Thompson s'est conduit. Il y a d'autant plus de gloire pour lui de les avoir adoptés, qu'il étoit en état de joûter, pour ainsi dire, contre son Original, de le corriger dans les endroits où il s'éloigne de notre goût, de lui prêter des graces dont certains tableaux plus sombres ou plus négligés étoient susceptibles.

Il ne nous reste plus qu'à ren-

dre juſtice à l'Imprimeur. La partie typographique dont il étoit chargé, eſt exécutée avec intelligence & avec ſoin. Les vignettes & les culs de lampes ſont d'une délicateſſe digne du goût moderne, & de la perfection où l'on a porté la gravure. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter, que tous ces petits morceaux fuſſent plus modeſtes, & qu'ils ne rendiſſent pas aux yeux les endroits du Poëme qui auroient beſoin de voile.

ARTICLE XXXIII.

ORAISON FUNÉBRE de Très-Haut, Très-Puiſſant & très-Excellent Prince FERDINAND *VI. & de Très-Haute, Très-Puiſſante & Très-Excellente Princeſſe* MARIE DE PORTUGAL, *Roi & Reine d'Eſpagne;* prononcée dans l'Egliſe de Paris, le Mardi 15. Janv.

1760. Par Messire Gabriel-François MOREAU, Evêque de Vence. (*In*-4°. p. 30.) *A Paris, chez Aug. Mart. Lottin, rue S. Jacques, au Coq.*

IL est rare de voir deux augustes Personnes réunies dans un même Panégyrique. Pour le succès d'un pareil Discours, il faut que ces Personnes aient été revêtues des mêmes titres, & ornées des mêmes vertus. C'est ce qui se rencontre dans le Roi & dans la Reine d'Espagne, objets de cet Eloge. M. l'Evêque de Vence a fort bien saisi les rapports de leurs caractères; il a enchaîné, dans un plan suivi & méthodique, l'Histoire de leur Regne, & l'hommage dû à leur mérite. Il a lié par des idées accessoires, bien choisies & bien ménagées, les diverses parties de ces deux Tableaux. Son Texte est ce passage de S. Luc : *Erant justi ambo*

ante Deum, incedentes in omnibus mandatis & juſtificationibus Domini ſine querela. La diviſion eſt tirée des deux états où ils ſe ſont trouvés. Etat d'une vie privée, *lorſque, placés aux pieds du Trône, ils apprenoient, en obéiſſant, le grand art de regner.* Etat d'une vie publique, *lorſque, ceints du Bandeau Royal, ils donnerent des Loix à l'Eſpagne.*

Dans la premiére Partie, le Prélat conſidère Ferdinand VI. comme un *Fils vertueux*, un *Sujet fidèle*, un *Epoux tendre*, un *Prince Chrétien*; & c'eſt dans les deux dernières ſubdiviſions que Marie de Portugal partage l'éloge, parce qu'elle mérita la tendreſſe du Prince ſon Epoux, & qu'elle donna, comme lui, l'exemple de toutes les vertus Chrétiennes. Nous citerons deux traits de cette premiére Partie. Le premier concerne Philippe V. » Ce Roi qui, par douze

» années de guerre & de combats ;
» avoit soûtenu ses droits au Dia-
» dème, & dissipé enfin une ligue
» formidable ; ce Roi qui réunissoit
» plus de vingt Couronnes sur sa
» tête, qui donnoit des Loix à tou-
» tes les Espagnes, à une partie de
» l'Italie, à la Sicile, aux plus
» beaux climats des Indes, qui re-
» gnoit sur le Potose & sur le Mé-
» xique, & dont la vaste domina-
» tion, étendue au-delà des Mers,
» embrassoit les deux Mondes; Phi-
» lippe V. tout-à-coup quitte les
» rènes de l'Empire pour s'ensevé-
» lir dans la retraite. Jamais mo-
» tif si grand ne présida à une ré-
» solution aussi étonnante. Charles-
» Quint rassasié de sa gloire & de
» ses grandeurs, fatigué des se-
» cousses qui avoient agité sa vie,
» avoit cherché dans la solitude un
» repos qu'il n'avoit pu trouver
» parmi tant d'orages. Christine &
» Casimir, tous deux amis des
» Sciences, tous deux Philosophes

» ſur le Trône, dégoûtés de re-
» gner ſur des Peuples plus guer-
» riers que polis, avoient ſacrifié
» le rang ſuprême à la douceur de
» vivre au ſein des Arts, parmi des
» Peuples éclairés. Philippe V.
» n'immole ſa grandeur qu'au de-
» ſir de rendre ſes Peuples plus
» heureux. Il ne quitte la place des
» Rois, que parce qu'il craint de
» n'en pas remplir tous les devoirs.
» O crainte généreuſe & magna-
» nime : crainte qui, en le faiſant
» deſcendre du Trône, l'éleve au-
» deſſus de toutes les Couronnes
» de la terre ! &c. «

Le ſecond morceau touche la Reine Eliſabeth Farnèſe, Epouſe de Philippe V. » Vous me préve-
» nez, Meſſieurs, & déja vous pen-
» ſez à cette Reine que l'Italie a
» vu naître, que l'Eſpagne poſſéde
» encore, que l'Europe a long-
» temps admirée ; puiſſant génie,
» appellé par le Ciel pour régir les

» Empires, pour faire mouvoir les » reſſorts des Etats, pour captiver » les Peuples, pour en impoſer aux » Grands, pour réformer les an- » ciens ſyſtêmes de Politique, & » pour en créer de nouveaux, pour » prévoir les évènements & pour » en diriger le cours, pour faire » l'étonnement des Nations étran- » gères & la gloire de la ſienne: » Princeſſe dont les talents hono- » rent non-ſeulement ſon ſexe, » mais l'humanité; qui par le cou- » rage d'eſprit, par la grandeur » des vuës, par l'élévation des ſen- » timents, a retracé aux yeux de » l'univers frappé d'admiration, » tout ce que l'Hiſtoire nous ra- » conte de Waldemar dans le » Nord, d'Iſabelle en Eſpagne, » d'Eliſabeth en Angleterre, d'An- » ne d'Autriche en France. Epouſe, » Mère, Ayeule de Rois, auſſi for- » tunée qu'elle eſt grande, elle voit » pluſieurs Trônes de l'Europe » remplis par ſa poſtérité. «

La ſeconde Partie expoſe le plan de Gouvernement que Ferdinand VI. a ſuivi dans ſon adminiſtration. *Il a maintenu la paix dans ſes Etats; il a procuré à ſes Peuples tout ce qui peut orner ou enrichir un Empire; il a répandu ſes bienfaits & ſes ſecours ſur une Nation voiſine & malheureuſe, (le Portugal, après le tremblement de terre;) il a enfin protégé, étendu & fait fleurir l'Empire de la Religion.* Tel eſt l'ordre de cette ſeconde Partie. M. de Vence inſiſte beaucoup & très-bien ſur les inclinations pacifiques de FERDINAND VI. Il fait ſentir que le calme dont a joui l'Eſpagne ſous les Loix de ce Monarque, fait aujourd'hui la gloire de cette vaſte & reſpectable Monarchie. Il tire un heureux préſage de l'état fortuné où elle ſe trouve. » Je crois voir, *dit-il*, dans » cette paix de l'Eſpagne, une mar- » que aſſûrée de la clémence di-

» vine ſur toute l'Europe. Le Dieu
» de bonté n'a pas permis que tous
» les Rois fuſſent engagés dans la
» carrière ſanglante des combats ;
» ſans doute, afin qu'il y en eût
» un, dont l'autorité impartiale &
» reſpectée pût terminer enfin tant
» de diviſions. L'Ecriture-Sainte
» nous repréſente Dieu peſant dans
» une balance les Guerres, les Trai-
» tés, les Droits & les Intérêts des
» Nations Mais quelquefois il remet
» cette balance ſuprême à quel-
» qu'un des Dieux de la terre, c'eſt-
» à-dire des Rois qui ſont ſes ima-
» ges. Anges de la Paix, portez du
» haut des Cieux, portez cette ba-
» lance au Souverain, à qui Dieu
» aura deſtiné cette glorieuſe fonc-
» tion de juſtice & d'humanité.
» Mais ſi quelque Nation ſuperbe
» & inſatiable de ſang vouloit con-
» tinuer encore les maux de la ter-
» re ; que tous ceux qui aiment la
» paix, s'uniſſent avec les Vengeurs
» de la Juſtice ; qu'ainſi réunis, *ils*

» ſoient tous les Pacificateurs de
» l'Europe; & qu'à la vuë des dra-
» peaux déchirés & ſanglants des
» Oppreſſeurs du monde, ils adreſ-
» ſent tous enſemble au Dieu de
» miſéricorde un Cantique d'ac-
» tions de graces. «

L'Eloge de la Reine ſe joint à celui de Ferdinand dans l'endroit où l'Orateur peint le zèle que témoigna ce Prince pour la Religion.
» Maîtres d'un vaſte Empire, Fer-
» dinand & Marie de Portugal
» n'oublierent point qu'ils avoient
» un Maître dans les Cieux..... La
» plûpart des Princes ſont jaloux
» d'étendre leur Empire; l'unique
» ambition de Ferdinand & de Ma-
» rie étoit d'étendre l'Empire de
» J. C. Les autres veulent multi-
» plier le nombre de leurs ſujets;
» *ceux-ci ne* cherchoient qu'à mul-
» tiplier le nombre des Chré-
» tiens. Des diſpoſitions auſſi ſain-
» tes préparoient ces deux auguſtes

» Epoux à une ſainte mort, &c. «
Le récit de cette mort édifiante acheve de remplir le Tableau.

Il ſe trouve, dans cette Oraiſon Funèbre, beaucoup de traits acceſſoires qui l'embelliſſent; par exemple, 1° dans l'Exorde, une Deſcription des victoires, que remporte ſans ceſſe la mort ſur les Grands & ſur la Grandeur, ſur les Monarques & ſur les Empires &c. Ce morceau eſt noble & éloquent. 2° Au commencement de la premiére Partie, une expoſition des vuës de la Providence dans le choix des mérites & des vertus. Ce préambule amène naturellement l'éloge de Ferdinand & des grands exemples qu'il donna aux Peuples. 3° Dans la premiére ſubdiviſion de cette premiére Partie, un portrait en grand de l'Antiquité, de la fécondité, de la gloire des Bourbons : cette Peinture rend une partie des idées, dont le P. Coſſart avoit fait uſage dans une de ſes

Harangues Latines. 4° A l'entrée de la ſeconde Partie, une expoſition du grand ſpectacle de l'univers & de la *conduite de Dieu ſur le genre humain.* Ce prélude diſpoſe l'Auditeur à bien ſaiſir le plan d'adminiſtration que s'étoit fait le ſage Ferdinand, & qu'il ſuivit dans le Gouvernement de ſes Etats. 5° Dans cette même Partie, le contraſte des malheurs de la guerre oppoſés à la ſituation tranquille de l'Eſpagne. 6° Une exhortation pathétique à la pénitence ſi néceſſaire dans un ſiècle tel que le nôtre. » Que ne puis-» je raſſembler autour de ces Tom-» beaux tous les Peuples de l'Eu-» rope ! Je leur crierois : *Peuples,* » *faites pénitence ; Peuples, ap-» paiſez la colère de Dieu.* Eh ! » dans quels temps cette pénitence » fut-elle plus néceſſaire ? Quel » ſiècle vit commettre plus de cri-» mes ? Jamais la Foi fut-elle plus » affoiblie, la volupté plus effré-

» née, l'audace & l'impiété plus
» triomphantes, l'homme plus in-
» dépendant ? Siècle affreux, tu
» épouvanteras notre postérité.
» N'en doutons point, Messieurs,
» voilà la source des maux & des
» calamités qui inondent l'Euro-
» pe « &c. Toute la suite digne de l'éloquence d'un Evêque doit être lue & méditée. On trouvera aussi, dans ce Discours, des détails bien placés sur les Arts, sur la vraie Politique, sur les œuvres de la charité & de la bienfaisance Chrétienne, &c.

ARTICLE XXXIV.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

GUERIN & DELATOUR, Imprimeurs-Libraires rue S. Jacques, viennent de mettre au jour un

Chef-d'œuvre de Typographie en publiant le beau Poëme intitulé, l'*Art de peindre*, avec *des Réflexions sur les différentes parties de la peinture*, par M. Watelet, Associé libre de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. C'est un *in-4°. grand papier*, orné d'un Frontispice, de Vignettes & de Culs-de-lampe, gravés par l'Auteur lui-même, d'après les desseins de M. Pierre. Cet Ouvrage, attendu & désiré depuis long-temps, répond aux vœux des Gens de Lettres & des Connoisseurs. Nous tâcherons d'en donner une idée dans la suite de nos Mémoires.

Chaubert, Quai des Augustins, & Claude Hérissant rue neuve Notre-Dame, distribuent depuis quelques mois le VII^e & dernier Volume de l'*Histoire de Nismes* (in-4°.) par M. Ménard, Conseiller au Présidial de la même

Ville, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Ce dernier Tome présente trois objets considérables, les Antiquités, l'Histoire Naturelle, la Jurisdiction ou les Dépendances de Nismes. On ne peut imaginer, sans lire l'Ouvrage même, quelle est l'étenduë des recherches & le fond de critique qui regnent dans ce Volume dont nous parlerons plus amplement.

Bauche, Quai des Augustins distribue l'*Ornithologie* de M. Brisson, de l'Académie Royale des Sciences, Ouvrage très-soigné, très-orné de Planches, & en 2. vol. *in*-4°. L'Analyse de cette Nouveauté paroîtra en Avril.

LETTRE AUX AUTEURS de ces Mémoires.

Vous avez annoncé, MM. RR. PP., dans vos Mémoires de Janv. I. vol. une Idylle *sur le Prin-*

temps, comme tirée depuis peu des ténèbres de l'Antiquité, & publiée à Rome d'après un Manuſcrit du Vatican. Je ne doute pas qu'elle ne ſoit dans ce dépôt littéraire ; mais j'ai l'honneur de vous aſſûrer qu'on la trouve dans tous les Recueils complets d'Epigrammes Grecques, connus ſous le nom d'*Anthologie*. Je l'ai vue dans la belle Edition de Florence (année 1494) tout auſſi-bien & mieux en Lettres capitales que dans la nouvelle Edition de Rome. Elle eſt pareillement dans l'Anthologie de Henri Etienne 1566, dans celle de Bâle chez Froben 1549, dans celle de Francfort chez les héritiers de Wechel 1600, (l'une & l'autre *in-fol.*) dans une autre de Francfort 1602 (*in*-12.) & dans celle-ci, comme dans celle de 1600, on trouve la Pièce traduite en Vers Elégiaques par Vincent Obſopée &c. Cherchez dans

toutes ces Editions à la fin du premier Livre, vous la trouverez infailliblement, mais ſans le nom de Méléagre; & ce nom eſt la ſeule nouveauté que nous apprend l'Editeur de Rome.

Au reſte, dans toutes ces Editions, l'Idylle eſt beaucoup plus correcte que dans l'Edition Romaine : je vous ferois le détail des différences qui montent à dix Articles, ſi je croyois que cela pût vous faire plaiſir. J'obſerve ſeulement qu'au 4^e Vers, où l'Exemplaire de Rome met Μέλη qui ne fait aucun ſens, il faut Μέλει; qu'aux 18^e & 21^e Vers, il faut retrancher δὲ qui altère la meſure du Vers; que dans ce même Vers 21^e il faut lire πλώουσι, & non πλώουσιν, qui rompt auſſi l'Hexamètre; & qu'enfin au 19^e Vers il y a εἰ, non ἐκ. Je crois que ce ſont là les plus grandes différences : mais au-lieu de vous entretenir de ces bagatelles, j'aime mieux vous

transcrire la Traduction que le célébre Grotius a faite de cette même Pièce : Traduction qui n'est sûrement imprimée nulle part.

DE VERE.

Horrida nimbosæ cesserunt tempora brumæ,
Blandaque purpurei pandit se gratia Veris.
Lætior induitur viridanti gramine tellus,
Et rediviva novis ornatur frondibus arbor.
Et matutinos rores ubi prata biberunt,
Rident : at foliis circùm rosa surgit apertis.
Disparibus cantat calamis, qui montibus altis
Pascit oves, albosve suis cum matribus hædos.
Carbaseas Zephyris pandentes mollibus alas,
Fluctibus insultant vitreis impunè carinæ.

Mars, 1760.

Velatique hederâ caput, & livente racemo
Nysæi celebrant evantes orgia Mystæ.
At tauro sata gens Apium sub regibus urgent
Mellis opus, subterque alvearia vimine texta
Multifores fingunt in castra tenacia ceras.
Omnis & in tremulos cantus diffunditur Ales,
Fluctibus Alcyones, tectis modulatur Hirundo,
Perstrepit albus Olor ripas, juga montis Aëdon.
Quòd si læta viret tellus ramique comantes,
Si pastorali pecudes mulcentur avenâ,
Bacchus agit choreas, sulcant rate cærula nautæ,
Exercentur apes, volucres quoque carmine gaudent,
Nunc certè, si quando, decet cantare Poëtas.

Je suis, &c.

5. Févr. 1760.

N. B. Nous ſaiſiſſons l'occaſion de cette Lettre, pour corriger auſſi deux ou trois fautes qui ſe ſont gliſſées dans l'Idylle telle que la préſentent nos Mémoires.

Vers 10. ΑΠΙΜΑΝΤΩΙ, *liſ.* ΑΠΗΜΑΝΤΩΙ.

Vers 11. ΦΕΡΕΣΤΑ ΦΥΛΩΙ, *joignez* ΦΕΡΕΣΤΑΦΥΛΩΙ.

Vers 19. ΦΥΓΩΝ, *liſ.* ΦΥΤΩΝ.

TABLE DES ARTICLES

Du mois de Mars 1760.

ARTICLE XXV. *Les Voyageurs modernes, &c.* 581

ART. XXVI. *Eſſai ſur le Beau.* 611

ART. XXVII. *Deſcription Géographique des Iſles Antilles, poſſédées par les Anglois.* 633

ART. XXVIII. *Bibliothèque portative des Pères, &c.* 660

ART. XXIX. *Hymnes de Santeuil, traduites en Vers François.* 666

ART. XXX. *Précis de la Médecine Pratique, &c.* 678

ART. XXXI. *Introduction à l'Histoire moderne, &c.* 702
ART. XXXII. *Les Saisons, Poëme traduit de l'Anglois, &c.* 720
ART. XXXIII. *Oraison funèbre de Très-Haut, Très-Puissant & Très-Excellent Prince* FERDINAND *VI. &c.* 749
ART. XXXIV. Nouvelles Littéraires. 760

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Févr. 1760.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.
Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

AVRIL, 1760. I. vol.

AVIS.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1760, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1760, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les treize premiers Volumes, reliés en veau, 32 liv. 10 ſ.

On publiera dans le mois d'Avril 1760, le XIV. Vol. relié en veau, 2 liv. 10 ſ. les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS;

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur LE *PRINCE SOUVERAIN* DE *DOMBES.*

AVRIL, 1760. I. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES ME'MOIRES COMMENCE en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 761 volumes : Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1731.	12.
1702.	12.	1732.	12.
1703.	12.	1733.	12.
1704.	13.	1734.	12.
1705.	12.	1735.	14.
1706.	12.	1736.	15.
1707.	12.	1737.	13.
1708.	12.	1738.	13.
1709.	12.	1739.	14.
1710.	12.	1740.	13.
1711.	12.	1741	12.
1712.	12.	1742.	12.
1713.	12.	1743.	12.
1714.	12	1744.	12.
1715.	12.	1745.	12.
1716.	12.	1746.	15.
1717.	12.	1747.	14.
1718.	12.	1748.	15.
1719.	12.	1749.	14.
1720.	5.	1750.	15.
1721.	12.	1751.	14.
1722.	12.	1752.	15.
1723.	12.	1753.	16.
1724	12.	1754.	16.
1725.	12.	1755.	16.
1726.	13.	1756.	16.
1727.	12.	1757.	16.
1728.	12.	1758.	16.
1729.	12.	1759.	16.
1730.	12.	1760.	5.

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Avril, 1760. I. vol.

ARTICLE XXXV.

PRINCIPES DISCUTÉS, pour faciliter l'intelligence des Livres prophétiques, & ſpécialement des Pſaumes, relativement à la Langue originale.

(IX^e^ & X^e^ Tomes *in*-12.) A Paris, chez Claude Hérissant, rue Neuve Notre-Dame. M. DCC. LIX.

NOus avons suivi avec tant de soin le progrès de ce grand Ouvrage, que nous sommes dispensés d'insister sur la méthode qui y regne, & sur les avantages qu'on en espère. Les PP. Capucins qui l'ont entrepris d'après les leçons de M. l'Abbé de Villefroy, achevent, dans le X^e^ Tome, la premiére Partie de leur plan général. Il reste encore quatre autres Parties à donner; mais elles ne formeront pas toutes ensemble un aussi grand nombre de Volumes que la premiére.

Il y a trois objets principaux dans les Tomes IX^e^ & X^e^. Premiérement, une Instruction sur ce que les Auteurs appellent *Termes généraux*, avec les exemples pro-

pres à justifier cette doctrine. En second lieu, une Exposition des Pseaumes qui n'ont qu'un sens littéral uniquement applicable à Jesus-Christ. Enfin une Conclusion raisonnée de toute la premiére Partie du Livre entier.

Nous suivrons quelques moments cette division : mais nous avertissons 1° Que nous serons très-succincts dans cette Analyse, parce que tous les principes ont été expliqués, & que les détails doivent être considérés dans l'Ouvrage même. 2° Que les 154 premiéres pages du IX^e Volume sont comme la suite du VIII^e. On y explique le Pseaume 106, *Confitemini Domino..... Dicant qui redempti sunt*, &c. pour vérifier la théorie des *Termes énigmatiques*, avec tous ses rapports & tous ses usages : théorie d'une grande conséquence, & savamment exposée dans le septième Tome : sur

quoi on pourroit consulter notre Analyse au second Volume du mois d'Avril 1759.

I. Nos Auteurs appellent » *Ter-» mes généraux* toutes les expres-» sions qui ne présentent d'elles-» mêmes aucun sens déterminé, » & qu'on est obligé de restrein-» dre à un objet particulier, » pour en donner la véritable in-» telligence. Tels sont les termes » de *Terre*, d'*Impies*, de *Peu-» ple*, &c..... La généralité de ces » expressions fait une des bran-» ches du style énigmatique, & » peut-être une des plus difficiles » à découvrir par le sens naturel » & simple qui se présente d'abord » à l'esprit. En vain se flatteroit-» on d'y parvenir sans une con-» noissance exacte de l'objet de » la pièce où elles se trouvent: » mais dès qu'on a saisi le premier » sens littéral de la Prophétie, & » qu'on écarte en conséquence le

» ſens moral qui ſemble lui ſervir » de voile, pour-lors l'objet & » l'harmonie donnent à ce terme » vague, en apparence, l'applica- » tion qui lui convient. « Les PP. Capucins donnent des exemples de ces *Termes généraux* dans les mots *Terre*, *Univers*, *Impies*, *Pécheurs*, *Tous*, *Adultère* & *Fornication*, *Superbes*, *Jugement*, *Témoignage*, *Voix*, *Parole*, *Roi*, *Voie*.

Ces Termes & quantité d'autres doivent ſouvent être reſtreints à des ſignifications particulières : preſque tous les Interprètes en conviennent, mais la plûpart d'entr'eux ne tirent preſque aucune conſéquence de ce principe : ils ſe jettent dans le ſens général & moral, au-lieu de ſpécifier certains évènements couverts du voile de ces expreſſions. Ainſi, par exemple, dans les Pſeaumes, qui ont deux ſens littéraux, les *Im-*

pies, les *Pécheurs*, les *Méchants* sont les ennemis d'Israël, les Chaldéens qui retiennent le Peuple de Dieu en captivité ; voilà pour le premier sens littéral. C'est la Synagogue ou le Paganisme qui moleste les premiers Fidèles ; voilà pour le second. Deux sens littéraux qu'il faut fixer selon les régles de la Critique sacrée, & conséquemment aux loix de l'Harmonie. Nous avons beaucoup parlé de ces choses dans nos Analyses précédentes ; nous ne devons pas les répéter ici. Seulement il faut observer que ce seroit un désavantage pour les Fidèles, un retranchement de consolation ou d'édification pour les saintes ames, si tout sens moral disparoissoit de la plûpart des Pseaumes. Ainsi il est bon d'ajoûter que la doctrine des deux sens littéraux, fixés à l'ancien & au nouvel Israël, ne doit pas empêcher ceux qui ré-

citent les Pſeaumes aujourd'hui d'adopter les ſentiments répandus dans ces ſacrés Cantiques. L'Egliſe du Fils de Dieu ſubſiſte toujours : elle a toujours des ennemis qui l'environnent : elle eſt ſans ceſſe dans l'obligation de ſe tourner vers ſon divin Epoux &c. Cette obſervation n'eſt point contredite par nos ſavants Auteurs.

Après ce que nous venons d'indiquer ſur les *Termes généraux*, il faut ſuivre les Verſions & les Explications qu'ils donnent des Pſeaumes XXXVI. *Noli æmulari in malignantibus*, &c. LXXII. *Quàm bonus Iſraël Deus*, &c. CXVIII. *Beati immaculati in viâ*, &c. XCIV. *Venite, exultemus Domino*, &c. LXXXVIII. *Miſericordias Domini*, &c. Ce dernier entraîne ou occaſionne l'explication de pluſieurs autres Prophéties de Jérémie, d'Ezéchiel, d'O-

ſée ; & tout ce morceau remplit 175 pages du X^e Volume.

II. Nous parlions plus haut des Pſeaumes qui ont deux ſens littéraux, l'un applicable à l'ancien Iſraël, l'autre deſtiné pour le nouveau, qui n'eſt autre que l'Egliſe Chrétienne. Ceci annonce une reſtriction : c'eſt-à-dire que, dans la penſée de nos Auteurs, tous les Pſeaumes n'ont pas deux ſens littéraux, & qu'on en réſerve quelques-uns pour le Meſſie ſeul & pour ſon Egliſe. » La plûpart » des Interprètes modernes pa» roiſſent n'avoir reconnu que » cinq Pſeaumes d'où l'on puiſſe » tirer des arguments en faveur » du Meſſie & des Myſtères qu'il » a opérés dans le monde ; mais » ils n'en ont vu qu'un ſeul « (Pſeaume CIX. *Dixit Domi*» *nus*, &c.) qui, ſelon eux, puiſſe » regarder entièrement & unique» ment Jeſus-Chriſt. « Voilà un

fort grand abus de la part de ces Interprètes, qui heureusement sont réfutés ou démentis par d'autres de leurs Confrères : car, pour ne parler ici que de Ferrand qui nous tombe sous la main, ce Commentateur explique de Jesus-Christ seul six Pseaumes d'entre les VII. que les PP. Capucins n'entendent aussi que de ce grand objet ; & ces six Pseaumes sont le 2, le 8, le 15, le 21, le 44, le 109. Nos Auteurs y ajoûtent le 131, *Memento, Domine, David*, &c.

Il y a donc, selon les doctes Elèves de M. l'Abbé de Villefroy, sept Pseaumes uniquement applicables à Jesus-Christ ou au Messie, savoir les Pseaumes *Quare fremuerunt gentes*, &c. *Domine, Dominus noster*, &c. *Conserva me, Domine*, &c. *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti*, &c. *Eructavit cor meum*, &c. *Dixit*

Dominus Domino meo, &c. *Memento*, *Domine*, *David*, &c. On les trouve expliqués ici en détail dans l'espace de 280 pages. Après quoi vient cette Observation : » La réunion des sept Pseaumes » qui regardent Jesus-Christ dans » leur unique sens littéral, pré- » sente un objet trop précieux à » l'Eglise, pour ne point sentir le » vif intérêt qu'y prendront les » Théologiens, les Ministres de la » parole, & même les simples Fi- » dèles. Quelle source de consola- » tions pour nous au milieu de » nos pénibles travaux !... Que » de preuves réunies contre Socin » & ses Sectateurs ! Néanmoins » leur aveuglement ne leur per- » mettra point de voir ici la Di- » vinité de Jesus-Christ, puisqu'ils » ne l'apperçoivent ni dans les » Prophètes, ni dans le nouveau » Testament, quoiqu'ils convien- » nent que ces Livres sont inspi- » rés. «

III. Il eſt preſque toujours queſtion, dans cet Ouvrage, d'harmonie & de double ſens littéral. Nos Auteurs inſiſtent particulièrement ſur ces objets dans la *Concluſion* de leur premiére Partie. Ils prétendent qu'on ne fera jamais aucun progrès dans la ſcience des divines Ecritures, & ſur-tout des Livres Prophétiques, ſi l'on ne ſuppoſe pas qu'il doit y avoir de l'harmonie dans le ſens hiſtorique qu'ils préſentent; & ſi l'on n'étend auſſi cette harmonie au ſens plus ſublime, qui eſt celui du nouveau Teſtament ou de l'Egliſe du Meſſie. Ce mot ſur l'*Harmonie*, tant expliquée & préconiſée dans tout le cours de ces *Principes*, eſt ſuivi de nouvelles Obſervations ſur le double ſens littéral. Nous les appellons *nouvelles*, parce que nous ne nous rappellons pas qu'elles aient été traitées ſi fon-

cièrement dans les autres endroits du Livre.

Qu'il y ait deux ſens littéraux dans pluſieurs, ou, ſi l'on veut, dans la plûpart des Prophéties, c'eſt (nous le croyons) un principe avoué aujourd'hui des bons Critiques & des Théologiens ſavants. Nos Auteurs prouvent par de fort bonnes raiſons l'exiſtence de ces deux ſens littéraux & la néceſſité de les admettre : mais ils font un pas plus avant, & ſe chargent de répondre aux objections des Adverſaires de ce double ſens ; & c'eſt ici qu'on peut reconnoître des idées neuves. On objecte, par exemple, que, dans l'hypothèſe des deux ſens littéraux, *les Juifs ſe contenteront du premier qui les flatte*, & qu'ils *abandonneront* le ſecond qui les *confond*. A quoi les Pères Capucins répondent :

1°. Que, malgré les chicanes de ces ennemis de Jeſus-Chriſt,

les aveux de leurs Pères, ceux des plus fameux Rabbins, & les leurs même ſubſiſtent par-tout, & forment un témoignage authentique en faveur de la preuve qui établit les caractères du Meſſie, conſéquemment au ſecond ſens littéral. Cette premiére réponſe eſt invincible. Les Juifs d'aujourd'hui ont mauvaiſe grace de diſputer ſur des Textes & ſur des ſens de Textes qui les ont perſuadés eux & leurs Pères autrefois.

2°. Que le déſaveu d'un Juif n'eſt pas une raiſon de ſupprimer des Livres ſaints un ſens qu'il ne voudroit pas reconnoître. Cette ſeconde Obſervation eſt auſſi très-bonne : mais elle ſuppoſe, comme on le voit, que l'exiſtence de ce ſens eſt bien démontrée, & qu'il exiſte ſur-tout des Prophéties à ſens unique. Car on nous avouera ſans peine que, ſi tous les Oracles de l'ancien Teſtament étoient ſou-

mis à l'hypothèſe des deux ſens littéraux, le Juif qui incidenteroit ſur le ſecond ſens, trouveroit bien plus de matière à diſputer qu'on ne lui en laiſſe dans la doctrine commune des Prophéties à ſens unique. Ajoûtons même qu'il auroit des partiſans juſques dans l'Egliſe Chrétienne. Combien de Docteurs, en effet, ont montré que le ſyſtême général & abſolu des deux ſens, énerve la force des preuves ; que tout ce qu'on allégue en faveur de ces deux ſens, n'équivaut point à l'éclat & à la ſolidité d'un argument fondé ſur le ſens unique ?

Mais, *dit-on*, en ſuppoſant même le ſens unique, les Juifs ne ſe rendent point, ils demeurent toujours dans leur endurciſſement : faut-il donc auſſi, par cette raiſon, abandonner cet appui ? faut-il croire que ce genre de preuve a perdu ſa conſiſ-

tence ? Cette objection n'eſt pas plus efficace en cet endroit qu'elle le ſeroit en toute autre matière, où l'on eſt ſûr de tenir le fil de la vérité malgré l'obſtination de ceux qui l'attaquent. Les Athées ne ſe rendent point aux démonſtrations de l'exiſtence de Dieu, les Hérétiques demeurent dans l'erreur malgré l'abondance des raiſons produites contre eux ; & certainement on ne doit pas ſe laiſſer ébranler par l'opiniâtre réſiſtance de ces ennemis du vrai. Il en eſt de même du Juif accablé du poids des Prophéties ; mais comment *accablé* ? ſi l'on fait voir qu'il y a un nombre de ces divins Oracles qui ne peuvent avoir été accomplis qu'en la perſonne & dans les temps du Meſſie. Qu'on raſſemble auſſi contre ce Juif les Prophéties à double ſens, qu'on en tire des conſéquences favorables aux mêmes

vérités ; c'eſt ſurabondance de preuves, c'eſt richeſſe & magnificence dans la manière d'établir la Religion. Le Juif alors ſera réputé vaincu & confondu de toutes les manières poſſibles ; il n'aura ni eſpoir, ni reſſource : nul eſprit droit & impartial ne pourra être tenté de prendre ſon parti, ou de croire que la controverſe eſt foible du côté des Chrétiens.

Ainſi raiſonnons-nous quelques moments en faveur du ſens unique, mais ſans exclure le double ſens dont nos Auteurs font ſi bien ſentir l'exiſtence, l'abondance, les avantages, les principes. *Ce double ſens*, diſent-ils, *vient à l'appui des Prophéties dont le ſens eſt unique*. Oui, nous reconnoiſſons cette vérité, pourvu que cet appui ſoit regardé comme un ſurcroît de preuves, comme un genre de démonſtration *ſecondaire*. Appui très-beau, très-noble, très-

propre à faire honorer & aimer la Religion, mais qui n'égale pas la force & l'efficacité des Oracles à ſens unique. Nous entendons encore ces Oracles qui marquent les grands & ſpécifiques caractères du Meſſie : car il y a auſſi dans les détails qui concernent ce grand objet, des points de vûë plus ou moins frappants, plus ou moins eſſentiels.

Nous terminons ici ces réflexions & notre Analyſe, en invitant nos Lecteurs à voir, dans la *Concluſion* de nos Auteurs, les conditions qu'ils exigent pour que le *ſecond ſens littéral ſoit ſolide.* Tout ce qu'ils diſent à ce ſujet, eſt fort important, & mérite l'attention, l'étude même des meilleurs Théologiens.

ARTICLE XXXVI.

LES VOYAGEURS MODERNES, ou *Abrégé de plusieurs voyages faits en Europe, Asie & Afrique.* Traduit de l'Anglois. (Tome IV. *in* - 12.) A Paris, chez Nyon, Guillyn, Hardy, &c. M. DCC. LX. *Suite de l'Article XXIII. au mois de Février.*

HISTOIRE NATURELLE de Norwege. Par M. ERICH PONTOPIDAN, *Evêque de Bergen en Norwege, & Membre de l'Académie des Sciences de Coppenhague.*

CE titre n'annonce pas un Voyageur passager, mais un Observateur établi & résidant en

Norwege. L'Ouvrage n'en doit être que plus sûr & plus exact. Une composition de cette nature est plutôt le fruit d'un séjour constant, que celui d'une course rapide ou légère. Cette Histoire est divisée en deux Parties, dont la première roule sur le climat; la seconde, sur les animaux de la Norwege. Nous allons parcourir l'Abrégé qu'on nous en donne.

I. Partie. Dans l'*Introduction* qui la précéde, on déclare que l'intention de l'Evêque de Bergen, en composant l'Histoire Naturelle de son pays, étoit de prouver à ses Diocèsains que l'existence & la bonté de Dieu se *prouvent par ses œuvres*, & se manifestent spécialement *dans les ouvrages de la Nature.* La premiére attention de cet Historien se porte sur la lumière qui éclaire la Norwege. C'est sur son ho-

rizon que, pendant l'Eté, brillent les plus beaux & les plus longs jours de l'Univers. Ses nuits d'Hyver ont à la vérité la même durée pour mesure ; mais l'ombre de ces nuits est éclaircie par la lumière de la Lune que les montagnes réfléchissent dans les vallées ; & les Aurores Boréales *fournissent souvent* à la Norwege *autant de clarté* qu'il en faut pour les travaux ordinaires. Dans la Mer qui borde les côtes de ce Royaume & dans les Lacs salés, les eaux, lors même que les ténèbres de la nuit sont plus épaisses, font jaillir de leur sein, au gré des Pêcheurs, la lumière dont ils ont besoin pour leur pêche. En troublant le calme de ces eaux, l'agitation des filets en fait sortir une flamme légère qui s'éleve à la surface du liquide, & qui répand de tous côtés une lueur étincelante. Notre Auteur

prétend

prétend que cette lumière est formée par le mouvement des particules salines, & qu'elle est semblable à la trace lumineuse qui, dans une nuit calme & obscure, semble marcher *à l'arrière d'un Vaisseau sous voile.* Il faut lire, dans le Livre même, la description des circonstances qui accompagnent ces utiles phénomènes. C'est aussi des corpuscules salins dont l'air est impregné, que M.Pontopidan fait éclore, avec peu de vrai-semblance, l'Aurore Boréale: il n'en indique pas moins, en passant, sans le réfuter & sans l'exclure, le sentiment *de ceux qui regardent l'Aurore Boréale comme une simple réflexion ou réverbération de la clarté du Soleil.* Tout cet endroit (de l'Aurore Boréale) auroit pu donner une plus grande idée des connoissances physiques du Prélat.

L'Orient de la Norwege essuie

l'Hyver le plus rigoureux ; la neige y eſt abondante, les gelées longues & fortes : mais ces rigueurs mêmes ſont agréables aux payſans des montagnes. Quand l'Hyver eſt plus doux, ils ne peuvent tranſporter leur Bled, leur Beurre, leur Goudron & autres denrées dans les Villes & aux Marchés où ils en trouvent le débit ; ni par conſéquent acheter ce qui leur manque, du profit qu'ils tirent en vendant ce qu'ils ont de ſuperflu.

A l'Occident de la Norwege & dans le Diocèſe de Bergen, les Hyvers ſont moins rudes, & les gelées moins picquantes qu'au centre de l'Allemagne, quoique Bergen ſoit plus Nord de deux cents lieues. Le froid étant ſi modéré dans la partie Occidentale de la Norwege, la Mer y eſt toujours libre pour les Pêcheurs & les Matelots : ainſi, dans ce Royaume,

tout eſt proportionné aux beſoins des Peuples. Avec des Hyvers plus doux, le Canton Oriental ne pourroit commercer ; avec des Hyvers plus rudes, le Canton Occidental ne pourroit pêcher. L'état actuel des choſes *étoit néceſſaire, ſelon les vuës & les ſages deſſeins du Créateur, pour le bien-être du pays.*

M. Pontopidan remarque enſuite que la Providence a fourni plus de préſervatifs contre l'Hyver aux climats froids qu'aux autres : 1° Par de vaſtes forêts, dont le pays abonde pour le chauffage & pour des maiſons ſolides : 2° Par les laines & les fourures : 3° Par le duvet & les plumes que donnent les Oiſeaux ſauvages, dont la quantité eſt innombrable, &c.

En Norwege, l'Eté eſt d'autant plus chaud, qu'il eſt plus court. *Pluſieurs plantes*, nous dit-on,

& particulièrement l'Orge, y croiſſent & meuriſſent en ſix ſemaines ou deux mois. La Nature ayant moins de temps à travailler, accélère ſes opérations & agit avec plus d'énergie.

Dans la plûpart des Cantons de la Norwege, on ne connoît que des *maladies héréditaires, ou contractées par l'intempérance.* Dans quelques-uns les hommes vivent ſi long-temps qu'ils s'en laſſent, & ſe font tranſporter ailleurs pour mourir plutôt. Malgré ces preuves évidentes de la ſalubrité de l'air qu'on reſpire en Norwege, les maladies *peſtilentielles* n'y ſont pas ignorées; mais l'Hyver & les tempêtes purifient bientôt l'air & arrêtent la contagion.

Le ciel de Bergen eſt fort pluvieux: ces pluies abondantes, auſſi-bien que les neiges, ſuppléent à l'ingratitude du ſol, & le rendent fertile juſques ſur les

montagnes, qui ont le moins de terre végétable. Ces pluies favoriſent encore la Pêche, qui eſt un objet ſi important pour les habitants de ce Diocèſe. En s'étendant ſur les biens que la neige procure, ſur la végétation qu'elle anime, ſur les pâturages qu'elle améliore, ſur l'air qu'elle rafraîchit, l'Evêque Académicien ne diſſimule aucun des maux dont elle afflige la Norwege. Tantôt la violence des vents l'accumule & la roule avec impétuoſité dans les campagnes : tantôt ſe détachant d'elle-même, ſa maſſe plus ou moins ſolide, tombe, deſcend & renverſe toutes les habitations voiſines des montagnes.

La variation fréquente des vents qui ſoufflent en Norwege, s'explique principalement par la multitude & la diverſité des montagnes qui forment, dans ce Royaume, les aſpects les plus ſinguliers,

& qui y ſont des ſources inépuiſables de richeſſes, tant en minéraux qu'en végétaux. Cette quantité de montagnes a auſſi ſes inconvénients, dont le Prélat fait l'énumération. Elles diminuent la *quantité des terres labourables*, & par conſéquent celle des ſubſiſtances; elles augmentent la difficulté des tranſports & des voyages, & les rendent quelquefois abſolument impoſſibles. Leurs crévaſſes offrent des retraites aux bêtes ſauvages & carnaſſières. Ces montagnes occaſionnent encore beaucoup d'autres dangers, & même d'accidents funeſtes pour les hommes & pour les animaux. Mais d'un autre côté, elles raſſemblent les nuages, & les font tomber en pluies douces; elles ſont même des réſervoirs d'où coulent, dans les campagnes, des ruiſſeaux qui en fertiliſent le terrein beaucoup mieux que ne font

les pluies ordinaires. D'ailleurs ces montagnes sont des boulevards qui mettent la Norwege à l'abri de toute invasion : la Nature semble les avoir élevées & placées comme des barrières contre la Suède qui ne sauroit les franchir. En même temps, elles nourrissent des habitants pleins de *vigueur & de bravoure.* Les paysages qu'elles forment, sont bien plus agréables que ne le seroient des *plaines plates & uniformes.* » A cet égard, *dit* » *l'Auteur*, la Norwege peut se » flatter de produire les contrastes » les plus délicieux, par la diver- » sité de ses vuës. Ces édifices » magnifiques du grand Archi- » tecte de la Nature animent & » élevent l'esprit de l'homme, en » lui inspirant les idées les plus » agréables & les plus subli- » mes &c. «

La diversité de ces terreins &

de l'air qu'on y reſpire, influe beaucoup dans les productions végétales de la Norwege, & les *varie dans la même proportion;* mais, on l'a déja remarqué, cette diverſité eſt encore plus contraire à l'agriculture qu'elle n'eſt favorable aux pâturages : auſſi, en Norwege, les terres labourables, comparées aux pâturages, aux bois & aux lieux incultes, ſont, à ce qu'on nous dit, dans la raiſon d'un à quatre-vingt. Quoique la population y augmente conſidérablement *d'année en année*, cependant la culture qui croît ordinairement comme le nombre des hommes, ſe trouve ici fort au-deſſous de cette progreſſion. Si l'on y défriche quelques terres avec ſuccès, il y en a beaucoup plus d'ingrates dont la ſtérilité ne peut être vaincue par le travail des hommes & des animaux. Mais on obtient des eaux ce que

la terre refuse : la pêche supplée à la récolte, & fournit à la subsistance des Norwegiens. Où la moisson manque, les mines abondent ; elles sont riches en or, en argent, en cuivre, &c. Dans cette Histoire, on en trouve une liste ; & l'on nous apprend que ce sont les Mineurs Allemands qui ont tourné l'esprit des Norwegiens aux opérations métallurgiques.

II. PARTIE. *Des animaux de la Norwege.* Ici M. Pontopidan passe en revue tous les animaux domestiques & sauvages, les reptiles & les insectes, les poissons & les oiseaux, les coquillages & les monstres marins qu'on rencontre en Norwege. Sans le suivre dans cette énumération, nous ne nous attacherons qu'aux traits les plus remarquables qu'on raconte des animaux & des monstres de ce pays. Quand toute autre nourriture ou fourrage manque

aux vaches de ce pays, elles mangent des os de poiſſon, dont le goût paſſe dans leur lait, & en altère la bonté : dans ces beſoins extrêmes, elles mangent même les os de vache ; & *on prétend* que, quand elles ont *les jambes rompues, elles ſe guériſſent* avec cet aliment.

La Renne ſi utile en Norwege & dans tout le Nord, pour tirer les traîneaux, » a ſur les yeux » une eſpèce de membrane, à tra» vers laquelle elle voit, lors » même que, pendant la grande » chute de la neige, elle eſt obli» gée de fermer les yeux entière» ment. C'eſt, *ajoûte le Prélat*, » une grande preuve de la ſcience » & de la bonté du Créateur, qui » a pourvu au beſoin de chaque » créature ſuivant la manière de » vivre qui lui eſt deſtinée. «

Les Ours, hors le temps où ils élevent leurs petits, » ſont ſur

» la défensive vis-à-vis des hom-
» mes ; à moins que ce ne soit
» une femme enceinte, dont ils
» connoissent l'état à l'odorat, ou
» par l'instinct. Ils font tout leur
» possible pour en tirer le fœtus,
» qui est pour eux un morceau
» très-délicat, sur-tout s'il se
» trouve que ce soit un mâle.
» Cependant jamais on n'a remar-
» qué qu'un Ours ait attaqué un
» enfant. « On attribue ici à cet
animal beaucoup de *prudence* &
de *discrétion* : termes trop forts,
si l'on s'en tient à la bonne Phi-
losophie. Par exemple, » l'Ours
» choisit, dans tout un troupeau
» de Vaches, celle qui a une son-
» nette pendante au col, & qui,
» en sonnant, donne le signal du
» danger. Cette clochette lui dé-
» plaît infiniment : il l'arrache ;
» & si elle n'est point de métal
» coulé, il l'applatit si fort avec
» ses pattes, qu'elle ne peut plus

» rendre de ſon, ni le gêner da-
» vantage. Il ſait à merveille,
» quand il a arraché un fuſil à
» un Chaſſeur, tirer un coup; &
» fait voir beaucoup d'adreſſe
» pour ſauver ſa vie, quand il
» eſt attaqué par deux ou trois
» Chaſſeurs à la fois. Si le pre-
» mier manque ſon coup, ou ne
» le bleſſe que légèrement, il ſe
» jette ſur l'homme déſarmé, &
» en l'entraînant marche ſur ſes
» pattes de derrière auſſi-loin
» qu'il peut, ſentant que les au-
» tres Chaſſeurs ne tireront pas
» ſur lui, de peur de bleſſer leur
» compagnon. Enſuite il ſe jette
» en-bas d'un banc, d'une mon-
» tagne, ou dans un foſſé, & y
» laiſſe l'homme mort ou vivant. «
M. Pontopidan ramaſſe tous ces traits comme des *exemples qu'on rapporte*. Ainſi ce ne ſont que des traditions dont il ne garantit pas la vérité. Et nous croyons

qu'il fait fort bien de ne pas engager jusques-là son témoignage.

C'est en Norwege qu'on trouve les Hermines de la couleur la plus belle & la plus durable. » Quelque petit que soit cet » animal, il est, *dit l'Historien*, » capable quelquefois de détruire » la plus grosse bête, telle que » l'Elan & l'Ours : voici comment » il s'y prend. Quand l'Hermine » voit son ennemi endormi, elle » se glisse dans son oreille, & s'y » accroche si fortement avec ses » dents aigues, qu'il ne peut pas » la secouer. Alors le grand animal commence à courir, à rugir jusqu'à ce qu'il soit épuisé : » à la longue, il se lasse, s'affoiblit, tombe, languit & meurt. » Elle se jette de la même façon » sur un Aigle endormi, & laisse » envoler cet oiseau en se cramponant sur son dos : mais elle » continue à le ronger, jusqu'à ce

» qu'à force de perdre du sang,
» l'Oiseau tombe mort par terre.«

La Norwege nourrit plusieurs oiseaux qui lui sont également propres. Quelques-uns, à ce qu'on nous dit, sont des *Baromètres vivants* pour les Norwegiens : ils leur *pronostiquent les vents*, ils *leur annoncent les variations du temps, &c.* Mais les plus merveilleux animaux, dont on nous entretient dans cette Histoire, sont du genre des poissons & dans la classe des monstres marins. On nous parle ici d'un poisson nommé *Speck-Hugger* ou *Vahu*, qui a quelque ressemblance avec le Crocodile. » Son principal plaisir est
» de harceler les Baleines, qui,
» à cause de leur extrême grosseur, sont moins en état de se
» tourner & de se défendre contre ces petits poissons. On en
» voit quelquefois une demi-douzaine, ou plus ensemble, tomber

» avec vivacité ſur la Baleine &
» s'attacher à ſes côtés. Ils s'y
» tiennent pendus pendant une
» heure ſans lâcher priſe, juſqu'à
» ce que chacun ait arraché un
» morceau de chair d'environ un
» pied en quarré. Pendant cette
» attaque, la Baleine jette des cris
» horribles qui reſſemblent à un
» tonnerre éloigné, & s'éleve de
» cinq ou ſix pieds au-deſſus de
» la ſurface de l'eau. C'eſt alors
» qu'on voit ces poiſſons ſuſpen-
» dus autour d'elle. Quelquefois
» ils ne la quittent qu'après l'avoir
» rongée juſqu'aux os. «

Dans les Mers du Nord, on rencontre un Serpent de Mer, nommé *Throld-Wale*, dont le choc eſt redoutable aux Vaiſſeaux Marchands. Selon les Relations de quelques Commerçants, il arrive *ſouvent* que ce Serpent » s'éleve & ſe
» jette à travers une Chaloupe &
» même un Vaiſſeau du Port de

» plus de cent tonneaux, & que, » par son poids, il le coule à » fond..... Quelquefois ils levent » leur tête effrayante, & enlevent » un homme d'une Chaloupe sans » toucher aux autres. « Quand on est loin de la terre, on tenteroit inutilement de s'éloigner de ces Serpents à force de rames. *Ces animaux*, nous dit-on, fendent les eaux comme une fléche décochée d'un arc. Alors il n'y a point d'autre parti à prendre que de ramer vers les replis les plus élevés & les plus visibles du Serpent; cela le détermine *à plonger sur le champ*, ce qui délivre de tout danger. Si l'on ramoit vers les replis cachés sous l'eau, le Serpent, en se relevant, renverseroit la Barque. On les fait aussi plonger & changer de route en leur jettant tout ce qu'on a sous la main, ne fut-ce qu'un *morceau de bois, une pierre, ou*

la chose du monde la plus légère. Quand on est près de terre, on rame de toutes ses forces, pour gagner la côte ou une crique, dont l'animal ne peut approcher. On les fait même fuir en mettant à la proue, du Castor dont l'odeur les chasse. On se dérobe encore à leur poursuite en revirant de bord & en marchant vers le Soleil, dont ces Serpents ne peuvent soûtenir la clarté. On prétend que l'*Assa-Fœtida* produit le même effet que le Castor.

Le plus grand & le plus singulier des monstres marins & même de tous les animaux, est le *Kraken, Kraxen*, ou *Krabben.* Son dos ou sa partie supérieure a environ *une demi-lieue de circonférence.* A l'œil on le prendroit pour *une quantité de petites Isles, environnées d'herbes marines flottantes.* Les replis les plus élevés de son corps ressemblent à des

bancs de ſable. Ses cornes brillantes s'élevent à la hauteur des mats que portent les Vaiſſeaux de moyenne groſſeur. Ce ſont autant de bras qui pourroient couler à fond les plus gros Vaiſſeaux de Guerre en les accrochant. Quand ce monſtre a reſté quelque temps à la ſurface de l'eau, il s'y renfonce peu à peu. En s'y renfonçant, il excite un *gonflement & un tournoiement*, qui entraîne tout ce qui ſe rencontre dans l'étendue de ſon tourbillon. Ses évacuations forment dans la Mer une bourbe épaiſſe, dont le goût & l'odeur attire la foule des poiſſons. Alors il éleve ſes bras ou cornes, ſaiſit ſes *hôtes* & les engloutit. En les digérant, il ſe procure une nouvelle *amorce* pour en *attirer* & en prendre d'autres. De-là vient que la rencontre de ce monſtre eſt de bon augure pour la pêche. Il faut lire, dans

cette Hiſtoire, comment l'expérience a inſtruit les Pêcheurs dans l'art de profiter de cet appas ſans aucun danger, en réglant leur manœuvre ſur les mouvements de cet animal qu'ils ont appris à deviner. » Les Iſles flottantes, *ajoûte » l'Auteur*, ne ſont rien autre » choſe que des Krakens, que certains Marins appellent auſſi *Soc-» Draulen*, c'eſt-à-dire *Porte-» malheur.* «

Notre Hiſtorien trace, en finiſſant, le portrait des Norwegiens. *En général*, dit-il, *ils ſont de bonne mine, grands, bien faits & vifs.* Les habitants des montagnes ont ſur les autres l'avantage de la taille & de la force. Tous forment un Peuple *dur & robuſte.* Ils jouiſſent habituellement d'une bonne ſanté, dont ils ſont redevables à l'uniformité de leur nourriture, à la continuité de leur travail & à la gaieté de leur hu-

meur. Dès l'enfance ils ſont *accoûtumés à ſouffrir le froid & les beſoins.* Dès la fin de Novembre, ils courent *pieds nuds* ſur la glace. La barbe des Montagnards eſt ſouvent *chargée de glaçons*, & leur ſein *rempli de neige.* Leur poitrine n'eſt pas moins *velue* que leur menton. Ils ſont *adroits*, *vifs*, *pénétrants & ingénieux*, ſur-tout dans les travaux méchaniques. Parmi les Métiers de premiére néceſſité, il n'y en aucun que tout Norwegien ne ſache & n'exerce dans ſa maiſon, ſans recourir jamais à d'autres artiſans. Si, dans ſa jeuneſſe, il n'a point appris tous ces Métiers, on ne ſauroit croire qu'il puiſſe jamais devenir *un membre utile à la ſociété*, ni même un *honnête homme.* Cette induſtrie ſi commune eſt un obſtacle à la perfection des Ouvriers : ils ſavent tous les Métiers, ſans exceller dans aucun.

Cependant quand on leur donne des modeles, en les imitant, ils les égalent bientôt : c'eſt par-là que leur Marine s'eſt perfectionnée.

M. Pontopidan prétend que les Norwegiens ont autant d'ouverture pour les Sciences, que d'adreſſe pour les Arts méchaniques ; & que, pour y faire des *progrès ſurprenants*, il ne leur eût fallu que les occaſions & les ſecours qu'on trouve en Dannemark. Leur génie eſt capable des plus *grandes* & des plus *nobles entrepriſes.* La liberté, dont ils jouiſſent, donne à leur vivacité & à leur pénétration une élévation & une délicateſſe qui les dirige à tout ce que le goût & le ſentiment ont de plus *agréable*, de plus *doux*, & de plus ſublime. Il ne leur manque que d'être *encouragés pour orner & enrichir la République des Lettres.* L'honnêteté, la fidélité &

la valeur ont toujours été leur principal caractère ; mais le point d'honneur, dont ils sont très-susceptibles, les rend turbulents & vindicatifs. Depuis qu'on a désarmé les paysans, ils ont emprunté *la plume des Procureurs*, pour se battre & pour contenter leurs haines qui sont également implacables & héréditaires. Ils n'en sont pas moins libéraux & obligeants, sur-tout envers les Etrangers. On assûre ici qu'aucun Peuple du monde ne pratique mieux l'hospitalité.

Nous omettons les détails où entre l'Auteur, pour décrire les mœurs & les usages qui caractérisent les divers ordres & les différents cantons de la Norwege. Il en résulte que, s'il y a des climats plus favorisés par la Providence que celui-ci, il n'y en a guères où l'on ne puisse envier aux Norwegiens quelques-uns de

leurs avantages. L'Auteur de la Nature a tellement arrangé le monde, que les Peuples forcés par la dureté du sol & du ciel à être les plus sobres & les plus laborieux, sont toujours les plus gais, les plus paisibles, & par conséquent les plus heureux de tout l'univers. Quoique nous ne concevions peut-être pas tout leur bonheur, il n'en surpasse pas moins le nôtre, s'il se fait mieux sentir. Cette Histoire est curieuse : il est à souhaiter que toutes les particularités qu'on y raconte, soient conformes à la plus exacte vérité.

ARTICLE XXXVII.

LETTRES PHILOSOPHIQUES sur la Faculté imaginative. (Petit *in*-12. de 275 pages.) A Oxford, & se trouve à Paris chez Cuissart, Quai des Gesvres. M. DCC. LX.

IL y a douze Lettres dans ce Volume, toutes adressées à une Dame apparemment Philosophe & même Métaphysicienne; sans quoi elle ne s'intéresseroit pas au fond de l'Ouvrage. Tout ce qu'elle pourroit faire, seroit d'en goûter le style qui est agréable, quoiqu'il ne soit pas de cette légéreté frivole qui fait le mérite ordinaire des petits Livres.

L'Auteur anonyme dit tout le bien & tout le mal qu'il sait de l'imagination.

l'Imagination. Il faut, ſelon lui, la conſidérer ſous deux points de vuë. Tantôt c'eſt la *Raiſon embellie* ; ce qui dit quelque choſe de plus que la *Raiſon aſſaiſonnée* de Rouſſeau : tantôt c'eſt le caprice pur qui *effarouche les graces*, ou qui va s'engloutir dans la caverne *de Polyphème.*

L'Eſprit s'occupe du préſent, du paſſé, & de l'avenir. Trois objets, dont le premier appartient à la ſimple Penſée ; le ſecond, à la Mémoire ; le troiſième, à l'Imagination. Ainſi notre Auteur donne à cette dernière faculté le talent de conjecturer, de deviner, de penſer aux choſes poſſibles; & il en réſulte que l'imagination, ou plutôt le grand & bon uſage de cette Puiſſance » fait le grand » homme, l'homme intelligent & » de génie, l'homme né pour do- » miner la multitude, pour la con- » duire par des vuës ſages, pour

» lui donner des préceptes & quel-
» quefois des loix. Car le Peuple
» ſent où il eſt ; le Savant ſait
» d'où il vient ; l'Homme ſupé-
» rieur, du haut de ſon eſprit &
» par la ſeule force d'une noble
» imagination, prévoit où il doit
» aller, & voit même où il va :
» d'un lieu élevé, on voit loin ;
» & l'Oiſeau qui fend les airs, dé-
» couvre un plus grand horizon
» que celui qui vole terre à
» terre.«

L'Imagination eſt donc cet Oiſeau qui s'éleve, en quelque ſorte, au-deſſus des autres facultés de notre Eſprit ; c'eſt elle qui combinant les idées que la ſimple intelligence a fait naître, & que la mémoire conſerve, ſe picque d'*atteindre à l'avenir* & de *réaliſer*, pour ainſi dire, *les Poſſibles :* région des Poſſibles que notre Auteur aſſigne comme le domaine propre de l'Imagination. Il ne

loge point cette faculté dans la *partie inférieure* de l'Eſprit, elle en occupe comme le ſommet, quoi qu'en diſe le docte M. Wolff qui eſſuie bien des critiques en cet endroit.

On vient de dire que l'Imagination *réaliſe les Poſſibles*; mais il faut bien concevoir ce terme *réaliſer*. Il n'a qu'une ſignification relative à nous & à nos connoiſſances: car antérieurement à ce que nous pouvons imaginer, les Poſſibles ont une *réalité ſolide & permanente*; & c'eſt dans les idées de Dieu qu'exiſte cette réalité, parce que Dieu connoît toutes les eſſences des choſes, avec toutes leurs manières d'être, dans les divers rapports du temps.

En s'attachant ainſi aux Poſſibilités, l'Imagination s'empare des Sciences abſtraites, de la Géomètrie ſur-tout; d'où ſuit cette eſpèce de Paradoxe, qu'il faut une

imagination *vive, forte, vigoureuse*, pour être grand Géomètre; que de tous les caractères d'esprits, les plus vifs & les plus ardents sont les plus propres à l'étude de cette science; qu'au contraire *les Esprits tranquilles, doux & modérés, s'en dégoûtent bientôt, & ont de la peine à s'y enfoncer.* Objecte-t-on qu'il paroît pourtant très-peu de ce beau feu d'imagination dans les Livres ordinaires de Géométrie? L'Auteur répond qu'il en seroit autrement, si nous avions *des Originaux en cette matière*, au-lieu de cette foule d'Ouvrages faits pour commenter les découvertes des Inventeurs. Et si l'on observe encore que les plus grands Géomètres eux-mêmes suivent une méthode séche, monotone & didactique, notre Métaphysicien en rejette pareillement la faute sur les Commentateurs. Peu à peu leur

ſtyle a prévalu ; » de ſorte que » les vrais Inventeurs, lorſqu'il en » a paru, ſe ſont crus obligés de » s'y conformer, & de ſupprimer » tout ce qui s'appelle diſcours, » ſaillie, réflexions, penſées ; en » un mot, tout le ſtyle de l'in- » vention, de l'imagination, du » génie, pour ne laiſſer voir que » des réſultats abſtraits de leurs » découvertes. «

C'eſt dommage que ce ſtyle d'invention & de génie ait diſparu des Sciences abſtraites. Les Belles-Lettres & les Arts d'agrément en prennent occaſion de revendiquer toutes les richeſſes de l'imagination, comme ſi c'étoit un bien qui leur fût propre. Mais point du tout aſſûrément, ſi l'on en croit notre Auteur. Il prétend que l'imagination influe auſſi ſur les autres facultés, & par elles ſur toutes les connoiſſances humaines ; que, ſans l'imagination, ces facultés

ſont *mortes & inanimées*, ou *comme de ſimples miroirs paſſifs*, ſemblables, en quelque ſorte, aux miroirs de glace qui reçoivent les images des corps. *Celui qui voit ſimplement, reçoit un image : celui qui ſe ſouvient, l'a deja reçue :* mais *celui qui imagine, la forme lui-même en lui-même*, il la prévient, il l'appelle, il l'introduit, il lui aſſigne ſa place & ſes fonctions. Cet homme à imagination vive *entend à demi-mot:* s'il lit un Livre, dès le titre de chaque Chapitre, *il eſt au fait :* c'eſt Achille qui franchit d'un ſaut le chemin que la Tortue ne feroit pas en un an : c'eſt le feu du Soleil qui fond en deux minutes le métal capable de réſiſter long-temps à l'action des feux ordinaires. Un Eſprit de ce caractère *eſt le maître chez lui, & ne ſouffre pas qu'il ſe paſſe rien dans ſon cerveau à ſon inſçu :* il examine, diſcerne, combine &

aſſortit tout : *il a les premières idées des choſes, & il ſe donne les ſecondes, les troiſièmes, les quatrièmes, &c.* en un mot, tout ce qui eſt néceſſaire pour parvenir à l'invention & à la ſcience. Il fait plus encore : il ſait les choſes, & il peut s'en rendre compte à lui-même ; il diſpoſe abſolument de ſon ſavoir ; il en connoît l'étendue & les forces.

Cependant l'Imagination eſt aux ordres de la Volonté : ce qui ne contredit point le plan qu'expoſe notre Auteur. L'Imagination a beaucoup d'empire ſur la ſimple vue de l'Eſprit & ſur la Mémoire ; mais la Volonté tient toujours les rènes de l'Empire, & l'Imagination eſt comme à ſa main pour faire des découvertes. Plus l'Imagination aura de force, d'étendue, d'activité & plus il ſe préſentera d'objets ; plus l'Eſprit ſera orné & le cœur ſera

libre. » Il n'y a rien de si roide, » de si hérissé, de si entêté que » les esprits à imagination froide, » lente & bornée. N'ayant pas » beaucoup à choisir, ils prennent » le parti qui se présente ; & » quand ils l'ont pris, on ne sau- » roit les plier à un parti plus » raisonnable..... Au contraire, il » n'y a rien de plus souple, de » plus complaisant, de plus poli, » de plus doux, de plus gracieux » qu'une personne que la Nature » a douée d'une imagination vive » & féconde..... Elle est de toutes » les humeurs, de tous les carac- » tères ; elle se prête à tout, elle » trouve des ressources à tout, » elle trouve à tout un bon côté, » elle fait espérer dans le mal, » se défier du bien, & tenir, dans » toutes les situations des affai- » res les plus extrêmes, un juste » milieu « &c. On suppose plus haut que l'*Art*, les *Passions*, les

Habitudes ne dérangent pas cette belle œconomie ; déraugement qui n'est que trop ordinaire aux Imaginations vives.

L'Auteur de ces Lettres ne se fait point d'illusion à cet égard : s'il prodigue les éloges à l'imagination ; s'il la regarde comme l'ame des grandes choses ; s'il l'égale au génie ; ou plutôt s'il ne distingue pas le génie de ce qu'on appelle *beau feu d'imagination*, le moment vient de faire aussi le procès à cette Puissance, de montrer ses travers & ses égarements. » L'imagination est cou-
» pable d'un double abus : car ou
» elle abuse de nous, ou c'est
» nous qui abusons d'elle. Elle
» nous abuse par excès, nous en
» abusons par défaut. Son excès
» consiste à nous élever trop haut
» au-dessus du possible jusqu'à
» l'imaginaire ; son défaut ou plu-
» tôt le nôtre est de l'avilir trop

» bas, au réel ſenſible qui paſſe,
» qui nous joue, & qui ne ſauroit
» être ſon véritable objet ni le
» nôtre. « Le premier de ces abus
produit la folie phyſique, qui
peuple les Petites-Maiſons; l'autre
enfante la folie morale dont les
accès ſe manifeſtent par le déſordre
de toutes les paſſions, par la
cupidité, par l'ambition, par la
volupté &c. Les fous de cette
eſpèce habitent le monde entier.

L'Auteur diſſerte dans ſes deux
dernières Lettres ſur les moyens
de guérir les fous phyſiques. Il
ſuggère des remèdes tant pour le
corps que pour l'eſprit, & il finit
par obſerver que *les maximes &
les grandes vérités de la Religion
ſont tout ce qu'il y a de mieux à
oppoſer à une imagination qui ſe
cabre ou qui s'évapore, ſur-tout
s'il y a quelque mêlange d'orgueil
ou de paſſion ſecrette dans le cœur:*

En d'autres endroits de ſes Lettres, cet Anonyme témoigne encore ſon reſpect ſincère pour la Religion : d'où il faut conclure que voilà encore un homme d'eſprit & un bon Ecrivain qui n'a point abandonné les routes antiques du vrai. Comme la *folie morale* eſt, ſelon lui, l'autre abus principal & preſque univerſel de l'imagination, on auroit droit, ce ſemble, d'attendre auſſi de lui un *traitement* à ce ſujet; c'eſt-à-dire qu'il devroit entreprendre la guériſon de cette grande maladie du genre humain. Peut-être cette obligation ſera-t-elle remplie dans d'autres Lettres ſemblables à celles-ci.

ARTICLE XXXVIII.

DESCRIPTION Historique-Géographique des Isles Britanniques, ou des Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande. Par M. l'Abbé Expilly, de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy. *Avec des Cartes Géographiques.* A Paris, chez Prault Père, Bauche, Duchesne & Desprez, 1759. (Pag. 464, *in*-12.)

IL est, sans doute, utile à toute Nation commerçante de connoître avec exactitude les pays possédés par ses voisins, leur étendue, leurs productions, leurs ressources & leurs richesses : mais dès qu'il s'agit des Anglois, ces connoissances ne nous sont pas

ſeulement utiles, elles nous deviennent néceſſaires. En effet, nos démêlés fréquents avec l'Angleterre, démêlés dont l'origine remonte au-delà de ſix ſiècles, la rivalité des eſprits, la concurrence des intérêts font de l'Hiſtoire de ce Peuple une partie eſſentielle de la nôtre. Voilà pourquoi tant d'Ecrivains parmi nous ont eſſayé, *dit M. l'Abbé Expilly*, de pénétrer le génie des Anglois, d'approfondir leur Gouvernement, de développer leur Commerce, & de nous expoſer le jeu des reſſorts qui font agir cette Nation célèbre. On ne ſauroit trop multiplier les Ouvrages ſur ces matières; &, malgré le grand nombre de ceux qui ont paru déja, la Deſcription nouvelle que M. l'Abbé Expilly préſente au Public, n'en ſera jugée ni moins curieuſe, ni moins intéreſſante. On y trouvera réuni tout ce qui

peut donner une idée juste de la nature du climat, & du génie de ses habitants.

Cet Ouvrage est divisé en trois Parties. La premiére comprend l'Angleterre; la seconde, l'Ecosse; & la troisième, l'Irlande. L'Auteur commence par décrire la situation & l'étendue de l'Angleterre. Ce Royaume est borné par la Mer au Midi, à l'Orient & à l'Occident; au Septentrion, il confine avec l'Ecosse. Dans sa plus grande longueur, il n'a que 124 lieues; sa plus grande largeur est de 108 lieues: cette largeur diminue vers le Nord, au point de ne présenter qu'une étendue d'environ 20 lieues. Le pays est arrosé par quantité de rivières: on ne parle ici que des plus considérables, qui sont la Tamise, la Severn & l'Humber. On nous donne aussi la liste des Ports d'Angleterre, qui sont & les meilleurs

& les plus fréquentés, avec leurs diſtances de Londres. Il faut voir, dans le Livre de l'Auteur, ce qui concerne la nature du climat, & les qualités du pays. Nous nous bornerons à dire que les Hyvers y ſont ordinairement moins rudes qu'ils ne le ſont en pluſieurs Provinces de France, & même d'Italie. En Eté, les chaleurs n'y ſont jamais exceſſives : des vents frais, & preſque continuel, y tempérent les ardeurs du Soleil.

On ſait que le terrein d'Angleterre eſt très-fertile. La Nature a fait, pour ce Royaume, autant que pour les pays qu'elle a le plus favoriſés. A l'exception du raiſin qui n'y parvient jamais à une parfaite maturité, on y recueille tous les fruits qui naiſſent dans les autres Etats de l'Europe. Nul pays ne fournit plus de bled ; mais ces abondantes recoltes, *dit M. l'Abbé Expilly*, ſont dues

pour le moins autant à la vigilance du Gouvernement qui encourage le Laboureur par des récompenſes, qu'à la bonté du ſol. Les gras pâturages ſont encore une ſource féconde de richeſſes pour l'Angleterre. On y voit de vaſtes campagnes couvertes de ces moutons, dont la laine eſt ſi eſtimée.

Notre Auteur ayant détaillé les différentes productions de ce pays, vient à l'Article de la Population. Les Auteurs Anglois ſont partagés ſur ce point. Les uns prétendent que l'Angleterre contient onze millions ſix cents cinquante deux mille cent perſonnes de tout âge & de tout ſexe. D'autres Ecrivains, que M. l'Abbé Expilly a cru devoir ſuivre, parce qu'ils lui paroiſſent mieux informés, réduiſent conſidérablement ce calcul, & ne font monter le nombre des habitants qu'à ſept mil-

lions cent trente mille ſept cents cinq perſonnes, dont huit cents mille dans la Ville de Londres & ſes Fauxbourgs. Peut-être que ſi l'on prenoit un moyen terme entre ces deux ſupputations, on approcheroit davantage de la vérité. Quoi qu'il en ſoit, dans le portrait que l'Auteur trace du caractère, des mœurs & du génie des Anglois, ſon pinceau n'eſt conduit ni par la jalouſe malignité qui ne voit que des défauts, ni par la prévention de l'enthouſiaſme qui érige tout en vertus. Egalement éloigné de ces deux excès, il ne diſſimule ni les bonnes, ni les mauvaiſes qualités de nos rivaux. La plûpart des traits de ſon tableau, il les emprunte de *Barclay*, dont le témoignage ne doit point être ſuſpect aux Anglois.

Pour ne rien laiſſer à deſirer dans ſon Ouvrage, l'Auteur re-

monte jusqu'aux temps où les Bretons commencerent à être connus des Romains. Il raconte les expéditions que Jules-César fit dans cette Isle, & les victoires qu'il y gagna. Ce ne fut que sous le Regne de Vespasien que la Bretagne devint une Province de l'Empire Romain. On peut voir dans Tacite la manière dont Julius Agricola vint à bout d'assujettir ces ames fières & ennemies de la dépendance. Agricola, plus habile Politique encore que grand Capitaine, favorisa les dissensions qui regnoient parmi les Bretons Septentrionaux. Profitant à propos des circonstances, il affoiblit les divers Peuples de l'Isle les uns par les autres, & les réduisit tous sous les Loix de l'Empire. Nous renvoyons à l'Ouvrage même les Lecteurs qui seront curieux de trouver, sous un point de vuë bien rapproché, les révolutions

par lesquelles l'Angleterre a passé depuis l'établissement de l'Heptarchie jusqu'au Regne de Guillaume le Conquérant. Ce morceau finit par le tableau des différentes Maisons qui ont regné sur l'Angleterre, depuis l'an 819 jusqu'à nos jours.

La forme du Gouvernement Anglois n'a pas toujours été la même ; elle a varié, suivant le génie des Nations qui successivement ont conquis ce Royaume. Sous les Rois Saxons, *dit notre Auteur*, le Gouvernement étoit, à ce qu'il paroît, Monarchique : mais la Monarchie étoit tempérée par le *Witena-Gemot*, ou l'assemblée des Sages, qui représentoit toute la Nation. Au Gouvernement Monarchique succéda, sous les Danois, une administration presque toute militaire. Guillaume le Conquérant garda quelques ménagements dans le commence-

ment de ſon Regne, & ſembla reſpecter les Loix, les Coûtumes & les Uſages des Anglois. Mais bientôt il changea de ſyſtême: il gouverna ſon nouveau Peuple avec un ſceptre de fer : il anéantit les privilèges des Anglois, il s'appropria leurs biens, & leur donna d'autres Loix : en un mot, Guillaume établit le Gouvernement arbitraire & le Deſpotiſme le plus abſolu. On connoît la Loi humiliante & barbare du *Couvre-feu* que ce Prince impoſa : elle fut abrogée ſous Henri I.

L'abus que Jean Sans-Terre fit de ſon pouvoir, & les excès auxquels il ſe porta, fournirent aux Barons le prétexte de réclamer les anciens Droits de la Nation, & de recouvrer leur liberté. Les Barons forcerent leur Souverain à leur accorder, en 1215, *la grande Charte*, & *la Charte des Forêts*. La grande Charte contient

ſoixante & ſept Articles ; celle des *Forêts* n'en a que dix-huit. Par ces deux Actes, le Roi s'engageoit à ne rien innover, & même à ne rien entreprendre d'important dans ſes Etats ſans le conſentement des Barons. L'Ariſtocratie parut alors aſſociée à la Monarchie. Sous Henri III. fils de Jean Sans-Terre, l'Autorité Royale reçut de nouvelles atteintes. Le Peuple fut appellé aux aſſemblées de la Nation : en moins de deux ſiècles, il devint le Maître & l'Arbitre des délibérations. A meſure que les Barons marchoient vers l'indépendance, les Communes étendirent auſſi leurs prétentions. Elles contraignirent les Barons à partager avec elles le pouvoir légiſlatif qu'ils avoient uſurpé. On trouvera, dans le Livre que nous analyſons, les époques de tous ces changements ſurve-

nus dans le Gouvernement d'Angleterre.

Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de ſuivre l'Auteur dans les détails où il entre ſur les Droits réſervés à la *Prérogative* Royale, ſur la forme & la conſtitution du Parlement, ſur les Privilèges de la Nobleſſe, des Bourgeois, du Peuple, ſur les Loix & les principaux Tribunaux de Juſtice. Tous ces Chapitres ſont remplis de choſes inſtructives. Il s'eſt gliſſé une faute de Chronologie à la page 125. On y dit, en parlant des progrès de la Religion Chrétienne dans la Grande-Bretagne, que *trois Evêques de cette Iſle furent députés, ſous le Regne de Conſtantin, au Concile d'Arles en 337.* Il s'agit ici du premier Concile d'Arles, auquel aſſiſterent, en effet, trois Evêques d'Angleterre; ſavoir, Reſtitut de Londres, Ebore d'York, & un

autre nommé Adelphe, dont le Siège est désigné par ces mots, *de Coloniâ Londinensium*, (on croit que c'est Colchester.) Or ce premier Concile d'Arles fut tenu, non en 337, mais en 314. (Voyez la Collection des Conciles par les PP. Labbe & Cossart, Tome premier page 1430, & le sixième Tome des Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique, par M. de Tillemont page 46, & la Note qui est à la page 708.) Le second Concile d'Arles ne se tint qu'en l'année 451.

Les Articles des Arts, du Commerce, des Taxes, des Revenus & des forces d'Angleterre méritent d'être lus. M. l'Abbé Expilly rapporte quelques-uns des principaux Réglements qui ont pour objet la protection & l'amélioration du Commerce. Il n'oublie point *l'Acte* célèbre *de la Navigation*, dont les sages dispositions

ont été adoptées depuis par tous les Etats qui ont des Colonies. Il dit que cet Acte fut passé en 1660. Nous croyons qu'il eut été plus exact de dire qu'on fit revivre en 1660, cet Acte qui avoit été comme aboli à la mort de Cromwell. Sa vraie époque est l'année 1651 ; & ce fut ce même Acte qui occasionna une guerre assez vive entre l'Angleterre & la Hollande. (Rapin Thoiras Tome IX. Liv. 22, pages 45 & 57.)

L'Angleterre est divisée en cinquante-deux Provinces ou Comtés, en y comprenant la Principauté de Galles, qui en a douze. L'Auteur donne la Description Géographique de tous ces Comtés : il ne manque pas de rapporter les observations qui peuvent intéresser l'Histoire Naturelle, ou le Commerce. Si, dans quelqu'un de ces Comtés, il s'est passé

passé quelqu'action célèbre, s'il s'y trouve des monuments considérables, il a soin d'en faire mention. Nous remarquerons qu'il lui est échappé sur cela quelques fautes. Par exemple, il dit à la page 196, que *le corps de Guillaume le Conquérant repose à Glocester, dans l'Eglise Cathédrale qui est un somptueux Edifice.* Il est certain que Guillaume le Conquérant fut enterré à Caen dans une Eglise qu'il avoit fait bâtir, & qu'il avoit choisie pour sa sépulture. Rapin Thoyras, d'après les Historiens contemporains, rapporte une Anecdote qui rendit les funérailles de ce Monarque très-remarquables. Comme on étoit prêt, *dit Thoyras*, à le mettre dans le tombeau, un Gentilhomme Normand cria *Haro* sur son corps, disant que ce terrein lui appartenoit, & que le défunt y avoit fait bâtir cette Eglise, sans

le lui payer. On fut donc contraint de s'arrêter, ſuivant les Loix du pays, pour examiner cette prétention qui ſe trouva bien fondée. Henri, fils de Guillaume, paya le prix du fonds, & le corps fut enterré. (Hiſt. d'Angl. Tome II. Liv. 6, p. 44.) Dans le 16^e^ ſiècle, les cendres de ce Monarque furent diſperſées par les Huguenots.

On lit à la page 227, que *Woodſtock eſt un Bourg fort connu par le magnifique Château que le fameux Duc de Marlborough y a fait bâtir.* Ce magnifique Château, nommé *Blenheim-Caſtle*, a été bâti non par Marlborough, mais pour Marlborough. Ce fut le Parlement d'Angleterre qui en fit les frais, & qui le nomma Château *de Blenheim*, en mémoire de la victoire remportée par ce Général près d'Hocſtet en 1704.

Dans la Deſcription de l'Irlande, page 380, on dit *que la rivière de Boyne eſt fort connue par la bataille qui ſe donna auprès en 1089.* Ce n'eſt, ſans doute, ici qu'une faute d'impreſſion ; puiſqu'à la page 423, on donne la véritable époque de cette bataille, en la plaçant ſous l'année 1690.

Comme les Deſcriptions de l'Ecoſſe & de l'Irlande ſont modélées ſur celle de l'Angleterre, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter, pour ne pas tomber dans des redites. Nous ajoûterons ſeulement que l'Auteur, toujours impartial & fidèle au reſpect qu'on doit à la vérité, rend juſtice aux talents & à la bravoure des deux Nations Ecoſſoiſe & Irlandoiſe. Comme il eſt vrai-ſemblable que ce bon Ouvrage aura les honneurs de la réimpreſſion, il conviendra de corriger quelques

fautes de Typographie, comme (page 60) Henri III. pour Henri II. (page 299) Edouard Bailleul, Roi d'Ecosse en *1532*, meurt en *1342*; lisez *1332* au-lieu de *1532*.

ARTICLE XXXIX.

ÉLÉMENTS DE STÉRÉOTOMIE, à l'usage de l'Architecture pour la coupe des Pierres. Par M. Frezier, Lieutenant-Colonel, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Directeur des Fortifications de Bretagne. (*In*-8°. Tome I. pages 262, sans la Préface & la Table.) *A Paris, chez Ch. Ant. Jombert, 1760.*

SI la Géomètrie mérite notre admiration, lorsque, secondée de l'Analyse, elle recule ses pro-

pres limites, & défriche quelque portion du terrein immenſe des courbes ; elle engage notre reconnoiſſance, lorſque rendue à nos beſoins, elle conſent à être moins ſublime pour nous devenir plus utile. Diriger les ſpéculations Géomètriques à la perfection des Arts, c'eſt rendre à la Société un ſervice qu'elle a droit d'attendre, & qu'elle récompenſe toujours de ſon eſtime. Ces Arts, dont nous ne pouvons nous paſſer, puiſque notre vie en dépend, durent leur origine ou à la force du génie, ou au concours fortuit de certaines circonſtances ; mais une fois fixés parmi nous, ils ne peuvent ſe perfectionner, ſe ſoûtenir même, ſi la Géomètrie ne les prend, pour ainſi dire, ſous ſa protection. Sans ſes lumières, l'Architecture n'eſt plus qu'une routine aveugle & incertaine ; & au-lieu de ces chef-d'œuvres de

goût, dont l'élégance & la majesté affectent les moins Connoisseurs, nous n'aurons que des édifices grossiers dans leur construction, choquants pour le coup-d'œil, incommodes même pour la distribution des parties. Aussi les Anciens, traitant de l'Architecture, en faisoient-ils remonter les principes à la Géomètrie, convaincus qu'il n'appartenoit qu'à elle d'en établir les régles & d'en assigner les proportions.

Avouons-le cependant, leur théorie n'est point assez complette pour nous : elle n'embrasse point *la coupe des Pierres* ; & cette branche de connoissance si nécessaire à l'Architecture n'a pas été moins négligée par les Modernes : ils se sont presque tous bornés à en développer la pratique. M. Frezier est le premier qui ait expliqué la théorie. Son Ouvrage parut en 1739. Comme il com-

prenoit tout-à-la-fois la *Science* & l'*Art* de la *Stéréotomie*, la premiére Partie, comme plus neuve & plus picquante, eut un débit plus prompt ; & les Exemplaires que l'on diſtribuoit ſéparément, furent bientôt épuiſés. C'eſt cette même Partie, réduite à ce qu'elle offre d'eſſentiel, qu'on nous donne aujourd'hui dans une forme plus commode, & ſous le titre modeſte d'*Eléments*. Perſuadé qu'on ne peut être trop *élémentaire* lorſqu'on ſe charge d'inſtruire, l'Auteur fixe ſon attention aux propoſitions les plus ſimples; ſes démonſtrations ne ſuppoſent qu'une légère teinture de la Géomètrie la plus commune ; celles qui pourroient paroître un peu trop ſavantes, ne ſont qu'indiquées ; & ſon Livre traite des Sections Coniques, ſans cet appareil de calcul qu'on regarde aujourd'hui comme un mérite néceſſaire, &

qui n'est quelquefois qu'un luxe déplacé.

On conçoit assez que des Eléments de Stéréotomie sont peu susceptibles d'Extrait. La matière trop séche par elle-même se refuse à l'Analyse. Il faudroit ou supprimer des détails nécessaires, ou se jetter dans des longueurs que l'Auteur peut se permettre, mais qu'on ne pardonneroit point à l'Abréviateur. Bornons-nous donc à tracer en peu de mots le plan de l'Ouvrage. Ce que nous en dirons, paroîtra encore trop long à ces Lecteurs qui ne lisent que pour s'amuser : mais doit-on consulter leur frivole délicatesse; &, pour leur sauver quelques moments d'ennui qu'il ne tient après tout qu'à eux de s'épargner, se verra-t-on réduit à ne parler jamais d'un Livre, lorsqu'il n'aura que le mérite de l'utilité ?

La *Stéréotomie*, ou la *coupe des*

Pierres, n'offre d'abord à l'eſprit que le méchaniſme groſſier de l'Artiſan qui taille la Pierre ; mais ce nom peut déſigner, & déſigne en effet, chez M. Frezier, la Science du Mathématicien qui enſeigne à former une voûte par l'aſſemblage de pluſieurs petites parties. Cette voûte doit toujours avoir une figure déterminée, & il faut que ſa ſolidité ſoit à l'épreuve : ainſi les parties qui la compoſent, doivent, par leur poſition, concourir toutes à former la ſurface qu'on exige ; elles doivent ſe ſervir mutuellement de point d'appui contre les efforts de la péſanteur. La *Stéréotomie* releve donc tout-à-la-fois & de la Géomètrie qui apprend à meſurer les corps, & de la Statique qui enſeigne les loix de l'équilibre. De-là des Eléments de *Stéréotomie*, conſidérés ſelon toute l'étendue dont ils ſont ſuſceptiſ

bles, sont un Recueil de propositions, soit de Géomètrie, soit de Statique, relatives à la coupe des Pierres. Les Eléments, dont nous parlons, embrassent un terrein moins vaste ; il n'y est question que de la partie purement Géomètrique. Ce qui les réduit 1° à la connoissance des lignes courbes, formées par la division des solides concaves ou convéxes coupés par des surfaces : 2° à la description de ces lignes ; description plus ou moins compliquée, suivant que les courbes sont à simple ou à double courbure.

Pour procéder avec plus de méthode, on examine d'abord, dans la premiére Partie, quelle ligne doit résulter, lorsqu'un plan coupe un corps rond & régulier. Si le corps est une sphère, la section ne peut être que circulaire. Le corps coupé est-il un cone ? La section sera circulaire,

elliptique, parabolique ou hyperbolique. Le cilindre coupé par un plan a des ſections tantôt circulaires, tantôt elliptiques ; & celles-ci, comme on le démontre, peuvent être concentriques ſans être équidiſtantes..... On détermine enſuite les Sections planes des ſphéroïdes, ellipſoïdes, hélicoïdes &c. ce qui donne différents réſultats, dont l'utilité ſe fait ſentir par l'application que l'Auteur a ſoin d'en faire aux différentes eſpèces de voûtes...... A meſure que l'on avance, la matière devient plus compliquée : ce n'eſt plus ſimplement un plan qui coupe un corps rond, c'eſt un autre corps rond, de même ou de différente eſpèce qui l'entame & le pénètre. La Section eſt quelquefois une courbe ſimple, mais auſſi elle eſt ſouvent à double courbure. Il s'agit d'en déterminer l'eſpèce, & d'en aſſigner la nature ; & ſur

tous ces points on entre dans un détail tel que des éléments le permettent.

La ſeconde Partie apprend à décrire les courbes les plus uſuelles dans la coupe des Pierres. Les deſcriptions ſont ſimples. Si elles paroiſſent s'éloigner de cette élégance dont la théorie ſe picque, elles ont l'avantage d'être plus commodes dans la pratique ; & cet avantage mérite bien qu'on lui ſacrifie une préciſion preſque toujours inutile. Remarquons, en finiſſant, que M. Frezier releve de temps en temps les erreurs qui ſe ſont gliſſées dans la routine des Ouvriers, ou qui avoient échappé à des Auteurs d'ailleurs eſtimés ; mais il le fait avec cette modeſtie qu'inſpire la ſupériorité des connoiſſances, & qu'on obſerve toujours quand on ne veut qu'être utile.

ARTICLE XL.

PIÉCES FUGITIVES; pour servir à l'Histoire de France, avec des Notes Historiques & Géographiques. (Trois Volumes *in*-4°.) A Paris, chez Chaubert, Quai des Augustins; & Claude Hérissant, rue Neuve Notre-Dame. M. DCC. LIX.

IL y a, dans ces trois Volumes, vingt Articles ou Morceaux concernant notre Histoire; les uns déja imprimés, mais devenus fort rares; les autres tirés, pour la premiére fois, de l'obscurité des Bibliothèques, & tous expliqués ou commentés par l'Auteur du Recueil.

Pour bien juger de son travail & de ses succès, il faut concevoir l'idée qu'il s'est faite de

l'Hiſtoire. » C'eſt, *dit-il*, une
» une ſimple narration des évè-
» nements conſtatés par les temps
» & les lieux où ils ſont arrivés,
» auſſi-bien que par les noms des
» perſonnes qui en ont été les
» mobiles, & caractériſés par les
» circonſtances eſſentielles racon-
» tées dans la plus grande préci-
» ſion..... La plûpart des Auteurs
» uniquement occupés à orner
» l'Hiſtoire, n'ont eu aucune at-
» tention au point principal, qui
» eſt de ramaſſer les faits & de
» ne pas les laiſſer tomber dans
» l'oubli..... *Pour moi*, perſuadé
» qu'un fait oublié eſt une perte
» eſſentielle, je n'ai rien négligé
» pour mettre par écrit tout ce
» que j'ai pu apprendre. On aura
» beau dire que ce ſont des mi-
» nucies, je ne ſerai pas la dupe
» de cette idée. C'eſt un préjugé
» que les ignorants & les pareſ-
» ſeux veulent abſolument éta-

» blir ; & je crois rendre un très-
» grand ſervice à la poſtérité, de
» travailler à le détruire. «

D'après ces principes, l'Auteur s'attache à trois choſes : premiérement, à ne laiſſer que les faits eſſentiels dans les Mémoires qu'il redonne au Public ; ſecondement, à ſuppléer par des Notes immenſes aux réticences, aux omiſſions, aux défauts de ces Mémoires ; enfin à réduire, dans des Tables Chronologiques & Synoptiques, les évènements qui ſont racontés plus au-long par les Hiſtoriens. Or de cette méthode il réſulte que celui qui nous donne ces trois Volumes, fait les fonctions d'Annaliſte, d'Abréviateur, de Géographe, de Généalogiſte, de Critique ſur-tout & d'Obſervateur à qui rien n'échappe. Il s'enſuit pareillement que, pour former & exécuter une entrepriſe dans le goût de celle-ci, il faut

être très-riche en Livres & en Manuſcrits, très-bon Lecteur d'Anecdotes, très-patient Ecrivain, très-zelé pour la perfection de notre Hiſtoire. Une autre conſéquence encore que fait naître l'examen ſérieux de cet Ouvrage, c'eſt qu'il n'a pu être compoſé que par un homme infiniment exercé dans l'Art des Recherches Hiſtoriques; d'un rang qui l'a familiariſé avec toutes les grandes Maiſons; d'un âge qui l'a mis en état de ſuivre tous les évènements, & de connoître toutes les ſources de l'Hiſtoire; enfin d'une expérience qui lui a ſuggéré les meilleurs moyens d'éclairer les temps préſents & d'inſtruire la poſtérité.

Le premier Volume ne contient que trois Pièces ou Morceaux, dans l'étendue de près de 700 pages. Et d'abord c'eſt le *voyage de Gabriel de Luetz, Sei-*

gneur d'Aramon, à Constantinople, en Perse, en Egypte & en Palestine. Cet Ambassadeur partit au commencement de 1546, & fut de retour en France vers la fin de 1553. Son Secrétaire, Jean Chesneau, écrivit le Journal de ce voyage, qui intéresse par une multitude de circonstances & d'anecdotes. Aramon suivit le Grand-Seigneur Soliman II. dans la guerre qui étoit entre la Porte & les Persans. C'est ce qui donna lieu au Secrétaire, Jean Chesneau, de faire des observations sur la Perse, sur l'Egypte, sur la Palestine. Il ne se présente pas, dans cette marche, une Ville, une Rivière, une Bourgade même qui ne soit nommée; & c'est aussi le sujet des Notes critiques & géographiques de notre savant Editeur. Il redresse les noms quand ils sont défigurés, il rétablit les faits quand ils sont altérés,

il rapproche de chaque particularité comprise dans ce voyage, toutes les lumières que fournit l'Antiquité, ou qu'on tire des Voyageurs modernes. Cette lecture ne peut que faire beaucoup de plaisir aux Amateurs de notre Histoire. Nous avertissons qu'il s'est glissé trois fautes, apparemment d'impression, dans ce morceau.

On fait revenir Jean Chesneau de Constantinople *le 9. Janvier 1553*, & il dit lui-même à la fin de sa Relation qu'il partit *le 9. Janvier 1555*. C'est cette dernière leçon qu'il faut suivre.

On place l'apparition de l'Ange Gabriel à la Ste Vierge au *25. de Mars 1410 de la période Julienne.* Il faut, ce semble, *4710*, puisqu'on fixe ensuite le retour de Jesus-Christ du voyage d'Egypte *au mois d'Avril 4711 de la même période.*

On dit que Guillaume Poſtel, qui ſe trouva dans Jéruſalem lorſque le Seigneur d'Aramon y alla, *mourut le 7. Septembre 1581, âgé de près de cent ans, étant né en 1510.* Ce ne ſeroit, ſelon ce calcul, que *70* ou *71 ans.*

La ſeconde & la plus ample Pièce de ce premier Volume eſt l'*Hiſtoire des Guerres du Comté Venaiſſin, de Provence, de Languedoc &c.* par Louis de Peruſſis, dont la Maiſon ſubſiſte encore. C'étoit un Gentilhomme très-curieux d'écrire tout ce qui arrivoit de ſon temps. Pour une Hiſtoire de 19 ans (ſavoir depuis 1561 juſqu'en 1580,) *il employa,* dit notre Editeur, *plus de 2000 pages in-folio ;* Ouvrage par conſéquent farci d'inutilités, mais eſtimable par le grand nombre d'Anecdotes qu'il contient. On l'abrège ici, on n'en conſerve que l'eſſentiel qui remplit encore

plus de 200 pages *in*-4°. Notre Auteur explique tous les noms, & donne la Notice de tous les lieux qu'on y cite : ce qui forme un Recueil d'Obſervations très-inſtructives. Les Seigneurs & Gentilshommes du Comtat, de Provence & de Languedoc, ſont particulièrement intéreſſés à cette vaſte Nomenclature qui repréſente pluſieurs de leurs Ancêtres. La Géographie eſt encore plus diſcutée. Nulle Ville, nulle Paroiſſe même n'échappe à l'Obſervateur ; & les poſitions ſont fixées dans la plus grande exactitude.

La troiſième Pièce du même Volume contient le *voyage de Charles IX. en France*, depuis le mois de Janvier 1564 juſqu'au premier de Mai 1566. Cette Relation eſt l'Ouvrage d'Abel Jouan qui la fit imprimer la même année ; mais elle étoit tombée dans

l'oubli, & on la reſſuſcite aujourd'hui avec de bonnes Notes qui expliquent tout. A la ſuite vient l'Itinéraire de tous les Rois de France, depuis Louis le Jeune en 1137, juſqu'à la mort de Louis XIV. Ce grand morceau *eſt*, dit l'Auteur, *d'une utilité reconnue.* Dans cette multitude de voyages, nous avons choiſi particulièrement ceux que Philippe le Bel fit en 1301, 1302, & 1307, avec la Reine ſon Epouſe. Nous les avons comparés avec l'état qu'on en donne auſſi dans la nouvelle Diplomatique, (Tome I. pages 459, & ſuiv.) d'après les Tablettes de cire de Florence, de S. Victor & de S. Germain-des-Prés à Paris. Il eût été à deſirer ou que l'Editeur de ces Pièces fugitives eût connu leſdites Tablettes, ou que les Auteurs de la Diplomatique euſſent conſulté les ſources qui ont guidé

notre Editeur. Il est certain, du moins, qu'il se trouve des différences entre ces deux Relations des voyages de Philippe le Bel. On peut croire que les Tablettes méritent une considération particulière. Outre que ce sont des monuments du temps, celles qui représentent le voyage de 1307, sont bien plus détaillées & plus curieuses que la Relation qu'on nous transcrit ici. Ces Tablettes sont conservées dans l'Abbaye de S. Germain-des-Près. On a une véritable obligation aux savants Auteurs de la Diplomatique de les avoir si bien fait connoître.

Le second Tome commence par les *Exploits de Mathieu Merle, Baron de Salavas*, espèce de Partisan toujours occupé de la petite guerre depuis 1576 jusqu'en 1580. Comme ses aventures, qui répandent tant de jour sur nos guerres civiles, n'ont été

racontées avec ſoin par aucun Hiſtorien, cette courte Relation, avec les Notes qui l'accompagnent, doit paroître précieuſe. Notre Auteur donne une inſtruction ſur la Maiſon de *Merle*, & ſur les divers Poſſeſſeurs des Terres de Gorce & de Salavas. C'eſt toujours ce qu'on doit attendre de cette lecture ; grands détails de Généalogies, Notices de Géographie, multitude de traits cachés juſqu'ici dans la nuit des temps, &c.

SECONDE PIÉCE. *Voyage de l'Amiral de Joyeuſe en Gevaudan* aux mois d'Août & de Septembre 1586. Ouvrage imprimé, mais très-rare. » Le détail de » cette expédition eſt curieux, & » n'eſt connu que par cette Rela» tion dreſſée apparemment ſur » les papiers du Duc de Joyeuſe, » & par un Auteur qui lui eſt ſi » attaché, qu'il ne ménage aucun

» terme pour exagérer ſes ex-
» ploits. Il n'a, ſans doute, eu
» d'autres vuës que de faire ſa
» cour au Duc. Il faut lui paſſer
» ſes exagérations, & profiter du
» détail qu'il nous donne. « Ainſi notre Auteur & Editeur apprécie-t-il au juſte chaque Morceau qu'il recueille; c'eſt dans des Avertiſſements préliminaires que ces bonnes & judicieuſes Critiques ſont contenues.

Troisiéme Piéce. *Mémoires ſur les Guerres du Haut-Vivarais.* C'eſt Achille de Gamon, Avocat d'Annonay, qui a écrit ces Mémoires, dont l'étendue eſt depuis l'an 1518 juſqu'à l'an 1576, ſans compter un détail de la peſte arrivée en 1585 & 1586. *Ces Mémoires ſont ſuivis d'une Deſcription Géographique du Vivarais, qui eſt d'autant plus curieuſe que perſonne ne s'étoit aviſé juſqu'à préſent de faire connoître ce pays.*

Quatriéme

QUATRIÉME PIÉCE. *Hiſtoire de la Guerre civile en Languedoc, par un Anonyme.* Cette Hiſtoire très-longue en Manuſcrit, & dont on ne donne ici que l'Extrait, commence en 1560, & finit en 1600. On y trouve bien des faits qui appartiennent à l'Hiſtoire générale du Royaume. C'eſt ce qui donne un nouveau degré de mérite à ce morceau.

CINQUIÉME PIÉCE. *Jugements ſur la Nobleſſe de Languedoc. Par M. de Beſons*, Intendant de cette Province en 1668, 1669 & 1670. On a ici ſur cet objet 352 pages. Les familles y ſont nommées par ordre alphabétique : on marque à côté le lieu d'origine de ces familles : on énonce leurs armes & leurs filiations juſqu'au temps de la *recherche* & des jugements rendus par l'Intendant. C'eſt une Nomenclature fort intéreſſante pour

toute la Nobleſſe de cette vaſte Province.

La dernière Pièce du Volume eſt compoſée de divers Morceaux, que l'Auteur appelle *des Mêlanges*, comme *Relation de la bataille de Cériſoles ; Voyage de la Reine d'Eſpagne à Bayonne en 1565 ; Diſcours des évènements arrivés en Languedoc en 1585 ; Voyage des Réitres en France en 1587 ; Projet pour rendre navigables le Gardon & le Viſtre en 1697 ; Chartres, Titres, Pièces, &c.* Quelque utiles que ſoient tous ces différents Morceaux, on ne peut attendre de nous des détails ou des Extraits à ce ſujet ; & en général, le grand déſavantage des Auteurs d'Ouvrages périodiques, vis-à-vis de ces Volumes, eſt de ne pouvoir les ſoumettre à des Analyſes réglées : ce ſont des milliers d'Anecdotes petites ou grandes, ſemées dans une foule

de Mémoires, de Notes, de Tables, le tout très-bon pour instruire, mais très-peu capable d'amuser la plûpart des Lecteurs si souvent distraits ou indifférents. Il ne faut donc pas s'étonner que nous nous bornions ici à de simples annonces. Nous en usons de même pour le troisième Volume.

Histoire des deux sièges de Sommières, en 1573 & 1575. Relation qui a pour Auteur Etienne Giry, Habitant de Sommières. Elle fut imprimée en 1578 ; mais elle est devenue extrêmement rare, & elle paroît ici un peu élaguée, parce qu'on y avoit fait entrer des détails inutiles.

Journal de Charbonneau, Habitant de Beziers, *sur les Guerres* de cette Ville en 1583, 1584, 1585 & 1586. C'est véritablement un *Journal* ou une Relation à la façon des anciennes Chro-

riques, qui étoient ſans tiſſu de compoſition & ſans nœud de tranſitions.

Siège de Sarlat en 1587, par l'armée Huguenote, que commandoit le Vicomte de Turenne. Quoique Sarlat ne ſoit point une place de défenſe, la réſolution des habitants, la valeur & la prudence de Bertrand de Salignac, Seigneur de la Mothe-Fénélon, firent lever le ſiège aux Proteſtants. Cette Relation eſt une des plus curieuſes du Recueil.

Mémoires du Duc d'Angoulême, (fils naturel de Charles IX.) *ſous Henri IV. en 1589.* L'Auteur de cette Collection dit que ces *Mémoires ſont devenus ſi rares, qu'on a cru devoir les donner au Public.* Il ignore probablement qu'on en a fait une nouvelle Edition en 1756. Mais on les revoit ici avec plaiſir, parce qu'ils ſont ornés de Notes fort inſtructives.

Mémoires du Baron d'Ambres sur les guerres de la Ligue en Languedoc, depuis 1586 jusqu'en 1595. Bon Manuscrit qu'on a bien fait de mettre au jour.

Journal de Faurin sur les guerres de Castres, depuis 1562 jusqu'en 1597. Ce Faurin n'étoit qu'un petit Bourgeois ou même un Artisan de Castres, mais intelligent & attentif. Son Journal n'avoit point été imprimé.

Mémoires de Louis Fréton, Seigneur de Servas, depuis 1600 jusqu'en 1620. Fréton étoit un Militaire curieux de faire connoître ses propres exploits : c'est pour les raconter qu'il écrivit ces Mémoires ; mais, en satisfaisant ainsi son amour propre, il entre dans des détails curieux, & qu'on ne trouve point ailleurs.

Mémoires de Bertrand Marquis *de Vignolles*. C'est la Relation de ce qui se passa dans la

Guienne en 1621 & 1622, ſous M[rs] les Ducs d'Elbeuf & de Mayenne. Ce Morceau, imprimé en 1624, étoit fort rare.

Hiſtoire de la guerre de Guienne, en 1651, 1652 & 1653. Par Baltazar, mort Lieutenant-Général des Armées du Roi. On avoit une Edition de cette Hiſtoire, mais pleine de fautes & difficile à trouver.

Jugements ſur la Nobleſſe de Languedoc. Par M. de Bezons. C'eſt la ſuite & la ſeconde Partie de ce qui eſt contenu dans le Volume précédent. Celui-ci contient les Recherches & les Jugements qui concernent la Généralité de Toulouſe; & ce Morceau, en y comprenant les Annexes & les Additions, remplit plus de 200 pages.

Au reſte, l'Editeur répète ſouvent, dans ſes Avertiſſements & dans ſes Notes, qu'il ſeroit à ſou-

haiter que les Possesseurs de Manuscrits, de Mémoires, de Journaux, de Pièces anecdotes inconnues, perdues, en quelque sorte, dans les Cabinets, voulussent les communiquer au Public. Il s'exprime sur ce point avec un intérêt & un zèle qui manifestent le cas qu'il fait de ces richesses secrettes. Il a lui-même donné l'exemple de très-grandes libéralités en ce genre. Nous desirons fort qu'on s'empresse de l'imiter.

ARTICLE XLI.

AUVERTIMENTI di Giampetro Cavazzoni Zanotti, per lo incamminamento di un Giovane alla Pittura. *Instructions de M. Jean-Pierre Cavazzoni Zanotti, pour la conduite d'un jeune homme, qui veut s'appliquer à la Peinture.* (*In-8°.* pages 135, sans l'Epître dédicatoire au premier Médecin du feu Pape & la Préface.) A Bologne, chez Lelio della Volpe, 1756.

LA circonstance du beau Poëme de l'*Art de peindre*, publié depuis peu par M. Watelet, nous a fait rechercher l'Ouvrage de M. Zanotti * ; & nous croyons

* Cet Ouvrage nous étoit connu par les Nouvelles Littéraires d'Italie ; mais

devoir en dire quelque chose au Public avant que de rendre compte du Poëme François. Le Livre Italien a la primauté d'existence : d'ailleurs il convient de s'instruire d'abord en Prose. La Poësie est le langage sublime : elle suppose des esprits préparés & capables de s'intéresser aux charmes de l'harmonie, sans per-

---

le Livre même n'étoit point venu jusqu'à nous. Il nous a été communiqué par M. de Floncel, Censeur Royal, & ci-devant premier Commis des affaires étrangères sous le Ministère de M. Amelot. Cet Homme de Lettres posséde un très-beau Cabinet de Livres Italiens. C'est le fruit de son goût, de ses lumières, de ses recherches ; & il fait part très-volontiers de ces richesses aux Amateurs de la Littérature Italienne. On sent combien cette inclination, si rare & si estimable, ajoûte au mérite des Livres & du savoir même.

dre la trace des leçons élémentaires.

M. Zanotti excelle dans cette partie didactique, & sa Préface seule suffiroit pour persuader qu'il a eu un véritable zèle pour l'instruction des Elèves de la Peinture. Cet Auteur est en même temps Peintre & Poëte, comme on le voit par la petite Pièce de Vers qui lui est adressée à la fin du Volume. Ce double mérite le rapproche encore de M. Watelet, qui manie également la Lyre & le Burin ; qui sait composer de beaux Vers & les décorer de Gravures agréables.

Nous suivrons tous les Chapitres (au nombre de XV.) du Livre de M. Zanotti ; & ce ne sera encore qu'une esquisse bien légère de ses sages & abondantes instructions. Un Ouvrage de ce mérite devroit être traduit en notre Langue, & passer dans les

mains de tous ceux qui ſe deſtinent, comme Artiſtes ou comme Amateurs, à ce bel Art de la Peinture.

Chapitre premier. *Des qualités néceſſaires à un jeune homme qui veut apprendre l'Art de peindre.* Comme il faut, en ce genre, ſe propoſer le plus parfait, les diſpoſitions naturelles du jeune homme doivent d'abord être conſidérées avec beaucoup de ſoin. On n'excellera jamais dans la Peinture, ſi l'on eſt né ſans le génie que cet Art exige. Liſez les vies des plus fameux Peintres, vous les verrez dès l'enfance donner des marques de l'inclination la plus décidée pour la profeſſion où ils s'engagerent dans la ſuite. Combien d'entre eux réſiſterent à leurs parents qui avoient d'autres vuës, & qui leur faiſoient enviſager les faveurs de la fortune dans d'autres états?

Qu'on ne nous dise point que Louis Carrache parut, dans ses premiéres années, ne donner aucune espérance du côté de la Peinture. Si son Maître Prospero Fontana, Peintre médiocre, lui reprocha sa prétendue lenteur, il y a toute apparence que Michel-Ange & Raphael en auroient jugé autrement; & que ce qu'on taxoit de stupidité dans Carrache, leur auroit paru une attention profonde aux bonnes régles & un desir réfléchi de la perfection.

M. Zanotti exige que l'Elève de la Peinture soit pourvu d'une santé ferme, d'un esprit bien fait, d'une vuë saine & perçante, d'un état de fortune médiocre. La pauvreté fait naître trop d'inquiétudes : le bien-être que procure l'opulence, arrête les efforts du génie. S'il falloit cependant opter entre les deux extrémités, notre Auteur croit que la pauvreté seroit

encore préférable aux richesses, parce qu'on a vu beaucoup de Peintres commencer par les épreuves de la plus dure indigence, & tirer parti de leur misère pour devenir de grands hommes ; au lieu qu'il n'arrive presque jamais que les grands talents sortent du sein de l'abondance. Au reste, pour encourager les Elèves à prendre l'essor, rien n'est plus à propos que de leur remettre sans cesse sous les yeux le beau de l'Art, *il decoro dell' Arte*, c'est-à-dire la noblesse de cette Profession, l'estime dont elle a joui chez les Grecs & chez les Romains, l'honneur qu'elle a fait aux Villes qui ont produit d'excellents Artistes, l'éclat que les beaux Ouvrages de Peinture donnent aux Palais des Princes & aux Edifices sacrés, les services qu'ils rendent à la Religion, &c.

CHAPITRE SECOND. *Du choix*

d'un Maître. Quoiqu'il y ait beaucoup de choses communes dans ce Chapitre, ainsi que, dans la plûpart des autres, les détails où entre l'Auteur sont néanmoins très-dignes d'attention par le bon sens & par l'ordre qui y regne. Ajoûtons-y les exemples que raproche toujours M. Zanotti : c'est ce qui intéresse particulièrement dans son Livre. Dans le choix d'un Maître, celui qui joint la pratique aux leçons, doit toujours être préféré. Qu'un Peintre, comme Louis Carrache, ait fait de très-bons Tableaux & de très-bons Elèves, je m'en rapporterai plus à lui, *dit notre Auteur*, qu'à ces savants Théoristes qui n'ont jamais rien exécuté, & qui n'ont enseigné personne. Louis Carrache a formé le Guide ; & le Guide, tout excellent qu'il étoit, n'a pas formé un Carrache. C'est donc le premier qui auroit eu ma confiance.

Chapitre troisiéme. *Devoirs de l'Elève envers le Maître.* Ceux du Maître ſont auſſi indiqués dans ce Chapitre. Si l'Elève doit être fidele, docile & reſpectueux, le Maître ſe picquera auſſi de ne le mener que par des routes ſûres. Il ne lui mettra en main que de bons modèles, rarement de ſes propres deſſeins : il vaut mieux l'attacher à ceux dont la réputation eſt faite & le mérite ſans équivoque. On louoit un jour le talent d'un jeune homme pour peindre la Perſpective ; & ſur ce qu'on diſoit qu'il n'avoit jamais été dans aucune Ecole, & qu'il s'étoit formé d'après les Ouvrages des anciens Maîtres, quelqu'un reprit qu'il ne falloit plus s'étonner que ce jeune Peintre fît ſi bien, *puiſque perſonne ne lui avoit appris à faire mal.*

Chapitre quatriéme. *De l'avantage de copier les Ouvrages*

des grands Maîtres. Ce Chapitre développe de plus en plus la doctrine du précédent. La Peinture a eu son point de perfection dans le XVI^e^ siècle ; c'est-là qu'il faut chercher des modèles. Et qu'on ne dise point que le *beau* est dans les Ouvrages de la Nature ; qu'il suffit de les consulter, & qu'on n'a pas besoin de prendre d'autres guides. Assurément la Nature renferme toutes les beautés, mais elle ne contient pas l'Art de les copier : la beauté chez elle n'est qu'existante, & nullement peinte : elle fournit bien des modèles, mais elle ne présente pas l'imitation. C'est la manière de rendre les charmes de la Nature qui forme la Science, & c'est cette Science qu'il faut apprendre de ceux qui s'y sont distingués. Choisissez toujours ce qu'il y a eu de plus célèbre. Michel-Ange ne se contenta pas des leçons & des exem-

ples de Dominique Ghirlandajo ſon Maître ; il étudia d'après d'autres Artiſtes plus excellents, ſurtout d'après Albert Durer ; & il copia auſſi les belles Statues Grecques qui ſont à Rome. Si Raphaël avoit borné ſes études à l'École de Pierre Pérugin, il ſeroit toujours demeuré dans la médiocrité. Son génie le porta aux Deſſeins de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, aux Antiquités de Rome ; & il devint le Chef & le Modèle de tous les Peintres. M. Zanotti s'étend beaucoup ſur les avantages qu'on retire de l'imitation des grands Maîtres. C'eſt par-là, *dit-il*, qu'on ſe remplit l'imagination de belles formes, qu'on prend l'habitude de donner à tout un air gracieux. Quelles têtes, *s'écrie-t-il*, que celles qu'on admire dans les Ouvrages de Raphaël, du Corrège, du Parmeſan, du Guide ! &c.

CHAPITRE CINQUIÈME. *Du Coloris.* Nulle partie de l'Art ne contribue plus que le Coloris à l'imitation du vrai. Les couleurs répandues dans les œuvres de la Nature en font l'agrément & le charme. Voyez les Plantes, les Fleurs, les Oiſeaux, ou plutôt tous les objets qui peuplent ce monde; quel ſpectacle préſenteroient-ils ſans la variété & l'éclat des couleurs dont ils ſont revêtus? Voilà ce que les grands Artiſtes tâchent d'exprimer dans leurs Tableaux. Le Corrège & le Titien ſont les Héros du Coloris. Il ont entendu parfaitement l'harmonie des teintes; ils en ont fait un ſi bel uſage dans les carnations qu'on prendroit leurs figures pour des êtres réels & animés. Imitez le coloris de chaque objet. Celui des enfants ne doit pas être celui des hommes faits; les herbes & les fleurs ont d'autres

nuances que les grands arbres &c. Mais ne chargez jamais le coloris au point d'éblouir les Spectateurs : il n'y a que les gens ſans goût & ſans connoiſſances qui ſe laiſſent ſéduire par cette illuſion de couleurs. Un Peintre de Florence, nommé Coſme Ruſcelli, en impoſa autrefois au Pape Sixte IV. par un amas d'or, d'azur d'outremer & de toutes les couleurs éclatantes qu'il put raſſembler dans un Ouvrage qu'il faiſoit au concours. Le Pontife, peu Connoiſſeur en Peinture, fut frappé de ce grand effet de lumières & de teintes éblouiſſantes : il donna le prix à Ruſcelli, qui ne méritoit au fond que des reproches.

Chapitre sixiéme. *Combien il eſt néceſſaire de s'appuyer ſur le vrai* & le naturel. Tous les bons Peintres travaillent toujours d'après un modèle qui leur rend le

vrai, qui leur préſente les belles formes de la Nature. Il ne ſuffit pas même de conſulter un ſeul modèle, ſouvent il faut s'en propoſer pluſieurs, afin de comparer, de choiſir, de modifier, de former, en un mot, des réſultats de tout ce que la Nature a de beau. Et quand on parle ici de *modèle*, on n'entend pas ſeulement ce qui concerne la figure humaine ; on comprend, dans cette régle, tous les objets de la Peinture. Les Carraches avoient, dans leur Académie, une multitude de choſes qui leur ſervoient de modèle dans l'occaſion ; & Frédéric Baroche s'étoit fait à Urbin un Cabinet rempli de tout ce qui pouvoit être imité dans l'exercice de ſon Art. M. Zanotti s'étend fort ſur l'objet de ce Chapitre, & il n'oublie pas les obſervations néceſſaires pour ſaiſir toujours la Nature dans le vrai & dans le beau,

ſans copier ſes défauts : c'eſt ce qu'il faudroit voir dans le Livre même.

Chapitre septiéme. *De la Théorie & de la Pratique.* Il faut joindre l'une avec l'autre, il faut donner à l'Elève de bons modèles à copier, quand ce ne ſeroit, comme on fait dans les premiéres leçons, que des exemples d'*yeux*, d'*oreilles*, de *bouches* &c. Et en même temps il eſt néceſſaire de lui rendre raiſon de tout, de ne corriger point ſes copies ſans lui expliquer le pourquoi du bon & du mauvais. L'Auteur rapporte ici les exemples de Raphael & des Carraches qui allierent, dès l'enfance, l'étude à la pratique, l'exercice à l'invention, la culture de l'eſprit aux opérations de la main.

Chapitre huitiéme. *De la Symétrie*, ou des Proportions. Les Grecs ont excellé en cette partie;

& les belles Statues Grecques qui ſubſiſtent ſont des modèles dont l'Artiſte doit s'aider dans l'exécution du beau, du vrai & du naturel. Ce fut là le grand objet de Raphaël : l'étude des proportions & l'imitation de l'antique l'occuperent ſans ceſſe : en ce point il l'emporta ſur Michel-Ange, & encore plus ſur le Corrège & ſur le Parmeſan. Ce n'eſt pourtant pas qu'on ne puiſſe s'écarter quelquefois de la rigueur des régles ; mais il faut que l'œil du Spectateur ne s'en apperçoive pas. *C'eſt un grand Art que de cacher l'Art qui s'écarte des régles.* Le Parmeſan eſt en défaut ſur cet Article. Pour donner plus de grace à ſes figures, il les rend quelquefois plus *ſveltes* qu'il ne convient, & tout le monde s'apperçoit qu'il outrepaſſe le naturel. L'Auteur avertit que les proportions ſont relatives à la qualité

des corps ; qu'on ne peint point un Athlète comme un Ganymède ; que l'Hercule de Farnèſe auroit eu mauvaiſe grace avec la figure d'un Danſeur ; & que la Venus de Médicis ne ſeroit point ce qu'elle eſt, ſi elle reſſembloit à un Gladiateur.

CHAPITRE NEUVIÉME. *De l'Anatomie.* C'eſt la Science de la diſpoſition & du mouvement des muſcles, relativement aux diverſes opérations du corps. Il ne s'agit pas pour un Peintre d'être ſavant dans l'Anatomie comme l'étoit le célèbre Morgagni, *le Raphaël des Anatomiſtes* ; il lui ſuffit, pour l'exercice de l'Art & pour bien rendre le vrai de chaque choſe, d'obſerver ce qui ſe paſſe dans l'extérieur des corps : une étude plus ample ne ſeroit que de pure curioſité. Rien ne fut plus ignoré que l'Anatomie dans ces ſiècles barbares, qui furent

disloquer des figures, & rien de plus. C'est une chose pitoyable que les Statues & les Tableaux qui précéderent l'époque de la renaissance des Arts & des Lettres. Tout y est sans ame, sans mouvement, sans imitation de la Nature, &c. Quel usage n'ont point fait de l'Anatomie, Michel-Ange dans son Jugement dernier, Raphaël dans ses Noces de Psyché, dans son Attila, son Héliodore, &c.

CHAPITRE DIXIÉME. *De la Perspective*. C'est elle qui enseigne à placer & à dégrader les figures de la manière qui convient pour représenter aux yeux la diverse distance des objets. Cette partie est essentielle à la Peinture ; & Léonard de Vinci la mettoit avant toutes les autres dans l'ordre de l'éducation des Elèves. On montre ici, par les bas-reliefs qui subsistent, que les

Anciens ont connu la Perſpective. On obſerve, en paſſant, que la Perſpective eſt comme l'ame de l'Architecture. On apprend néanmoins au jeune Peintre à ne pas tellement dépendre des régles de la Perſpective qu'il en ſoit gêné, & que ſon travail en devienne dur, ſec & déſagréable. C'eſt-là comme un principe général qui s'étend à tout, le Peintre doit obſerver les régles en Maître, non en eſclave. On ne termine point ce Chapitre ſans faire l'éloge du ſavoir de Raphaël dans la Perſpective. Toujours Raphaël ſe préſente à la mémoire & ſous la plume de M. Zanotti, parce que c'eſt le Légiſlateur en Peinture, & que ſes exemples équivalent à toute la Théorie qu'on peut recueillir des Livres.

Chapitre onziéme. *De l'Invention.* C'eſt-là ce qui fait le Peintre comme le Poëte. L'in-

vention eſt le fruit du génie, non de l'étude. L'invention eſt la découverte de tout ce qui ſert à faire bien connoître l'objet. Elle comprend & les attributs principaux & les acceſſoires ; elle s'étend à l'eſſentiel de la choſe, & aux ornements qui l'embelliſſent. Mais il faut que ces *acceſſoires* & ces *ornements* ſe concilient toujours avec le ſujet qu'ils contribuent à l'unité. Voyez comme Raphaël en uſe dans ſon Déluge univerſel ; comme toutes les parties de cette grande repréſentation concourent à faire voir la deſtruction totale du genre humain. Voyez dans le Joſeph vendu par ſes frères, comme toutes les attitudes des perſonnages tendent à manifeſter la barbarie de ſes frères dénaturés. Voyez dans l'Adoration du Veau d'or tout Iſraël coupable de cette impiété, & Moyſe qui briſe les Tables de

la Loi à la vuë d'une ſi grande prévarication. Tout parle, tout eſt animé dans cet immenſe ſujet, & tout ſe rapporte à la même idée, qui eſt l'action indigne & ſacrilège des Iſraelites. Il en eſt de même de la chûte de Jéricho &c. & le ſavoir qui regne dans tous ces excellents morceaux fait voir que Raphaël avoit étudié non-ſeulement les régles de ſon Art, mais celles de la bonne Littérature : exemple, *dit notre Auteur*, qui devroit être ſuivi de quiconque embraſſe l'Art de peindre.

CHAPITRE DOUZIÉME. *De la Diſpoſition.* Elle conſiſte à ſavoir placer & diſtribuer les objets partout où ils peuvent faire un bel effet. Il faut que l'objet principal frappe d'abord les yeux, mais il n'eſt point néceſſaire qu'il ſoit dans le lieu le plus éminent du Tableau, quelque part qu'on le

ſuppoſe, il ſera toujours bien s'il attache & fixe le Spectateur. Ainſi, dans la chûte de Jéricho ſous Joſué, l'œil découvre, avant tout, l'Arche du Seigneur, qui eſt la cauſe de ce grand miracle ; & cette Arche eſt néanmoins placée ſur un des côtés du Tableau, & même dans le lointain. S'agit-il de Joſué qui arrête le Soleil ? Ce Général eſt au milieu des combattants, on le croiroit perdu dans la foule des Hébreux & des Amorrhéens ; cependant on le diſtingue d'abord au coup-d'œil, tant il eſt vrai que le génie ſublime de Raphaël ſavoit pourvoir à tout, & qu'il avoit le talent de traiter tous les ſujets ſans ſe laiſſer gêner par aucune circonſtance. On ne peut faire le même éloge de Baſſan, ni du Tintoret, quoique d'ailleurs ſi excellents Peintres. Dans leurs grands ſujets, il arrive ſouvent que les perſon-

nages sont isolés, que les actions paroissent multipliés. L'Auteur donne des exemples, & fait ici une Critique dont les Connoisseurs jugeront.

CHAPITRE TREIZIÉME. *Des Passions.* On expose ici ce qui distingue principalement l'excellent Peintre du médiocre. Exprimer les passions, c'est le triomphe de la Peinture. L'étude de cette partie consiste à bien observer les mouvements que le corps reçoit de l'ame agitée & passionnée. C'est en traitant les passions que le Peintre & le Poëte ont, à peu-près, le même emploi, le même objet & le même travail. Ils expriment l'un & l'autre les affections de l'intérieur en saisissant les effets que ces affections produisent dans le corps. Mais le Poëte parle immédiatement à l'esprit, & le Peintre parle d'abord aux yeux. M. Zanotti cite en cet

endroit les plus violentes passions rendues par les chef-d'œuvres de la Sculpture & de la Peinture. Il nomme le Laocoon, cette Statue si célèbre par l'expression de la douleur & de la crainte la plus vive. Il fait mention de l'Enfant prodigue d'Annibal Carrache, & il en admire toutes les figures, surtout celle du Vieillard où l'on remarque si bien la tendresse paternelle, la satisfaction de revoir un fils expatrié si long-temps, la compassion de l'état déplorable où se trouve ce fils réduit à la plus extrême indigence. Le Prodigue de son côté est pénétré de la plus sincère componction pour avoir mené une vie libertine & offensé un si bon Père. Mais, *ajoûte notre Auteur*, quelle indignation ne causent point la mauvaise humeur & la jalousie du frère aîné! Ce magnifique Tableau a passé dans la belle Col-

lection du Palais Royal. M. Zanotti dit qu'avant de l'envoyer il le garda quelques mois chez lui, qu'il le fit voir à beaucoup de personnes, & que tous ceux qui le virent en furent touchés; preuve évidente, *conclut-il*, que les Tableaux qui rendent bien les sentiments de l'ame sont utiles à la Religion.

CHAPITRE QUATORZIÉME. *Du Costume.* C'est l'attention à bien étudier & à bien exprimer les convenances du temps, de la condition, de l'âge, des mœurs, des habits, des édifices &c. Michel-Ange a quelquefois manqué aux régles du *Costume.* Raphaël étant jeune ne fut pas d'une exactitude extrême sur ce point; mais il se corrigea dans la suite de l'âge. Rien de plus décent & de mieux ordonné que la sainte Famille qu'il peignit pour le Roi François I. Il én est de même du

Tableau de la *Transfiguration*, ce chef-d'œuvre de l'Art, où tout est approprié à l'objet, où les draperies sont si bien ménagées, si naturelles & si élégantes &c. au contraire Paul Veronèse s'est extrêmement oublié dans cette partie de l'Art. En représentant les Noces de Cana, il habille ses figures à la Venitienne, il place dans les fonds une Architecture magnifique, il distribue sur les tables des vases qui auroient pu figurer aux noces de Cléopâtre & de Marc-Antoine. Voilà des défauts de convenance trop visibles & trop choquants. Il n'y a que l'excellence du pinceau de Paul Veronèse qui puisse adoucir un peu les reproches que ce grand Peintre a mérités par des écarts si contraires à la raison.

Chapitre quinziéme. *De la Grace.* Elle résulte de l'union des beautés qui sont, comme de

concert, tout leur effet ſur l'œil du Spectateur. La grace, à proprement parler, ne dépend point des préceptes. Ce qu'on peut recommander en général, c'eſt d'éviter les contraires, c'eſt de proſcrire l'affectation qui eſt l'ennemi mortelle des graces. Un pinceau gracieux eſt le don de la Nature & la récompenſe de l'imitation des grands Maîtres. La grace eſt de tous les ſujets. La Venus de Médicis eſt gracieuſe, & l'Hercule de Farnèſe a le même avantage, quoique le ſujet ſoit d'un caractère fort différent. Raphaël ſut mettre de la grace partout, ſans excéder jamais en ce point. Combien de Peintres, à force de vouloir être gracieux, tombent dans l'affectation! S'il s'agit de peindre une belle Vierge, ils en feront une Artemiſe ou une Caſſandre, ils peindront un S. François avec ſa Croix, dans

l'attitude d'un Paladin qui va courir la lance. Ce Chapitre ſur la Grace eſt plein de bon ſens & d'inſtruction : & nous répétons que c'eſt-là en général le caractère de tout cet Ouvrage. On n'y remarque ni théorie profonde, ni ornements de ſtyle ; mais beaucoup de méthode, de clarté & de zèle pour l'éducation des jeunes Peintres. Si quelqu'un le traduit en notre Langue, on peut l'inviter à joindre aux exemples des Ecoles d'Italie, ſi ſouvent cités par M. Zanotti, quelques-uns des plus beaux traits de notre Ecole de France.

ARTICLE XLII.

*RÉPONSE DE M*** à la Dissertation insérée dans ces Mémoires au mois de Février 1760, pag. 409 & suiv. sur la grande année de 600 ans dans Josephe.*

MONSIEUR de Mairan, dans ses Lettres au Père Parennin, reproche à feu M. Goguet de n'avoir présenté, dans ce qu'il a dit de la grande année ou période de 600 ans dont parle Josephe, que des équivoques & des Paralogismes. Les liaisons que j'ai eues avec ce savant Magistrat, m'ont fait croire que je devois examiner cette censure ; & j'ai fait voir par un écrit qui a été inséré dans l'Année Littéraire 1759, Tome VII. Lettre 14,

p. 330, que M. Goguet n'a rien avancé, à cet égard, qui ne fût conforme aux régles exactes du raisonnement & de la bonne Critique. Cet écrit a donné lieu à une Dissertation imprimée dans les Mémoires de Trévoux au mois de Février dernier (p. 409,) dont l'Auteur le P. G. D. L. assûre que, sans avoir un ami à défendre, *ni un adversaire à combattre*, il entre en lice pour l'intérêt seul de la vérité. Je vais uniquement, pour ce même intérêt, faire sur sa Dissertation quelques observations capables, comme je le crois, de terminer toute cette controverse.

Dans la réfutation de la censure de M. Goguet, j'avois établi principalement trois propositions.

La premiére & la plus essentielle étoit que Josephe n'a point attribué aux Patriarches, avant le Déluge, l'invention ni l'usage d'une

période de 600 ans. Je dis que cette propoſition étoit la plus eſſentielle, parce que tout le ſyſtême de M. de Mairan ſur l'Antiquité du monde roule ſur la ſuppoſition que les Patriaches, avant le Déluge, l'avoient découverte & s'en ſervoient.

Ma ſeconde propoſition eſt qu'il n'eſt rien moins que certain que la période de 600 ans, dont parle Joſephe, ſoit une période luni-ſolaire.

La troiſième, enfin que M. Goguet a pu, ſans abſurdité ou plutôt avec beaucoup de vrai-ſemblance, regarder cette période comme le Néros des Chaldéens.

Quant à la premiére de ces propoſitions, l'Auteur de la Diſſertation, ſans la nier ni la combattre, ſuppoſe perpétuellement le contraire comme une choſe donnée, & part de cette ſuppoſition comme d'un principe ſur

lequel il n'y a point de difficulté.

Sur la ſeconde, il entreprend de prouver que M. Caſſini a eu raiſon de traiter la grande année de Joſephe comme une période luni-ſolaire, &, à cette occaſion, il me reproche de taxer mal-à-propos M. Caſſini, d'avoir fait dire à Joſephe ce qu'il n'a point dit, ou de n'avoir pas entendu cet Hiſtorien, parce que, ſelon lui, quoique ce qu'a ſoûtenu M. Caſſini ne ſoit qu'une hypothèſe, c'eſt cependant une hypothèſe qui ſort néceſſairement du récit de l'Hiſtorien Juif.

J'obſerverai, à cet égard, que M. Caſſini a dit deux choſes que le P. G. affecte de confondre; l'une qui n'eſt fondée qu'en conjecture & en préſomptions, eſt que la grande année de 600 ans dont parle Joſephe, étoit luni-ſolaire : l'autre, que le ſavant

Astronome donne pour un fait attesté par l'Historien Juif, est que les anciens Patriarches connoissoient une grande année de 600 ans. C'est à cette dernière seule & à ce fait prétendu, attesté par Josephe, que se rapporte ce que j'ai avancé que M. Cassini faisoit dire à Josephe ce qu'il n'avoit pas dit, ou qu'il n'avoit pas entendu cet Historien. Il est certain, en effet, que Josephe n'a point dit, & qu'on ne peut inférer de son récit en aucune sorte que les anciens Patriarches connussent la grande année de 600 ans; du moins je l'avois soûtenu, dans ma premiére proposition, qu'il auroit fallu par conséquent réfuter pour montrer que j'avois tort de penser que M. Cassini s'étoit trompé. On ne l'a pas réfutée, on ne l'a pas même attaquée. Elle subsiste donc en son entier, & tant qu'elle subsistera, il fau-

dra bien dire que M. Caſſini a prêté à Joſephe ce qu'il ne dit pas, ou qu'il n'a pas entendu cet Hiſtorien.

Pour l'opinion par laquelle il prend la grande année de Joſephe pour une période luni-ſolaire, voici comment je m'en étois expliqué : *On peut bien, ſans doute, préſenter cette idée comme une conjecture, & l'admettre tant qu'il n'en réſulte rien d'abſurde & de contraire à des faits prouvés & reçus. Je n'objecte donc ici à M. de Mairan autre choſe que de la propoſer comme un principe conſtant & hors de toute atteinte, & d'en faire la baſe fondamentale d'un ſyſtême, par lequel il prétend réformer nos plus ſaines & nos plus communes opinions ſur l'Hiſtoire & la Chronologie.*

Je ne croyois pas cette façon de penſer ſuſceptible d'être cri-

tiquée ; cependant elle n'a pas ſatisfait l'Auteur de la Diſſertation, il veut que l'on rende un hommage abſolu & ſans réſerve à l'hypothèſe de M. Caſſini, & que l'on reconnoiſſe qu'elle ſort *néceſſairement* du récit de Joſephe ; car une période, *dit-il*, citée en preuve des progrès de l'Aſtronomie, doit être une combinaiſon des mouvements du Soleil & de la Lune. Mais il n'y a pas, ce me ſemble, aſſez réfléchi.

1°. Joſephe ne cite point la période de 600 ans en preuve des progrès de l'Aſtronomie, mais ſuppoſant les progrès de l'Aſtronomie comme une choſe conſtante & reconnue, il tire de ces progrès une preuve de la longue vie des hommes, parce qu'il juge que, pour les faire, il a fallu plus de 600 ans, & il le juge, parce que 600 ans ſont la durée d'une

grande année, c'eſt-à-dire, d'une année dans le cours de laquelle il croyoit avec les Chaldéens qu'arrivoient toutes les variations dont certains phénomènes céleſtes ſont ſuſceptibles.

2°. Quand la grande année de 600 ans dont il s'agit, ſeroit citée en preuve des progrès de l'Aſtronomie, il ne s'enſuivroit point *néceſſairement* qu'elle fût une combinaiſon des mouvements du Soleil & de la Lune, parce qu'elle peut être également bien le réſultat d'autres mouvements, d'autres révolutions qui n'auroient aucun rapport au concours du Soleil avec la Lune, ou plutôt parce qu'il s'agit, ſuivant toutes les apparences, d'une grande année Chaldéenne, & que nous ſavons, par le témoignage exprès de Cenſorin, que les Chaldéens ne régloient point leurs grandes années ſur les mouvements com-

binés du Soleil & de la Lune, mais ſur d'autres obſervations : *Non ad Solis & Lunæ curſus ſed ad certas alias obſervationes habent accommodatum.* Je l'avois dit dans mon précédent écrit, & ſi l'Auteur de la Diſſertation y avoit voulu faire quelque attention, il ſe ſeroit, ſans doute, épargné bien des raiſonnements faux ou inutiles.

Il n'eſt donc vrai en aucune ſorte que l'hypothèſe qui prend la grande année de Joſephe pour une période luni-ſolaire, *ſorte néceſſairement* du récit de cet Hiſtorien, & j'ai eu raiſon de n'y voir qu'une ſimple conjecture que l'on pouvoit admettre, mais dont on ne pouvoit pas argumenter contre des opinions reçues & ſoûtenues des ſuffrages les plus reſpectables.

J'aurois, *dit-on*, mieux fait de dire avec l'énergie de M. de

Mairan : *Il ſuffit qu'une pareille période ait été nommée, elle a exiſté.* Je ſens, comme le P. G. *l'énergie* de ces mots ; mais quelle en eſt ici l'application ? car je prétens d'un côté que cette période n'a point été nommée ; & de l'autre, il ne s'agit pas ſimplement de ſavoir ſi celle qui a été nommée a exiſté, mais ſi elle a exiſté avant le Déluge.

J'ai ſoûtenu, & je ſoûtiens encore qu'il eſt fort douteux qu'elle ait été nommée, parce que rien ne la caractèriſe plutôt que toute autre dans l'Auteur où on croit trouver ſon nom. Cet Auteur parle bien, en effet, d'une période de 600 ans, mais il n'en marque uniquement que la durée, & n'en dit pas un mot de plus, & M. de Mairan convient que toute période à laquelle on a donné 600 ans, n'eſt pas pour cela ſeul la période luni-ſolaire

de 600 ans trouvée par M. Cassini ; témoin le Neros.

J'ai soûtenu, & je soûtiens encore que celle que Joseph a nommée a existé, mais que Joseph n'a point dit qu'elle eût existé avant le Déluge, ni rien qui le donne à entendre. Il la cite, en effet, seulement comme une preuve de ce qu'il suppose qu'il faut 600 ans pour perfectionner l'Astronomie, supposition de laquelle il conclut que les anciens Patriarches qui avoient perfectionné l'Astronomie, avoient dû vivre 600 ans. Or il n'y certainement rien dans un pareil raisonnement qui signifie, ni d'où l'on puisse inférer de près ni de loin que l'usage de la grande année étoit connu & établi avant le Déluge chez les anciens Patriarches.

Je passe à ma troisième proposition qui est que M. Goguet

a pu, sans absurdité ou même avec beaucoup de vrai-semblance, prendre le Neros des Chaldéens pour la période que Josephe avoit en vuë. J'ai fondé cette proposition sur ce que le Neros des Chaldéens étoit, suivant les seuls témoignages qui nous le fassent connoître, une période de 600 ans, & sur ce que la grande année de Josephe étant aussi de 600 ans, & étant, suivant toutes les apparences, une période Chaldéenne, rien n'étoit plus naturel & plus probable que de penser que c'étoit le Neros que Josephe avoit en vuë. Si l'on découvroit par la suite, ce que je ne pense pas, que les 600 ans, dont le Neros étoit composé, ne fussent pas des années solaires telles que Josephe les suppose, tout ce qui suivroit de-là, seroit que Josephe se seroit trompé en les prenant pour des années de ce genre, &

il ne s'en ſuivroit pas qu'il fut abſurde de croire que c'eſt le Neros que cet Hiſtorien a entendu par ſa grande année de 600 ans.

Je pourrois, après cela, me diſpenſer d'entrer dans les détails auxquels l'Auteur de la Diſſertation s'eſt livré ſur le Neros & quelques autres périodes Chaldéennes, ſi l'amour qu'il témoigne pour la Science des temps, ne m'engageoit à lui communiquer quelques remarques que j'ai faites à ce ſujet.

Nous ne connoiſſons, comme il l'a très-bien obſervé, les périodes dont il s'agit, que par quelques fragments des Hiſtoriens de Babylone que nous a conſervé George le Syncelle, & tout ce que nous apprenons par ces fragments eſt que les Chaldéens donnoient 60 ans au Soſos (*Soſſos*

ou Saos*) comme l'écrit Hésychius, 600 au Neros, & 3600 au Saros.

Deux ſavants Moines, Anianus & Panodore, ne pouvant concilier ces périodes avec la Chronologie des Livres ſaints, avoient eſſayé de les y ajuſter en prenant les années qui les compoſent pour des jours.

D'autres voulant identifier la durée que les Septantes ont mis entre la Création & le Déluge, qui eſt de 2242 ou 2262 ans avec les 120 Saros, que les Hiſtoires Chaldéennes comptoient depuis Alorus, premier Roi de

* Σαως, il l'interprète Ηλιος: ſa racine eſt שעה *inflammavit*, *accendit*, *irradiavit*. Ce mot eſt encore en uſage dans preſque tout l'Orient, pour ſignifier heure. Les Arméniens le prononcent *Schauch*, ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de *Soſſos*.

Babylone,

Babylone, jusqu'au Déluge de Xisuthrus, ont évalué les Saros à 18 ans, & 8 ou 10 mois, à 231 ou 233 lunaisons : c'étoit-là l'explication qu'on en trouvoit dans un Article du Suidas, qui est extrêmement altéré, que Custer a essayé de restituer, & sur lequel quelques Modernes ont bâti le systême qui prend le Sare pour la période du retour des éclipses.

L'Auteur de la Dissertation s'ouvre une nouvelle route. Selon lui, les années qui composent les Saros sont des mois qu'il appelle, je ne sais trop pourquoi, luni-solaires, alternativement de trente & de trente-un jours. Soixante de ces mois font, à ce qu'il suppose, 62 lunaisons ; 600 en font 619, & 3600 en font 3711. Le premier défaut de cette hypothèse est d'être toute d'imagination, & de n'avoir pas le moindre fondement, le moindre appui

dans ce que nous ſavons de la manière dont les Chaldéens diviſoient & comptoient les temps.

Un ſecond défaut eſt de donner de prétendues périodes, dont aucune ne s'ajuſte bien ni au cours du Soleil, ni au cours de la Lune, pour des périodes combinées, ſur le cours de ces deux Aſtres, par des hommes qui faiſoient leur principale étude de l'Aſtronomie, depuis les premiers âges du monde.

Enfin j'avoue que je ne comprends rien aux calculs que propoſe l'Auteur de la Diſſertation : car, par exemple, il me ſemble qu'il s'en faut de plus de 218 jours que 3600 mois luni-ſolaires, tels qu'il les ſuppoſe, ne conviennent avec 3711 lunaiſons ; mais peut-être, je me trompe, ou peut-être auſſi y a-t-il quelque faute d'impreſſion en cet endroit, dont je ſuis bien éloigné de vouloir ici

tirer avantage. Quoi qu'il en soit, voici encore d'autres notions sur les années & les Périodes Chaldéennes que je soumets au jugement des Savants.

Les Chaldéens régloient leurs années sur le cours du Soleil, & les divisoient en 12 parties ou mois, suivant les 12 Signes du Zodiaque que cet Astre parcourt dans sa révolution annuelle. C'est Diodore de Sicile qui nous en assûre formellement. L. 2, p. 85.

Comme ils faisoient leurs mois solaires tous égaux de 30 jours, les 12 ne leur donnoient que 360 jours ; mais, pour rattrapper le cours du Soleil qui a 365 jours & environ 6 heures, ils se servoient d'intercalations qu'ils disposoient comme je vais dire.

1°. Ils intercaloient 5 jours tous les ans. Je suis bien trompé si ces 5 jours n'étoient pas ceux de la Fête des Sacées : le nom

de cette Fête, qui peut signifier repos & les réjouissances auxquelles elle étoit consacrée, me confirment d'autant plus dans cette pensée, que je vois que les Perses & d'autres Peuples célèbroient les jours Epagomènes par une Fête toute semblable. La sixième intercalation de ces 5 jours leur donnoit un mois complet tous les six ans.

2°. Ils intercaloient trois jours de plus, c'est-à-dire, outre les 5 de l'intercalation ordinaire, tous les 12 ans : la dixième intercalation de ces trois jours leur donnoit un mois complet au bout de 120 ans.

Si la révolution solaire étoit précisément de 365 jours & 6 heures, les 120 ans ainsi arrangés leur auroient donné une période solaire parfaite, mais il s'en faut de quelques minutes qu'il n'y ait exactement 6 heures au bout des

365 jours. C'eſt pourquoi, nous qui intercalons un jour entier tous les 4 ans, nous ſommes obligés tous les 100 ans d'omettre notre intercalation pour revenir au cours du Soleil. Par la même raiſon, les Chaldéens retranchoient 12 heures ſur leurs intercalations tous les 60 ans. Ce retranchement leur regagnoit 5 jours, ou une intercalation ordinaire en 600 ans, & enfin un mois entier en 3600 ans, & les 3600 ans leur faiſoient par conſéquent une période de jours & de mois complets, qui ramenoit, dans leur hypothèſe *, le Soleil au même point où ils l'avoient trouvé, au commencement de cette période.

C'eſt-là, ſelon moi, toute la

* Cette hypothèſe donnoit à l'année tropique 365 jours, 5 heures, 48 minutes.

charpente, ſi l'on peut ainſi parler, du ſyſtême Chaldéen touchant l'année ſolaire. Le plan en eſt ſi ſimple & ſi naturel, que je ſuis étonné qu'il n'ait pas encore été obſervé. On y voit les fondements de leurs périodes les mieux connues, j'appelle ainſi celle de 12 ans & celle de 120 ans. Il n'eſt pas douteux qu'elles étoient purement ſolaires. On y voit auſſi les fondements de leurs périodes de 60 ans, de 600 & de 3600, & la relation qui étoit entr'elles. Si l'étymologie que M. Fourmont a donnée des mots Soſos, Néros & Saros* eſt vraie, comme je n'en doute point, on pourra dire qu'on appelloit la premiére *horaire*, parce qu'on regagnoit des heures; la ſeconde *diurne* ou *de jours*, parce qu'on y regagnoit

* Réflexions ſur l'Hiſtoire des anciens Peuples, Tome II. p. 475.

des jours ; la troisième *de mois*, parce qu'on y regagnoit un mois.

Enfin on y voit que la période de 600 ans étoit, pour ainsi dire, le complément de la doctrine Chaldéenne sur la mesure du cours du Soleil, & le dernier résultat de leurs observations, & c'est-là plus que probablement la raison pour laquelle Josephe a cru que les anciens Patriarches n'auroient pû parvenir à une théorie parfaite du cours du Soleil s'ils n'avoient vécu au moins 600 ans.

Tout cela cependant ne m'empêche pas de penser, en même temps, que les Ecrivains Chaldéens, soit Astronomes, soit Historiens, désignoient souvent, sous le nom de ces périodes d'années, des périodes de jours ou de mois; soit parce qu'ils étoient dans l'usage de confondre dans leur style emphatique & mystérieux les mots

de jour, de mois, de saison & d'année; soit parce qu'ils empruntoient de-là une partie de l'obscurité & du merveilleux, sans lesquels ils n'exposoient presque jamais les faits les plus simples & les plus communs au Vulgaire & aux Etrangers; soit enfin par toute autre raison qu'on voudra imaginer.

Je crois, par exemple, avec Anianus & Panodore que les *Saros*, Néros & *Sossos*, employés dans l'Histoire Chaldéenne des premiers temps, ne sont que des périodes de jours, mais ce sont-là des points qui demanderoient de très-grandes discussions, & ce n'en est ici ni le temps, ni le lieu.

Il me semble que le P. G. n'a pas raison de prétendre que le Syncelle, en nommant solaires les années employées par les Historiens de Babylone dans une par-

tie de leurs récits, fourniſſe une preuve déciſive que les Saros, Néros & Soſos, qu'ils employoient dans l'autre, fuſſent des révolutions lunaires ou luni-ſolaires. Le Syncelle, à ce que je crois, n'appelle les premiéres ſolaires, que pour mieux caractériſer des révolutions annuelles du Soleil, telles qu'on les entend communément par le mot d'année, & les oppoſer à des périodes ou cycles dont il ignoroit la nature & la valeur.

Je ne puis me diſpenſer d'avertir le P. G. D. L. qu'il fait dire au Syncelle & à Euſthate ſur les Rois Chaldéens, tout le contraire de ce qu'ils diſent dans les paſſages qu'il en rapporte.

Il fait dire au premier que Polyhiſtor, dans ſon Hiſtoire, *ne faiſoit plus uſage du Saros, du Néros & du Soſos, & commençoit à compter par années ſolaires,*

dès que les Chaldéens commencerent à regner dans la Babylone. Comme si Polyhistor n'avoit admis des Rois Chaldéens à Babylone qu'après un certain temps.

Voici ce que dit le Syncelle : *Alexandre Polyhistor recommence après le Déluge la suite des Rois* CHALDÉENS *& Médes, & mesure par Saros, par Néros & par Sossos les Regnes de 86 Rois* CHALDÉENS * *& Médes qu'il dit avoir regné 34080 ans, c'est-à-dire neuf Saros, deux Néros & huit Sossos..... Après ces 86 Rois,* (ici il y a quelques mots ** auxquels l'alté-

---

* Il y a lieu d'être étonné que le P. G. en rapportant ce même passage à la page 420, y ait supprimé le nom des Chaldéens.

** Ces mots, dans l'Edition du Louvre, sont *δεύτερον μὲν Χαλδαίων βασιλέων εὔηχοι ὃ ϰ̀ χομασβήλυ πδ́ δὲ Μήδων.* J'ajoûterai, pour la satisfaction de ceux

ration manifeste du Texte ne permet de donner aucun sens,) *Polyhistor place Zoroastre & les sept Rois Chaldéens qui l'ont suivi, & le fait regner 190 ans solaires, sans employer les Saros, les Néros & les Sossos, &c.*

Quant à Eusthate, le P. G. lui fait dire *que les Chaldéens commencerent à regner quatorze générations avant Ninus.* Or Eusthate dit au contraire dans l'endroit cité, *que les Chaldéens prirent leur nom d'un certain Chaldæos, qui étoit le quatorzième après Ninus :* Χαλδαῖοι κλή-
[illegible]

qui s'occupent de ces recherches, que, dans un Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, on lit δύο au-lieu de δεύτερον, & ἐυηχοίν, au-lieu de εὔηχοι ἐ : ce qui rétablit ce Texte, & lui donne un sens fort clair, qui est : *Après ces 86 Rois dont deux, Euechoius & Chomasbelus, étoient Chaldéens, & les 84 autres Mèdes, Alexandre Polyhistor, &c.*

θεντες ἀπὸ τινος Χαλδαίου ὅν φασι τέταρτον ἐπὶ δέκα ἦγεν τεσσαρεσκαιδέκατον βασιλέα META *Νῖνον γενόμενον.*

Je suis fort obligé au P. G. des avis qu'il me donne sur ce que j'ai dit en passant du nom de la terre Sériadique ou Seriade, où Josephe place les Colonnes des enfants de Seth. Je ne vois pas cependant encore que je me sois trompé. Je crois bien qu'il a consulté un Texte Grec, collationné sur des Manuscrits de la Bibliothèque Palatine, & je vois encore que ce Texte est tout simplement celui des anciennes Editions, dont le frontispice porte en effet qu'on en a revu le Grec sur les Manuscrits de cette fameuse Bibliothèque ; mais je vois en même temps, dans les Editions plus nouvelles de Bernard & de Hudson, ou d'Havercamp, que ces savants

Hommes, après Casaubon, Vossius, Marsham, Roland &c. ont décidé qu'on devoit lire *σηρίαδα* ou *σιρίαδα*, & même que Bernard a averti que l'*υ* du mot *συρίαδα*, qu'on lit dans les précédentes Editions, ne s'y étoit fourré que *ex correctione cujusdam Scioli sive Scholastici.*

N. B. A l'occasion de cet Article; il faudra reprendre celui qui a été inséré dans nos Mémoires de Février dernier. Nous avons admis l'un & l'autre avec une pleine & entière impartialité. Nous honorons les Auteurs de ces diverses opinions, & l'on sait d'ailleurs comment nous avons rendu justice au savant Ouvrage de feu M. Goguet, & aux excellentes Lettres de M. de Mairan au P. Parrenin.

ARTICLE XLIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE FLORENCE.

ON publie dans cette Ville le VIII^e Tome *in-4°.* des Notices Historiques concernant les Eglises de Florence : *Notizie Istoriche delle Chiese Fiorentine divise ne' suoi Quartieri*, Ouvrage du Pere Joseph Richa, Jésuite. Cet Auteur compte exécuter toute son entreprise en 10 vol. du même format *in-4°*. On voit quelques Planches dans ce VIII^e Tome, qui a paru sur la fin de l'année derniére.

Trattato degli ſcrupoli, delle loro cauſe, ſpecie, conſeguenze, rimedi generali e particolari : *Traité des ſcrupules, de leurs cauſes, de leurs eſpèces, de leurs ſuites & des remedes qu'il faut employer pour les guérir, &c.* (in-12.) C'eſt la Traduction d'un Ouvrage François ſur cette matière.

Diſſertazioni e Lezioni di ſacra Scrittura, publicate da Alfonſo Niccolai della Compagnia di Geſu &c. Libro della Geneſi, Tomo terzo, &c. *Diſſertations & Leçons ſur la ſainte Ecriture, &c.* Tome III^e^ ſur la Genèſe. (in-4°.) Il y a onze Diſſertations ou Leçons dans ce Tome, & l'Auteur n'en eſt pas encore au Déluge. A la tête du Volume, il a mis la Traduction Italienne du beau Diſcours préliminaire qu'on voit au premier Tome de la grande Bible, commencée d'Imprimer à la Haye en *Avril*, 1760. I. vol.

1743. Ouvrage, comme on sait, de M. Chais. Le Traducteur Italien a cru que ce Livre étoit né en Angleterre, parce qu'on y fait profession de suivre principalement les Commentateurs Anglois; mais M. Chais est Pasteur à la Haye & écrit en François, qui est sa Langue maternelle.

DE LIVOURNE.

Il Bibbiena, o sia il Ministro di Stato, delineato nella vita del Cardinale Bernardo Dovizi da Bibbiena, dal Dottor Angelo Maria Bandini, &c. *Le Ministre d'Etat, représenté dans la vie du Cardinal Bernard Dovizi de Bibbiena* (en Toscane) (*in*-4°. pag. 67.) Le Cardinal Dovizi naquit en 1470 & fit sa fortune chez les Medicis; il fut Secrétaire de Laurent le Magnifique, Chancelier de Pierre son fils, Précepteur & Gouver-

neur de Jean, qui devint depuis Pape, ſous le nom de Leon X. & qui fit Dovizi Cardinal. Celui-ci mérita plus d'éloges en qualité de Miniſtre d'Etat & d'Homme de Lettres, qu'en qualité d'Eccléſiaſtique & d'Evêque. Il mourut en 1520, du poiſon qu'on lui donna pour punir ſa perfidie & ſon ambition. C'eſt l'Hiſtoire de ce perſonnage que M. l'Abbé Bandini donne au Public.

DE PALERME.

Memorie per ſervire all' Iſtoria letteraria di Sicilia, &c. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire littéraire de Sicile.* (In-8°. Tome ſecond.) Il y a beaucoup d'Anecdotes dans ces Mémoires; & c'eſt-ce qui en fait deſirer la ſuite.

ALLEMAGNE.

DE MANHEIM.

JOURNAL DES JOURNAUX, ou Précis des principaux Ouvrages périodiques de l'Europe. *Par une Société de Gens de Lettres.* (Format *in*-8°. onze feuilles ou 176 pages.) Ce nouveau Journal s'annonce assez par son titre. Il *forme un ensemble des principaux Ouvrages périodiques, & il présente sous un même point de vuë ce qu'ils ont d'agréable & d'intéressant dans les Sciences & dans les Arts.* Les avantages de cette entreprise sont sensibles. 1° Personne aujourd'hui ne peut lire tous les Journaux de l'Europe, ils sont trop multipliés : voici une Société de Gens de Lettres qui se charge de ce soin, quoiqu'elle n'embrasse pourtant pas encore l'universalité

des détails ; car elle ſe borne aux *principaux Ouvrages périodiques* ; mais ceux-ci ſont encore très-nombreux, & la liſte qu'on en voit ici effrayeroit un Lecteur ordinaire. 2° Les Journaliſtes ne s'accordent pas toujours dans les jugements qu'ils portent des Ouvrages. Cet accord parfait eſt moralement impoſſible : fuſſent-ils tous de la plus grande impartialité, ils ne peuvent voir tous du même œil, & les différences de leurs ſuffrages ſont peut-être auſſi une variété agréable dans la République des Lettres. La Société de Manheim entreprend de concilier ces Meſſieurs, quand cela eſt poſſible, & de montrer les raiſons de leur oppoſition quand ils ſont inconciliables. 3° Il ſe perd tous les jours quantité de petites productions en tout genre d'Arts & de Sciences. Le Journal des Journaux recueillera ces richeſſes fu-

gitives & en fera présent au Public. On donnera tous les 15 jours un Volume, c'est-à-dire un *Ordinaire* de onze feuilles, & du prix de 20 s. monnoie de France; le tout 24 liv. par an, & pour les Souscripteurs. *L'adresse est à M. Hetner, Directeur de la Correspondance en son Bureau, sous les Arcades, proche la Douanne à Manheim.*

Nous avons lu les trois premiers Cahiers de ce Journal, & ils nous ont paru conformes au plan, sagement & agréablement écrits; joignant le suffrage des autres Journalistes au jugement particulier de la nouvelle Compagnie de Manheim. Ainsi c'est *Journal des Journaux*, & *Journal* des Livres mêmes. Il faut souhaiter que cette Nouveauté se soûtienne sur ce ton de probité, d'exactitude, d'impartialité; & qu'elle mérite de plus en plus la protection de S. A. S.

& Electorale à qui elle eſt dédiée.

DE LEIPSIK.

Antonii Guillelmi Plazii Botanices in Academia Lipſienſi Publici Profeſſoris Ordinarii de jucundis morborum cauſis Diſſertationes ſeptem. (*In*-4°. pag. 207.) *Sept Diſſertations de M. Plazz, ſur les cauſes agréables des Maladies, &c.* Ces ſept Diſſertations roulent, en effet, ſur des ſujets dont s'amuſent les hommes, ſans trop conſidérer les maladies qui peuvent en être la ſuite. I. *De Tabaco ſternutatorio.* II. *De potus Cafe abuſu noxio.* III. *De morbis ex munditie intempeſtivâ.* IV. *De munditiei affectatæ incommodis.* V. *De morbis ex oblectamentis.* VI. & VII. *De oblectamentorum incommodis.*

FRANCE.

De Besançon.

On publie le ſecond Tome des *Mémoires ſur la Langue Celtique* par M. Bullet, Profeſſeur Royal de Théologie & Doyen de l'Univerſité de cette Ville, des Académies de Beſançon, de Lyon, & Aſſocié de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. Ce Volume, comme le premier, eſt *in-fol.* plein de recherches, & contient la premiére Partie du Dictionnaire Celtique.

De Caen.

Hiſtoire Eccléſiaſtique de la Province de Normandie, avec des Obſervations critiques & hiſtoriques (2 vol. in-4°.) L'Auteur qui eſt Docteur de Sorbonne & Curé en

Normandie, a fait des recherches immenſes pour ſon Ouvrage. Il eſt à deſirer qu'il puiſſe le finir. Ces deux premiers Tomes ne comprennent que les dix premiers ſiècles de l'Egliſe.

De Lyon.

Almanach de la Ville de Lyon, *&c.* (in-8°.) chez Aimé Delaroche aux Halles de la Grenette. Nul Almanach particulier de Province ou de Ville, n'eſt auſſi détaillé que celui-ci. On y a joint une *Deſcription par ordre alphabétique des Villes*, *Bourgs*, *Villages*, *Seigneuries*, *Fiefs*, *Rivières*, *Montagnes des Provinces de Lyonnois*, *Forez & Beaujolois*, le tout fort bien diſtribué. On trouve des Exemplaires de ce Livre à Paris, chez Deſaint & Saillant vis-à-vis le Collége de Beauvais. (prix 3 livres broché.)

Avril, 1760. I. vol.

Le même Libraire, Aimé Delaroche, distribue un Volume, intitulé, *Lettres sur la Danse*, (in-12.) belle Edition & bon style. Il seroit à souhaiter que l'Auteur, M. Noverre, ne parût pas donner à ce sujet, une importance qu'il ne peut avoir. Les Libraires de Paris *Desaint & Saillant*, *rue S. Jean de Beauvais*; *Durand*, *rue du Foin*; *Lambert*, *près la Comédie Françoise*, ont des Exemplaires de cette Nouveauté.

DE PARIS.

Barbou, rue S. Jacques aux Cigognes, publie des *Tables Géographiques*, pure & simple nomenclature, mais bien digérée. Ce petit Livre *in*-12. est comme la clef des Cartes de Géographie.

Le même, a mis au jour une nouvelle Edition du *Quint-Curce* *de*

de Vaugelas, avec le Latin vis-à-vis, & les *Supplements de Freinſhemius*, traduits par M. l'Abbé Dinouart ; le tout formant 2. vol. *in*-12. bien imprimés.

On trouve chez le même Libraire *les Œuvres de Santeuil*, 2. vol. *in*-12. avec la Traduction des Hymnes en Vers François, dont nous parlons dans le dernier Volume de nos Mémoires.

Enfin il eſt ſorti des mêmes Preſſes un très-petit Volume fort joliment imprimé & conditionné, contenant l'*Office de la ſainte Vierge en François*.

On diſtribue l'agréable Eſtampe du *Père de famille qui lit la Bible à ſes Enfants*. Ce ſujet a été gravé, ſous la direction du célèbre M. Cars, par le S[r] Martenaſie, d'après le Tableau très-

picquant & très-applaudi dont M. Greuse est l'Auteur, & M. de la Live le Possesseur. Cette Estampe présente neuf figures, dont la principale est *le Père de famille* faisant sa lecture, ou plutôt l'expliquant & l'interprétant d'un air grave, attentif, intéressé & intéressant. Ce n'est qu'un Artisan ou un Homme de la campagne, mais respectable par son âge & par son zèle. Il instruit sa femme, ses fils, ses filles, & deux ou trois de ses petits-enfants: chacun de ces personnages manifeste son attention. Elle est très-positive dans la plûpart, & très-médiocre dans un *jeune fils* qui se tient debout, tandis que tous les autres sont assis, ou penchés vers le bon-homme. Ces attitudes variées & ces divers degrés d'affection forment ce qu'on appelle l'*Effet*, qui est très-grand dans ce Morceau. On ne peut

qu'applaudir à cet Ouvrage du Sieur Martenasie, & aux progrès de son Burin sous l'habile Maître qui le dirige. *Cette Estampe se trouve chez le même M. Cars, rue S. Jacques, vis-à-vis le Plessis.* On attend de cet excellent Graveur l'*Hercule qui tue Cacus*, d'après le Tableau que M. le Moine fit pour sa réception à l'Académie en 1718.

Œuvres mêlées, par Madame de Beaumer. *Première Partie, contenant, I. les Caprices de la Fortune, II. le Temple de la Fortune, III. le Passage de la Mer-Rouge, Ode.* Ce n'est qu'une Brochure de 48 pages, dont l'Ode en occupe six. Les deux autres Pièces sont des fictions ou des allégories morales; la première, pour dire ou plutôt pour répéter au genre humain que, quand on se laisse éblouir par

l'éclat des grandeurs, on est presque toujours la victime de son ambition. L'Histoire qu'on nous trace, est celle d'une personne de condition qui parvint à épouser le fils d'un Roi. Les commencements de cette fortune furent tranquilles & agréables. Des catastrophes terminerent la scène. Ce petit Roman moral est tout simple pour l'invention ; mais le sentiment y domine, & en fait le mérite. Le *Temple de la Fortune*, seconde Pièce de ce petit Recueil, est aussi d'une invention commune. Un Génie sage & observateur parvient à une montagne escarpée où le genre humain va se prosterner aux pieds de la Fortune. La plûpart des Aspirants échouent en chemin ; ceux qui réussissent sont en butte aux traits de l'Envie, monstre effroyable que le Génie démasque, & qui effraie tous les Adora-

teurs de la Fortune : mais cet effroi ne dure qu'un moment, & le monde va ensuite comme il alloit. On doit savoir gré à la Dame Auteur de ses sages Moralités, de son Ode sur le Passage de la Mer-Rouge, & de sa bonne manière d'écrire. *La Brochure se trouve chez Lambert, rue de la Comédie ; & Cuissart, Quai de Gesvres.*

Œuvres Métallurgiques de M. Jean-Christian Orschall, Inspecteur de S. A. S. le Landgrave de Hesse-Cassel, (Volume *in*-12.) contenant, I. l'Art de la Fonderie, II. un Traité de la Liquation, III. un Traité de la Macération des Mines, IV. le Traité des trois Merveilles. (Traduit de l'Allemand.) L'Allemagne est inépuisable en ce qui concerne les Mines & les Livres de Métallurgie. Depuis quelques années on nous

fait connoître ces bons Ouvrages. Celui-ci a déja quelque ancienneté, & ſe reſſent, en quelques endroits, des idées Alchymiques, dont on étoit encore prévenu en ce temps-là. Du reſte, les Connoiſſeurs en Métallurgie & Minéralogie ont toujours fait beaucoup cas d'Orſchall & de ſes pratiques. La Traduction qu'on nous donne ici, eſt claire & paroît faite avec ſoin. *On la trouve chez Hardy, rue S. Jacques, à la Colonne d'or, & nous en rendrons compte plus au-long.*

L'Art de conduire & de régler les Pendules & les Montres, à l'uſage de ceux qui n'ont aucune connoiſſance de l'Horlogerie. Par M. Ferdinand Berthoud, Horloger. (Petit *in*-12.) Chez l'Auteur, rue de Harlay; & Lambert, rue de la Comédie, &c. Il faudroit preſque tranſcrire ce Livre

de plus de 80 pages pour faire connoître ce qu'il a de bon. On y propoſe avec beaucoup de bonne foi & de clarté les meilleures méthodes & les plus faciles qu'il ait été poſſible d'imaginer, pour conduire, régler, rectifier, réparer les Pendules & les Montres. Pluſieurs de ceux qui poſſédent ces ingénieuſes machines, croient qu'elles ne devroient jamais s'éloigner de la route du Soleil, ſans conſidérer que le Soleil même eſt variable dans ſa courſe, que les Montres ſont ſujettes à des variations produites par le chaud, le froid, les diverſités des mouvements, &c. On explique ici tout ce qui concerne ces altérations, & l'on apprend au Lecteur que les Pendules ſont moins ſuſceptibles de dérangement que les Montres; qu'il faut toujours remettre ſa Montre à l'heure tous les huit ou dix jours avec une

bonne Pendule ou avec un Méridien ; que quand la Montre avance, il faut, pour la régler, tourner l'aiguille de rosette en arrière, & en user autrement quand elle retarde ; qu'il faut remonter sa Montre tous les jours à la même heure ; la tenir, autant qu'il est possible, dans la même position, dans la même température ; qu'en voyageant, il faut faire attention à la différence du midi de l'endroit où l'on étoit d'abord au midi de l'endroit où l'on est ensuite, c'est-à-dire à la longitude des lieux ; qu'il est nécessaire de faire nétoyer sa Montre tous les trois ans, &c. Il y a d'autres détails pour les Répétitions & pour les Pendules, avec une Table d'Equation du Temps, & quelques Planches bien gravées qui montrent à l'œil le Méchanisme des Montres & des Pendules. Ce petit Livre est parfaitement bien imprimé.

Mémoires sur les Os, pour servir de réponses aux objections proposées contre le sentiment de M. Duhamel du Monceau, rapporté dans les Volumes de l'Académie des Sciences, avec les Mémoires de Mrs Haller & Bordenave, qui ont donné lieu à ce travail. *Par M. Fougeroux de l'Académie Royale des Sciences.* (Vol. *in*-8°. de 270 p.) Ce Livre considérable par l'objet & par la manière dont il est traité, nous occupera dans un Article de ce Journal. *On le trouve chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques.*

Au mois de Juillet dernier nous avons parlé dans ces Mémoires *des Observations de la Comète de 1531, pendant le temps de son retour en 1682.* Observations *faites par Jean-Dominique Cassini, & publiées par M. Cesar-François Cassini de Thury* son

petit-fils, *en 1759.* Aujourd'hui ce dernier publie le *Calcul des Observations* de son Grand-Père, & de M[rs] Picard & de la Hire. C'est une Brochure *in-8°.* de 45 pages, laquelle doit être réunie, pour faire un tout, à celle dont nous avons rendu compte en Juillet 1759.

M. de Thury avoit promis une Théorie exacte de la Comète au temps de ses deux dernières apparitions, c'est-à-dire pour 1682 & pour 1759. Il comptoit que les Observations faites au temps de la dernière apparition seroient bientôt communiquées à l'Académie, des diverses contrées du monde où elle a des Correspondants ; mais, dans la crainte qu'il ne faille attendre encore longtemps ces Instructions Astromiques, M. de Thury se détermine à donner le Calcul des Observations qu'il a publiées.

Il eſt fait mention dans cette Brochure de quinze Obſervations faites par M. Jean-Dominique Caſſini, & de ſix qui ſont dues à M[rs] Picard & de la Hire. On range de ſuite ces vingt & une Obſervations avec leurs dates, & l'on ajoûte à chacune les calculs ou réſultats de calculs faits par M. de Thury, qui n'oublie point de marquer ce qu'il préſume douteux ou fautif dans quelques-unes de ces Obſervations.

Après ces détails, l'Auteur place quelques réflexions ſur les Obſervations précédentes. On y voit les attentions de M. Thury : 1° Pour comparer quelques-unes des Obſervations de M. ſon Grand-Père avec celles qui furent faites auſſi en Angleterre par Flamſteed. Ces Obſervations ſont ſimplement au nombre de quatre. 2° Pour vérifier & expoſer en entier le calcul fait par M. Halley de l'Obſerva-

tion du 9. Septembre 1682. 3° Pour faire voir que la méthode qu'il a suivie pour trouver les éléments de la Théorie de la Comète en 1682, l'a très-peu éloigné des éléments dont s'est servi M. Halley, pour calculer les Observations de Flamsteed & celle du 9. Septembre 1682. Enfin notre savant Astronome donne le résultat de ses Observations de la même Comète en 1759; & il fait espérer pour la suite les éléments qui résultent de ces Observations. Voilà tout ce que nous pouvons dire de cette Brochure, dont le sujet & l'importance se feront beaucoup mieux sentir si l'on veut bien reprendre celle qui comprend les Observations, ou simplement l'Extrait que nous en avons donné au mois de Juillet dernier. *Ces deux excellents Morceaux d'Astronomie se trouvent chez Durand, rue du Foin,*

Divers Avis au Public.

On nous envoie de Genève une déclaration de M. Haller au sujet de l'Annonce qui a été faite dans les Mémoires de Trévoux (Juin 1759,) des Journaux de Berne, l'un Italien, l'autre Latin. M. Haller dit ce qui suit : » Ni » M. Bernoulli ni moi ne sommes les Auteurs des Journaux » de Berne. Il n'y a pas même » un mot de ma main, & je ne » serois d'ailleurs pas en état d'é- » crire l'Italien avec la facilité » avec laquelle l'Estratto (c'est » le *Prospectus* du Journal Ita- » lien de Berne) est écrit. M. Ber- » noulli, aussi-bien que moi, a » seulement promis de conseiller » l'Auteur sur le choix des Ou- » vrages à extraire. C'est ce que » j'ai fait, de temps en temps, à » mesure qu'on m'a consulté : &

» je n'ai pas d'autre part à ce
» Journal. «

Nous insérons ici volontiers cet Avis en observant que les *Prospectus* de ces Journaux de Berne désignent M^rs^ Bernoulli & Haller comme étant les *principaux Directeurs* de ces Journaux de Berne : raison pour nous de croire qu'ils influoient directement, & en chef, dans la composition de ces Ouvrages périodiques. La déclaration ci-dessus explique tout, & c'est à ce point qu'il faut s'en tenir.

M. Hubner, Auteur célèbre de l'*Histoire du Droit Naturel* & de la *Saisie des Bâtiments Neutres*, déclare qu'il n'est point l'Auteur du *Politique Danois* : Ouvrage très-peu analogue aux principes & au style des deux susdits Livres. La patrie de M. Hubner, qui est véritable-

ment Danois & très-justement estimé dans son pays, ne suffit pas pour lui attribuer les façons de penser d'un *Politique* nommé *Danois* dans le titre d'un Ouvrage anonyme.

Le sieur Ernaud, qui exerce l'*Art de faire parler les Sourds & les Muets*, instruit depuis treize ou quatorze mois un Enfant né en Suisse, très-sourd & très-muet de naissance, lequel est déja une sorte de merveille par les progrès qu'il fait chaque jour. Il articule intelligiblement la plûpart des choses qu'on souhaite de lui ; il répond de vive voix ou par écrit aux questions qu'on lui fait ; il lit très-couramment dans quelque Livre que ce soit : en un mot, dans un âge plus avancé, il pourra se consoler de son malheur par le supplément ou le remède que cette précieuse éducation lui pro-

cure. M. Ernaud opère aussi sur les Bégues; autre espèce d'hommes disgraciés qui ne doivent pourtant d'ordinaire leur défaut qu'à la vivacité & à la promptitude de leur caractère. *Ce Réformateur universel des Articulations humaines demeure rue d'Enfer, vis-à-vis le Réservoir du Luxembourg.*

NOTICES succinctes de quelques Livres qui ont été omis ou simplement annoncés dans ces Mémoires.

I.

Un Livre estimable en son genre est la *Nouvelle pratique de ferrer les Chevaux*. Par le Sieur la Fosse, Maréchal des Petites-Ecuries du Roi, Auteur d'un *Traité sur le véritable siège de la morve des Chevaux*, Ouvrage donné en 1749, & que nous fîmes connoître dans nos Mémoires. L'instruc-

tion sur la ferrure est un *in*-8°. de 100 pages. Après les notions nécessaires sur toutes les parties qui composent le pied du Cheval, l'Auteur fait voir les *défauts de la ferrure actuelle*. Ces défauts sont au nombre de trente-trois, dont les uns concernent la forme des fers, les autres la qualité & la longueur des clous, plusieurs la manière même de ferrer, & la plûpart l'usage ou plutôt l'abus de *parer* sans mesure ni réserve les pieds des Chevaux. On appelle *parer*, enlever la corne avec l'instrument nommé *Boutoir* : on excède souvent en ceci au point de détruire tout le sabot du Cheval. M. la Fosse se récrie fort contre cette mauvaise pratique. Son instruction sur cet Article devroit être entre les mains de tous les Maréchaux, tant des Villes que de la Campagne : elle épargneroit bien des accidents, & l'on ver-

roit moins de chevaux estropiés par la ferrure.

L'Auteur suggère différentes ferrures relatives à la structure du pied & à la qualité des terreins. C'est un détail qui suppose une parfaite connoissance de l'objet en question, & des réflexions fort approfondies sur tous les accidents qui arrivent aux Chevaux mal ferrés. On a fourni des objections en faveur de l'ancienne routine : cela ne pouvoit pas être autrement : les nouveaux remèdes aux anciens abus ne s'établissent point sans des contradictions. M. la Fosse répond à toutes ces prétendues difficultés.

Il ajoûte un Mémoire sur une maladie du Cheval, laquelle est communément attribuée à la piquure du petit animal nommé *Musaragne* : mais la cause prétendue de cette maladie est un préjugé. La Musaragne ne fait,

ni ne peut faire aucun mal aux Chevaux : notre Auteur le démontre invinciblement. Ce qui produit les funestes effets qu'on attribue faussement à la *Musaragne*, c'est l'épaississement de la lymphe qui se coagulant dans les vaisseaux, y cause un engorgement & une inflammation mortelle. M. la Fosse indique les symptômes, les accidents, les suites & le pansement de ce mal. Ce Mémoire a eu l'approbation de l'Académie des Sciences.

On trouve de suite une longue énumération d'abus qui ont lieu dans le traitement des Chevaux, & sur la fin de l'Ouvrage quelque chose sur l'encloueure, avec le remède propre à la guérir.

Ce Livre de M. la Fosse a été suivi de plusieurs *Observations sur la Maréchalerie*. Par M. Ronden l'aîné, Maréchal de la Grande-Ecurie du Roi. C'est l'examen de

plusieurs Articles contenus dans le grand Dictionnaire Encyclopédique. L'Auteur est tout-à-fait dans les principes de M. la Fosse sur la Ferrure; & les Gens du Métier, où les Curieux en ce genre ne doivent pas séparer la lecture de ces deux Ouvrages, dont le premier *se trouve chez Desprez, rue S. Jacques; & chez Hochereau, Quai de Conty.* Le second, *chez Prault fils, aussi Quai de Conty.*

II.

On a distribué, ces années dernières, un Livre que nous avons lû, quoiqu'un peu tard, avec une attention particulière : c'est le Traité de Verduin, Chirurgien Hollandois, sur *l'Amputation à lambeau*, avec des augmentations considérables. Verduin avoit imaginé, dans le cas des Amputations, de conserver un morceau de chair

& de peau, pour en couvrir le moignon après que le membre avoit été retranché. Il prétendoit que cette méthode avoit de grands avantages sur la pratique ordinaire; qu'elle étoit moins douloureuse, plus sûre, plus propre à ménager une prompte guérison; qu'en particulier elle laissoit la facilité de plier le genou (quand il s'agissoit d'une jambe amputée,) de s'appuyer sur la partie où l'on a fait l'amputation, de s'y soûtenir sans peine & sans douleur.

Cette méthode n'a pu être présentée au Public, & mise en œuvre sans essuyer des examens, & ensuite des contradictions. Dans le Livre qu'on nous donne ici, & qui contient beaucoup de Notes sur le Traité de Verduin, toutes les objections sont rapportées; plusieurs sont considérables, quelques-unes légères, & toute cette

controverse laisse encore au Lecteur une idée assez favorable de *l'Amputation à lambeau.* Celui qui publie cet Ouvrage * dans notre Langue d'après le Latin de Verduin, ajoûte à la méthode de ce Hollandois, en donnant des moyens pour rendre ladite Amputation plus sûre, plus simple, plus facile, plus parfaite en un mot. Nous croyons qu'il y a beaucoup de bonnes choses dans tout ce Livre, qui est *un* in-8°. *imprimé chez Vincent, rue S. Severin.*

---

* M. Massuet, Docteur en Médecine.

TABLE DES ARTICLES

Du mois d'Avril 1760.
I. Volume.

ARTICLE XXXV. *Principes discutés, pour faciliter l'intelligence des Livres prophétiques, &c.* 773

ART. XXXVI. *Les Voyageurs modernes, &c. Histoire Naturelle de Norwege, &c.* 790

ART. XXXVII. *Lettres Philosophiques sur la Faculté imaginative.* 816

ART. XXXVIII. *Description Historique-Géographique des Isles Britanniques, &c.* 828

ART. XXXIX. *Eléments de Stéréotomie, à l'usage de l'Architecture pour la coupe des Pierres.* 844

ART. XL. *Pièces fugitives, pour servir à l'Histoire de France, &c.* 853

ART. XLI. Auvertimenti di Giampetro Cavazzoni Zanotti, per lo incamminamento di un Giovane alla Pittura. *Instructions de M. Jean-Pierre Cavazzoni Zanotti pour la conduite d'un jeune homme qui veut s'appliquer à la Peinture.* 872

ART. XLII. *Réponse de M*** à la Dissertation sur la grande année de 600 ans dans Josephe.* 899

ART. XLIII. Nouvelles Littéraires. 926

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Mars 1760.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.

Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Avril, 1760. II. vol.

AVIS.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1760, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1760, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les treize premiers Volumes, reliés en veau, 32 liv. 10 ſ.

On publiera dans le mois d'Avril 1760, le XIV. Vol. relié en veau, 2 liv. 10 ſ. les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS;

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

AVRIL, 1760. II. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or,

M. DCC. LX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 762 volumes : Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1731.	12.
1702.	12,	1732.	12.
1703.	12.	1733.	12.
1704.	13.	1734.	12.
1705.	12.	1735.	14.
1706.	12.	1736.	15.
1707.	12.	1737.	13.
1708.	12.	1738.	13.
1709.	12.	1739.	14
1710.	12.	1740.	13.
1711.	12.	1741.	12.
1712.	12.	1742.	12.
1713.	12.	1743.	12.
1714.	12	1744.	12.
1715.	12.	1745.	12.
1716.	12.	1746.	15.
1717.	12.	1747.	14.
1718.	12.	1748.	15.
1719.	12.	1749.	14.
1720.	5.	1750.	15.
1721.	12.	1751.	14.
1722.	12.	1752.	15.
1723.	12.	1753.	16.
1724	12.	1754.	16.
1725.	12.	1755.	16.
1726.	13.	1756.	16.
1727.	12.	1757.	16.
1728.	12.	1758.	16.
1729.	12.	1759.	16.
1730.	12.	1760.	6.

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Avril, 1760. II. vol.

ARTICLE XLIV.

PRINCIPES SUR L'EGLISE, ou *Préservatif contre l'Héréſie*. par M. Rouſſel, Prêtre. (Deux Tomes *in*-12. 628 pages pour les deux Volumes, ſans l'Aver-

tiſſement & la Table.) *A Paris, chez Prault père, Quai de Gesvres, au Paradis, 1760.*

LA controverſe ſur l'Egliſe a occupé les meilleurs Théologiens. Pour ne citer que quelques-uns de nos Controverſiſtes, les du Perron, les Richelieu, les Boſſuet ont diſcuté la matière avec cette richeſſe d'érudition qui pare ſi bien la vérité, & cette force de raiſonnement que l'erreur ne peut contrefaire. Moins abondant, mais plus uni & plus ſerré dans ſa marche, le célèbre Papin ſe borne à un petit nombre de principes. Tout chez lui ſe traite par la méthode des faits, méthode également à l'abri des froides chicanes d'une Métaphyſique contentieuſe, & des doutes biſarres d'un Pyrrhoniſme affecté.

Jeſus-Chriſt a-t-il établi une Egliſe? En l'établiſſant, l'a-t-il

chargée de rendre un témoignage public, conſtant, uniforme au dépôt de la Révélation ? Pour aſſûrer au témoignage le reſpect qu'il mérite, le Sauveur a-t-il revêtu ſon Egliſe d'une autorité viſible & palpable qui pût terminer les diſputes & maintenir l'unité de la Foi ? Voilà les points eſſentiels que M. Papin s'attache à vérifier, & qui, une fois conſtatés, démontrent la ſupériorité de l'Egliſe ſur les Communions étrangères, qui ſe diſent Chrétiennes ſans pouvoir rendre un compte exact de leur Chriſtianiſme. Dans cette méthode ſimple, mais lumineuſe, tout eſt lié, tout ſe tient: la divinité de la Religion, l'établiſſement de l'Egliſe, ſes fonctions, ſes prérogatives ſont autant de faits qui ſe prouvent mutuellement, ou plutôt forment comme un fait unique à la portée de tous les Eſprits, parce qu'il ne faut

que du bon ſens pour en ſaiſir les preuves, & de la droiture pour s'y rendre.

La méthode des *Principes ſur l'Egliſe* eſt la même pour le fond, que celle de M. Papin. On y ſuppoſe un Eſprit droit qui, rendu à la Religion & convaincu qu'il faut être Chrétien ; cherche de bonne foi la Société où il doit l'être. Un premier coup-d'œil ſur la ſurface du Chriſtianiſme lui montre différentes Sociétés de Chrétiens, qui tous adorent Jeſus-Chriſt, & ne peuvent s'accorder ſur l'objet de leur adoration. Les uns ne reconnoiſſent dans l'Homme-Dieu qu'une Divinité empruntée, les autres ne lui donnent qu'un corps fantaſtique. Ceux-ci attaquent ſa volonté, ceux-là combattent ſes myſtères. Chaque Article du Symbole éprouve des contradictions, chaque point de la Doctrine Evangé-

lique eſt ou nié ſans détour, ou altéré par des explications arbitraires. Cependant la nouvelle alliance doit être éternelle : les vérités qu'elle annonce, doivent donc toujours ſubſiſter : il exiſte donc une Société unique dépoſitaire de ces vérités inaltérables, & dont l'exiſtence durera autant que celle du dépôt confié à ſes ſoins. Plein de cette idée qu'il ſaiſit d'autant mieux qu'il eſt exemt de préjugés, l'Eſprit-droit dont nous parlons, ſe demande où eſt cette Société, quelle en eſt l'origine, quelle eſt ſa nature, ſa doctrine, ſon gouvernement. Queſtions importantes, dont l'éclairciſſement doit le guider dans ſon choix, & dont le développement ſi favorable à l'Egliſe a droit d'intéreſſer tout vrai fidèle. Qu'il nous ſoit permis de donner l'Analyſe de ſes Réflexions. Si elles n'ont rien de neuf pour la plûpart des Lecteurs,

ce n'eſt point pour nous une raiſon de les ſupprimer : c'eſt ſeulement un motif de nous borner à l'eſſentiel, & de renvoyer pour les détails à l'Auteur.

Les vérités & le culte eſſentiels à toute Religion révélée ne peuvent ſe perpétuer parmi les hommes, ſi, pour les conſerver, Dieu n'établit au milieu d'eux une autorité qui les rappelle à leurs devoirs. On en conviendra, dès que mettant à part tout préjugé de parti, on conſultera d'un côté la nature d'une Religion révélée qui ne ſouffre aucun changement ; de l'autre, l'inconſtance des hommes qui, laiſſés à eux-mêmes, ſont toujours tentés d'ajoûter ou de retrancher. Auſſi le Dieu d'Iſraël donne-t-il à ſon Peuple des Loix qui fixent ſa foi & animent ſes eſpérances. Ces Loix ne ſont point abandonnées au caprice des Juifs : le

Dieu qui les dicte, établit un Gouvernement dont la forme dure autant que l'alliance. Des Juges & des Prêtres sont préposés à la garde du dépôt. L'autorité de la Synagogue, toujours respectable à la Nation, veille à la conservation de la doctrine; & la chaire de Moyse réunit tous les membres dans une même foi, dans un même culte. Dieu auroit-il oublié ou négligé de prendre, en faveur de la Loi nouvelle, Loi plus parfaite que l'ancienne, des précautions si dignes de sa sagesse? Est-il moins jaloux aujourd'hui qu'autrefois de l'unité du culte? Les hommes seroient-ils devenus moins entreprenants? Des suppositions aussi gratuites révoltent tout esprit sensé. Je dois donc chercher dans le Christianisme un Gouvernement extérieur, composé de Chefs qui commandent, & de Membres qui obéissent: j'y dois

trouver une autorité qui ayant ſuccédé (même avec des privilèges ſupérieurs) aux droits de la Synagogue, comme la Loi nouvelle a ſuccédé à l'ancienne, ſoit auſſi viſible, auſſi ſenſible pour le Peuple Chrétien. En vain voudroit-on remplacer cette autorité par la perſuaſion intérieure de l'Eſprit-Saint, ou par l'enſeignement unique des divines Ecritures : les moyens qu'on propoſe, ne paroiſſent pas ſuffiſants. L'un ouvriroit la porte au Fanatiſme, l'autre occaſionneroit des diſputes interminables. L'expérience de tous les ſiècles eſt d'accord avec la raiſon pour le démontrer.

Mais juſqu'ici nous n'avons que des préſomptions, il faut des preuves ; interrogeons les faits. Je me place à l'origine du Chriſtianiſme. Avec lui l'Egliſe commence à Jéruſalem. Douze Apôtres en ſont les premiéres colonnes, & cette

Compagnie dépositaire de l'autorité divine de son Fondateur reconnoît un Chef qui la préside. Ils établissent des Evêques & des Prêtres ; les Evêques se donnent des successeurs, ordonnent les Ministres inférieurs, gouvernent les Eglises, en fondent de nouvelles. Cette œuvre évangélique s'exécute en même temps dans différentes parties de la terre. Des Peuples divisés de mœurs, d'intérêts, de langage, souvent inconnus les uns aux autres, reçoivent à la fois une même doctrine ; sans que cette unité de Foi puisse être concertée entr'eux. Le concert est tout entier du côté des Apôtres, qui n'ayant qu'un même Esprit, n'ont & ne peuvent avoir qu'un même langage. Pour maintenir ce concert précieux, l'Apôtre des Nations, quoique revêtu par J. C. même de l'Apostolat, vient conférer avec les autres Apôtres, &

leur donne par sa déférence les preuves non-suspectes de sa mission extraordinaire. Les sentiments sont-ils partagés sur l'obligation des cérémonies légales ? l'affaire est portée à Jérusalem. Le premier Concile s'assemble, l'Esprit-Saint s'explique par l'organe des Apôtres ; la décision émanée de ce Tribunal auguste est reçue par toutes les Eglises, chaque Fidele la reçoit avec consolation, & s'y conforme avec joie. Or de tous ces faits rapprochés que résulte-t-il ? Que l'Eglise dès son berceau a eu une forme fixe de Gouvernement ; qu'on y a reconnu dès-lors des Juges de la Foi ; que ce vaste Corps composé de tant de Nations différentes n'a conservé l'uniformité de doctrine, que parce qu'une autorité toujours présente, toujours active, toujours une a réprimé les efforts de la curiosité, & fixé les in-

certitudes de l'Esprit humain.

La Foi de l'Eglise est la régle de notre Foi. Ce que l'Eglise a cru d'abord, ce qu'elle n'a cessé de croire depuis qu'elle existe; voilà ce que chaque Fidèle est obligé de croire, s'il veut être Chrétien. Mais la Foi de l'Eglise porte-t-elle sur un fondement inébranlable? Si nous remontons au Siècle Apostolique, des miracles véritables & publics déposent en faveur du témoignage de chaque Apôtre. Cette autorité est divine, puisque ces prodiges sont la voix de Dieu; cette autorité établit en chaque Eglise particulière la certitude de la Révélation, & devient le fondement de la Foi qu'on y professe. A proportion que le Christianisme jette des racines plus profondes & plus multipliées, nous voyons le don des miracles moins répandu; mais le concert des Egli-

ses peut & doit y suppléer. L'unité de leur Foi est un miracle vivant & perpétuel, qu'il faut regarder comme l'empreinte & le sceau de la Divinité. Ainsi, dans tous les siècles, une autorité divine me répond de la Foi de l'Eglise. Il est vrai que le principe immédiat qui détermine à croire, n'est point le même pour nous que pour les premiers Chrétiens. Les miracles dont ils étoient les témoins, souvent même les sujets, furent pour eux de sûrs garants de la Révélation : elle nous est garantie par la constance de l'Eglise à professer par-tout & dans tous les temps les mêmes vérités. Mais les deux principes sont également certains pour qui sait également admirer les prodiges de la puissance d'un Dieu & les miracles de sa sagesse.

Rien de plus solide que la Foi de l'Eglise. Elle est appuyée sur

la Révélation. Auſſi l'Egliſe ne s'eſt-elle jamais permis de varier dans ſa Foi. Loin de toucher à ſes dogmes, elle ne peut ſouffrir qu'on en révoque un ſeul en doute. C'eſt-là le motif de cette intolérance dont les Sectes ſéparées lui ont toujours fait un crime, mais dont ſa conſtitution lui fait un devoir. Elle n'eſt que la Dépoſitaire de la Révélation. Veiller à l'intégrité du dépôt, lui rendre ſans ceſſe un témoignage public & authentique, voilà ſa Miſſion qu'elle ne perd jamais de vuë. Si les Conciles, dans leurs Canons, conſacrent des expreſſions nouvelles, ces expreſſions ne changent rien à la Foi, elles ne ſervent qu'à fixer le langage Catholique, qu'à déterminer avec plus d'exactitude & de préciſion une vérité que l'Egliſe avoit toujours crue, & dont l'Héréſie

voudroit éteindre ou éluder la croyance.

L'Eglise est donc invariable dans sa Foi, parce que ses dogmes remontent jusqu'à l'Auteur même de la Religion. Cette succession depuis Jesus-Christ jusqu'à nous est une tradition non-interrompue. Arrêtons un moment nos regards sur cette chaîne si forte & si serrée, dont nous tenons déja une extrémité. L'objet que la tradition est chargée de transmettre d'âge en âge, se réduit ou à des faits pleins de mystères que la raison ne doit point sonder, ou à des régles austères qui imposent à l'homme l'obligation de se soumettre, ou la triste nécessité de se perdre. Il semble que ces Articles ne pourront s'établir parmi les hommes : trouvassent-ils quelques Esprits plus dociles, quelques cœurs moins rebelles ; l'orgueil, les passions,

les préjugés ne se ligueront-ils pas pour effacer les premières impressions ? Mais la Religion est l'ouvrage d'un Dieu, & voici les moyens que sa sagesse emploie pour en perpétuer les dogmes & les maximes. Il les fait répandre à la fois dans les pays les plus réculés ; il charge l'Eglise d'en recommander aux simples Fidèles l'enseignement domestique, d'en ordonner à ses Ministres des leçons publiques & fréquentes. Pour intéresser à ces leçons, le desir du bonheur, la crainte du supplice, ces ressorts si puissants sur tous les cœurs, déploient toute leur efficace. La Religion toute entière propose à l'homme l'éternité pour terme ; & cette éternité dont chaque instant le rapproche, ne peut être heureuse que pour l'homme de la Religion. Mais une foi oisive ou stérile ne suffit pas, il faut que les œuvres an-

noncent au-dehors ce que l'on croit intérieurement : le culte même, par ses cérémonies, doit être un témoin public & irrefragable de la Foi. Ainsi tout concourt à étendre, à fixer, à perpétuer la tradition. De-là, de toutes les doctrines la moins exposée à l'oubli, la moins sujette au changement, c'est la doctrine Chrétienne. Toutes ses parties unies inséparablement, toujours enseignées par un Ministère public, toujours intéressantes pour chaque membre de l'Eglise, répandues par-tout, vivantes dans tous les esprits, retracées par la conduite religieuse des particuliers, représentées par les cérémonies d'un culte authentique & solemnel, forment un tout que l'erreur ne sauroit renverser, ni par ces secousses brusques dont l'impression ne sera jamais universelle, ni par ces altérations sourdes dont les

progrès ne peuvent être apperçus, que l'Eglise ne soit en état, & ne se mette en devoir de les arrêter. Telle est la force & la stabilité de la tradition. Force & stabilité dont elle est redevable à cette antiquité, cette universalité, cette unanimité qui la distinguent des traditions purement humaines. Car voilà les caractères de la tradition que nous examinons. Elle embrasse tous les endroits où l'Eglise s'est établie, s'étend à tous ses membres, égale l'Eglise même dans sa durée.

Les fondements de l'Eglise sont jettés, sa constitution décidée, sa Foi réglée par la tradition; & le nouveau Testament n'existe point encore. Ils paroissent enfin ces Livres saints dont l'Esprit de vérité est l'Auteur. Le Dieu qui inspire les Ecrivains sacrés, met quelque intervalle entre les monuments

divins qui composeront les Ecritures. Les Evangiles se succédent, les besoins particuliers des Eglises donnent successivement naissance aux Epîtres canoniques. L'Apocalypse paroît la dernière; & ce trésor si respectable pour qui ne le considère point avec des yeux profanes, est confié à la garde de la tradition. L'Eglise reçoit avec reconnoissance un présent si cher à la Foi, elle se charge de le transmettre d'âge en âge, d'en faire respecter l'origine, d'en assûrer la collection, d'en expliquer le sens. C'est de sa main que nous tenons ce précieux Recueil: & si nous le retrouvons tout entier ou en partie chez les Sociétés séparées de l'Eglise, c'est qu'il existoit dans l'Eglise avant qu'elles s'en séparassent; mais en l'emportant avec elles & en l'isolant de la tradition, elles n'ont pu ni le soustraire à la témérité

d'une critique hardie qui croit y voir des monuments apocryphes ; ni le mettre à couvert des interprétations suspectes ou des altérations arbitraires de l'Esprit particulier.

L'Eglise, nous l'avons vu, est cette Société qui fait profession de croire les vérités évangéliques & de les conserver sans altération. Doit-elle se perpétuer jusqu'à la fin des siècles ? Les Donatistes ont soutenu le contraire, l'intérêt de leur Secte le demandoit, & l'intérêt est souvent plus fort que la vérité. Mais si nous entrons dans les desseins du Fondateur de l'Eglise, si nous interrogeons les oracles des Prophètes, si nous consultons les saints Evangiles, si nous écoutons la voix de la tradition, tout nous dit que l'Eglise doit durer autant que le monde. Il y aura donc toujours une Eglise, toujours des

Miniſtres & des Paſteurs occupés à ſanctifier les Peuples, toujours une Société propre à former le corps myſtique de Jeſus-Chriſt, inſtruite de ſes Myſtères, attachée à ſa Foi, réunie dans un même culte, ſoumiſe à des Paſteurs légitimes..... Si l'Egliſe doit embraſſer tous les temps, elle doit être auſſi univerſelle pour les lieux. Le nom de *Catholique*, que le Symbole des Apôtres lui donne, qu'elle s'eſt toujours fait gloire de porter, par lequel ſes Enfants & ſes Ennemis ſe ſont accordés à la déſigner excluſivement à toute autre Société, annonce que l'Egliſe a toujours été regardée comme univerſelle. Les Prophètes avoient prédit ſon univerſalité; l'Evangile l'a confirmée, les ſaints Pères l'ont reconnue, la ſuite des ſiècles la vérifie. Au milieu des perſécutions, malgré le ſchiſme & l'héréſie, l'Egliſe ſe répand:

ſi les troubles cauſés par les Ariens raſſemblent quelques nuages, ces nuages ne ſont point diſparoître la *Catholicité* de l'Egliſe ; & l'Arianiſme, dans ſa plus grande faveur, n'embraſſa jamais un terrein auſſi vaſte que la Société qui l'avoit vu naître, & dont il s'étoit ſéparé. Les preuves de la *Catholicité* de l'Egliſe démontrent ſa viſibilité : viſibilité qui eſt à la portée de tous les Fidèles ; il ne faut, pour ainſi dire, qu'ouvrir les yeux pour la découvrir. Je vois partout une Société qui profeſſe une même Foi, adore les mêmes Myſtères, reçoit les mêmes Sacrements, reconnoît une même autorité dans ſes Miniſtres. La Foi qui m'eſt annoncée, l'eſt à Rome, en Eſpagne, en Amérique : c'eſt un fait conſtant, de notoriété publique, & que le commerce des Nations me rend

inconteſtable. Je puis m'aſſûrer également, ſi, dans tous ces pays, les Chefs ont une autorité ſacrée dans ſon origine, quoique différente dans ſon étendue ; ſi ces Chefs ou Miniſtres ſont ſoumis tous à un ſeul, & communiquent avec lui dans la même Foi & dans les mêmes Sacrements........

L'unité de l'Egliſe eſt encore un de ces points que l'Ecriture annonce, & que la Tradition confirme. Jalouſe de ſes droits, l'Egliſe ne peut ſouffrir dans ſon ſein aucun corps qui les partage : le nom de ſon Epoux dans la bouche des Rebelles ne l'empêche pas de les pourſuivre ; & les plus belles apparences de Chriſtianiſme n'arrêtent pas ſes foudres, quand ſes Enfants ingrats veulent rompre l'unité de la Foi. Cette unité de l'Egliſe bien pénétrée me donne ſa Sainteté ; ſainteté, au reſte, qui ne ſuppoſe pas que

tous les membres de l'Eglise ſoient Saints. Il lui ſuffit, pour aſſûrer ſa ſainteté, qu'elle ſoit l'unique dépoſitaire des moyens de ſalut, qu'elle ſeule enfante des Saints, & que ſon Chef inviſible, l'Auteur de toute ſainteté, perpétue au milieu d'elle cette Nation de Saints deſtinée à peupler la Jéruſalem céleſte.

Une Egliſe toujours une, toujours ſainte, ne peut ſe démentir dans les différents points de ſa durée. Ce qu'elle a cru une fois, elle le croira toujours : ce qu'elle a profeſſé, elle le profeſſera : elle eſt donc infaillible ; & la ſoupçonner d'erreur dans le Dogme ou dans la Morale, c'eſt anéantir tous ſes caractères, c'eſt l'anéantir elle-même. Il n'eſt donc point permis de contredire hautement ſes déciſions, ou de leur oppoſer la révolte intérieure d'un eſprit opiniâtre ; parce qu'une autorité

infaillible ſur le Dogme & ſur la Morale, a droit, dans ces points, à une ſoumiſſion ſans réſerve.

J'ai ſuppoſé dans l'Egliſe une autorité, tout me l'annonçoit; elle eſt eſſentielle à ſon gouvernement. Mais où réſide cette autorité? Toutes les parties de la Religion étoient accomplies en ſortant des mains de ſon Auteur: tout ce qu'il a établi, ne peut ſouffrir ni changement ni réforme. Or, à qui l'Auteur de la Religion a-t-il communiqué ſon autorité? Ce n'eſt point au ſimple corps des Fidèles, c'eſt aux ſeuls Apôtres; je dois donc la trouver dans leurs ſucceſſeurs. Et quels ſont parmi nous ces ſucceſſeurs? Je vois les Evêques ſuccèder au caractère & aux fonctions des Apôtres. Comme eux, ils ont la plénitude du Sacerdoce, le gouvernement des Egliſes, l'obligation de veiller ſur la Foi des

Peuples, de réprimer les entreprises de l'erreur. C'eſt donc dans l'Epiſcopat que réſide l'autorité de l'Egliſe. Mais le Collège des Apôtres avoit un Chef; cette dignité ſuprême fut donnée par Jeſus-Chriſt même à S. Pierre: & la Tradition nous apprend que l'Evêque de Rome, ſucceſſeur de ſaint Pierre dans ſon Epiſcopat, le remplace dans ſa dignité de Chef de l'Egliſe. De-là l'Egliſe Romaine eſt appellée la Mère & la Maîtreſſe des autres Egliſes: elle eſt ce centre d'unité, auquel il faut tenir pour demeurer dans la Foi. De-là la protection viſible du Ciel ſur ce Siège au milieu des plus grandes révolutions. Quatre Sièges Patriarchaux, Antioche, Aléxandrie, Jéruſalem, Conſtantinople, ont perdu la ſucceſſion de leurs Pontifes, depuis que l'héréſie & le ſchiſme s'en ſont emparés. L'E-

glise Romaine seule indéfectible ; a persévéré dans la Foi : la succession de ses Evêques est certaine & sans interruption, & cette succession constante nous garantit la tradition de cette Eglise.

Telle est l'Analyse du Livre des *Principes sur l'Eglise.* En nous écartant quelquefois des termes de l'Auteur, nous avons eu soin d'en conserver tout le sens, & nous avons suivi autant qu'il étoit en nous, le fil des principes. Si l'on nous reproche d'avoir été trop prolixes, nous répondrons, pour toute Apologie, que l'envie d'abréger nous a fait sacrifier plusieurs endroits intéressants, & qu'il en est d'autres sur lesquels nous n'avons fait que glisser. Il est si difficile de renfermer dans les bornes d'un Extrait une matière vaste en elle-même, & que l'Auteur a eu la volonté & l'attention de réduire !

ARTICLE XLV.

HISTOIRE UNIVERSELLE, ſacrée & profane, compoſée par ordre des Meſdames de France. (Tome XI.) A Paris, chez Guillaume Deſprez, Imprimeur ordinaire du Roi & de Meſdames de France, rue S. Jacques, à S. Proſper & aux trois Vertus.

EN reprenant cette Hiſtoire au Volume XI[e], nous répétons volontiers le jugement qu'a porté le Public des dix premiers Tomes. Cet Ouvrage intéreſſe, inſtruit & occupe agréablement les Lecteurs; mais l'étendue & la variété des matières qu'on y embraſſe, forment un objet peu favorable à la fonction des Journaliſtes. Il ne leur eſt pas poſſible de ſuivre

la marche rapide d'un Auteur; qui, présentant dans son Livre la naissance & les accroissements, la décadence & les révolutions de vingt Empires différents, peint en racourci les Mœurs, les Usages & les Loix d'un grand nombre de Peuples, passe d'un climat dans un autre, parcourt des pays immenses, & raconte les évènements qui ont fait le bonheur ou le malheur des Nations sous les Gouvernements justes, foibles ou tyranniques. Nous nous contenterons d'indiquer sommairement les choses qui nous paroîtront mériter une attention particulière. C'est le neuvième siècle que M. Hardion fait connoître dans ce XI^e Volume; & d'abord il touche, selon sa coûtume, ce qui concerne l'Histoire Ecclésiastique.

Les Eglises d'Occident, presque toutes réunies sous la domination

de Charlemagne, jouissoient des fruits de son zèle pour le maintien du bon ordre & de la discipline. Ce grand Prince que l'Histoire profane compte parmi les plus célèbres Conquérants, occupe un rang distingué dans l'Histoire Ecclésiastique du 8^e & du 9^e siècle. Il fut moins jaloux de dompter, par la force de ses armes, des Peuples Idolâtres, que de les soumettre, par tous les moyens que lui suggeroit son zèle, au joug de l'Evangile. Les Capitulaires qu'il publia sont des monuments éternels de sa sagesse, de sa justice & de sa piété. Il ne cessa point, tant qu'il vécut, de travailler à faire fleurir, dans ses Etats, les Sciences & la Religion. L'éclat de ses vertus & la réputation de ses victoires lui attirerent l'estime & la vénération des Princes étrangers. Le célèbre Haroun, Calife des Sarrasins en Asie,

fit don à Charlemagne de la Ville de Jéruſalem pour la poſſéder en toute propriété.

Vers le même temps, l'Impératrice Irène, qui redoutoit la puiſſance de Charlemagne, mettoit tout en œuvre pour l'engager à confirmer la paix entre les Grecs & les Latins : elle lui fit même, *dit-on*, propoſer de réunir, en l'épouſant, les deux Empires d'Orient & d'Occident. Il eſt certain que tous nos Hiſtoriens parlent de ce projet de mariage : mais Cédrenus *, Théophane ** & Zonaras † diſent que ce fut Charlemagne qui en fit les premiéres propoſitions. Il ne paroît, en effet, guères vraiſemblable que l'Impératrice Irène,

* Cedrenus, p. 474.
** Theoph. in Chronographiâ, p. 402.
† Zonaras, Tome II. p. 120.

qui avoit fait mourir l'Empereur Constantin son fils, dès qu'il avoit voulu regner sans elle, songeât sérieusement à prendre Charlemagne pour Epoux : c'eût été se donner un Maître, & d'ailleurs révolter l'esprit de ses Sujets. Quoiqu'il en soit, les Ambassadeurs que Charlemagne envoya pour traiter cette grande affaire, n'arriverent à Constantinople que pour être les témoins de la déposition d'Irène, & de la proclamation du Patrice Nicéphore.

Le Pape Léon III. gouverna l'Eglise pendant plus de vingt ans avec beaucoup de sagesse & d'édification. Comme il entrevoyoit de grands avantages pour la Religion, si le mariage de Charlemagne avec l'Impératrice Irène avoit lieu, il entra vivement dans ce projet, & fit partir, avec les Ambassadeurs de ce Prince, des Nonces ou Apocri-

ſiaires pour Conſtantinople. Il mourut peu de temps après Charlemagne, & fut remplacé par Etienne IV. qui ne tint le ſaint Siège que ſept mois. M. Hardion donne la ſuite des ſouverains Pontifes qui, pendant ce ſiècle, gouvernerent l'Egliſe. Les plus illuſtres ſont Eugène II. également recommandable par ſon ſavoir & par ſon humilité, Léon IV. qui mérita le titre de ſecond Fondateur de Rome. Ce grand Pape défendit la Ville contre les Sarraſins, il l'augmenta, la fortifia, l'embellit, & bâtit autour de l'Egliſe de S. Pierre une nouvelle Ville, qui fut appellée *la Cité Léonine*.

Sous le Pontificat de Nicolas I. parurent les premiéres ſemences du ſchiſme funeſte qui diviſe encore aujourd'hui les Egliſes Grecque & Latine. Le Patrice Bardas qui, pendant la minorité de l'Em-

pereur Michel, s'étoit emparé de toute l'autorité, avoit rélégué dans l'Isle de Térébinthe saint Ignace, Patriarche de Constantinople, dont il redoutoit les remontrances & la fermeté. Après cette démarche, il eut le crédit d'élever Photius à la dignité de Patriarche du vivant même de S. Ignace. Photius avoit de grands talents, mais sans aucune vertu. C'étoit, *dit notre Auteur*, le plus méchant des hommes, habile surtout à couvrir ses vices du masque de l'hypocrisie, parlant le langage des Saints & agissant en scélérat. Dévoré d'ambition, il employa, pour la satisfaire, les voies les plus iniques & les plus criminelles. Il eut l'audace d'entreprendre de déposer le Pape, parce qu'il en avoit été déposé lui-même. Il supposa donc un Concile Œcuménique, dont il dressa les Actes au gré de sa

passion. Il y faisoit assister les deux Empereurs Michel & Basile, les Députés des trois grands Sièges d'Orient, le Senat & les Evêques dépendants de Constantinople. Il produisit des Accusateurs qui chargeoient le Pape des plus grands crimes, & en demandoient justice. Et comme si les preuves eussent été sans réplique, il prononçoit à la tête du Concile une sentence de déposition avec anathème contre tous ceux qui communiqueroient avec le Pape. Il fit souscrire ce prétendu Concile par vingt-trois Evêques qui lui étoient vendus, & y ajoûta près de mille fausses souscriptions.

Dès le moment que l'Empereur Basile occupa seul le trône, il dépouilla Photius du Patriarchat de Constantinople, & rappella S. Ignace du lieu de son exil. Photius trouva moyen de regagner les bonnes graces de

l'Empereur Basile. Ce Prince, fils d'un paysan, avoit le foible de rougir de sa naissance. Photius lui composa une fausse Généalogie qui le faisoit descendre de Tiridate, Roi d'Armenie. Il l'écrivit sur un vieux parchemin en caractères antiques, & la fit remettre à l'Empereur qui donnant dans ce piège grossier, lui confia l'éducation des Princes ses enfants, & le rétablit sur le Siège Patriarchal après la mort de saint Ignace. Il faut lire, dans notre Auteur, le détail des intrigues de Photius; ses démêlés avec le Pape, ses impostures & les calomnies dont il chargeoit l'Eglise Romaine. Sous le Regne de Léon IV. fils & successeur de Basile, Photius fut de nouveau dépouillé du Patriarchat, & renfermé dans le Monastère des Arméniens : il ne survécut pas long-temps à sa dernière disgrace ; il mourut, mais

ſon crime ſubſiſte encore tout entier dans le ſchiſme qui ſépare les Grecs des Latins.

L'Etat ſe reſſent toujours des diviſions qui déchirent l'Egliſe. Le bonheur & la tranquillité de l'un ſont inſéparablement unis à la deſtinée de l'autre. L'Empire de Conſtantinople fut agité de troubles continuels pendant le neuvième ſiècle. On y vit rarement le fils ſuccéder à ſon père. Le Trône étoit ouvert à tous les ambitieux, qui ſe croyoient aſſez puiſſants pour offenſer impunément leurs Maîtres ; & quelquefois le caprice décida ſeul du ſort de l'Etat. On trouvera, dans l'Ouvrage de M. Hardion, le récit des révolutions & des conjurations, qui enſanglanterent ſi ſouvent le Palais des Empereurs.

L'Hiſtoire de la Religion de Mahomet ſous les Califes d'Aſie ſuit celle de l'Egliſe. Les Regnes

de ces Califes n'étoient pas de longue durée. En moins d'un ſiècle, on en compte douze de la famille des Abbaſſides. Amin, fils aîné du Calife Haroun, voulut ôter à ſon frère Mamoun le Gouvernement du Koraſſan, & le dépouiller du droit de ſucceſſion à la dignité de Calife. Mamoun irrité aſſemble une armée & marche vers Bagdad pour y aſſiéger Amin. Ce Prince étoit à la pêche lorſqu'on vint lui annoncer que ſon frère s'avançoit contre lui; il n'en parut point ému, & continua de pêcher. Quelques jours après, on l'avertit que l'armée ennemie étoit aux Portes de Bagdad, & que lui ſeul pourroit, par ſa préſence, en raſſûrer les habitants. Il jouoit alors aux échecs: *Qu'on ne m'interrompe point*, répondit-il, *je ſuis au moment de donner échec & mat.* Cette ſtupide indifférence dans

un danger si pressant, détermina le Peuple à le déposer & à proclamer Mamoun.

Après avoir raconté les faits qui composent l'Histoire de l'Eglise & de la Religion pendant le 9e siècle, M. Hardion passe à l'Histoire des Peuples & des Empires. Mais comme dans les Royaumes Chrétiens l'Histoire Ecclésiastique & l'Histoire Profane sont extrêmement liées entr'elles, & que les grands évènements de l'une intéressent communément l'autre, il n'est pas possible que notre Auteur ne tombe quelquefois dans des redites. Au reste, ceci n'ôte rien au mérite réel de cet Ouvrage ; peut-être même trouvera-t-on que c'est un agrément de plus, parce que les mêmes choses ne reparoissent jamais sous les mêmes expressions.

Tandis que Charlemagne vécut, son nom fut pour les vastes Etats

de la Monarchie Françoiſe une barrière que les Barbares du Nord reſpecterent & qu'ils n'oſerent franchir. Mais ils ne tarderent pas à ſe montrer ſous le Regne de Louis le Débonnaire. On lira volontiers le caractère que M. Hardion trace de ce Prince, dont les défauts ne furent que des vertus mal-entendues. La foibleſſe qu'il eut de ſe prêter aux deſirs ambitieux de l'Impératrice Judith ſa ſeconde femme, cauſa les malheurs de ſon Regne.

Il eut toute ſa vie ſes propres enfants à combattre. Ces Princes dénaturés, armés contre leur Père & leur Souverain, renouvellerent & ſurpaſſerent même le crime d'Abſalon. Louis le Débonnaire fut ignominieuſement dépouillé de l'Empire, & renfermé dans un Monaſtère. Les Peuples, *dit M. Hardion*, indignés d'un ſi énorme attentat contre un Père,

contre un Empereur, firent éclater de tous côtés des murmures qui tendoient à un ſoulevement général. Louis fut ſolemnellement rétabli, mais ſon extrême indulgence, à l'égard de ſes enfants, ſembloit les inviter à l'offenſer encore, parce qu'ils comptoient toujours ſur l'impunité. Après ſa mort, l'Empire François fut agité de nouveaux troubles, dont les Normands profiterent pour ravager les côtes de la France. Ces Peuples féroces vinrent alors débarquer à l'embouchure de la Seine, ſaccagerent tout ce qui ſe rencontra ſur leur paſſage, brûlerent la Ville de Rouen, & remporterent un immenſe butin.

Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire, voulut, en qualité d'Empereur, s'arroger une autorité abſolue ſur ſes frères. Ils unirent contre lui leurs forces, & le défirent dans la célèbre

bataille de Fontenay. La France perdit dans cette journée ſanglante ſa plus brave Nobleſſe, & demeura expoſée aux ravages des Barbares. Robert le Fort, tige de l'auguſte Maiſon de nos Rois, & ſurnommé le *Machabée de ſon ſiècle*, étoit le ſeul homme qu'on pût oppoſer aux Normands. Il avoit toujours été attaché au parti de Pepin, Roi d'Aquitaine, & l'avoit ſuivi en Bretagne où il s'étoit ſignalé par de grands talents pour la guerre. Charles le Chauve, réſolu de le regagner, lui offrit, avec la promeſſe d'oublier tout le paſſé, un des principaux Duchés ou Gouvernements de ſon Royaume. Robert qui n'aſpiroit qu'à rentrer dans ſon devoir, ſe rendit auprès du Roi dont il reçut le Duché qui comprenoit tout le pays d'entre la Seine & la Loire juſqu'à la frontière de Bretagne. Il remporta de

grands avantages sur les Normands qu'il battit toutes les fois qu'il put les joindre, il mourut au sein de la victoire, en 865, dans un combat qu'il leur livra sur les bords de la Sarte. Ses deux fils, Eudes & Robert, hériterent de ses Vertus & de ses Gouvernements; mais ils pousserent beaucoup plus loin leur fortune. Le souvenir des services de leur pere, leur mérite personnel, leur haute naissance & le besoin qu'avoit la France de Princes capables de la soûtenir sur le penchant de sa ruine, toutes ces circonstances réunirent en leur faveur les suffrages du plus grand nombre des Evêques & des Seigneurs, & les placerent successivement sur le Trône, à l'exclusion de Charles le Simple, à qui seul la Couronne appartenoit de droit. Eudes fut élu Roi en 888, & Robert se fit élire & sacrer à Reims

en 922. Sur quoi nous obſerverons d'après un de nos plus ſages Hiſtoriens, *qu'il falloit qu'Eudes & Robert fuſſent de la plus illuſtre & de la plus ample Maiſon qui étoit alors, puiſque tous les Seigneurs voulurent bien leur obéir à titre de ſujets.* (Cordemoy, Hiſtoire de France, Tome II. p. 241.)

L'Hiſtoire d'Eſpagne, dans le 9e ſiècle, ne préſente qu'une ſuite non-interrompue de guerres & de combats. Les Chrétiens & les Maures, toujours armés les uns contre les autres, ſe diſputoient la Poſſeſſion & l'Empire de ces riches Provinces, dont la plus belle partie gémiſſoit ſous le joug des Infidèles. Don Alphonſe II. ſurnommé le Chaſte, fit des conquêtes importantes : il mourut après plus de 50 ans de Regne & de Victoires. Il nomma pour ſon ſucceſſeur Don Ramire, fils du

Roi Don Bermude. Don Ramire étoit avancé en âge lorſqu'il fut appellé à la Couronne des Aſturies. Il avoit acquis une grande expérience dans l'Art Militaire, & à la valeur propre du Soldat, il joignoit la fermeté, le ſang-froid & le courage d'eſprit qui caractèriſent le grand Capitaine. Il poſſédoit au même degré, *dit notre Auteur*, les qualités qui font les grands Rois; généreux, magnanime, zelé pour la Juſtice, plus lent à punir qu'à récompenſer, ſur-tout recommandable par un grand fonds de piété. Don Alphonſe III. dit le Grand, ſurpaſſa la réputation de ſes prédéceſſeurs, & donna un nouvel éclat aux armes Eſpagnoles. Il força les Maures à lui demander la paix. Jamais aucun Peuple ne montra plus de conſtance, de courage & d'intrépidité que les Eſpagnols dans les guerres qu'ils

eurent

eurent à ſoûtenir contre les Infidèles. Ils avoient à venger en même temps leur Patrie & leur Religion opprimées l'une & l'autre par des Uſurpateurs. Ces deux motifs puiſſants les rendirent capables de tout entreprendre, & le ſuccès répondit à leurs efforts. On voyoit alors, comme aujourd'hui, dans cette Nation valeureuſe, cette hauteur & cette fierté d'ame qu'on prendroit peut-être pour de l'orgueil & de la préſomption, mais qui ne manifeſte, en effet, que le caractère ſublime d'un Peuple qui ſe reſpecte lui-même, qui connoît ſes forces & qui croit que rien ne lui eſt impoſſible.

Ce Volume eſt terminé par l'Abregé de l'Hiſtoire d'Angleterre pendant le 9^e ſiècle : nous n'en dirons qu'un mot. Après la diſſolution de l'Heptarchie qui avoit ſubſiſté plus de deux cents

quarante ans, Egbert devenu seul Monarque en 827, prit le titre de Roi d'Angleterre. Il eut besoin de toute sa prudence & de toute sa dextérité pour accoûtumer ses nouveaux Sujets au joug d'une domination étrangère; pour leur inspirer l'amour de la concorde, & pour étouffer les haines & les animosités qu'avoient produites dans les sept Royaumes la politique, l'ambition & la jalousie des Souverains qui les avoient gouvernés. Son Régne, heureux & tranquille, ne fut troublé que par quelques irruptions que les Danois firent en Angleterre.

Alfred fut le plus illustre de ses successeurs. Ce Prince battit plusieurs fois les Danois, mais le surnom de *Grand* qu'il a reçu de la postérité, il le doit moins à ses victoires qu'à la sagesse de son Gouvernement. Il donna tous ses soins à faire fleurir dans son

Royaume la Religion, la Justice, les Sciences & les Arts, dont les guerres continuelles avoient anéanti l'étude au point, *dit M. Hardion*, qu'il eut été difficile avant le Regne d'Alfred de trouver en Angleterre un Laïque qui sût lire l'Anglois, & un Prêtre qui eut quelque teinture du Latin. Il partageoit son temps en trois parties, *continue notre Auteur:* il donnoit huit heures aux exercices de piété, huit heures aux fonctions de la Royauté, le reste au sommeil, à l'étude & à ses délassements. Le fond de cette Anecdote est tiré de Guillaume de Malmesbury, Bénédictin Anglois, qui vivoit au XII^e^ siècle. Mais les Historiens qui l'ont rapportée, ne l'ont pas fidèlement copiée. Nous citerons les paroles mêmes de Guillaume de Malmesbury. Alfred partageoit les 24 heures de la journée, de façon qu'il

en donnoit huit à la lecture, à la prière & à écrire, huit au repas & au ſommeil, & huit aux beſoins de l'Etat. *Viginti quatuor horas..... ita dividebat, ut octo horas in ſcribendo, & legendo, & orando, octo in cura corporis, octo in expediendo regni negocio tranſigeret.* (Guillel. Malmeſb. de geſtis regum Anglorum, L. 2. p. 45.)

Dans l'Ouvrage de M. Hardion, il eſt dit, page 178, que Louis le Débonnaire *fit conduire à Trèves ſon fils Pepin, Roi d'Aquitaine, pour y demeurer juſqu'à nouvel ordre.* Telle fut, en effet, la volonté de l'Empereur Louis: mais Pepin ne fut pas mené juſqu'à Trèves, parce qu'il trouva moyen de faire avertir ſes partiſans qui vinrent l'enlever ſur la route aux Gardes qui le conduiſoient. *Dum duceretur Pipinus Treverum..... à ſuis cuſtodiæ ſub-*

ducitur. (Vita Ludovici Pii ad annum 832 : dans le Recueil des Hiſtoriens de France, Tome VI. page 112.) C'eſt apparemment ce qu'inſinue notre Auteur, en ajoûtant que *Pepin s'enfuit de nouveau dans ſon Royaume.*

Il s'eſt gliſſé une faute d'impreſſion à la page 31. On y lit que Jean Lécanomante, qui avoit ſuccédé en *936* dans le Patriarchat de Conſtantinople à Antoine, fut dépoſé &c. au-lieu de *936*, liſez *836* : en effet, Jean Lécanomante fut créé Patriarche ſous l'Empereur Théophile qui mourut l'an 842.

Nous rendrons compte du douzième Volume dans un autre Article de ces Mémoires.

ARTICLE XLVI.

LETTRE SUR LA RENAISSANCE de l'Architecture Grecque.

MM. RR. PP.

QUAND je vous promis des observations sur nos Temples modernes, je m'engageois, en quelque sorte, à vous donner l'Histoire abrégée de la renaissance de l'Architecture Grecque. Les Edifices sacrés firent éclore les premiers essais d'un Art qui pouvoit paroître nouveau après tant de siècles d'oubli. Ils contribuerent ensuite à sa perfection en fournissant aux Architectes des occasions fréquentes de déployer leur génie & leurs talents. Je ne dois donc point séparer deux ob-

jets si étroitement liés ; & qui, présentés ensemble, deviennent plus picquants l'un par l'autre. D'ailleurs les Artistes qui ressusciterent l'Architecture antique, méritent, à peu-près, autant notre admiration & notre reconnoissance, que ceux qui l'inventerent. Nous ne parlons de ceux-ci qu'avec éloge, quoiqu'entre eux & nous il se soit écoulé des milliers de siècles. Pourrions-nous, sans injustice, ne pas honorer la mémoire d'une foule d'Artistes nés presque de notre temps, & dont les Descendants vivent encore au milieu de nous ?

Le sujet qui va désormais fournir à notre commerce littéraire est délicat, & je n'en ignore pas le danger : peut-être trouverez-vous quelquefois un peu de liberté dans mes réflexions, mais j'ose me répondre à moi-même que vous n'y trouverez jamais de

Satyre. Ce n'eſt point en aigriſſant les Artiſtes qu'on les corrige, comme ce n'eſt point en les flattant qu'on les perfectionne. Je n'ai, il eſt vrai, aucun titre pour m'ériger en Critique, mais il n'en faut point vis-à-vis des Eſprits bien faits ; ils reçoivent des conſeils de quelque part qu'ils viennent. Ceux qui n'en veulent de perſonne, y perdent toujours plus qu'ils n'y gagnent ; le plus habile homme pouvant faire des fautes qui ſeront apperçues par un homme ordinaire.

L'Architecture Gothique regnoit depuis plus de mille ans en Italie, comme dans les autres parties de l'Europe ; elle ſembloit même vouloir y perpétuer ſon empire, en produiſant un Edifice qui, par ſa grandeur, ſa ſolidité, ſa richeſſe, l'emportât ſur tout ce qui avoit paru en ce genre, captivât l'admiration de la multi-

tude, & asservit dès-lors pour long-temps le goût des Architectes. En 1386, furent jettés les fondements du célèbre Dôme de Milan, vaste Temple qui a épuisé plus d'une Carrière de Marbre, desséché plus d'un cerveau occupé à en imaginer les ornements, & englouti depuis près de quatre cents ans plusieurs générations d'Ouvriers, sans être encore achevé. A peine eut-on commencé ce Monument, que de toutes parts accoururent les Architectes pour y apprendre les grands principes de l'Art. Milan devint l'Ecole de toute l'Italie; & à en juger par l'ardeur avec laquelle on étudioit le gigantesque, le bisarre, le discordant du Gothique, l'Architecture Grecque sembloit condamnée à d'éternelles ténèbres.

Il étoit cependant arrivé, ce moment heureux, où les Ordres

inventés par les Grecs & les Romains alloient reprendre leurs anciens droits, & montrer entre les mains d'Architectes de goût, que l'Art d'étonner dans la construction d'un Edifice, ne seroit plus seul l'Art de plaire; que la simplicité peut être une vraie source du beau; que les régles qui gênent conduisent plus sûrement à la perfection, que la fougue d'une imagination sans frein. L'Artiste destiné à produire une si utile révolution dans l'Architecture, fut Philippe Brunelleschi, né à Florence l'an 1377. Ce n'est point ici le lieu de m'étendre sur la vie de cet homme illustre, il suffit de remarquer ses principaux talents & l'usage qu'il fut en faire: usage qui le distingue de tous ses prédécesseurs, & met entre eux & lui une distance immense. Brunelleschi avoit le génie qui perfectionne les Arts, & y fait

de nouvelles découvertes ; génie qui n'imagine qu'en grand, apperçoit plusieurs objets à la fois sans les confondre, les saisit tout-d'un-coup sans efforts, s'allume à la vuë des difficultés, les cherche même quelquefois, sûr qu'il est d'en triompher. Il avoit outre cela cette ambition qui convient aux Artistes, celle de servir sa patrie, & de s'immortaliser par des ouvrages utiles.

Telle étoit la manière de bâtir dans le temps où il nâquit, qu'on peut dire qu'il étoit né au milieu de la barbarie, quoiqu'elle touchât à sa fin. Plus indépendant, plus observateur que les Architectes ses Contemporains, il ne se laissa ni subjuguer par le goût regnant, ni séduire par les mauvais modèles, quoiqu'accrédités. Son œil perça au-delà de ce qu'il voyoit de plus célèbre dans son pays & dans son siècle. Avant

lui des milliers d'Artiſtes avoient, ſans doute, conſidéré les reſtes de l'ancienne Rome ; mais ils n'y avoient apperçu que du Marbre, de la Pierre & de la Brique. Ceux qui peut-être y avoient découvert quelque choſe de plus, n'avoient pas pris le ſeul moyen capable de leur rendre leurs découvertes utiles, je veux dire le ſoin de meſurer les Monuments antiques, de combiner les rapports de chaque partie entre elles, de comparer les hauteurs d'un Entablement avec la longueur des Colonnes, de ſaiſir les formes, les vrais contours, la ſuite des différentes moulures &c. Petits objets en apparence, dont il réſulte tant de graces. Ils copioient, mais à l'œil, ſans faire uſage de la régle & du compas. Sans bons principes de Deſſein, ils travailloient de pratique, ſi je puis appliquer à l'Architecture un terme conſa-

cré pour la Peinture. Il arrivoit de-là que leurs Edifices, en retraçant les Ordres Grecs & Romains, n'en avoient ni l'exactitude, ni la légèreté, ni l'élégance, ni l'harmonie. Brunelleschi fit ce qu'on n'avoit point fait jusqu'alors. Il s'ensevelit dans les ruines de Rome, & rien n'y échappa à ses recherches. Tout fut mesuré, comparé, dessiné. Le premier fruit de son travail, comme la première lueur du beau jour qui alloit naître, fut la distinction des cinq Ordres d'Architecture en usage chez les Anciens : distinction fixée par la différence entre les proportions & les ornements propres de chaque Ordre : distinction si essentielle, qu'il vaut mieux s'y tenir à la rigueur, au risque peut-être d'un peu de monotonie, que de faire des mêlanges d'Ordres avec un danger

évident de replonger l'Architecture dans la confusion.

Outre le plaisir d'arriver à ce beau qu'il avoit entrevu, Brunelleschi avoit un second objet dans ses recherches. Le Temple de Ste Marie *del Fiore* de Florence, Vaisseau Gothique, étoit imparfait ; & la partie qui restoit à construire, faisoit le désespoir des Architectes. Il s'agissoit de réunir les Voûtes des quatre branches de la Croix, ou par une Voûte en Cul-de-four qui ne s'élevât point au-dessus du comble, ou par une Coupole. L'une & l'autre manières présentoient de grandes difficultés. La premiére paroissoit être l'idée de l'ancien Architecte. Brunelleschi assez jeune encore, pensa à la seconde, & ce fut à l'exécution de ce terrible morceau qu'il dirigea ses plus profondes observations. Il étudia dans les Monuments Anti-

ques la coupe des Pierres & leur enchaînement. Il en analyſa toutes les eſpèces de Voûtes & d'Arcades; il examina l'arrangement des Briques, la compoſition des liaiſons &c. Les plus petits détails ne lui parurent pas à négliger; parce que l'ouvrage qu'il méditoit, devoit lui en offrir de toutes ſortes. Par ſes recherches & ſes réflexions, il ſe fit des principes ſi ſolides, une théorie ſi étrangère à ſon ſiècle, & d'une pratique ſi ſûre, qu'au milieu d'une aſſemblée d'Architectes appellés de toutes les parties de l'Europe pour délibérer ſur les moyens d'achever le Temple de Ste Marie, il ne craignit pas d'avancer que lui ſeul les connoiſſoit, & pouvoit réuſſir dans l'entrepriſe. On le railla, quand on l'entendit propoſer une Coupole d'un ſi grand diamètre, & prétendre l'élever dans les airs; on ne le

comprit pas quand il dit qu'il en feroit deux, l'une emboitée dans l'autre, & laiſſant entre elles un grand vuide ; mais on l'inſulta, on le traita publiquement d'inſenſé, quand il aſſûra que, pour cintrer ces énormes Voûtes, il n'employeroit aucune eſpèce d'armure ou de forme intérieure de charpente. Cependant, malgré les préjugés, les railleries, les contradictions, l'ouvrage lui fut confié. Il le pouſſa avec toute l'ardeur d'un Artiſte qui y voyoit le Monument de ſa gloire, mais en même temps avec toute l'attention néceſſaire pour le rendre éternel. Il conduiſoit de l'œil tous les Ouvriers, & ne ſe fioit qu'à lui ſeul du choix des matériaux. Il ne ſe plaçoit ni une Pierre, ni une Brique, qu'il ne l'eût bien examinée & approuvée. Je cite ce trait, parce qu'il renferme une bonne leçon. Enfin

Brunelleſchi eut, avant que de mourir, la ſatisfaction de voir ſa Coupole achevée, à la réſerve d'une partie du Lanternon qui la couronne.

Soit que la diſpoſition de la baſe ne permit point à l'Architecte de donner à ce grand morceau la forme ſphèrique du Panthéon, ſoit qu'il préférât la forme angulaire, parce qu'elle étoit plus difficile, quoique moins belle, Brunelleſchi fit ſa Coupole Octogone ou à huit Pans, tant la Voûte que le Tambour. Il donna aſſez peu de hauteur à celui-ci à proportion de celle de la Voûte, & il y ouvrit dans chaque Pan une Fenêtre en œil de bœuf. En cintrant les Voûtes, il les retrécit par le haut de façon qu'elles s'éloignent de l'Ovale, & ſe terminent un peu en pointe. Il n'orna l'extérieur ni de Colonnes, ni de Pilaſtres, ou parce qu'il ne le put

pas, ou parce qu'il crut qu'à une si grande hauteur ce seroient des ornements perdus. Mais il montra, dans la décoration intérieure du Temple, qu'il possédoit l'Architecture Grecque; & il le montra encore plus dans la construction de quelques autres Eglises, où il fut le Maître des plans & des formes.

La Coupole de Ste Marie *del Fiore* a de diamètre, dans le Vif du Tambour, environ 130 pieds de hauteur; de la Corniche du Tambour jusqu'à l'œil du Lanternon environ 125; du sol de l'Eglise jusqu'à la Croix environ 330. Avant elle, il ne fut donc construit en l'air rien d'aussi grand en ce genre, & aujourd'hui elle ne le céde en grandeur qu'à la Coupole de S. Pierre de Rome. Ainsi sur le Gothique du Temple de Florence, comme sur une Base formée des armes d'un ennemi

terrassé & vaincu, s'éleva un Monument qui, sans être ni Dorique, ni Ionique, ni Corinthien, rappelloit par sa forme simple & majestueuse les beaux temps de la Grèce, & annonçoit la renaissance du bon goût.

Brunelleschi avoit enseigné à ses Contemporains la pratique de la nouvelle Architecture. Léon-Baptiste Alberti, Gentilhomme Florentin, ne tarda pas à leur en développer la théorie. De son temps, comme du nôtre, Vitruve étoit le seul Auteur ancien dont l'Ouvrage sur l'Architecture existât; mais avant l'invention de l'Imprimerie, cet Ouvrage étoit moins commun & moins connu qu'il ne l'est aujourd'hui. Ajoûtez que les lacunes, les fautes de Copistes, les expressions Grecques, ou tirées du Grec, le rendoient presqu'inintelligible à un siècle, où l'on pensoit peu à en chercher le

Commentaire dans les anciens Monuments. Alberti, né avec de l'eſprit & du goût, cultivé par de bonnes études, doué d'un œil pénétrant qui n'eſt pas donné à tout le monde, & qui heureuſement ſe trouva organiſé comme celui de Brunelleſchi, Alberti entreprit de rédiger en corps de préceptes ſes obſervations ſur l'Architecture des Anciens, & de donner aux Artiſtes des ſecours difficiles à tirer de l'Architecte Romain. Il compoſa donc vers le milieu du XV^e ſiècle ſon Traité de l'Art de bâtir, (de Re ædificatoriâ) qu'il diſtribua en dix Livres. Quoiqu'il n'eſtimât pas Vitruve, il profita cependant de ſon Ouvrage ; & plus d'une fois il s'appuya de ſon autorité. Le Traité moderne eſt plus ample que l'ancien, il eſt plus clair, & il contient des détails d'une grande importance. Il auroit été au temps

où il parut d'une utilité plus universelle, si, au-lieu de l'écrire en bon Latin, l'Auteur l'avoit écrit en Toscan. Les Maîtres qui composent sur leur Art, doivent travailler pour tout le monde; pour l'instruction spéculative des Virtuoses quelquefois légers de Grec & de Latin, & pour la direction pratique des moindres Ouvriers qui ne savent jamais que la Langue vulgaire.

Puisqu'Alberti ne se donne pas pour un simple Commentateur de Vitruve, on pourroit peut-être lui reprocher de s'être trop étendu sur la construction de quelques Edifices qui ne sont plus aujourd'hui d'usage, tels que les Thermes, les Basiliques, & de n'avoir pas assez dirigé ses régles à la construction de quelques autres très-communs dans le Christianisme. Par exemple, il parle de la forme & des ornements des

Temples, comme en parle Vitruve; mais nos Temples devant être beaucoup plus grands que ceux des Anciens, il semble qu'il n'auroit pas dû se borner à des dimensions qui ne peuvent convenir qu'à ceux-ci. Au reste, l'essentiel étoit d'apprendre à son siècle les régles des Ordres Grecs, à chercher des graces dans les proportions, à bien tourner une Colonne &c. & c'est sur quoi Alberti communiqua de bonnes lumières. C'étoit au génie des Artistes à faire usage des principes, à les étendre selon la mesure de leurs plans. Les proportions qu'il assigne pour les différentes parties d'une Ordonnance, ne s'accordent pas toujours avec celles de Vitruve; mais celles de Vitruve elles-mêmes different aussi des proportions employées dans beaucoup de Monuments antiques. C'est ici une affaire de

coup-d'œil, un point de goût ſur lequel il ne faut pas trop chicanner les Architectes, tandis qu'ils ne s'écarteront pas des régles à peu-près fixées par la pratique de trois ou quatre célèbres Artiſtes des deux derniers ſiècles.

Dans une Lettre qui traite de la renaiſſance de l'Architecture, j'ai cru, MM. RR. PP., devoir donner quelques Notices de l'Ouvrage d'Alberti ſur ce bel Art. Quoique plein d'excellentes choſes, il eſt aujourd'hui aſſez ignoré & beaucoup plus qu'il ne mérite de l'être. Il eſt cependant le plus ancien, après celui de Vitruve, où l'Art de bâtir ſoit développé à fond. Il précéde même Vitruve dans l'Hiſtoire de la Typographie, puiſque la premiére Edition de celui-ci n'eſt que de 1486*, & que celle d'Alberti date

* D'autres diſent 1496.

de 1481, si nous en croyons le Vasari.* La plus ancienne que j'aie vuë est de 1541. Il faut encore savoir que la premiére Edition de Vitruve avec un Commentaire ne parut qu'en 1521; que par conséquent Alberti plus clair & plus détaillé que lui, fut aussi plus étudié & plus consulté. Mais revenons.

Les Edifices de Brunelleschi d'un côté, de l'autre l'Ouvrage d'Alberti produisirent dans l'Architecture un commencement de révolution, dont les progrès furent accélérés par la faveur de deux grands Princes, de Cosme I. de Médicis, & du Pape Nicolas V. Le nom des Médicis est un nom qu'on ne lit, qu'on n'entend point sans plaisir & sans

* On ne voit dans les bonnes Bibliothèques que celle de 1485.

reconnoissance,

reconnoiſſance, ſans ſe rappeller des chef-d'œuvres & des bienfaits. Coſme le premier de ſa Maiſon qui ait donné à ſes ſucceſſeurs le goût de la magnificence ; aux Sciences & aux Arts cette protection qui rendra ſa mémoire précieuſe à la poſtérité ; Coſme devint Chef de la République de Florence ; dans le temps que Brunelleſchi commençoit à y déployer ſes talents ; & tel fut le bonheur de l'Artiſte, que ſes talents furent connus & eſtimés du Maître : bonheur qui manque ſi ſouvent aux grands hommes. Le Prince occupa Brunelleſchi dans ſes Palais : à ſon exemple, pluſieurs Seigneurs Florentins lui confierent la conſtruction de leurs Hôtels ; des Religieux, celle de leurs nouveaux Monaſtères. Sous les yeux du nouvel Architecte, il ſe forma un grand nombre d'Elèves qui ſe répandirent en-

ſuite dans toute l'Italie, & y porterent, en dépit du Dôme de Milan, l'arrêt de proſcription contre le Gothique.

Nicolas V. avoit pour les Bâtiments une paſſion, qui a été condamnée par quelques ſaints perſonnages. Il forma plus de projets qu'il n'en exécuta, parce qu'il regna peu; mais ſon goût bien connu & ſes entrepriſes pour l'embelliſſement de Rome, attirerent, dans cette Ville, beaucoup d'Architectes ou déja habiles, ou qui avoient la noble ambition de le devenir. Leurs noms ſont moins célèbres que ceux qui brillerent dans le ſiècle ſuivant; on parle peu de leurs ouvrages; mais enfin ils rapporterent à Rome les premiéres notions de la bonne Architecture qui s'y étoient perdues, malgré les excellents modèles qu'elle préſentoit, & que les Etrangers venoient

étudier. Ils préparerent les voies aux Bramante, aux Michel-Ange, aux San-Gallo, aux Peruzzi &c. comme les grandes idées de Nicolas V. sur la reconstruction de S. Pierre & du Vatican firent naître dans la suite celles de Jules II. & de Léon X.

Depuis la mort de Brunelleschi arrivée en 1446, & pendant le reste du XV^e^ siècle, il ne se fit donc, dans le goût & selon les régles de l'Architecture Grecque, aucun Monument aussi célèbre que la Coupole & la décoration intérieure de Ste Marie *del Fiore*. L'Art alloit, pendant cet intervalle, se répandant peu à peu par des entreprises obscures, mais toujours utiles à ses progrès ; il naissoit des hommes qui devoient le porter à sa perfection, en découvrir tous les secrets, en étaler toutes les richesses. L'exemple de l'Architecte

Florentin & ſes ſuccès avoient indiqué le moyen d'en acquérir une vraie connoiſſance ; il fut imité. Quiconque voulut devenir bon Architecte, commença par meſurer les Monuments antiques de Rome, plus nombreux alors qu'ils ne le ſont aujourd'hui. La diſtinction des Ordres, premier fondement de la nouvelle manière de bâtir, étoit fixée ; mais il n'étoit pas poſſible que ceux à qui on la devoit, euſſent ſaiſi toutes les fineſſes de détail. Ce qui leur avoit échappé, fut apperçu par leurs premiers ſucceſſeurs, qui, malgré leurs recherches, laiſſerent encore à glaner aux Artiſtes qui vinrent après eux.

Permettez que je finiſſe cette Lettre par une obſervation qui l'allongera, mais que vous n'y trouverez peut-être pas déplacée. Les Ordres le plus communé-

ment employés dans les Monuments de Rome de la fin du XV^e^ siècle & des premières années du XVI^e^, m'ont paru être le Toscan & le Composite : ce qu'il faut, sans doute, attribuer à une prédilection nationale. Mais comment est-il arrivé que, dans ces Monuments, on ait cru rendre la Frise composite, en imitant celle du quatrième Ordre du Colisée; qu'on ait pris ce quatrième Ordre pour du Composite ; que des Architectes célèbres, tels que Serlio & Vasari, en aient tiré des régles & des préceptes; que, depuis eux, une foule d'Auteurs & de Voyageurs se soient également trompés ? Il est cependant vrai que le quatrième Ordre du Colisée est Corinthien, & que par conséquent c'est s'appuyer à faux, que de s'en autoriser pour placer le Composite sur le Corinthien. Il ne me paroît pas moins vrai que

les gros modillons de la Frise ; dont ils prennent toute la hauteur, n'y sont pas un simple ornement, puisqu'ils ne conviennent nullement au Corinthien, hors de la circonstance qui obligea l'Architecte à les employer. J'aurai ailleurs occasion de vous en montrer la nécessité prise du côté des Spectacles qui se donnoient dans l'Amphithéâtre. Je vous dirai ici seulement que l'Architecte montra de l'esprit & du goût, en s'éloignant des régles, indépendamment de toute autre raison. Le Colisée a quatre Ordres, le dernier est à une hauteur prodigieuse, & n'a que des Pilastres Corinthiens. L'Architecture de ce grand morceau est belle, mais n'est pas riche. Si l'Architecte avoit fait l'Entablement du quatrième Ordre dans toute la rigueur des préceptes & selon la simplicité du reste ; que

ſeroit-il arrivé ? Cet Entablement élevé, comme il l'eſt, & couronnant toute la maſſe, ſeroit devenu foible & maigre à l'œil ; d'autant plus que l'Edifice étant ovale, préſente des profils à droit & à gauche, de quelqu'endroit qu'on le regarde, & que ces profils doivent néceſſairement s'affoiblir à raiſon de l'air vague & libre qui les environne. Il falloit donc charger l'Entablement entier & lui donner une forte ſaillie, l'enviſager non pas préciſément par rapport à l'Ordre qu'il termine immédiatement, mais par rapport à la hauteur totale de la maſſe. C'eſt ce que fit l'Architecte du Coliſée, en plaçant dans la Friſe de gros modillons, qui ayant la forme de Gorge Leſbienne ou Talon renverſé, comme parlent les Maîtres de l'Art, forment au haut de l'Amphithéâtre une eſpèce de

Bourlet, un Tore qui le couronne avec grace. J'ai l'honneur d'être, &c.

1. Mars 1760.

ARTICLE XLVII.

L'ART DE PEINDRE; Poëme avec des *Réflexions sur les différentes parties de la Peinture.* Par M. Watelet, Associé libre de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. (Grand *in*-4°. p. 160.) *A Paris, de l'Imprimerie de Guerin & Delatour, rue S. Jacques.*

La Peinture & la Poësie sont deux sœurs : il n'est pas surprenant qu'elles se rendent des services réciproques. La Peinture

s'est enrichie des beautés répandues dans Homère, dans Virgile, dans le Tasse, dans l'Arioste, &c. La Poësie a exalté cent fois les chef-d'œuvres des grands Peintres; elle a chanté la Peinture même, dans deux Poëmes Latins *; l'un du ton le plus didactique, l'autre du style le plus orné & le plus agréable. Elle a publié, ces dernières années, dans la Langue des Italiens, une composition très-poëtique en faveur de l'Art de peindre. ** Enfin elle donne aujourd'hui, dans notre Langue, un Ouvrage où l'on admire les talents du Poëte, du

* Poëme d'Alphonse du Fresnoy, publié pour la premiére fois en 1668. Poëme de M. l'Abbé de Marsy, prononcé en 1736.

** Poemetto al Sig. Giambatista Tiepolo Pittore illustre, sopra la Pittura 1758.

Connoiſſeur, de l'Artiſte : & l'objet de ce Poëme eſt d'applanir aux jeunes Elèves de la Peinture des routes difficiles.* La Préface qui eſt ſimple, modeſte, inſtructive, explique ces vuës, & tout l'ordre de l'Ouvrage compris en quatre Chants.

» Le premier préſente une idée » générale de l'Art de la Peinture, » qui doit, ſans doute, ſon exiſ- » tence au deſir d'imiter ce qui » paroît digne d'imitation. La di- » viſion des parties qui conſti- » tuent cet Art, s'offre enſuite; » & cette diviſion eſt celle qu'ont » établie les meilleurs Auteurs qui » ont traité de la Peinture. Le » Deſſein eſt l'imitation des for-

* En 1755, on vit un Poëme François, intitulé la *Peinture*; & nous en dîmes quelque choſe dans nos Mémoires d'Octobre; mais ce Poëme n'étoit pas didactique.

» mes des corps ; elle devoit pré-
» céder la couleur, parce qu'on
» peut étudier & imiter les for-
» mes des corps, indépendam-
» ment de leurs couleurs. Le
» Dessein a donc obtenu le pre-
» mier rang dans l'ordre de mes
» Chants, & la Couleur occupe
» le second. Après le Dessein & la
» Couleur qui appartiennent plus à
» la pratique de l'Art de peindre,
» qu'à sa théorie, j'ai traité les par-
» ties dans lesquelles l'esprit & l'ame
» ont autant de part que les yeux
» & la main. Ainsi le troisième
» Chant est consacré à l'Ordon-
» nance que les Peintres appel-
» lent *Invention Pittoresque*, & le
» quatrième à l'expression qu'ils
» connoissent sous celui d'*In-
» vention Poëtique*. Cette dernière
» partie, connue des ames sensi-
» bles, étoit, sans contredit, la
» plus difficile à traiter. Quels
» préceptes donner, en effet, sur

» ce qui ne peut pas se démon-
» trer ? Comment régler le vol
» rapide du Génie qui doit at-
» teindre le but, au même instant
» qu'il l'a fixé ? J'étois arrêté par
» cette réflexion capable d'inti-
» mider, lorsque le mouvement
» qui agit sans cesse dans tous les
» êtres, se présenta à moi comme
» le caractère le plus noble des
» ouvrages de la Nature, & par
» conséquent comme la source où
» l'Artiste de génie doit puiser
» toutes les beautés de l'expres-
» sion. Je me suis arrêté à ce
» sentiment ; & renonçant à la
» marche didactique, je n'ai fait
» du quatrième Chant, qu'une
» suite d'images relatives à cette
» idée. «

Voilà un plan très-bien exposé : il ne s'agit plus que de suivre l'Ouvrage dans son exécution. Comme la matière est fort étendue, nous nous bornons, dans

ce premier Extrait, aux deux premiers Chants & aux deux premiéres parties de l'Art, qui sont le *Dessein* & la *Couleur.*

Le premier Chant offre d'abord le tableau général de l'*Art de peindre* : ce qui comprend son objet, son origine, ses divers états, ses révolutions, & la proposition simple de tout l'Ouvrage. Proposition contenue dans ce Vers :

Les Formes, les Couleurs, les Plans &
 les Effets.

Le Poëte débute ainsi :

Je chante l'Art de Peindre : ô Venus-
 Uranie,
Seconde mes travaux, inspire mon
 génie ;
Laisse-moi pénétrer dans le Temple
 des Arts.
Lumière des Talents, découvre à mes
 regards

Ce concours de tes dons, cet Accord, cet Ensemble ;
Objet des goûts divers, centre qui les rassemble,
Immortel attribut de la Divinité,
Dont l'effet est l'amour, & le nom la Beauté.

Venus-Uranie qu'invoque ici le Poëte, est prise pour la Puissance qui répand la perfection & la beauté dans tous les Etres. Ciceron, au troisième Livre de la Nature des Dieux, nomme quatre *Venus*, dont la premiére est *Uranie*, née, dans le langage de la Fable, du *Ciel & du Jour*. L'*Amour*, qu'on dit être *l'effet de la Beauté*, est *ce sentiment universel qu'excite la perfection par-tout où elle se laisse appercevoir*. La perfection est la *Beauté* même qui consiste dans cet *Accord*, cet *Ensemble*, dont parle l'Auteur, & qui est l'*objet*

des goûts divers ; parce que tous les hommes eſtiment, recherchent & admirent ce qui eſt *Beau*. On ſait le mot d'Ariſtote. Quelqu'un lui demandant pourquoi tout le monde s'attache aux belles choſes, il répondit : *Queſtion d'aveugle* ; & ce mot valoit un Traité de Philoſophie.

Dans notre Poëme, l'Invocation continue, &, des Etres en général, paſſe à l'Art de peindre, dont Uranie a fait préſent aux hommes. Quelques Vers enſuite manifeſtent de juſtes deſirs pour la Paix ; quelques autres invectivent contre la Mode.

Ce monſtre ſéduiſant qu'enfante la
Folie.

Après quoi le Poëte expoſe l'étendue & la nobleſſe de l'Art de peindre, ſur-tout du genre qu'on appelle l'*Hiſtoire*.

Par son génie actif embrassant l'Univers,
L'Artiste se soumet les Eléments divers ;
Des Temples, des Palais il perce les mystères,
Surprend les passions, sonde les caractères,
Honore les vertus, & consacre les traits
Des Héros, dont l'Histoire éternise les faits.

On indique sommairement la marche du Peintre dans la composition d'un Tableau : il choisit le sujet, se l'approprie, en établit l'ordonnance, en imagine les ornements ; enfin il le rend aux yeux selon les régles du Dessein, & par le bon emploi des Couleurs.

Le Dessein, objet de ce premier Chant, est la base de l'Art. On ne dit qu'un mot de son ori-

gine fort douteuſe. M. Watelet nomme *Dibutade* la jeune Corinthienne qu'on dit avoir tracé ſur un mur la reſſemblance du jeune homme qu'elle regrettoit. C'eſt au père de cette fille que l'Hiſtoire donne le nom de *Dibutade* : on peut voir le 35ᵉ Livre de Pline. Mais on ſent qu'un Poëte a pu s'autoriſer de nos uſages, & rendre la même dénomination commune au père & à la fille.

Deſſinez, effacez, & deſſinez encor ;
Qu'un travail aſſidu prépare votre eſſor ;
Qu'il aide à ſupporter la longue tyrannie,
Qu'exerce le Deſſein, même ſur le génie.

Ces quatre beaux Vers font connoître l'importance du Deſ-

ſein : on l'appelle auſſi dans le Poëme Italien, que nous avons indiqué plus haut : *Il ſommo de la bell' Arte ſoſtegno e nume il fatale Diſegno.*

Les Anciens excellerent dans cette partie ; & la Peinture fut floriſſante, tandis que les Artiſtes s'impoſerent l'obligation de bien deſſiner. Notre Auteur ſaiſit ce moment pour célèbrer les beaux ſiècles de l'Egypte, de la Grèce, de Rome : ſiècles des Arts qui furent ſuivis du long regne de la barbarie & de l'ignorance. Ce qu'il y a d'aſſez remarquable, c'eſt que le luxe & l'amour des plaiſirs qui firent paſſer de la Grèce à Rome tous les Beaux-Arts, furent, dans Rome même & dans l'Empire Romain, la cauſe de leur deſtruction. Le Romain chargé des dépouilles d'Athènes & de Corinthe, aima les chef-d'œuvres de la Peinture,

de la Sculpture, de l'Architecture.

Voluptueux alors, pour tromper ses loisirs,
Il fit servir les Arts au soin de ses plaisirs.

Et ce même Peuple surchargé de victoires, de richesses, de puissance, perdit sa Liberté, ses Mœurs & les Arts.

Ces fiers Mortels pliés au joug de l'esclavage,
Des vices effrénés éprouvant le ravage,
Se virent entraîner par la perte des Mœurs,
Des Arts à l'ignorance, & du crime aux malheurs.

Ainsi les Hommes sont désolants dans leurs procédés : on les cultive, & ils s'amollissent ; ils

perdent la culture, & ils deviennent féroces.

M. Watelet pense, comme le torrent des Hommes de Lettres, que les Barbares du Nord, armés contre Rome, détruisirent les Arts & les beaux Monuments de cette Capitale.

Une foule barbare, avide de carnage,
Sur les Vainqueurs du monde assouvissant sa rage,
Sous leurs Palais détruits accabla ces Mortels,
Et leurs Arts, & leurs Dieux, sous leurs propres Autels.

Si l'on prétendoit seulement que l'invasion des Peuples du Nord entraîna beaucoup de ravages, d'incendies, de destructions, le fait est incontestable; mais on pourroit dire, à peu-près, la même chose de la plûpart des

guerres : car le Soldat ennemi, de quelque pays qu'il ſoit, eſt preſque toujours deſtructeur. Si l'on imaginoit que les Goths & les Vandales, partant du Nord, eurent l'intention particulière & réfléchie de renverſer les Palais, les Temples, les Obéliſques ; de briſer les Statues, de brûler les Tableaux de Rome leur ennemie ; il ſemble que cette penſée ſeroit difficile à prouver, & que, dans ce ſyſtême, il reſteroit à expliquer pourquoi ces prétendus Adverſaires des Arts & des belles choſes ont laiſſé ſubſiſter pluſieurs Antiquités que nous admirons encore, & qu'on ne pouvoit ſouſtraire ni à leurs regards, ni à leurs projets barbares. Cette matière a été traitée par un Ecrivain peu connu, mais judicieux Critique, nommé *Bargée* ; & un Homme de Lettres & de goût a fait ſur cet Auteur d'excellentes

Notes qui mériteroient d'être données au Public.

A la renaiſſance des Lettres & des Arts, Raphaël conſulta les reſtes de l'ancienne Rome.

Tréſors que Raphaël, avide de ſuccès,
Déterra pour guider ſes rapides progrès,
Lorſqu'oſant pénétrer dans des cavernes ſombres,
De la Grèce & de Rome il évoqua les ombres.

Ici notre Auteur entre dans le Didactique du Deſſein. Il parle des proportions qu'on doit donner aux figures; de l'élégance & de la facilité qui doivent regner dans les contours; des connoiſſances anatomiques dont on ne peut ſe paſſer dans la pratique de l'Art.

Mais il faut avant tout, par des ſoins
plus auſtères,
De nos reſſorts ſecrets dévoiler les
myſtères ;
Sur la Nature même établir le vrai
Beau,
Et de l'Anatomie emprunter le flam-
beau.

Le Scalpel à la main, voyons ce que
renferme
Sous ſon léger tiſſu, le plus fin Epi-
derme.
Démontrons ces Léviers, dont nos eſ-
prits ſubtils
Réglent les mouvements : démêlons
tous ces fils,
Que leur combinaiſon, que leur force
deſtine
A faire, au gré des ſens, mouvoir notre
machine.
Par ſon inſertion à l'os le muſcle eſt
joint,
Nos mouvements réglés partent tous
de ce point.

Le muſcle contracté leur donne la
naiſſance :
Des eſprits réunis la mobile puiſ-
ſance
Le gonfle, & l'accourcit du tiers de ſa
longueur :
Sa forme prononcée exprime la vi-
gueur, &c.

Ces principes d'Anatomie ſont ſuivis de ceux qui concernent la Perſpective. Nul de nos Chantres de la Peinture (nous parlons des deux Poëtes Latins & du Poëte Italien ci-deſſus indiqués) n'a traité cet Article avec autant de ſoin que M. Watelet. Tous confondent cette partie avec le Coloris, quoique préalablement à l'action de colorier, celle de meſurer les diſtances, & de calculer l'effet des divers points de vuë, ſoit néceſſaire.

La *Couleur* eſt, dans ce Poëme, l'objet du ſecond Chant : & c'eſt ce qu'annonce

qu'annonce la Vignette qu'on voit à la tête. La Muſe de la Peinture y paroît occupée à imiter ces effets brillants que produit l'éclat du Soleil tempéré par des nuages. Ce vague de l'air où étincellent mille rayons briſés dans la nuë, forme un agréable coup-d'œil.

On conſidère ici deux choſes très-diſtinguées, les *couleurs locales & l'incidence des rayons* de la lumière. Tous les corps portent leur propre couleur : les uns ſont rouges, les autres verds, les autres bleus &c. c'eſt-à-dire qu'ils ont en eux-mêmes une telle contexture de parties, qu'ils paroiſſent rouges, verds, bleus &c. & c'eſt ce qu'on appelle *couleur locale.* Mais ils ſont auſſi plus ou moins éclairés, ſelon les divers degrés de force qu'ont les rayons qui tombent ſur ces objets : quelquefois même il y a une priva-

tion abſolue de lumière dans un point de ces objets, tandis qu'un autre eſt vivement éclairé : ce qui dépend de l'incidence & de la non-incidence des rayons ; deux choſes dont le concert eſt ce qui fait le *clair-obſcur*.

Votre Art vous preſcrit donc ces deux
loix principales :
Imitez, en peignant, & les couleurs
locales,
Et ce parfait accord qu'aux objets diffé-
rents
Le jour ou l'ombre donne en raiſon de
leurs plans.

Cette théorie des ombres & des jours occupe beaucoup le Poëte, qui ſe tire avec beaucoup d'intelligence de ces détails difficiles à expoſer, & plus difficiles encore à chanter. Il dit un mot du ſyſtême Newtonien ſur les couleurs ; il entre de-là dans

l'indication ſuccincte des éléments d'où les couleurs ſont tirées.

Les Plantes, les Cailloux, les Terres, les Métaux,
Se diſputent le droit d'émailler vos Tableaux.

Il obſerve que c'eſt des Minéraux qu'on tire les couleurs ſolides ; que les ſucs extraits des végétaux n'ont qu'un éclat paſſager ; qu'on doit ſe garantir d'employer l'*Orpiment* ou l'*Orpin*, Minéral compoſé d'Arſenic & de Soufre ; poiſon dangereux pour ceux qui l'emploient, & deſtructif des ouvrages où l'on le fait entrer.

La gravité des préceptes eſt ici tempérée par un brillant morceau ſur la renaiſſance des Arts, ſur la protection que leur accor-

derent les Médicis, François I. Léon X. &c.

Voyez dans les deſerts une ſimple fontaine
S'échapper d'un rocher, ſerpenter dans la plaine,
S'enrichir en ſon cours; & diviſant ſes eaux,
Nous prodiguer ſes biens par cent & cent canaux.
Telle on vit des Beaux-Arts la ſource renaiſſante
Se répandre en ſecret, devenir abondante,
Fertiliſer l'Europe; & partageant ſon cours,
Des *Ecoles* former la gloire & le concours.

Ce bel endroit eſt ſoûtenu d'une Apoſtrophe qui contient un grand ſens, & tout le fond d'un Traité de Morale à l'uſage des Artiſtes & des Amateurs.

Dieu des Arts, entretiens, au ſein de
ma patrie,
Cette louable ardeur par la gloire nourrie,
Qui fait de tes Sujets, à la vertu ſoumis,
Des rivaux généreux, jamais des ennemis.

Noble deſir, dont l'accompliſſement feroit de la patrie des Arts une terre de délices : la candeur, la probité, la décence y regneroient, & l'on n'y verroit jamais, en réalité, ces Furies déteſtables, la Calomnie, l'Envie, l'Ignorance, la Fraude qu'Apelle mit en Peinture dans le Palais de Ptolémée. Notre Poëte continue :

Et vous qu'un feu divin anime, échauffe, enflamme ;
Qu'un ſouffle envenimé ne ſouille point votre ame.

Dans ces Bosquets sacrés, gardés par les
neuf Sœurs,
Pour vous couronner tous, il naît assez
de fleurs.

Et voilà ce que ne conçoivent pas les jaloux. Ils croient que la gloire d'autrui les condamne à l'obscurité, & que les ressources de la libéralité publique sont épuisées dès le premier bienfait qu'on accorde au mérite qui leur est étranger.

M. Watelet rentre dans le Didactique de l'Art de peindre. Il insiste sur *les Reflets* de la lumière : objet fort considérable par les variétés, dont il est susceptible dans l'exécution. L'Auteur recommande au Peintre de ne pas trop décèler les pratiques ou les finesses de son Art.

Le Spectateur jaloux ne veut rien qui
détruise
La douce illusion dont son ame est
surprise.

C'est ce que du Fresnoy a voulu expliquer par ce Vers assez dur.

Maxima deindè erit ars, nihil artis inesse videri.

L'autre Poëme sur la Peinture exprime plus coulamment la pensée de du Fresnoy.

Artis erit summum, nihil artis inesse videri.

La suite rassemble une multitude de préceptes sur les effets de l'air & de l'ombre, sur les oppositions & les contrastes, sur les rapports entre la Peinture & la Musique, sur la manière de rendre les divers tons de couleur que produit le Soleil à son Lever, à son Midi, à son Couchant. Cet endroit est magnifique, & termine le second Chant. Nous devrions citer ici beaucoup

de choses ; mais notre Extrait a déja trop d'étendue. Nous le finissons par deux remarques importantes. La premiére, qu'en plusieurs endroits de cet Ouvrage l'éclat de la Poësie a dû être sacrifié aux leçons de l'Art. La partie Didactique étoit essentielle dans une entreprise de cette nature ; l'harmonie des Vers n'étoit, en quelque sorte, que l'accessoire. La seconde remarque est que, pour bien juger de ce Poëme, il faut le lire plus d'une fois, & le comparer avec les épines du sujet. Cette lecture réfléchie & cette comparaison feront penser & dire qu'il étoit presque impossible de faire mieux, & très-difficile de faire aussi-bien.

ARTICLE XLVIII.

L'ART DES MINES, ou *Introduction aux connoissances nécessaires pour l'exploitation des Mines métalliques, avec un Traité des exhalaisons minérales ou moufettes, & plusieurs Mémoires sur différents sujets de l'Histoire Naturelle. Avec Figures.* Par M. Jean-Gotlob Lehmann, Docteur en Médecine, Conseiller des Mines de Sa Majesté Prussienne, de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, & de celle des Sciences utiles de Mayence. Ouvrages traduits de l'Allemand. (Tome premier *in*-12. pages 419.) A Paris, chez

Jean-Thomas Hérissant, &c.
M. DCC. LIX.

IL y a trois Volumes dans ces Ouvrages de M. Lehmann. Nous avons rendu compte du second, (Juillet 1759) avant que d'entamer le premier; parce que le second traite de la formation même des Métaux dans la terre, tandis que le premier roule sur la fonction des Ouvriers en Mines : objet postérieur au travail de la Nature : c'est celui-ci que nous parcourons aujourd'hui. Le troisième Volume nous occupera dans un dernier Extrait qui aura quelque étendue, parce que ce Tome présente une Histoire Naturelle des Couches de la terre : matière curieuse & digne des recherches de tous les Physiciens.

» La Science des Mines, *dit* » *d'abord M. Lehmann*, ne doit » paroître au coup-d'œil qu'un

» métier vil & méprisable. En
» effet, ceux qui la cultivent, ne
» semblent s'occuper que de ter-
» res & de pierres ; ils n'appor-
» tent de leurs atteliers souter-
» reins qu'un extérieur délabré,
» des mains souillées par le tra-
» vail, des membres perclus ou
» endommagés, un tempérament
» maladif & usé ; ils n'offrent aux
» yeux qu'un amas de matières
» de nulle apparence. Quand ils
» se montrent au grand jour, ils
» ont le visage enfumé, des ha-
» bits & des mains noircies par
» le charbon : on ne les voit en-
» tourés que de débris de pierres
» & de scories... Toutes ces choses
» semblent rendre la profession
» de ceux qui travaillent aux Mi-
» nes, abjecte aux yeux des hom-
» mes accoutumés à ne juger que
» sur les apparences : mais les
» personnes qui, sans s'arrêter à
» l'écorce, voudront commencer

» par s'instruire des principes sur » lesquels la connoissance des Mi- » nes est fondée, en porteront un » jugement plus favorable, & ver- » ront qu'elle mérite d'être ap- » pellée *une Science* « &c. M. Lehmann nous en donne ici les éléments en VII Chapitres, que nous allons parcourir rapidement.

Une montagne en pente douce & bien exposée au Soleil, est, pour un Minéralogiste, un aspect attrayant. S'il découvre une rivière qui coule du sein de cette montagne, il examine le sable qu'elle charrie : il en tire un augure certain sur la Mine qu'il espère trouver : il remonte jusqu'à ce que ce sable lui manque. Où finissent les traces de ce sable métallique, là commencent les filons, qui sont comme les rameaux ou les veines du Minéral que la Nature fait croître & végéter. Après une si heureuse découverte,

il ne reste plus qu'à considérer si l'on peut, à peu de frais, se procurer le bois, le charbon, & tout ce qui est nécessaire pour l'établissement des Ouvriers & pour l'exploitation des Mines.

Ensuite on vient à l'examen des fentes qui se trouvent dans les roches de la montagne. Si elles présentent de la Mine, ce sont des fentes *nobles* qui promettent la plus riche moisson. Les eaux qu'on y trouve, si elles s'élevent du creux de la montagne, ou si elles y tombent d'ailleurs sans trouver d'issue pour s'écouler, sont encore un signe de Mine. Quand ces fentes ne présentent que des Quartz & des crystallisations, c'est un mauvais augure, à moins qu'après en avoir détaché ces matières, on ne trouve plus loin la roche entière qui donne de meilleures espérances.

Il y a une bouſſole qui ſert à déterminer la poſition & le cours des filons ; ce qui fonde, parmi les Mineurs, un langage dont on donne ici la clef. La partie de la roche qui couvre les filons s'appelle leur *toit*, celle qui les porte leur *ſol*. Les Mines ne ſont pas toutes des filons qui coupent la montagne dans ſa hauteur ; il y en a qui s'étendent ſur ſa largeur, & qu'on nomme *couches*. Ces couches ſont quelquefois des lits compoſés de différents foſſiles : alors ce ſont des couches *mêlées*. Quand leur épaiſſeur eſt de cinq à ſept verges, les Allemands les nomment Mine en maſſe, *Minera cumulata*. Pour ſavoir ſi un filon eſt noble ou *ignoble*, riche ou pauvre, on le fouille, c'eſt-à-dire qu'on écarte la terre végétale qui eſt à la ſurface. Si la quantité du filon invite à l'exploiter, on meſure l'eſ-

pace où les travaux doivent se renfermer, on y creuse des puits pour tirer la Mine ou les eaux, on se pourvoit de tous les instruments nécessaires pour descendre les hommes, pour monter les matières, en un mot, pour la facilité de l'ouvrage & pour la commodité & la sûreté des Ouvriers.

Les ouvrages sur terre, tels que les Moulins, les Forges, les Fourneaux &c. ne sont pas si singuliers que les ouvrages souterreins, comme les Boyaux, les Galleries, les Gradins, les Repos ou les *Aîles* qu'on pratique pour les Ouvriers qui dépouillent le filon; les Charpentes de différentes espèces qu'on emploie contre tous les accidents dont ces Ouvriers & leurs ouvrages sont menacés; les Machines & les *Percements* qui servent à rafraîchir & à renouveller l'air, à se garantir des eaux & à s'en débarrasser, sans

parler de l'usage de la poudre à canon & du feu, qui sont autant de moyens pour détacher la Mine & pour vaincre la dureté des roches. Tout ceci est expliqué en détail par l'Auteur, & représenté même dans des Planches qui accompagnent l'Ouvrage. Les montagnes ne sont pas les seuls endroits où la Nature produit des Minéraux : elle en nourrit des veines qui percent jusqu'à la surface des plaines. On n'oublie point non plus ce qu'il est nécessaire de savoir pour les reconnoître & pour les traiter.

Nous voici arrivés au Chapitre IV. qui traite de la *Minéralogie & de la Métallurgie.* La Minéralogie comprend tous les Métaux qu'on connoît assez, & les demi-Métaux qui sont le Mercure, le Bismuth, le Zinc, l'Antimoine, l'Arsenic, &c. La Métallurgie comprend les Sels, les

Soufres, le Cobalt ſans argent, les ſubſtances inflammables & tous les Foſſiles, c'eſt-à-dire toutes les terres non-métalliques. Toutes ces ſubſtances étant ordinairement mêlées enſemble, leur maſſe prend ſon nom de la ſubſtance dominante ou plus abondante, & dont l'exploitation eſt plus lucrative. A la ſuite de ces notions viennent la diviſion & la définition de toutes les ſubſtances foſſiles conſidérées ſous leur forme extérieure, leur contenu &c.

Après nous avoir appris à chercher les Mines dans le ſein de la terre, à les en tirer & à en connoître la nature, M. Lehmann nous enſeigne l'uſage qu'on en doit faire, & la méthode de les préparer à la fuſion. Les morceaux de Mine étant détachés & tirés du filon, on les briſe, on en fait le triage; & ceux dont la Mine eſt la plus pure, on les di-

vise encore, on en fait un nouveau choix, & on en porte l'élite au *Boccard* ou Moulin dont on trouve ici la construction. Le Minéral étant pulvérisé dans le Boccard, on le lave, on le tamise pour en séparer mieux le pur Métal de tout ce qui lui est étranger. De-là on porte la Mine au Magazin, où on l'humecte pour prévenir le feu qui pourroit y prendre.

Enfin il faut en venir aux *Essais*, peser les quantités qu'on doit éprouver, y mêler le Plomb en grenaille, & les autres Fondants qui, selon la nature des Mines qu'on essaie, contribuent à scorifier ou à vitrifier les terres, tellement qu'il ne reste que le pur Métal dont la substance n'est jamais susceptible de scorification, ni de vitrification. Pour en tirer un régule parfait, on jette sur les Métaux, en fusion, des *pré-*

cipitants appropriés à la nature du Métal qu'ils doivent dépouiller de toute ſubſtance hétérogène. On ſe ſert encore de Grillages pour les Mines *rapaces*, c'eſt-à-dire pour les Mines qui, en ſe volatiliſant, entraînent du Métal. Il y a auſſi des Mines, ſur-tout les pyriteuſes, qu'il faut mettre en macération dans des diſſolutions ſalines, ou qu'on fait rougir au feu ; après quoi on les éteint dans de l'urine, dans de l'eau de chaux, &c. Cette opération peut contribuer à rendre les Métaux plus fuſibles.

Quand, par les *Eſſais* en petit, on s'eſt aſſûré de la richeſſe d'une Mine, on en vient à la *Fonte des Mines en grand* ou à la *Métallurgie :* objet du VII^{e} Chapitre de l'Auteur. Les travaux de la *Fonte* conſiſtent en général 1° à dégager la Mine des ſubſtances étrangères, avec leſquelles elle

peut être mêlée. 2° A joindre à chaque eſpèce de Mine les Fondants ou Additions qui lui conviennent. 3° A travailler les Métaux, juſqu'à ce qu'ils aient acquis le degré de pureté qui eſt néceſſaire.

Pour obtenir ces trois choſes, il y a beaucoup de pratiques à ſuivre & quelques termes à définir, comme 1° le *Grillage*, dont le but & l'effet eſt de dégager de la Mine les parties ſulphureuſes, arſénicales, antimoniales &c. On expoſe ici toute cette Méchanique. 2° Les *Additions* ou *Fondants*, qui ſont des ſubſtances propres à faciliter la fuſion du Métal. Les Pyrites tiennent le premier rang parmi ces ſubſtances. 3° Le *travail du Plomb*, qui conſiſte à mêler des Mines d'argent, après les avoir grillées, ſi cela eſt néceſſaire, avec des Mines de Plomb : ce qui faci-

lite la fuſion de la Mine d'argent, &c.

Outre le Traité des Moufettes dont nous avons parlé dans notre premier Extrait, on trouve à la fin de ce Volume pluſieurs morceaux ſur différents ſujets d'Hiſtoire Naturelle. Les curioſités dont il s'agit, ſont preſque toutes particulières à l'Allemagne, ſi l'on en excepte la Lettre de M. Lehmann ſur la *cauſe des Volcans*, & ſon examen ſur les Mines, où il prouve qu'elles *croiſſent & ſe forment encore tous les jours dans le ſein de la terre.*

ARTICLE XLIX.

INTRODUCTION à l'Histoire moderne, générale & politique de l'Univers, &c. Commencée par le Baron de Pufendorff, augmentée par M. Bruzen de la Martinière. Nouvelle Edition, revue, considérablement augmentée, corrigée sur les meilleurs Auteurs, & continuée jusqu'en 1750. *Par M. de Grace.* (Huit Tomes *in*-4°.) Chez Merigot Père & Fils, Grangé, Hochereau, Robustel, &c. *Dernier Extrait où l'on rend compte des Tomes VI. VII. VIII. imprimés en 1758 & 1759.*

TOME VI. L'Histoire des Juifs compose le premier Chapitre de ce Volume : on y a ren-

fermé tout ce qui appartient à leurs Loix, à leurs Mœurs, à leur Religion & à leur Pays, ſans oublier le Talmud & la Cabale. De la Judée, l'Auteur entre dans l'Empire des Aſſyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perſes. Il ne s'eſt pas contenté d'abréger l'Hiſtoire de ces Peuples, il y a joint des diſcuſſions ſavantes ſur les temps les plus obſcurs, & ſur les points les plus litigieux de cette haute Antiquité. Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, & ſur-tout ceux de Mrs Frèret & de Bougainville, l'ont dirigé dans cette pénible & ténébreuſe carrière.

Quoique la Perſe ait été, pour les Grecs, plutôt un Empire qu'ils ont ravagé en Conquérants, qu'un domaine qu'ils aient poſſédé en Souverains, leur Hiſtoire n'en devoit pas moins ſe placer ici après celle des Perſes. M. de Grace

ne l'entame qu'après un Préliminaire où il s'étend beaucoup ſur tout ce qui concerne la Mythologie & la Religion des Grecs. Pour en débrouiller les myſtères, il joint les lumières que lui prête M. de la Barre à celles qu'il trouve dans les Ecrits de M. Frèret. En ſuivant ces deux Guides, il abandonne ſouvent M. l'Abbé Bannier, & il s'éloigne toujours de M. Pluche, dont il croit *le ſyſtême entièrement faux dans tous ſes points.*

On trouve donc ici un Traité de Mythologie d'autant plus complet, qu'il réunit tout ce que l'érudition & la critique la plus moderne ont fait de recherches pour éclaircir les différentes idées qu'avoient les Grecs ſur la Théogonie & ſur la Coſmogonie. Toutes les Divinités de la Grèce paſſent ici en revuë, toutes les Fables dont cette Nation ſe repaiſſoit, &

dont

dont ses Poëtes tiroient un si grand parti, y sont réduites à la juste valeur que nos savants Académiciens leur ont assignée : on les dégage de tous ces systêmes que les Mythologues & les Philosophes des derniers siècles ont imaginés. Malgré ces attentions de notre Auteur, nous n'oserions pas encore assûrer qu'il ne présente rien de vague & d'incertain, rien de conjectural & de systématique. Par exemple, prétendre avec M. Frèret que toutes les querelles & toutes les guerres du Ciel, de Saturne, de Jupiter & des autres Divinités supérieures, ne sont que les dissensions ou les rivalités qui s'allumerent entre les Prêtres de ces Dieux, à mesure que les uns vouloient établir le culte de leur Dieu dans un pays où les autres entretenoient un culte plus ancien ; c'est avancer une opinion qui fournit le plus

heureux dénouement à bien des myſtères mythologiques. Cependant, malgré les ingénieuſes vraiſemblances dont on a ſu la revêtir ; cette idée, quand on l'examine de ſang froid, quand on l'applique à tous les uſages qu'on en voudroit faire, eſt-elle aſſez ſatisfaiſante pour ne laiſſer ni nuages à diſſiper, ni vuides à remplir dans l'Hiſtoire Mythologique de la Grèce, c'eſt-à-dire dans l'Hiſtoire des guerres civiles qui ont ébranlé l'Olympe, & diviſé les Immortels ſes habitants ?

M. de Grace n'a rien négligé de ce qui concerne les Oracles de la Grèce, les aſſemblées de ſes Peuples, les Jeux qui s'y célébroient, les Tribunaux de ſes Magiſtrats, la Politique de ſes Etats, les Guerres *ſacrées* & civiles qui les ont déſolés, l'origine de ſes habitants, les colonies qui en ſont ſorties, les ré-

volutions qui ſont arrivées dans ſes différents Royaumes ou Républiques. Ce ſont-là de ces traits d'Hiſtoire qu'on ne trouve jamais ſurannés. Les Arts de la Grèce, plutôt que les vertus de ſes Citoyens, ont répandu un intérêt comme perpétuel & inaltérable ſur tous les évènements dont elle a été le théâtre ou l'objet. Cette terre fut plus féconde en grands hommes qu'en hommes vertueux; les talents y furent toujours plus encouragés que le mérite perſonnel & eſſentiel, puiſque, *comme le dit notre Auteur*, on a obſervé que Timoléon eſt le ſeul des grands hommes de la Grèce, qui, content de ſes ſuccès, ait tranquillement fini ſes jours, ſans devenir la victime de ſa propre ambition ou de l'ingratitude de ſes Concitoyens. En général, un Citoyen qui rendoit de grands ſervices à ſa patrie,

cauſoit en Grèce trop d'ombrages au Peuple, pour que ſes rivaux ne trouvaſſent pas, dans ſes actions, les moyens de le perdre.

TOME VII. On y compte vingt-ſept Chapitres. Les douze premiers contiennent l'Hiſtoire de la Macédoine, depuis Alexandre le Grand juſqu'à la conquête des Romains; celle de la Syrie, de l'Arménie & de tous les Royaumes de l'Aſie mineure. Ces divers Etats ſont preſque toujours en guerre. Les Traités de paix ne ſont que des Trèves courtes & paſſagères, dont on ne profite que pour reprendre des forces, & aiguiſer de nouvelles armes. On n'y connoît que les liens fragiles de l'intérêt & de la cupidité. De-là ces fréquentes révolutions dont on ne ſauroit lire l'Hiſtoire ſans s'affliger à la vuë de tant de Thrônes également déshonorés, & par ceux qui les

occupent & les défendent, & par ceux qui les attaquent & les usurpent. Enfin tous ces Royaumes croulent sous le poids des vices, & vont se perdre dans l'Empire Romain, dont ils deviennent autant de Provinces.

Dans la Thrace, dans le Bosphore, dans l'Epire, & même dans l'Empire d'Orient, ces scènes tragiques & sanglantes se renouvellent souvent. A Constantinople, les Soldats & le Peuple disposent de la Couronne Impériale, parce que la discipline parmi les troupes, & la police parmi les citoyens est aussi relâchée que la constitution de l'Etat est affoiblie. On trouve néanmoins, dans ce grand morceau d'Histoire concernant l'Empire d'Orient, quelques grands hommes, quelques vertus; & du contraste même des vices résulte une instruction très-utile au Lecteur.

Avant que de commencer l'Histoire des Croisades qui remplit le Chapitre XIV. M. de Grace présente dans le XIII^e^ un Tableau général des différents Peuples Orientaux, qui ont causé de grandes révolutions en Asie, en Afrique & en Europe : il a emprunté les couleurs qu'il y emploie, de l'Histoire des Huns par M. de Guignes. Ceux qui n'ont pas lu cet Ouvrage, en trouveront ici un Extrait qui leur donnera une haute idée des études profondes, de la sagacité & des découvertes de ce savant Académicien. Ce Préliminaire jette de nouvelles lumières sur l'Histoire des Croisades, dont l'Abrégé nous a paru rapide & suffisant. M. de Grace s'est fait un mérite de profiter de l'Histoire de Saladin par M. Marin. Dans nos Mémoires nous avons rendu compte de cet Ouvrage,

& applaudi aux talents de l'Hiſtorien.

Après les Croiſades, M. de Grace reprend l'Hiſtoire des Kalifs, dont la puiſſance ſuccomba ſous les forces de l'Empire Ottoman en 1518 : il parcourt enſuite les Annales de ces nouveaux Conquérants. L'origine & les progrès du Mahométiſme, ſous les Kalifs, forment des époques mémorables dans l'Hiſtoire. On voit ici les guerres & les conquêtes des Turcs ſervir preſque également à étendre leur Secte & leur Empire. Les Sophis de Perſe furent moins guerriers & plus voluptueux que les Sultans. Dans tous ces Empires, les liens du ſang n'ont pas été plus reſpectés que les Loix de l'humanité : les Droits de la Nature & l'éclat des ſervices étoient toujours des titres dangereux : on n'étoit pas

plutôt suspect par ces avantages, qu'on étoit sacrifié aux soupçons de ces Despotes ombrageux & cruels. Cette Politique odieuse, peut-être encore plus que l'ambition détestable des Usurpateurs, enfanta la plûpart des révolutions dont on nous retrace ici les principales circonstances.

L'Histoire du fameux Thamas Kouli-kan & de la révolution dont il a été l'auteur, est détaillée avec plus d'étendue qu'on n'auroit dû l'attendre d'une simple *Introduction à l'Histoire de l'Univers.* C'est assez la méthode de M. de Grace, de proportionner les détails & les recherches aux intérêts qu'y peut prendre notre curiosité. De-là vient qu'en parlant des Royaumes qui occupent cette partie de l'Asie, que nous appellons les *Indes Orientales*, il s'attache plus aux Mœurs, aux Loix, aux Usages, au Com-

merce & à la Religion de ce Continent & de ſes Iſles qu'aux Annales du Pays, & à l'Hiſtoire dont il n'eſt guères poſſible de ſe procurer la connoiſſance. Il prend ce parti même pour la Chine, dont l'Hiſtoire nous eſt plus connue. Il ne manque pas de s'étendre ſur les Arts de ce grand Empire. En liſant ce qu'il en rapporte, on ſe confirmera dans l'idée devenue aſſez commune, que les Chinois brillent plus par le travail que par le génie; qu'ils exercent plus leurs mains que leur eſprit; que, dans les merveilles qu'on admire en Chine, il y a plus de richeſſe que de goût & de véritable beauté. Ce Royaume préſente aux Voyageurs mille ſpectacles dont les agréments ſont variés à l'infini, ſans leur offrir aucun deſſein où l'on découvre un ſavoir profond & ſublime.

Dans la Philoſophie & dans les Mathématiques qu'ils ont toujours étudiées, les Chinois n'ont guères percé au-delà des premiers éléments de ces Sciences. Il ſemble qu'ils ont toujours été indifférents pour tout ce qui eſt hors de la ſphère ſenſible, & que leur pénétration & leur curioſité ne les invita jamais à ſe livrer à ce genre de ſpéculations, où le génie ſemble vouloir faire parade de ſes forces. Il faut auſſi avouer que les Savants Chinois ont trop d'intérêt à cultiver l'étude de leur Langue, pour qu'il leur reſte le loiſir & le courage néceſſaires à tous ceux qui veulent s'enfoncer dans les profondeurs des Sciences abſtraites. Ce ſont-là de vrais obſtacles à la perfection des hautes Sciences, & par conſéquent de certains Arts, qui, comme la Peinture & la Muſique, empruntent de ces

Sciences ce qu'ils ont de plus recherché & de plus agréable.

Le Tome VIII. contient tout ce que le plan de cette Introduction embrasse sur l'Histoire de l'Afrique & de l'Amérique. L'Egypte aussi-bien que Carthage fournissoient à notre Historien une abondante moisson, dont il n'a pas abusé pour grossir son Livre. Dans l'espace de cent dix pages, il a su comprendre non-seulement ce qui intéresse l'Histoire ancienne de l'Egypte, son climat, ses Mœurs, ses Coûtumes, & les Rois qui y ont regné devant & après Alexandre, mais encore tout ce qui concerne la fameuse République de Carthage depuis sa naissance jusqu'à sa ruine. A quoi il ajoûte les autres révolutions arrivées en Afrique, l'invasion des Vandales sous Valentinien III. leur expulsion sous Justinien, la conquête qu'en

firent les Arabes dans le VII^e siècle, les Dynasties différentes qui y ont regné jusqu'aux révolutions, qui en ont changé le Gouvernement, & qui ont enfin donné aux Etats de Barbarie la forme où nous les voyons aujourd'hui.

Jusqu'au XVI^e siècle, l'Histoire de l'Afrique se borne aux Côtes que baigne la Méditerranée, ou du moins ne perce pas fort avant dans l'intérieur de ce Continent. Les victoires des Portugais sur les Maures d'Afrique inspirerent à ces Conquérants le projet de tenter des descentes sur les Côtes les plus Orientales de l'Afrique. Le desir de perfectionner la Navigation, d'étendre le Commerce, & d'acquérir de nouveaux domaines, ne fut pas le principal motif de cette grande entreprise: en la formant, le Prince Henri V. fils de Jean I. avoit un but encore plus digne d'un Prince Chré-

tien. Le premier objet de son zèle étoit de porter la lumière de l'Evangile à des Peuples qui n'avoient jamais eu le bonheur d'en jouir. M. de Grace s'embarque donc avec ces braves Portugais, les suit dans tous les parages inconnus où ils abordent, double avec eux le Cap de Bonne-Espérance, entre dans la Mer des Indes, visite presque tous les Royaumes situés le long de ce vaste Océan. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici l'Histoire de tous ces Peuples trop barbares, pour avoir des Historiens ; ils ne connoissent guères que les Métiers & les Arts de première nécessité. M. de Grace hazarde simplement quelques conjectures sur leur origine : du reste, la description de leur pays, les productions de leur climat, la singularité de leurs Loix, les bisarreries de leurs Usages, la grossiéreté de leurs Mœurs,

leur Commerce avec les Européens ; c'est à quoi se borne ici leur Histoire : elle n'en a pas moins de quoi attacher & amuser la plûpart des Lecteurs. L'Auteur fait une digression assez longue & assez curieuse sur le *Prêtre-Jean*, que Jean II. Roi de Portugal fit chercher avec tant de soins & de frais dans l'Asie & dans l'Inde. Les Portugais s'imaginerent enfin avoir découvert en Afrique, sur les confins de l'Ethiopie, le Trône où ce prétendu Monarque avoit regné, & qu'occupoient ses descendants ; mais à la fin du dernier Chapitre sur l'Afrique, on trouve une Note qui dissipe cette agréable illusion, & où notre Historien réforme lui-même tout ce qu'il en a écrit & publié dans son Chapitre de l'Abyssinie. » Depuis l'im- » pression, *dit-il*, du Chapitre » où il est fait mention du *Prêtre-* » *Jean*, (qu'on appelloit aussi le

» Grand-Négus) j'ai trouvé des
» éclairciſſements que je crois de-
» voir indiquer ici. Ce *Prêtre-*
» *Jean, ajoûte-t-il après l'Hiſto-*
» *rien des Huns*, étoit Thogrul,
» Khan des Keraïts, Horde des
» Tartares Mogols, &c. «

Pour l'Hiſtoire, la découverte de l'Amérique eſt un champ plus fertile que celle des Côtes d'Afrique bordées par l'Océan. Les Puiſſances de l'Europe y ont trouvé une ſource de guerres plus vives entr'elles & avec les habitants de ce nouveau Continent, c'eſt-à-dire qu'ils y ont trouvé des terres plus riches & plus fécondes, des Peuples plus opulents & plus aguerris, & des Nations encore plus barbares & plus féroces. L'Amérique a donc été un monde à conquérir pour l'Europe, & une proie à partager entre les Puiſſances Maritimes. Il ne fut pas ſi libre qu'on le penſe

d'y faire par-tout des établissements paisibles qui auroient suffi pour le bien du Commerce. Les obstacles qu'on y a rencontrés, ont fait quelquefois dégénérer les descentes en invasions. Alors l'ambition des Européens est devenue meurtrière. Ensuite les rivalités de gloire & d'intérêt, les haines d'Etat & de Nation qui déchiroient l'Europe, ont passé avec ses Vaisseaux & ses Soldats en Amérique, pour s'y disputer les nouveaux domaines & les nouveaux trésors dont on s'envioit l'acquisition. C'est encore là qu'aujourd'hui une partie de ces Puissances ennemies se porte les coups les plus violents. La guerre présente tient l'Amérique dans un état dont M. de Grace indique la cause & l'incertitude : il se contente de donner un précis très-bien raisonné des prétentions & des droits dont l'Angleterre a

enlevé la discussion pacifique aux Commissaires respectifs, pour la confier au sort des armes.

Dans son Histoire des Indes Orientales, M. de Grace a inséré l'Extrait d'une Dissertation où M. Frèret prouve qu'au milieu des Superstitions Indiennes on retrouve encore la trace sûre de la Révélation primitive sur l'Etre suprême, Créateur de tout l'univers. On peut étendre les recherches & les raisonnements du savant Académicien à l'Afrique & à l'Amérique. Malgré le vice des cultes différents qu'on y pratique, & les affreuses superstitions qui les défigurent, M. de Grace découvre encore dans toutes ces contrées la tradition d'un Etre souverain, d'un Dieu créateur universel; mais cette tradition n'entre point dans leur culte extérieur : il est toujours trop insensé & souvent trop inhumain pour s'en accom-

moder. Dans preſque toute l'Amérique Méridionale, ſi la Prédication Evangélique n'a pas encore converti toutes les Nations Idolâtres, au moins a-t-elle tari ces fleuves de ſang humain, qui arroſoient les Autels des Dieux & les Tombeaux des Hommes : en cela le Chriſtianiſme a dédommagé, en quelque ſorte, ces contrées du ſang que l'Europe y a verſé injuſtement.

Nous ſommes étonnés que M. de Grace ignore que ce n'eſt pas l'opinion de ceux qui croyoient des Antipodes, mais l'opinion de ceux qui ne comptoient pas ces Antipodes parmi les deſcendants d'Adam, laquelle fut condamnée comme hérétique dans Virgile par le Pape Zacharie au VIII[e] ſiècle. Dans une Hiſtoire univerſelle comme celle-ci, on ne ſauroit être trop réſervé en parlant des faits & des matières Eccléſiaſti-

ques. Sans en citer d'autres exemples que celui qui se présente ici, on ne s'y trompe pas seulement sur l'objet de la censure, on assûre qu'il se portoit sur un saint & savant Evêque de Saltzbourg. Or il a été prouvé par les meilleurs Critiques que le *Virgile* condamné par Zacharie n'étoit point le *Virgile* Evêque de Saltzbourg. On peut voir le P. Pagi. Au reste, nous n'en rendrons pas moins à M. de Grace la justice de le regarder comme un Ecrivain incapable d'inspirer & d'autoriser malignement aucun mépris pour la Religion ou pour l'Eglise.

Pour rendre plus sûr & plus commode l'usage de cette Introduction ; dans les Editions suivantes, il sera bon de ne rompre, dans aucun Tome, le cours des chiffres qui en marquent les pages, de donner des Tables des matières plus étendues & plus

détaillées, & de perfectionner, à quelques égards, le ſtyle de l'Ouvrage. Nous ne parlons pas des erreurs de nom, de calcul, de Grammaire qui ſont des fautes d'impreſſion, comme la bataille de Parme, placée au *19. Juin* 1734 (Tome I. page 397,) c'eſt *le 29.* le Pape Alexandre III. perſécuté en 1715 par Frédéric II. (Tome II. page 424,) il faut lire *1158, & Frédéric I.* &c.

ARTICLE L.

DISCOURS PRONONCÉS dans l'Académie Françoise, le Lundi 10. Mars 1760, à la réception de M. le Franc de Pompignan. A Paris, au Palais chez Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoise.

IL se rencontre quelquefois, en Morale & en Littérature, comme en Physique, des rapports heureux, des points de vuë qu'on auroit ménagés soi-même si l'on avoit été le maître des évènements. M. de Maupertuis, qui fut enlevé sur la fin de l'année dernière, aux Lettres, à la Philosophie, à la France, à la Prusse, étoit un homme vrai; & il a été remplacé à l'Académie Françoise par un Successeur très-ami du vrai

& très-capable de le dire. *Je crois vrai tout ce que j'ai dit, & je ne l'aurois pas dit sans cela ;* expressions de M. de M. Maupertuis dans la Préface de son *Essai de Philosophie morale*. Et qu'est-ce que tout le Discours de M. de Pompignan au moment de sa réception dans l'Académie Françoise à la place du même M. de Maupertuis ? Nous ne flattons point en disant que c'est une composition pleine de force, de sagesse, de religion, de vérité en un mot : Discours exempt des fausses considérations du respect humain, des frivoles agréments de l'éloquence momentanée, du caprice impérieux de la mode, du langage illusoire de l'adulation.

M. de Maupertuis a été Littérateur, Géomètre, Philosophe, Voyageur, François, Prussien, Membre & Président d'Acadé-

mie, Favori d'un grand Roi, ami de la plûpart des Gens de Lettres, objet de la critique de quelques Ecrivains. Il a vécu par-tout, il a fait des Livres qui dénotent l'Homme d'esprit, l'Orateur, l'Astronome, le Naturaliste, le bon Citoyen &c. Il a cherché, sur la fin de ses jours, le lieu & le moment d'un repos honorable; &, comme Grotius, il est mort dans le cours d'un voyage; comme Descartes, il est mort Catholique dans une terre où l'Eglise Romaine n'est plus écoutée.* Loin de ses amis, de son épouse, de ses habitudes littéraires & philosophiques, il a éprouvé ce que la Philosophie & encore mieux la Religion apprend aux hommes, que, quand on se livre à la fortune, on doit compter sur les évènements qui

* A Bâle.

bornent ſon cours ou qui altérent ſes dons.

M. de Pompignan avoit donc ſous les yeux la Littérature & la Philoſophie : deux objets qui lui inſpirent d'abord cette obſervation ſi ſenſée. » On n'eſt pas préciſément Homme de Lettres, » parce qu'on a beaucoup lu & » beaucoup écrit, qu'on poſſéde » les Langues, qu'on a fouillé les » ruines de l'Antiquité ; parce » qu'enfin on eſt Orateur, Poëte » ou Hiſtorien. On n'eſt pas toujours Philoſophe pour avoir fait » des Traités de Morale, ſondé » les profondeurs de la Métaphyſique, atteint les hauteurs de » la ſublime Géomètrie, révelé » les ſecrets de l'Hiſtoire Naturelle, deviné le ſyſtême de » l'Univers. Le Savant inſtruit » & rendu meilleur par ſes Livres, voilà l'Homme de Lettres. Le Sage, vertueux &

» chrétien,

» Chrétien, voilà le Philoſo-
» phe. «

Quelle réforme faite d'un trait de plume dans ces deux Empires qu'on dit ſi vaſtes, Empire des Lettres, Empire de la Philoſophie! On écarte du premier ceux *qui nous enſeigneroient à mépriſer les plus grands modèles* : on n'admet point dans le ſecond ceux *qui voudroient nous ôter juſqu'aux premiéres notions de la vertu* : on bannit de l'un & de l'autre ceux qui » ſe déchire-
» roient ſans ceſſe entre eux; qui
» ſe pourſuivroient avec fureur
» juſqu'au tombeau; qui décrie-
» roient reſpectivement leur eſ-
» prit, leur ame, leurs mœurs;
» qui s'éleveroient avec une li-
» berté cynique contre ce que la
» naiſſance & les dignités ont de
» plus éminent; qui feroient tout
» retentir de leurs cabales, de
» leurs jalouſies, de leurs animo-

» ſités, & qui forceroient enfin » le public à regarder comme » un problême, ſi les Lettres, les » Sciences & les Arts ont plus » contribué à épurer les mœurs » qu'à les corrompre. «

L'Orateur eſt fort éloigné d'applaudir au paradoxe qui a trouvé tant d'appui dans l'éloquence de M. Rouſſeau de Genève. Mais ce paradoxe, après tout, n'énonceroit qu'une vérité, ſi l'on ſuppoſoit des hommes tels qu'on vient de les dépeindre. Le ſiècle auroit beau vanter ſes lumières, ſa raiſon, ſon goût; il ſeroit confondu par ſes propres Monuments, par ſes Bibliothèques, par les Cabinets de ſes Curieux. » Ici » ce ſeroit une ſuite immenſe de » Libelles ſcandaleux, de Vers » inſolents, d'Ecrits frivoles ou » licentieux. Là, dans la claſſe des » Philoſophes, ſe verroit un long » étalage d'opinions hazardées,

» de ſyſtêmes ouvertement impies, ou d'alluſions indirectes contre la Religion. Ailleurs l'Hiſtoire nous préſenteroit des faits malignement déguiſés, des Anecdotes imaginaires, des traits ſatyriques contre les choſes les plus ſaintes, & contre les maximes les plus ſaines du Gouvernement. Tout, en un mot, dans ces Livres multipliés à l'infini, porteroit l'empreinte d'une Littérature dépravée, d'une Morale corrompue, & d'une Philoſophie altière qui ſappe également le Trône & l'Autel. «

Cet excellent Morceau, & en général tout ce Diſcours, ſeroit une cenſure vive & directe de M. de Maupertuis, ſi cet Académicien s'étoit écarté de la vraie & ſolide Philoſophie, qui fait reſpecter, honorer, & pratiquer la Religion. » Mais perſonne n'a été

» plus jaloux que lui de la répu-
» tation de Chrétien ſincére &
» décidé. Des Ecrivains, très-ſuſ-
» pects d'ailleurs dans leur croyan-
» ce, ayant voulu, ſans doute
» pour ſe prévaloir de l'autorité
» de ſon ſuffrage, trouver dans
» ſes Ecrits des principes contrai-
» res à la Religion, ou en tirer
» des conſéquences dangereuſes,
» il ſe plaignit hautement de cette
» injuſtice, & diſſipa juſqu'aux
» plus legers ſoupçons qui auroient
» pu s'élever contre lui. Obſer-
» vons, *ajoûte M. de Pompignan*,
» que ſes juſtifications ſur cette
» matières n'étoient point va-
» gues, ni captieuſes, & qu'on n'y
» démêloit pas cet orgueil ſecret,
» qui s'irrite plus du reproche qu'il
» ne cherche à s'en diſculper. Il
» ne s'enveloppoit pas dans des
» ſubterfuges, dans des proteſta-
» tions générales de vénération &
» de reſpect pour la beauté des

» Livres Saints & pour la Morale » de l'Evangile, toutes choſes que » l'Idolâtre, le Muſulman, le » Déiſte même pourroient dire & » penſer comme le Chrétien. Ses » aſſertions ſur ce point n'étoient » pas équivoques. Nous avons, dans » pluſieurs endroits de ſes Ouvra-» ges, des garants inconteſtables » de ſa Foi. Il adoroit & croyoit » la doctrine du Chriſtianiſme, » les Myſtères, la Révélation. Que » ceux qu'on ſoupçonneroit d'in-» crédulité, prononcent ce mot. » Toute autre apologie eſt ſuper-» fluë. Qui croit la Religion ré-» vélée, croit tout. Ce ſeroit donc » ſans ſuccès, que les Incrédules » voudroient s'appuyer des ſenti-» ments de M. de Maupertuis. » Quoi qu'ils diſent, quoi qu'ils » écrivent, ſon nom ne groſſira » point le Nécrologe des Eſprits-» forts. «

La manière édifiante dont il a

terminé ſa courſe, achève l'éloge de ſa Foi. M. de Pompignan n'oublie ſur ce point ni les détails perſonnels qui concernent M. de Maupertuis, ni les conſidérations générales qui touchent l'importance de la Religion, ni l'abondance des conſolations qu'elle procure, ſur-tout au moment de la mort. Le contraſte de la fauſſe & profane Philoſophie relève la beauté du tableau; & du tout enſemble réſulte une grande image pleine de vérité, d'inſtruction, de Chriſtianiſme : image qu'il eſt beau de voir expoſée dans ce Palais de la Littérature & de l'Urbanité Françoiſe. Où peut-on mieux parler de la vie future, que dans le lieu qui a pour inſcription, l'*Immortalité*?

Les talents Littéraires de M. de Maupertuis furent très-étendus. Il embraſſa depuis la Grammaire juſqu'à l'Aſtronomie. Il a même laiſſé

des Ouvrages dans tous les genres. M. de Pompignan indique en particulier sa Dissertation sur l'*Origine des Langues* ; ce qui l'engage dans des observations fort réfléchies touchant les avantages que la Géométrie & la Métaphysique procurent à la Grammaire. Ce Morceau, qu'il faudroit transcrire, contient en peu de mots tout l'ordre des rapports entre la pensée & le langage : c'est un sommaire bien fait de tout ce qu'a dit & écrit sur cet Article M. de Maupertuis.

Ce Philosophe eut besoin, comme Chef de l'Académie de Berlin, de haranguer souvent, & de faire beaucoup d'Eloges. *Il se trouva qu'il étoit né éloquent.* Heureux alors d'avoir cultivé de jeunesse la bonne & saine Littérature, d'avoir lu & médité les Anciens, de s'être rendus familiers les Poëtes, les Orateurs, les

Historiens des beaux siècles ! M. de Pompignan est si fort en ce genre, qu'il n'a pu que le bien traiter. » Les Anciens sont nos Maîtres ; » ils le seront toujours. Je dis » plus : ils sont des modèles pour » les genres même qu'ils ont igno- » rés, & ceci n'est point un pa- » radoxe. C'est qu'ils ont puisé » dans la Nature toutes les règles » de l'Art ; c'est qu'ils ne s'écar- » tent jamais du vrai ; de ce vrai » qui *seul est beau*, qui *seul est* » *aimable*, comme l'a caractérisé » l'Horace François ; & que dans » toute sorte de Littérature, dans » toute production du génie, soit » qu'on invente, soit qu'on per- » fectionne, ce vrai primitif & » universel ne sauroit ressembler » qu'à lui-même. Tel est le sceau » ineffaçable de ces Chef-d'œu- » vres immortels, qui font tant » d'honneur à la Gréce & à Ro- » me, &c. «

Le plan ordinaire des Eloges dûs au Fondateurs & aux Protecteurs de l'Académie, n'est exécuté ni comme un hors-d'œuvre, ni comme une tâche imposée par le devoir & par l'usage. M. de Pompignan dit, sur le Cardinal de Richelieu, des choses qu'on est encore bien aise d'entendre; ce Morceau, par exemple, qui peint l'état où se trouvoit la France avant la faveur de ce grand Ministre: » Puissante, heureuse, res» pectée pendant le dernier Regne, » elle étoit retombée dans l'anar» chie, pourquoi ne dirois-je pas » dans l'avilissement? Nos Armées » commandées par des Favoris, » demandoient envain des Géné» raux. Les Ennemis du Royaume » avoient repris de toutes parts » leur ancienne supériorité. Cette » Politique de Henri le Grand, » si franche & si droite, mais si » vaste & si éclairée, & qui avoit

» gouverné tous les Cabinets de
» l'Europe, ſe voyoit réduite à
» de petites intrigues de Cour, &
» rampoit devant l'incapacité myſ-
» terieuſe du Miniſtère Eſpagnol.
» Notre Littérature ; elle étoit
» nulle. Les Arts ; ils nous venoient
» de l'Etranger. Les Sciences ;
» Deſcartes n'avoit point paru.
» Corneille lui-même ſe laiſſoit à
» peine entrevoir dans la médio-
» crité de ſes premiers Eſſais. Ri-
» chelieu ſe montre ; il prend les
» rênes du Gouvernement : tout
» ſe développe, tout ſe régénère.
» Le ſecret & l'habileté rentrent
» dans nos Conſeils ; nos Armées
» triomphent ; la révolte eſt abat-
» tue ; l'Héréſie forcée dans ſes
» remparts ; les Lettres fleuriſſent,
» les Talents renaiſſent, les Arts
» ſe perfectionnent ; les Cours
» Etrangères ſe troublent, leurs
» projets ſont déconcertés ; la face
» de l'Europe eſt changée, & le

» génie créateur d'un ſeul homme
» enfante, en un clin d'œil, cette
» prodigieuſe révolution. «

Quelques réflexions ſur l'état actuel de la France, ſur les projets, & ſur l'enthouſiaſme de ſes Ennemis, ſur les ſentiments de fidélité & d'affection qui lient les François à leur Souverain, terminent ce Diſcours très-applaudi au moment de la Réception, & très-digne de paſſer à la Poſtérité. On y voit (ce qui eſt très-rare,) le langage de la Vertu & du Chriſtianiſme uni aux agréments de la Littérature & aux grands traits de l'Eloquence.

M. Dupré de S. Maur, Directeur de l'Académie, répondit à M. de Pompignan; par un Diſcours de cinq pages. Le ſtyle en eſt ſerré & plein de choſes bien vues & bien rendues. Tel eſt le tableau des talents, des voyages, des travaux de M. de Maupertuis:

tel encore l'éloge des divers Ouvrages de M. de Pompignan, celui des qualités de ſon ame, celui des rapports que la Nature, l'étude, la Religion ont établis entre lui & M. l'Evêque du Puy ſon frère. » Plus réunis encore l'un à » l'autre par la conformité de vos » goûts & de vos ſentiments que » par les liens du ſang, tout nous » retrace en vous l'image de ces » deux frères qui furent conſacrés » l'un comme Juge, l'autre com» me Pontife, pour opérer des » Miracles dans Iſraël. «

M. Dupré de S. Maur avoit entretenu des liaiſons intimes avec M. de Maupertuis. Il avoit connu ſes derniers ſentiments, & il en fait le récit à un Succeſſeur plus jaloux encore de remplacer un homme vertueux & Chrétien, qu'un Littérateur célèbre & un grand Géomètre.

Quand Ovide mourut ſur les

bords du Pont-Euxin, il ne vit autour de lui ni ſon épouſe, ni ſes enfants :

Nullus erat : procul ! ah conjux, parvique nepotes.

s'écrie, d'un ton très-plaintif, Politien dans cette belle Elégie qu'on ſait par cœur ; mais on ne nous rapporte point qu'il ait eu l'attention ou le courage d'indiquer celui qui hériteroit de ſa Lyre, de ſa Couronne, de ſon rang parmi les Muſes. M. de Maupertuis a eu plus de préſence d'eſprit : il meurt iſolé comme Ovide, non frappé de la foudre des Céſars, non licentieux & indiſcret, non réduit à la compagnie des Sarmates & des Gètes : malheureux ſeulement de ne voir, à ce dernier moment, ni ſa Patrie naturelle, ni ſa Patrie d'adoption ; mais il ſonge à la place qu'il laiſſe dans notre Aréopage Littéraire,

& il désigne M. de Pompignan pour la remplir. *Votre nom, Monsieur*, dit le Directeur de l'Académie, *sortit aussitôt de sa bouche. Sans doute son dévouement pour cette Compagnie l'engageoit à m'indiquer un choix auquel l'estime nous portoit de nous-mêmes.* Cette sorte de Testament Académique fait honneur à tout le monde, à celui qui l'avoit conçu, à l'Académie qui l'a exécuté, au Successeur qui en goûte les fruits, au Public qui l'approuve de son suffrage.

ARTICLE LI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE PLAISANCE.

MONSIEUR Poggiali, Bibliothécaire de S. A. R. l'Infant Don Philippe, a fait paroître le VII^e Tome *in*-4°. de ses *Memorie storiche di Piacenza* depuis l'année 1381. jusqu'en 1471. Il s'y trouve quantité d'Anecdotes considérables qui peuvent répandre des lumières jusques sur l'Histoire des autres Pays.

De Brescia.

On a vu avec plaiſir, dans cette Ville la Diſſertation de M. Jean-Baptiſte Chiaramonti ſur *le Pouvoir Paternel chez les anciens Romains.* Ce Morceau de Littérature, de Morale & de Juriſprudence, eſt diviſé en dix Chapitres, qui embraſſent à peu-près tout ce qu'on pouvoit dire ſur un ſujet ſi important. L'Auteur ſoûtient, dans le 6ᵉ, que chez les Romains un père n'eut jamais droit d'expoſer ou de tuer ſon enfant. Cette aſſertion contredit beaucoup d'Auteurs ; mais la Diſſertation n'eſt pas foible de preuves.

De Venise.

Lo Stato preſente di tutti i Paeſi e Popoli del Mondo, Na-

turale, Politico e Morale, con nuove osservazioni, e correzioni degli antichi, e moderni Viaggitori, Volume XXI. (*in-8°.*) *L'Etat présent du monde, &c.* On en est ici à l'Italie, & pour ce qui regarde l'Etat de l'Eglise; l'Auteur parle du Ferrarois, du Bolonois, de la Romagne, du Duché d'Urbin, de la Marche d'Ancone, du Duché de Camerino, de l'Ombrie, du territoire de Pérouse, de la terre de Sabine, & des dépendances d'Orviète. Quant au grand Duché de Toscane, la description est détaillée & savante, quoiqu'on y ait remarqué des fautes, comme on peut le voir dans les Nouvelles Littéraires de Florence.

DE SIENNE.

Memorie che servono alla vita di Monsignor Alessandro Picco-

lomini, *Mémoires pour servir à la vie d'Alexandre Piccolomini.* Ce n'est qu'un *in*-8°. de 54 pages. Ce Monseigneur Piccolomini a été Archevêque de Sienne depuis 1574. jusqu'à sa mort en 1578. Sa réputation, dans la Littérature, est plus grande que dans le genre Ecclésiastique. On voit, dans la suite de ses Œuvres, des Comédies, des Sonnets, des Traités de Mathématique, & de Philosophie. L'Auteur de ces Mémoires est M. l'Abbé Joseph Fabiani.

De Florence.

M. Joseph Bianchi, Garde de la Galerie Impériale de Medicis, a publié le premier Volume des *Antiquités & Raretés qui se conservent dans cette Galerie.* On y voit la description des Statues, des Tableaux & de toutes les autres belles choses (à l'exception

des Medailles & des Pierres gravées) qu'on admire dans ce Trésor. Les Medailles & les Pierres gravées tant en creux qu'en relief rempliront le second Volume. Le format est *in*-8°. & le premier Volume a paru l'année derniere.

On a donné au Public quelques Notices curieuses sur la vie d'Hugolino Martelli Florentin, créé Evêque de Glandève en Provence par le S. Pape Pie V. aux instances de la Reine Catherine de Medicis. *Ces Mémoires forment un* in-8°. *de 72. pages.*

ALLEMAGNE.

De Leipsik.

On a fait en cette Ville une nouvelle Edition en deux Volumes *in-fol.* de la *Bibliothéque de Droit*, donnée originairement par

Lipenius, & augmentée par Struvius & par Jaenichens. Ce Livre eſt fort connu.

De Vacca rufa ex antiquitate Hebræa ſpeciatimque ex Maimonide Opuſculum, &c. C'eſt un Manuſcrit comme abandonné, & néanmoins curieux, que donne M. Dunkel Paſteur en Saxe. On ſait, par le XIX. Chapitre du Livre des Nombres, ce que c'étoit que le ſacrifice de la *Vache-rouſſe*.

DE BERLIN.

M. Suſſmilch a fait imprimer un petit Ouvrage en Allemand, intitulé *Réflexions ſur les Maladies Epidémiques*, & ſur la grande mortalité arrivée en 1757.

DE VIENNE.

Lectiones Elementares Cl. V. D. de la Caille Mechanicæ,

ſeu brevis Tractatus de Motu & Æquilibrio, ex Editione Pariſinâ anni 1757. in Latinum converſus à C. S. (Scherffer) è S. J. Viennæ, Pragæ, & Tergeſti. Typis J. Th. Trattner Cæſ. Reg. Aulæ Typographi & Bibliopolæ.

De Stockolm.

On publie un Suplément à la *Suède ancienne & moderne*, grand *in-fol.* contenant 50 Planches, qui repréſentent les vues & perſpectives des principaux Châteaux, Bourgs, & Villages de la Province de Scanie. On fait cas de cette Collection, qui ne peut qu'orner l'Hiſtoire de la Suède.

ANGLETERRE.

De Londres.

Diſſertations on the Prophecies, &c. *Diſſertations ſur les*

Avril, 1760. II. vol.

Prophéties qui ont été clairement vérifiées, ou qui se vérifient actuellement. (2. vol. in-8°.) *On traite ici de l'authenticité du Livre de Daniel, de la prédiction de J. C. au sujet de la ruine future de Jérusalem, de l'apostasie des derniers temps, &c.* On prétend qu'il y a un grand savoir & un grand jugement dans ces deux Volumes.

New Explanation of Daniel, &c. *Nouvelle Exposition des 70. semaines de Daniel, &c. in-8°.* par M. J. Have, Maître-ès-Arts. On estime aussi cet Ouvrage.

FRANCE.

D'AVIGNON.

Mémoires de Mathématique & de Physique, rédigés à l'Observatoire de Marseille. (In-4°. près de 400 pages.) C'est le se-

cond Volume que publie une Compagnie de Mathématiciens & d'Aſtronomes établis à Marſeille. On trouve ici cinq ou ſix Mémoires fort conſidérables; ſavoir, ſur *la manière de conſerver le Bled*; ſur *les Poids & les Meſures de la Chine*; ſur *l'harmonie tempérée, & ſon application au Clavecin*; ſur *les Moulins à la Polonoiſe*, (dénomination fictice: car il n'y a point de Moulins de cette eſpèce en Pologne;) ſur *diverſes manières d'obſerver les paſſages du Soleil par les Points Equinoctiaux & Solſtitiaux*; ſur *les inégalités des mouvements des Planètes, &c.* ſur *de nouvelles vuës pour la perfection du Thermomètre, &c.* On trouve auſſi ce Recueil à Paris.

Traité ſur la connoiſſance & la culture des Jacintes. Par l'Au-

teur du *Traité des Renoncules*, imprimé à Paris chez Lottin. (Brochure de 160 pages.) Ce Traité des Jacintes mérite d'être recherché des Amateurs en ce genre. On cite ici une grande quantité d'Auteurs : ce qui prouve que l'érudition est de toutes les classes & de toutes les professions. *Ce Livre a été imprimé chez Chambeau, &c.*

Alexandre Girard, Libraire en cette Ville, distribue des *Recherches Historiques sur l'ancienne Gendarmerie Françoise.* L'Auteur est un Académicien Honoraire de l'Académie d'Angers, & paroît fort expert dans l'Art de consulter & de dépouiller nos anciennes Histoires. *Son Ouvrage est une Brochure de 134 pages.*

D'ORLÉANS.

D'ORLÉANS.

Abregé de la vie de M. le Pelletier, mort à Orléans en odeur de ſainteté. (In-12. pages 200.) Par Mademoiſelle d'Alès du Corbet, &c. L'Homme de bien qu'on nous fait connoître ici, a édifié la Ville d'Orléans par l'exercice de toutes les vertus, ſur-tout par ſa charité envers les pauvres. Il étoit homme de condition, ſimple Laïque, aſſez accommodé des biens de la fortune. Son unique occupation, pendant une vie de près de 75 ans, a été de s'humilier, de ſe mortifier, d'aimer Dieu, & de ſoulager tous les miſérables. Il eſt mort en 1756 : ainſi on ne peut en impoſer à perſonne ſur les faits qui rempliſſent ce petit Volume. Le ſtyle de l'Ouvrage eſt

bon, ſur-tout dans les endroits où l'on ſe contente d'expoſer les ſentiments, les affections, les actions de M. le Pelletier. La Demoiſelle, Auteur de cette pieuſe compoſition, eſt ſœur de M. le Vicomte d'Alès, à qui le Public doit le Traité fort connu de *l'Origine du mal* contre Bayle. *On trouve cet Abrégé chez Couret de Villeneuve.*

De Paris.

Nous annonçons ici une grande quantité de Livres, dont pluſieurs ſont conſidérables & reparoîtront dans nos Mémoires.

Hiſtoire des Dauphins de Viennois, d'Auvergne & de France. (Deux Volumes *in*-12.) Ouvrage poſthume de M. le Quien de la Neufville, Chevalier de l'Ordre de Chriſt de la premiére claſſe,

& Membre de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, *mis au jour par M. le Quien de la Neufville petit-fils de l'Auteur, Chevalier de l'Ordre Royal-Militaire de S. Louis, Capitaine au Régiment Etranger-Cavalerie de Monſeigneur le Dauphin.* Augmenté, par un Homme de Lettres, de l'Hiſtoire de Louis IX. du nom, XXV^e^ Dauphin de France. (C'eſt Monſeigneur le Dauphin d'aujourd'hui.) *Chez Deſprez, &c. rue S. Jacques.*

Mémoires ſur divers ſujets de Médecine. 1. & 2. Sur le Cerveau, principe de la génération. 3. Contre l'uſage de faire bouillir les Plantes. 4. Sur l'abus des Huiles dans les maladies. 5. Sur la Pierre. 6. Sur la Rage. 7. Sur le Pouls. 8. Sur la conſervation

des Hommes bien faits. *Par M. le Camus, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.* (Volume *in*-12.) Chez Ganeau, rue S. Severin, &c.

Tableau des Maladies de Lommius; ou Description exacte de toutes les Maladies qui attaquent le corps humain, avec leurs signes diagnostics & pronostics: Ouvrage servant d'Introduction au Manuel des Dames de Charité. Traduction nouvelle, par M. l'Abbé le Mascrier. (Volume *in*-12. Prix 2 liv. 10 f. relié.) Chez Debure l'aîné, Quai des Augustins, &c.

Etat ou Tableau de la Ville de Paris, considérée relativement au Nécessaire, à l'Utile, à l'Agréable & à l'Administration. (Gros Volume *in*-8°. prix 4 liv.

10 f. broché.) Chez Prault père, Valat-la-Chapelle, Guillyn, Duchesne, Lambert, &c.

La Gnomonique pratique, ou l'Art de tracer les Cadrans Solaires avec la plus grande précision, par les meilleures méthodes mises à la portée de tout le monde : avec des observations sur la manière de régler les Horloges, &c. (Volume *in*-8°. prix 6 liv. en feuilles.) Par D. François Bedos de Celles, Bénédictin de la Congrégation de saint Maur, &c. Chez Briasson, Desspilly, Hardy, rue Saint-Jacques, &c.

Amusement Physique sur le système Newtonien, (in-12.) Chez Humblot, rue S. Jacques, &c.

Traité d'Ostéologie, traduit de l'Anglois de M. Monro, Professeur d'Anatomie, & de la Société Royale d'Edimbourg, où l'on a ajoûté des Planches en Taille-douce qui représentent au naturel tous les Os de l'Adulte & du Fœtus avec leurs explications. (Deux grands Volumes *in-fol.*) *Par M. Sue, Professeur & Démonstrateur d'Anatomie aux Ecoles Royales de Chirurgie, de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, Censeur Royal, & Conseiller du Comité de l'Académie Royale de Chirurgie.* Chez Guillaume Cavelier, rue S. Jacques, &c.

Histoire de la Ville de Cherbourg & de ses Antiquités, qui découvre des faits très-importants sur l'Histoire de Normandie. (Volume *in*-12.) Par Madame Réteau Dufresne. *Chez Ballard, rue*

S. Jean de Beauvais ; & Lambert, rue de la Comédie, &c.

Recueil d'Eloquence ſainte ; contenant les Panégyriques des Patriarches & Fondateurs d'Ordres, avec des Diſcours Synodaux & des Conférences Eccléſiaſtiques, à l'uſage de Mrs les Curés des Villes & de la Campagne, de ceux qui ſe deſtinent à la Chaire, & même des ſimples Fidèles. (Volume *in*-8°. prix 4 liv. 10 ſ. broché.) Par le P. Hyacinthe de Montargon, Auguſtin de Notre-Dame des Victoires, Prédicateur du Roi ; Aumônier & Prédicateur ordinaire du Roi de Pologne-Duc de Lorraine & de Bar, & Provincial de ſon Ordre. *Chez Auguſtin-Martin Lottin l'aîné, rue S. Jacques, &c.*

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoiſſance ſuffiſante de toutes les Maladies ; des différents ſignes qui les caractériſent chacune en particulier ; des moyens les plus ſûrs pour s'en préſerver, ou des remèdes les plus efficaces pour ſe guérir, & enfin de toutes les inſtructions néceſſaires pour être ſoi-même ſon propre Médecin : *le tout recueilli des Ouvrages tant anciens que modernes des Médecins les plus fameux, & augmenté d'une infinité de Recettes particulières & de ſpécifiques pour toutes ſortes de Maladies.* (Deux Volumes in-8°. aſſez gros.) Par un ancien Médecin des Armées du Roi, &c. Chez Vincent, rue S. Severin, &c.

Le Manuel des Officiers de Bouche, ou *le Précis de tous les*

Apprêts qu'on peut faire des Aliments pour servir toutes les Tables, &c. (Volume *in*-12.) Chez le Clerc, Quai des Augustins.

Recueil de Lettres, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire Militaire du Regne de Louis XIV. (Deux Volumes *in*-12.) Ces Lettres ne s'étendent que depuis 1671 jusqu'en 1674. *A la Haye; & se trouvent à Paris chez Boudet, rue S. Jacques, &c.*

Théorie du mouvement des Comètes, dans laquelle on a égard aux altérations que leurs Orbites éprouvent par l'action des Planètes; avec l'application de cette Théorie à la Comète qui a été observée dans les années 1531, 1607, 1682 & 1759. *Par M. Clairaut, des Académies des Sciences*

de France, d'Angleterre, de Pruſſe, de Ruſſie, de Bologne & d'Upſal. (Volume *in*-8°.) Chez Lambert, rue de la Comédie, &c.

AVIS AU PUBLIC.

Voici une malverſation Littéraire qu'on dénonce au Public. Elle eſt peut-être ſans exemple; mais elle n'en ſeroit que plus dangereuſe, parce qu'on ne s'en défieroit pas. L'Annonce ſuivante expoſe le fait.

» Il a été retiré à la Chambre » Syndicale de la Librairie à Paris le 7. du préſent mois de » Mars 1760, par une perſonne » ſans caractère dans la choſe, » une Permiſſion ſimple en par- » chemin de la Chancellerie, ex- » pédiée le 15. Février 1760. ſur » le N°. 3202. pour l'impreſſion » d'un Manuſcrit qui a pour titre:

» *L'Hypothèse des petits Tourbil-*
» *lons, justifiée par ses usages.*
» On croit devoir prévenir Mes-
» sieurs les Imprimeurs de la sous-
» traction qui a été faite, sur un
» faux exposé, de cette Pièce, afin
» qu'ils veuillent bien se tenir en
» garde contre la représentation,
» & le mauvais usage qu'on pour-
» roit tenter d'en faire auprès
» d'eux.

L'EXERCICE MILITAIRE, *Poëme*; Par M. Desjardins-Lauzon, Capitaine au Regiment de Nice. (pages 13.) On feint que l'*Exercice Militaire* reposant un jour

Sur le lit où s'endort quelquefois la
vertu,

le Maréchal de Saxe, se présente, l'éveille, l'excite à rappeller son ancienne ardeur. Le Discours de Maurice remplit tout le Poëme,

qui est bien le langage d'un Militaire persuadé des avantages de l'Exercice. Nous en citerons quelques Vers.

Est-ce l'ombre d'un Mort ? Est-ce
Mars ? C'est Maurice
L'Ami le plus ardent du puissant Exercice.
. . . .
L'eau du Fleuve d'Oubli qu'il fut forcé de boire,
N'en put de son esprit effacer la mémoire.
. . . .
Eh ! sais-tu que tu sers l'infatigable Roi,
Dont l'ame m'anima le jour de Fontenoi ?
. . . .
Alexandre & César sans toi seroient-ils grands ?
Seroient-ils décorés du nom de Conquérants ?
. . . .

Mais la terrible Mort !. . . qui la craint la mérite,
Ce n'est qu'en la bravant que la Vertu l'évite ;
Lorsque, pour la patrie, on s'est sacrifié,
Dans le lit de la gloire on ne meurt qu'à moitié.

. . . .

Le monde entier te vit dans Athènes, dans Rome
T'occuper noblement à former le grand homme.
Fendre, percer les monts, & subjuguer les mers,
Ce sont pour toi des jeux dans ce vaste Univers.

. . . .

Leve-toi, fais trembler les Nations altières,
Que ton sommeil rendroit plus fortes & plus fières :
Qu'il apprenne le Nord sous tes coups renversé,
Que le François peut tout quand il est exercé.

Ainsi ce Poëme est-il semé de Vers expressifs, & qui font l'éloge du beau feu qui anime l'Auteur. *On trouve cette nouveauté chez Duchesne, rue S. Jacques; & Cailleau, Quai des Augustins.*

Desprez, rue S. Jacques, distribue depuis peu de jours l'*Oraison Funébre de feue Madame Infante, Duchesse de Parme*, prononcée par Monseigneur Poncet de la Riviere ancien Evêque de Troyes. Cette Pièce, qui nous a paru pleine de grands traits, nous occupera dans un Article de ces Mémoires. *On la trouve aussi à Troyes chez Bouillerot près l'Hôtel-de-Ville.*

Dictionnaire Historique portatif de la Géographie sacrée ancienne & moderne, dans lequel on trouve la situation & la description des lieux de la Terre-Sainte

ſous les Hébreux, & tels qu'ils ſont aujourd'hui, ainſi que de tous ceux des quatre Parties du Monde par rapport à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, avec leurs noms anciens & modernes, & ce qui s'y eſt paſſé de plus remarquable en divers temps : ce qui renferme l'établiſſement des Exarchats, Patriarchats, Archevêchés, Evêchés, Abbayes d'Hommes & de Filles en Règle ou en Commende, leur tranſlation, union, & ſuppreſſion; les Conciles généraux & Provinciaux qui ſe ſont tenus dans toute l'étenduë du Monde Chrétien, depuis le premier Concile de Jeruſalem juſqu'à celui d'Embrun en 1727. & le ſujet pour lequel ils ont été aſſemblés ; la qualité des différents Chapitres, & ce qui les compoſe; le nombre des Paroiſſes des Diocèſes, le nom des Patriarches, Archevêques & Evêques qui occupent aujourd'hui les

Siéges unis à celui de Rome ; le lieu de la naissance, ou de la mort des Saints & des Hommes illustres dans l'Etat Ecclésiastique, &c. *Ouvrage utile pour l'intelligence de l'Ancien & du Nouveau Testament & de l'Histoire de l'Eglise.* (vol. in-8°.) Ce long titre présente toutes les qualités du Livre qui est véritablement utile. Une autre Edition fera disparoître quelques fautes tant de composition que d'impression. *On le trouve chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.*

Les mêmes Libraires distribuent un petit *in-12.* de 200 pages, imprimé à Avignon, & portant pour titre : *Pensées & Réflexions Morales sur divers sujets.* L'Auteur, qui nous est inconnu, y parle sur *la Religion*, sur *l'Amour-propre*, sur *l'Amitié*, sur *les Passions*, sur *les Femmes*, sur

le Mariage, ſur *les Chagrins*, ſur *divers ſujets*. Cet Auteur doit être un homme droit, exempt de reſpect humain, ami de la ſolitude, reſpectueux pour la Religion, &c. Il répéte quelques principes déja bien connus; mais on trouve auſſi, dans ſon Recueil, des points de vues qui lui ſont propres, & tout cela ſe lit ſans contention, avec plaiſir, avec fruit, ſi l'on a deſſein de bien penſer & de bien vivre.

Nouveau Journal des Poſtes & Tarif des Ports de Lettres, contenant les jours de départ des Couriers de Paris pour les différentes Villes & lieux du Royaume & des Pays Etrangers, & de leur arrivée à Paris; le nom des routes qu'ils tiennent, des endroits où l'on adreſſe les Lettres, & des Royaumes, Provinces, ou Pays où ils ſont ſitués; les Bureaux de

Postes du Royaume ; la distance de Paris à chaque endroit ; le nombre de jours que les Lettres sont en route ; les endroits des Pays Etrangers pour lesquels il faut affranchir les Lettres, & la taxe des Lettres & Paquets, suivant le dernier Tarif. (*in*-24.) *chez Duchesne, rue S. Jacques, &c.* Il y a beaucoup d'ordre dans ce petit Livre, fait pour l'usage de quiconque envoie & reçoit des Lettres : occupation tantôt nécessaire, tantôt frivole, quelquefois amusante, & de temps en temps désagréable.

M. l'Abbé Valart vient de donner, chez Barbou rue S. Jacques, (en petit format) une nouvelle Edition de l'élégant & agréable Cornelius Nepos. Il a fait quelques judicieuses corrections dans le Texte ; & cet Auteur paroît avec toute sa pureté, son amabi-

lité, sa facilité. M. l'Abbé Valart montre très-bien, dans sa petite Préface, que ce doit être l'Ami, le Compagnon & l'Instituteur de la jeunesse; qu'il est plus court que César, moins politique que Ciceron, plus attrayant que l'un & l'autre pour un âge où l'on veut des narrations courtes, nettes, sans discussions, &c.

Le même Editeur prépare le Justin corrigé & approprié aux Exercice des Ecoles.

Cours d'Histoire & de Géographie Universelle convenable aux deux Sexes, à tous les âges & aux différentes formes d'éducation, proposé par souscription. (in-8°.) C'est une Histoire suivie depuis le commencement du Monde, distribuée en Leçons & en Feuilles Périodiques. On en a commencé la distribution le 17. Mars dernier, & chaque semaine

on a vu paroître exactement deux de ces Feuilles ; ce qui formera au bout de trois mois un Volume *in*-8°. du prix de 4 liv. 10 ſ. pour les Souſcripteurs, *chez Grangé, rue de la Parcheminerie.* Il faudroit lire le *Proſpectus*, qui annonce clairement cete nouvelle entrepriſe Littéraire.

Quant à l'exécution, nous l'avons trouvée ſagement conduite. On pourra, par ce moyen, s'initier dans tous les Eléments, & même juſqu'à un certain point dans les détails de l'Hiſtoire. L'Auteur écarte les diſcuſſions épineuſes & les controverſes érudites, mais il ne laiſſe pas d'indiquer les principes de ſolution pour quelques-unes des plus grandes difficultés. Il joint auſſi à l'Hiſtoire des premiers temps, telle que la raconte Moyſe, les Origines ou Epoques indiquées par quelques Auteurs profanes, tels que Sanchoniaton, Beroſe,

Diodore de Sicile, &c. La plûpart de ces récits ſont fabuleux ; mais on y apperçoit quelquefois des nuances de tradition qui n'ont pu venir que de la vraie Hiſtoire du Monde, laquelle n'eſt autre que celle de la Génèſe.

L'Auteur eſt ſi éloigné de former ou d'adopter des ſyſtêmes, que, malgré ſon inclination pour le calcul Samaritain, il s'eſt déterminé à ſuivre le train de la Chronologie ordinaire, parce que les Livres d'Hiſtoire qu'on met entre les mains des jeunes gens, ſuppoſent cette Chronologie ; & que des changements à cet égard auroient pu embaraſſer ou dégoûter cette partie, ſi nombreuſe & ſi délicate, des Lecteurs qu'acquerront ces Feuilles. Nous ne contredirons pas cette raiſon, qui eſt bonne au moins par le motif; mais nous ne laiſſerons pas de demander comment on pourra par-

venir à établir la meilleure Chronologie, si l'on craint d'en expliquer les Eléments à la Jeunesse ? Ce sera donc toujours routine d'imperfection & continuité d'enseignement foible, qu'on entretiendra dans l'éducation publique. L'Auteur de ces Leçons étoit capable de redresser notre Siècle, & par conséquent les suivants sur ce point. Il faut bien que quelqu'un commence. Qui pouvoit le mieux faire que lui, puisqu'il en a eu la volonté & l'occasion ?

TABLE
DES ARTICLES,

Du mois d'Avril 1760.
II. Volume.

ARTICLE XLIV. *Principes ſur l'Egliſe, &c.* 965
ART. XLV. *Hiſtoire univerſelle ſacrée & profane, &c.* Tome XI. 991
ART. XLVI. *Lettre ſur la renaiſſance de l'Architecture Grecque.* 1014
ART. XLVII. *L'Art de peindre, Poëme, &c.* 1040
ART. XLVIII. *L'Art des Mines, &c.* Par M. Lehmann, &c. 1065
ART. XLIX. *Introduction à l'Hiſtoire moderne de Pufendorff.* Dernier Extrait. 1078
ART. L. *Diſcours prononcés dans l'Académie Françoiſe, &c.* 1101
ART. LI. Nouvelles Littéraires. 1119

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce préſent Journal, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 25. Mars 1760.

SALMON, *Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.
Ce Journal ſe diſtribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

MAI, 1760.

AVIS.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1760, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1760, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les treize premiers Volumes, reliés en veau, 32 liv. 10 ſ.

On publiera dans le mois d'Avril 1760, le XIV. Vol. relié en veau, 2 liv. 10 ſ. les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

MAI, 1760.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 763 volumes: Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1731.	12.
1702.	12.	1732.	12.
1703.	12.	1733.	12.
1704.	13.	1734.	12.
1705.	12.	1735.	14.
1706.	12.	1736.	15.
1707.	12.	1737.	13.
1708.	12.	1738.	13
1709.	12.	1739.	14
1710.	12.	1740.	13.
1711.	12.	1741	12.
1712.	12.	1742.	12.
1713.	12.	1743.	12.
1714.	12	1744.	12.
1715.	12.	1745.	12.
1716.	12.	1746.	15.
1717.	12.	1747.	14.
1718.	12.	1748.	15.
1719.	12.	1749.	14.
1720.	5.	1750.	15.
1721.	12.	1751.	14.
1722.	12.	1752.	15.
1723.	12.	1753.	16.
1724	12.	1754.	16.
1725.	12.	1755.	16.
1726.	13.	1756.	16.
1727.	12.	1757.	16.
1728.	12.	1758.	16.
1729.	12.	1759.	16.
1730.	12.	1760.	7.

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

MAI, 1760.

ARTICLE LII.

CHRONOLOGIE Historique-Militaire, contenant l'Histoire de la création de toutes les charges, dignités & grades militaires supérieurs

de toutes les personnes qui les ont possédés, & qui y sont parvenues, depuis leur création jusqu'à présent, &c. tirée sur les originaux avec des éclaircissements en Notes critiques des Auteurs qui ont travaillé à l'Histoire de France & Militaire, dédiée à M. le Maréchal Duc de Belle-Isle, Ministre d'Etat. *Par M. Pinard, Commis au Bureau de la Guerre.* (Tome I. contenant la Table des Rois de France, les Secrétaires d'Etat de la Guerre, les Sénéchaux, les Connétables & les Commandants d'Armées.) A Paris, chez Claude Hérissant Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or & aux trois Vertus. M. DCC. LX. (Grand *in*-4°. pages 602.)

DE tous les genres de gloire, celle qui s'acquiert par les armes, a toujours passé pour la

plus brillante. De-là ce sentiment de vénération qu'on éprouve à la vûë de ces Guerriers fameux qui, par leurs victoires, ont illustré la patrie. C'est pour leur donner des imitateurs & des successeurs dignes d'eux, qu'ont été accordées aux talents militaires tant de distinctions flatteuses & tant de récompenses honorables. Athènes érigeoit des Statues & des Trophées aux Héros qui l'avoient vengée ou défendue. Rome ne devint la Maîtresse du monde, que parce qu'elle sut honorer la valeur. Le desir & l'espérance d'obtenir des Couronnes murales, de parvenir aux honneurs du Triomphe, faisoient naître & entretenoient dans l'ame des Romains cet amour de la gloire, cette noble émulation qui les rendit capables de tout entreprendre & de tout exécuter.

Aux Statues, aux Trophées

d'Athènes, aux Couronnes, aux Triomphes de Rome qui étoient des récompenses personnelles, nos Rois ont fait succéder parmi nous des grades éminents, des titres qui séparent du vulgaire, & dont les privilèges, passant des pères aux enfants communiquent à ces derniers un éclat qui rejaillit sur toute leur postérité. C'est ce qui qui fait dire à notre Auteur que, s'il n'est pas de Nation plus brave que la Nation Françoise, aussi n'en est-il aucune dont l'ardeur naturelle soit encouragée & secondée par plus d'honneurs militaires.

Un Ouvrage tel que celui-ci ne peut manquer de plaire à la Noblesse. Le Tableau qu'on lui présente, lui rappellera ce qu'ont été ses pères, ce qu'elle leur doit, par quelle route ils ont acquis les dignités & les décorations qu'elle possède, ce qu'elle se doit à elle-

même pour en soûtenir le lustre, & pour perpétuer les exemples de fidélité, de bravoure & de gloire qu'ils lui ont transmis.

Dans la Préface, qui est écrite avec esprit, M. Pinard expose & développe le plan de son Ouvrage. » J'offre, *dit-il*, au Public une Chronologie Militaire, » puisée dans les sources les plus » pures, des listes historiques & » fidèles des Officiers qui ont servi » en France, soit dans les grades » supérieurs, soit à la tête des » Régiments. « Ce n'est cependant pas ici une simple Nomenclature séche, aride, dénuée d'ame & d'agréments : & quoique notre Auteur parle modestement de l'exécution de son Ouvrage quant à la partie du style, on y trouvera des Morceaux intéressants, des Anecdotes curieuses, des Précis très-bien faits de la vie de

tous nos Guerriers qui ont eu quelque réputation.

Avant M. Pinard, des Auteurs célèbres avoient travaillé sur la même matière. Outre les Manuscrits de Dupuy, de Brienne, de Séguier, de Colbert, & le Catalogue de M^rs de Ste Marthe, nous avons l'Ouvrage de Jean le Féron, augmenté par Godefroy; ceux de Guillaume Marcel, de l'Abbé le Gendre; l'Histoire de la Milice Françoise, par le P. Daniel; l'Histoire des grands Officiers de la Couronne, par le P. Anselme & ses Continuateurs, &c. M. Pinard indique rapidement les défauts communs ou particuliers à ces différents Ouvrages. Leurs Auteurs se sont trompés souvent, soit parce qu'ils n'ont pas toujours été à portée de voir les Pièces originales, soit parce qu'ils n'ont pas su en tirer les lumières qu'elles renferment. Notre Auteur

a ce double avantage sur ses prédécesseurs dans la même carrière. La place qu'il occupe depuis longtemps, lui met entre les mains le trésor des Chartes & des Pièces originales, & doit lui avoir facilité l'intelligence de ces *comptes*, que le P. Daniel avouoit ingénuement *avoir été pour lui plus d'une fois mystérieux & incompréhensibles.*

M. Pinard ne s'en est pas tenu là : pour donner à son entreprise le degré de perfection dont elle étoit susceptible, il s'est procuré la communication des anciens Registres, tant des différents Parlements que des Chambres des Comptes du Royaume : il a consulté les anciennes Chartes, les Recueils des Ordonnances de nos Rois ; en un mot, tous les Trésors, tous les Dépôts lui ont été ouverts. Ces différentes richesses éparses dans les Cabinets & dans

les Bibliothèques, il les a rassemblées avec connoissance, rapprochées avec ordre, liées avec justesse, & produites avec beaucoup de netteté dans l'expression.

Après la Préface vient un Chapitre préliminaire, qui présente une Table des Rois de France de la troisième race, & la Liste historique des Secrétaires d'Etat qui ont eu le Département de la Guerre. A la suite de chaque Regne, l'Auteur a placé les noms 1° des Regents du Royaume pendant l'absence ou la Minorité des Rois; 2° Des Lieutenants-Généraux du Royaume; 3° des principaux Ministres auxquels le Gouvernement de l'Etat a été confié.

On sait que les Secrétaires d'Etat représentent la personne du Roi dans les ordres qu'ils communiquent à tous ceux qui

ſont ſoumis à leur Département. Dans l'origine, les grands Officiers de la Couronne ſouſcrivoient les Lettres patentes & les Expéditions. Après eux ces Lettres & ces Expéditions furent ſignées par des *Notaires*, qui prirent, dans la ſuite, le titre de *Notaires-Secrétaires*. Le nombre n'en étoit pas reglé. Charles VI. en fixa le nombre à douze, pour éviter la confuſion; & on leur donna des commiſſions pour ſigner en Finance. Cet ordre s'obſerva juſqu'au Regne de Henri II. Ce Prince, le 1. Avril 1547, les réduiſit à quatre, & leur attribua ſéparément un certain nombre de Provinces, dont chacun en particulier expédioit toutes les affaires. Ce Réglement leur donna le titre de *Secrétaires des Commandements & Finances*. Comme cet Ouvrage n'a pour objet que le Militaire, ou les charges qui ont

avec le Militaire des liaiſons & des rapports néceſſaires, M. Pinard ne parle que des Secrétaires d'Etat qui ont eu le Département de la guerre. Nous remarquerons, en paſſant, qu'il s'eſt gliſſé une faute d'impreſſion à la page 31 : on y lit que M. de Beauclerc *fut fait Intendant des Finances en 1522*, il faut lire *en 1622*.

La charge de Sénéchal ſubordonnée aux Maires du Palais ſous les Rois de la premiére race, dépendante des Ducs de France ſous ceux de la ſeconde, ne vit au-deſſus d'elle ſous la troiſième race que la Dignité Royale. Le Sénéchal jouiſſoit du premier rang dans la Maiſon du Roi, le ſervoit à table dans les jours de cérémonie, préſidoit à tous les Conſeils, diſpoſoit des Finances, rendoit la Juſtice, & réformoit les Jugements. Chef de la *Chevalerie* ou

de la Nobleſſe, il commandoit les armées. Il faut voir, dans notre Auteur, l'expoſition des autres Droits, Prérogatives & Privilèges attachés à cette éminente dignité. Lorſqu'elle étoit vacante, on en exprimoit la vacance dans les Actes par ces mots, *Dapifero nullo.* Le dernier Sénéchal fut Thibauld de Champagne, Comte de Blois, mort au ſiège d'Acre ſous Philippe-Auguſte en 1191. Cette charge, quoique non remplie, étoit toujours cenſée exiſtante, ainſi qu'il eſt prouvé par un grand nombre de Chartes ou Patentes depuis 1191, juſqu'en 1307: on y retrouve la clauſe *Dapifero nullo.* Philippe le Bel la ſupprima, en la réuniſſant à la Couronne. Le P. Daniel, dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe, (Tome I. L. 3, p. 152, & ſuiv.) diſtingue deux Sénéchaux, l'un de l'Hôtel, ou du

Roi, ou de France ; l'autre du Royaume, ou Grand-Sénéchal de France ; & reconnoît cette derniére charge héréditaire dans la Maiſon des Comtes d'Anjou depuis Rois d'Angleterre. Pour juſtifier cette diſtinction, il s'autoriſe de deux écrits Latins, dont il donne la Traduction. L'un de ces Ecrits eſt attribué à Foulques V. Comte d'Anjou ; & l'autre à Hugues de Cléers, Gentilhomme d'Anjou. Ils ont été publiés par le P. Sirmond, d'après un Manuſcrit de l'Abbaye de S. Aubin d'Angers ; puis par Mrs Ducheſne & Baluze.

M. Pinard attaque la validité de ces deux Pièces : il prétend qu'elles ſont apocryphes ; il montre très-bien qu'elles contiennent des fauſſetés manifeſtes & des anachroniſmes palpables. Ces défauts qu'il y reprend, n'avoient pas échappé au P. Daniel ; mais

cet Historien n'en paroît pas moins persuadé de l'authenticité de ces Ecrits. Il conjecture que *Louis le Gros*, auquel il suppose que ces deux Pièces furent présentées par le Chevalier Hugues de Cléers, *ayant grand intérêt à avoir le Comte d'Anjou dans son parti, reçut, comme un bon titre, ce qui en étoit un fort mauvais;* & lui accorda ce qu'il ne pouvoit lui refuser sans un grand danger de son Etat ; qu'il consentit que les Sénéchaux de France..... fissent à ce Comte & à ses successeurs hommage de leur charge comme au Grand-Sénéchal. (Hist. de la Mil. Franc. Tome I. p. 164.)

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, nous n'entreprendrons pas de prouver la légitimité de ces deux Ecrits. Nous n'adopterons pas même en entier le sentiment du P. Daniel quant à la distinc-

tion de ces deux Sénéchaux : mais il nous paroît certain que depuis le temps de Louis le Gros la charge de Grand-Sénéchal fut héréditaire dans la Maison des Comtes d'Anjou, & que ces Princes en remplirent les fonctions en différentes circonstances. Nous avons sur cela des témoignages auxquels il est difficile de rien opposer de solide & de satisfaisant. Louis le Jeune, dans un Traité de Paix qu'il fit avec Henri II. Roi d'Angleterre, rendit la charge de Grand-Sénéchal de France à Henri Comte d'Anjou, fils du Roi d'Angleterre, comme une dignité attachée au titre de Comte d'Anjou ; & ce jeune Prince en fit les fonctions le jour de la Purification en servant le Roi de France à table. *In Purificatione beatæ Mariæ fuit filius Regis Anglorum Parisiis, & servivit Regi Francorum ad men-*

sam ut Senescallus Franciæ. (Roberti * de Monte Appendix ad Chronogr. Sigeberti. Voyez le Recueil des anciens Historiens d'Allemagne, par Jean Pistorius, Tome II. p. 649.) Ceci se passoit en l'année 1170. Or, dans le temps que le fils du Roi d'Angleterre servoit à table Louis le Jeune, en qualité de Sénéchal, il y avoit en France, de l'aveu de tous les Historiens, & de M. Pinard lui-même, un autre Sénéchal ; c'étoit Thibault de Champagne, Comte de Blois : voilà donc deux Sénéchaux existants à la fois. Il est vrai-semblable que le Sénéchal Thibauld de Champagne étoit subordonné au Prince Henri Comte d'Anjou :

* Robert du Mont, ainsi nommé, parce qu'il étoit Abbé du Mont S. Michel, écrivoit dans le douzième siècle. Il mourut en 1184, suivant le P. le Long.

peut-être même lui faisoit-il hommage de sa charge, ainsi que Guillaume de Garlande l'avoit fait vers 1118 à Foulques V. Comte d'Anjou.

Du Tillet parle d'un Acte qui semble ne devoir laisser aucun doute sur l'hérédité de la charge de Sénéchal dans la Maison des Comtes d'Anjou. Après avoir fait mention de l'Histoire des Comtes d'Anjou, dans laquelle il est dit que *le Roi Robert donna à Geoffroi Grisegonelle, Comte d'Anjou, l'Office de Grand-Sénéchal ou Grand-Maître de France en héritage;* du Tillet ajoûte, *ce qui est confirmé par la cognoissance que le Roi Philippe le Bel fit à Orléans en publique Audience, que la Garde de l'Abbaye S. Julien de Tours appartenoit au Roi Henri* * *tiers d'Angleterre à cause*

* Henri III. Roi d'Angleterre descendoit des Plantagenests Comtes d'Anjou.

de l'Office de Grand-Maître de France héréditaire. (Voyez du Tillet, ſecond Livre des Mémoires, page 236, Edit. de Rouen, 1578.) Enfin nous liſons dans M^rs de Ste Marthe, au Chapitre des Sénéchaux de France, *que les Comtes d'Anjou eurent la mouvance & la ſupériorité féodale de cette grande charge, premiére de l'Etat.* (Hiſt. de la Maiſon de France, Tome II. page 951.)

La diſtinction des deux charges de Sénéchaux pourroit donc bien n'être ni *une chimère*, ni *un fantôme, imaginés par le P. Daniel.* On ſera du moins bien fondé à croire que la charge de Grand-Sénéchal étoit héréditaire dans la Maiſon des Comtes d'Anjou, juſqu'à ce que M. Pinard ait détruit les preuves tirées du paſſage que nous avons cité de *Robert du Mont*, & de l'Acte

mentionné par du Tillet. Après cette petite discussion, dans laquelle nous avons cru devoir entrer, nous revenons à l'Ouvrage de M. Pinard.

La vacance & ensuite la suppression de la charge de Sénéchal donnerent un nouvel éclat à la charge de Connétable, & la rendirent la premiére charge Militaire du Royaume. Suivant un ancien Manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque du Roi, le Connétable fut créé vers l'an 1055, pour aider les Sénéchaux dans le Commandement des Armées. Avant Philippe de Valois, *dit notre Auteur*, les Connétables ne servirent que par commission qui finissoit avec la guerre. Ce Monarque en fit une charge à vie, & déclara son Connétable le premier Officier de la Couronne. Les droits du Connétable, soit honorifiques, soit lucratifs, étoient

fort étendus. A l'armée, le cri devoit se faire au nom du Roi & au nom du Connétable, même en présence du Roi : le Connétable avoit droit de prendre la solde d'un jour de chaque Officier & Soldat soudoyés par le Roi : quand les troupes changeoient de Garnison, il prenoit encore la solde d'un jour de chaque homme de guerre, &c. Ces droits & ce pouvoir parurent excessifs à Louis XI. & à ses successeurs : l'Histoire nous apprend qu'ils eurent dessein de supprimer cette charge ; & Louis XIII. la supprima en effet par un Edit du mois de Janvier 1627, lorsqu'elle devint vacante à la mort du Connétable de Lesdiguières. Il la supprima de nouveau par une Déclaration donnée au mois d'Avril 1643. Les motifs qu'il apporte de cette suppression, sont les gros appointements qu'il fal-

loit donner à ce grand Officier ; & la trop grande puiſſance que les Connétables s'étoient attribuée au préjudice de l'autorité Royale.

M. Pinard n'adopte pas la ſuite des Connétables telle qu'on la trouve dans la plûpart de nos Hiſtoriens. Comme ces grands Officiers de la Couronne ne commencent à être connus inconteſtablement que par les mêmes Chartes ou Patentes Royales, qui ont fait connoître les premiers Sénéchaux ; c'eſt à la même époque qu'il commence la ſucceſſion qu'il nous donne des Connétables : & cette liſte ne comprend que ceux pour leſquels on a des Pièces authentiques au défaut des proviſions. Cependant, pour ne rien omettre, il rapporte au bas de la page en Notes les noms de ceux auxquels les autres Hiſtoriens ont donné la qualité de Connétables

ſur

ſur des pièces incertaines & douteuſes : & c'eſt la méthode qu'il a ſuivie à l'égard des Sénéchaux.

On diroit que les premiéres charges de l'Etat n'ont été créées que pour décorer la très-noble Maiſon de Montmorency. C'eſt une réflexion qui ſe préſente naturellement à l'eſprit dans la lecture de notre Hiſtoire. En effet les charges les plus éminentes n'y paroiſſent à leur origine qu'avec ce nom illuſtre. Le ſecond Sénéchal & le premier Connétable, connus avec certitude, ſont deux Montmorency qui vivoient à la fin du 11^{e} ſiècle.

Nous croyons qu'on verra volontiers, dans la Chronologie de M. Pinard, le précis hiſtorique de la vie de ces Guerriers célèbres, parmi leſquels Bertrand Dugueſclin brille d'un éclat ſupérieur.

Ç'a été peut-être le plus grand homme de guerre que nous ayons eu. Nul ne s'est trouvé à plus d'actions, & n'a gagné plus de victoires. Connétable de France & de Castille, il honora ces deux places par sa valeur, sa probité, son désintéressement & sa générosité. Plein de candeur & de franchise, il étoit adoré de ses Soldats, aimé de son Maître, & respecté de ses ennemis. Le trait que nous allons citer, prouve l'estime qu'on faisoit de sa bravoure, & de ses talents Militaires. » Duguesclin partoit pour assiéger » Burgos en Espagne, lorsque le » Gouverneur de Bibiesca l'invita » *de lui faire l'honneur* d'attaquer » sa Place. Duguesclin dès le lendemain y fit donner trois assauts : » le Gouverneur armé de toute » pièce combattoit comme un » lion, & terrassoit tout ce qui » osoit approcher de la brèche.

» Duguesclin descend de cheval,
» prend sa hache, monte à la brê-
» che, ranime les fuyards par sa
» présence, désarme le Gouver-
» neur, & met la Ville au pil-
» lage. «

Clisson, frère d'armes de Duguesclin & son successeur dans la Charge de Connétable, en eût égalé la gloire, s'il en eût eu la générosité & l'humanité : mais il étoit farouche & cruel. Les Anglois assiegés dans Benon, s'étant rendus à discrétion à Duguesclin, Clisson demanda la permission de disposer des prisonniers; & pour venger la mort d'un Gentilhomme de ses amis nommé Payen, qui avoit été poignardé par les Anglois, il se mit à la porte par où les prisonniers sortoient, & de sang froid il les assommoit à mesure qu'ils passoient.

A l'Article du Connétable de Bourbon, (pag. 134.) en moins de

dix lignes, on trouve ces mots : *En 1512. le Roi le nomma un des Généraux,..... En 1515. le Roi le fit Connétable, &c.* On croiroit que ces expressions désigneroient le même Monarque. Il est pourtant vrai que dans la première page il est question de Louis XII. & dans la seconde de François I. N'eût-il pas été à propos d'indiquer le changement de Regne? L'Auteur lui-même en jugera.

Le 3[e] Chapitre de cet Ouvrage, beaucoup plus étendu que les deux premiers, traite des Commandants d'Armées. Le Commandement des Armées, attaché à la souveraine Puissance, en fut long-temps l'apanage comme inséparable. Durant plusieurs siècles, nos Rois paroissoient presque toujours à la tête de la Nation dans les combats. Mais la valeur de ces temps éloignés étoit impétueuse & sans art,

Les Rois mêmes emportés par une bravoure que la prudence ne tempéroit pas, expoſoient au hazard d'une bataille & leur Perſonne & leur Etat. Charles V. ſentit le premier, les maux qu'entraîne la perte d'un Roi. Inſtruit par la priſon de ſon père & par les troubles domeſtiques qui la ſuivirent, il ſe forma, *dit notre Auteur*, un plan oppoſé à la route de ſes Prédéceſſeurs. Il étoit brave; on l'avoit vu, lorſqu'il n'étoit que Dauphin, payer de ſa perſone dans plus d'une action. Devenu Roi, il renonça aux titres flateurs que promet la victoire, il ambitionna une gloire plus ſolide. Du fond de ſon Cabinet il mit les Armées en mouvement; & méritant le nom de *Sage*, il déconcerta, ſans tirer lui-même l'épée, les projets de ſes ennemis. C'eſt ce qui faiſoit dire à Edouard III. *qu'il n'y eut onc*

Roi qui si peu s'armât, & qui lui donnât tant d'affaires. La gloire de ce Regne, *dit un illustre Auteur*, est d'avoir eu en même temps le Roi le plus sage, & le Général le plus habile (Duguesclin.) (Abrégé Chronol. de M. le P. H. pag. 324.)

Dans la suite, la guerre portée tout-à-la-fois sur différentes frontières, ou dans les Royaumes voisins, multiplia les Armées, & obligea de multiplier les Généraux. On vit les Fils de France, les Princes du Sang, & la haute Noblesse aspirer au Commandement, & l'obtenir. C'est la liste de ces Généraux que contient le 3e Chapitre de cet Ouvrage. Ils n'ont eu la qualité ni de Connétables, ni de Maréchaux de France; ils en ont exercé les fonctions, ils en ont eu les pouvoirs. On rapporte ici l'époque de ces pouvoirs, l'usage qu'ils en ont fait,

& le succès dont ils ont été accompagnés. M. Pinard ne remonte cependant pas au-delà de la création des premières Légions sous François I. parce que c'est le moment où la Milice Françoise commence à se montrer sous une forme régulière. On place ce Chapitre avant celui des Maréchaux de France; parce que la plûpart de ces Généraux ont eu des Maréchaux de France sous leurs ordres.

L'Amiral de Brion paroît à la tête de ces Commandants d'Armées : ce Seigneur, de l'illustre & ancienne Maison de Chabot, défendit Marseille contre le Connétable de Bourbon & les Impériaux. Il fut *Lieutenant Général Commandant l'Armée de de-là les Monts* pendant les années 1535, & 1536. La Bresse, le Bugey, Chambery, Montmelian, Turin lui ouvrirent leurs portes. On

lui reprocha pourtant de n'avoir pas poussé les Conquêtes aussi loin qu'il auroit pu le faire. Il fut disgracié, arrêté, & condamné au bannissement par des Commissaires; mais la Cause ayant été reportée au Parlement, il fut déclaré innocent par Arrêt du 24. Mars 1541. & le Roi le rétablit dans toutes ses dignités par Lettres-Patentes du 12. Mars 1543.

Dans cette longue suite de Commandants d'Armées, dont on nous présente l'Histoire abrégée, les Morceaux qui nous ont paru travaillés avec plus de soin & plus d'étenduë, sont les articles de François & de Henri de Guise, du Duc d'Epernon, du Cardinal de Richelieu, du Comte d'Harcourt, du grand Condé. Mais ce qui rend en particulier cet Ouvrage très-estimable, c'est qu'on y trouve chaque Officier avec son véritable grade, ses principales ac-

tions, & sur-tout des dates fixes, & non hazardées. On sait ce qu'il en coûte aux Auteurs, pour donner à leurs Ouvrages ce genre de perfection. Nos meilleurs Historiens ne sont pas toujours exacts dans les dates qu'ils assignent aux évènements qu'ils racontent. M. Pinard ne manque pas de rélever leurs erreurs. Comme il lui est aussi échappé quelques fautes, il nous permettra de les indiquer.

1°. On dit, à la page 307. que Bernard de Nogaret né en 1553. fit ses premiéres armes au siége de Calais. Or le siége de Calais se fit en 1558. Peut-on dire d'*un enfant de cinq ans, qu'il fait ses premiéres armes?* En ce cas, il faudroit donner une grande force à ce Vers de Corneille :

Dans les ames bien nées,
La vertu n'attend pas le nombre des années.

(*Trag. du Cid.*)

2°. A la page 534. on dit aussi que le Duc de Guise né en 1614. *embrassa l'Etat Ecclesiastique, & fut Titulaire en 1615. de plusieurs Abbayes.* Il n'avoit qu'un an.

3°. On lit à la page 425. que le Cardinal de Richelieu fut fait *Chevalier des Ordres du Roi* le 14. de Mai 1633. Nous ignorons pourquoi notre Auteur donne au Cardinal de Richelieu le titre *de Chevalier des Ordres du Roi*; tandis que le Cardinal de la Valette qui fut de la même Promotion que le Cardinal Ministre, & qui avoit aussi commandé des Armées, est appellé (page 450.) *Commandeur des Ordres du Roi.* Ce dernier titre est en effet celui que portent les Ecclésiastiques qui sont de l'Ordre du S. Esprit.

4°. Il s'est glissé une faute de Chronologie à la page 531. M. Pinard y dit, que la Cour en 1653. fit investir Bordeaux où le Prince

de Conti s'étoit enfermé ; que ce Prince profita de l'amnistie qui lui fut accordée en Juillet ; qu'*il avoit épousé la niéce du Cardinal Mazarin* : ce qui fait entendre que ce mariage étoit antérieur à l'*investissement de Bordeaux*, & à l'*amnistie* dont le Prince profita. Or c'est en 1654, que le Prince de Conti épousa la niéce du Cardinal Mazarin. Le mariage se fit le 22. Février. (Voyez la Gazette de France du 28. Février 1654. page 199.)

Ces observations ne sont rien vis-à-vis du très-grand nombre d'excellentes choses que contient cet Ouvrage. Nous rendrons compte des Volumes suivants à mesure qu'ils paroîtront.

ARTICLE LIII.

L'ART DE PEINDRE, Poëme. *Avec des Réflexions sur les différentes parties de la Peinture.* Par M. Watelet, Associé libre de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. *A Paris, chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques.* Suite de l'Article XLVII. au II. vol. d'Avril.

En vain, *disoit Seneque*, * possédez-vous des Couleurs, si vous ne savez pas ce qu'il faut peindre. L'Invention est donc, à proprement parler, le premier instrument de l'Artiste. Il s'agit

* *Epist. LXXI.*

d'abord de l'*Invention Pittoresque* à laquelle on doit l'Ordonnance & la Diſpoſition du ſujet. On paſſe enſuite à l'*Invention Poëtique* qui eſt l'effet du Génie ou le Génie même, ſource féconde de l'Expreſſion. M. Watelet s'occupe de ces deux grandes Parties dans le reſte de ſon Poëme.

Le troiſième Chant eſt deſtiné à l'*Invention Pittoreſque*; & la Vignette qu'on voit à la tête, indique cette deſtination. C'eſt la figure d'une Femme qui médite profondément. Son attitude eſt ſevère. Les Génies qui ſont près d'elle, s'occupent à la lecture : on apperçoit une Bibliothèque dans le fond. Tous ces ſymboles déſignent l'Etude, le Travail, la Réflexion, la diſpoſition ſavante des ſujets Pittoreſques, &c. Le Poëte caractériſe ainſi l'objet de ce troiſième Chant.

C'eſt l'ordre ingénieux, qui deſtine, qui trace
A chaque corps un plan, à chaque objet ſa place.
C'eſt un choix réfléchi, dirigé par le goût,
Qui de membres divers ne forme qu'un beau tout;
Et qui démêlant bien leur juſte caractère
Rend compte à la raiſon des beautés qu'il préfère.

Une des régles principales qui concernent l'Ordonnance, eſt de placer le principal objet au centre de l'ouvrage.

Tel aux yeux du Théâtre, un principal Acteur
Se montre ſur la Scène, & parle au Spectateur.
Sur cet objet placé répandez la lumière:
Qu'à frapper nos regards, elle ſoit la premiére,
Unique s'il ſe peut, &c.

Dufresnoy avoit dit :

Prima figurarum, seu princeps Dramatis, ultrò
Prosiliat mediâ in Tabulâ, sub lumine primo
Pulchrior antè alias, reliquis nec operta figuris.

Ce précepte a été connu de tous les Artistes & de tous les Amateurs tant anciens que modernes ; & Philostrate y ajoûtoit une régle si finement pensée, que nous croyons devoir la rappeller ici. C'est de peindre les personnages ou les évènements accessoires comme des objets passés & à moitié oubliés. Il faut, *disoit-il*, les envelopper d'une sorte de nuage, pour qu'ils aient plutôt l'air de choses qui se sont faites, que de choses qui se font. *Ut similia factis potiùs quàm quæ jam fiant, videantur.* Il nous semble que ce mot peint admirablement

tout ce qui n'eſt qu'ornement & circonſtance dans un Tableau.

L'Equilibre, ou ce qu'on appelle la *Pondération* des Figures, enrichit ce troiſième Chant d'un Morceau qu'il ne faut pas perdre.

Dans un exact aplomb, les membres bien placés
Sur un centre commun ſeront tous balancés :
L'équilibre eſt la loi que preſcrit la Nature
A tout corps en repos. S'il change de poſture,
Il ſort de ſon aplomb ; mais, après ce moment
Il reprend l'équilibre, & perd le mouvement.

Voulons-nous nous fixer ? notre corps ſe diſpoſe
A pencher vers le point où ſon poids ſe repoſe.

Un côté plus chargé semble s'appesantir;
il s'affaisse : un contraste alors se fait sentir,
La figure devient pittoresque, inégale,
Sans être moins d'aplomb sur la ligne centrale.

Tel paroît ce Troyen, qui porte à son Vaisseau
D'Anchise & de ses Dieux le précieux fardeau.
A ce poids qu'il chérit, dans sa démarche libre,
Son corps qu'il tient penché fait un juste équilibre.
Avance-t-il un bras? l'autre opposé conduit
Ce fils jeune & tremblant qui pas à pas le suit.

L'art de draper & la convenance des Draperies sont des points fort recommandés aux Ar-

tiſtes. Notre Auteur eſt ſavant ſur cette matière comme ſur toutes les autres qui intéreſſent ſon plan. Après avoir montré le vrai beau des Draperies, il dit :

> L'Art de draper déſigne, augmente, annonce, exprime
> Le repos, l'action, le ſimple, le ſublime.

Deux Vers d'une grande expreſſion & d'un ſens profond. M. Watelet regrette, en quelque ſorte, la liberté qu'eurent les Anciens de peindre le Nud. C'eſt un ſentiment d'Artiſte ou d'homme paſſionné pour ce qu'on appelle la *beauté des formes* ; mais un demi vers répond à tout : *Le Nud bleſſe les mœurs* ; à quoi nous ajoûtons que les Grecs vertueux, tels, par exemple, que Socrate, draperent les Graces mêmes, ſans obſcurcir leurs beautés naïves, & ſans bleſſer les régles de l'Art.

La fin de ce Chant recommande l'imitation de Raphaël, & plus encore celle de la Nature. On y ajoûte d'excellents préceptes sur l'Unité, sur les Groupes, sur l'art de saisir les moments, & l'Auteur ébauche déja ce qui touche l'*Invention Poëtique*, dernier trait de l'Ouvrage.

Le Génie est l'Auteur & le Père de l'*Invention Poëtique :* cette Invention se manifeste par l'Expression ; & l'Expression tire toutes ses beautés du Mouvement. Notre Poëte a donc dû chanter la puissance & les effets du Mouvement dans l'Art de Peindre. Il a dû rappeller les divers genres de Peinture, comme la Fresque, la Peinture à l'Huile, la Détrempe, la Miniature, le Pastel, l'Email, la Mosaïque, le Portrait, le Paysage, les Marines, &c. Il a dû de même marquer les caractères

des différents âges. Voici l'Enfance.

Par quels ressorts secrets la délicate Enfance
Dans tous ses mouvements peint-elle l'innocence ?
Ses gestes, son souris, son ingénuité,
Tout intéresse en elle. Ah ! c'est l'humanité
Qui, triomphant des cœurs sous cette douce image,
Reçoit, sans l'exiger, un légitime hommage.

Qu'Hector fier, intrépide & volant aux combats,
Aux portes d'Ilion précipite ses pas :
D'un casque menaçant qu'il ombrage sa tête ;
Que devant lui tout tremble, Astianax l'arrête :
A ce Héros armé, s'il tend ses foibles mains,
Hector n'est plus qu'un père, il suspend ses desseins ;

Il embrasse son fils, il fait cesser les larmes
Que lui cause la crainte & du casque & des armes.
Il le presse en ses bras ; & , comme un vif éclair
Perce pour un instant l'obscurité de l'air,
Telle Andromaque émue à ses terreurs en proie,
Echappe au désespoir, & se prête à la joie.

Tout ce Chant est une suite d'images, & le Mouvement en forme aussi le caractère & l'intérêt. On y remarque ce *vivum & spirans* que les Anciens ont dit être l'ame de la Peinture. Au dernier siècle, un Erudit peu précis dans ses conceptions, peu agréable dans ses expositions, donna un grand Livre *sur la Peinture des Anciens.* C'étoit François Junion ou *du Jon*, originaire d'une

de nos Provinces, mais né à Heidelberg & établi dans la Grande-Bretagne. Il avoit du goût pour les Arts, & il rechercha ſoigneuſement tout ce que les Anciens en avoient penſé & écrit. Son Livre, farci d'inutilités, comprend néanmoins d'excellentes choſes ; & il explique ſur-tout, avec beaucoup d'étendue & de ſavoir, ce *Mouvement*, dont M. Watelet chante les agréments & la force. Du Jon a connu preſque tous les rapports de ce puiſſant mobile des Arts. Il commence le quatrième Chapitre de ſon troiſième Livre par ce Texte de Tertullien : *Imago, cùm omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipſa caret, non habens motum.* (Un Tableau, quelque conforme qu'il ſoit à la vérité, ſera néanmoins ſans force, s'il manque de mouvement,) & tout le détail de ce Chapitre très-long & très-étoffé d'érudition, ne

tend qu'à expliquer l'importance du Mouvement dans les Ouvrages de la Peinture. M. Watelet n'a sûrement pas compilé le Recueil ſcientifique de du Jon ; l'expérience qu'il a des Arts, a ſuffi pour lui faire deviner & développer toutes les idées des Anciens ſur ce Mouvement, cette vie, cette ame qui eſt véritablement la production du Génie. Mais le concours du travail de ce ſavant Amateur, avec les recherches du laborieux Auteur de l'*in-folio* ſur la Peinture des Anciens, eſt toujours remarquable, honorable même à l'un & à l'autre.

Voici, ce ſemble, encore une belle choſe. Notre Poëte Amateur dit, que par le moyen de l'Invention Poëtique & du Mouvement,

Chaque paſſion & chaque caractère
S'animant aux accords de la Lyre d'Homère ;

Empruntent d'un Héros & la forme & le nom.
La fureur eſt Ajax ; l'orgueil Agamemnon ;
L'audace, Diomède ; Ulyſſe, la ſoupleſſe ;
Caſſandre, la prudence ; & Mentor, la ſageſſe.

Et Philoſtrate faiſant l'éloge des Peintures d'Antilochus, dit auſſi avec énergie: »Ulyſſe y eſt caractériſé par la vigilance, Menelas par » la douceur, Agamemnon par la » majeſté, Dioméde par la liberté, Ajax fils de Telamon par la » terreur, Ajax fils d'Oïlée par » la légéreté. « Cela n'eſt pourtant pas ſi bien que l'idée de perſonifier les paſſions ou les attributs : idée qu'a conçue & exécutée notre Auteur.

Mais ce qui manque aux Anciens, c'eſt de comparer leurs Peintres avec leurs Poëtes ; c'eſt de

trouver

trouver, par exemple, la grandeur d'Homère dans Apelle, le Tragique d'Euripide dans Timanthe, &c. M. Watelet a tout l'honneur de ce grand Parallèle, & nos Peintres modernes en profitent.

Et vous de nos ſecrets ſublimes Interprètes,
Artiſtes éloquents, coloriſtes Poëtes,
Homère le Corrège, Albane Anacréon,
Virgile Raphaël, Michel-Ange Milton,
Apprenez aux Mortels empreſſés ſur vos traces
Le pouvoir du génie & le charme des graces.

Il y a, dans ce Morceau, quatre comparaiſons qui font déſirer que notre Auteur les exécute en grand, c'eſt-à-dire qu'il nous apprenne, par des détails raiſonnés, en quoi le Corrège reſſemble à Homère, l'Albane à Anacréon,

Raphaël à Virgile, Michel-Ange à Milton. Cette nouvelle tâche pourroit être remplie en proſe ou en vers, & le Public acquerroit par-là des lumières ſur le mérite des plus grands Poëtes & des plus grands Peintres qui furent jamais; le tout au profit & pour la gloire des deux Arts.

Un Poëme ſur la Peinture ne peut épuiſer le ſujet. Il eſt néceſſaire d'entrer dans des développements auxquels la Poëſie, & notre Poëſie ſur-tout, ſe refuſe. M. Watelet fait donc ici la fonction d'Obſervateur & de Philoſophe, après avoir rempli celle de Poëte. Son Ouvrage comprend une ſuite de Réflexions ſur huit objets principaux, en cet ordre, les *Proportions*, l'*Enſemble*, l'*Equilibre* & le *Mouvement*, la *Beauté*, la *Grace*, le *Clair-obſcur* & la *Couleur*, l'*Effet*, l'*Expreſſion* & les *Paſſions*. Chaque

Article eſt annoncé par un Médaillon qui préſente le Portrait d'un des Peintres les plus fameux; & le choix de ces Peintres eſt relatif au ſujet traité dans chaque Article. Par exemple, Michel-Ange paroît à la tête du Morceau qui concerne les Proportions, parce que ce Maître excella dans l'exactitude des rapports, & dans la ſcience des grandeurs. » Il vou- » loit que le compas fût non-ſeu- » lement dans la main de l'Artiſte, » mais encore dans ſes yeux. « Ce qui ſignifie, *ajoûte notre Auteur*, qu'il eſt eſſentiel d'avoir l'œil juſte, éclairé par l'eſprit, & dirigé par le goût.

Les Proportions, dans l'Art de Peindre, ſe meſurent d'après le corps même de l'homme. On donne la proportion de huit de ſes têtes à la figure entière d'un jeune homme robuſte & élevé dans l'exercice des armes. On en

donne moins à la premiére jeuneſſe, à l'âge viril, à la vieilleſſe; aux femmes, aux hommes d'un tempérament efféminé. » Il n'eſt » que trop vraiſemblable, *conti-* » *nue M. Watelet*, que les mœurs » occaſionnent inſenſiblement des » variétés phyſiques dans la conſ- » titution & dans les développe- » ments de la forme du corps. Les » délicateſſes qui préſident à l'en- » fance diſtinguée ou opulente; » l'averſion des exercices du corps, » qui détermine la jeuneſſe vo- » lupteuſe à partager les délices » & la nonchalance des femmes; » l'engourdiſſement prématuré qui, » dans l'âge viril, ſuccède à l'abus » exceſſif des plaiſirs; enfin la ca- » ducité précoce qui ſe fait ſentir » par une influence plus prompte » & plus peſante dans les Villes » Capitales des Nations floriſſan- » tes, que par-tout ailleurs, doit, » de génération en génération,

» abâtardir les races, & changer » peut-être les proportions des » corps. « Cette observation est vraiement philosophique.

Le Médaillon de Raphaël annonce l'*Ensemble*, sans doute parce que ce grand homme a su mieux qu'aucun Peintre le *ponere totum* d'Horace; c'est-à dire, établir une correspondance parfaite entre toutes les parties d'une figure, ce qui forme l'*Ensemble*; & & entre toutes les parties d'un Tableau, ce qui constitue le *Tout-Ensemble*. M. Watelet rappelle ici les connoissances Anatomiques, & en fait sentir la nécessité pour la perfection de l'Ensemble. » L'Ostéologie, *dit-il*, & la Myologie sont généralement trop négligées, parce qu'elles paroissent » désagréables & dégoûtantes. » Qu'y a-t-il cependant de plus » intéressant pour un Artiste, que » de connoître l'intérieur des ob-

» jets dont l'imitation eſt ſon » occupation continuelle ? Com» ment imiter avec préciſion, dans » tous ſes mouvements combinés, » une figure mobile, ſans avoir » une idée juſte des reſſorts qui » la font agir ? « Tout eſt à lire dans cet Article & dans les ſuivants; mais nous ſommes obligés de paſſer légérement ſur tous les détails.

Les Proportions conſtituent l'Enſemble. Les Proportions & l'Enſemble donnent lieu à l'*Equilibre* & au *Mouvement* des Figures. Cet Equilibre, dont Leonard de Vinci a indiqué les Préceptes, eſt ſimple ou compoſé; ſimple, tel que celui qui ſe remarque dans un homme qui eſt debout, ſans ſe mouvoir; compoſé, tel que celui qu'on voit dans un homme qui ſoûtient, dans diverſes attitudes, un poids étranger. Le Mouvement naît de la rupture du parfait Equi-

libre, & le repos naît du rétabliſſement de ce même équilibre : voilà des Notions élémentaires. M. Watelet les accompagne de développements, d'exemples, d'inſtructions ſenſibles ; & pour reconnoître le zèle de Léonard de Vinci, qui a traité cette partie ſi eſſentielle à la pratique des Arts ; il place ſon portrait à la tête de l'Article ou Section.

Des Proportions, de l'Enſemble, de l'Equilibre, du Mouvement, on paſſe à la *Beauté* dont le Corrège a fourni tant de modèles. La Beauté eſt, dans le Phyſique comme dans le Moral, *la fleur de la perfection :* ce mot eſt des Anciens, & s'accorde parfaitement avec tout ce que nous explique ici notre Auteur. La Beauté n'eſt jamais plus grande que quand on eſt parvenu à la parfaite conformation du corps ; & à l'habitude d'exécuter avec

promptitude tous les mouvements naturels : d'où M. Watelet conclut très-bien que la mollesse nuit à la beauté ; tout au contraire des exercices, des jeux d'adresse, de l'éloignement du luxe : trois choses dont la beauté tire un nouvel éclat. Cicéron n'avoit-il pas déja dit que *la belle figure s'entretient par la bonté de la Couleur*, & que *la Couleur dépend en grande partie des exercices du corps?* *

La *Grace* ajoûte à la Beauté : celle-ci consiste dans une conformation du corps parfaitement relative aux mouvements qui nous sont propres : celle-là consiste dans l'accord de ces mouvements avec ceux de l'ame. Les Anciens distinguoient ces trois

* Formæ dignitas coloris bonitate tuenda est, color exercitationibus corporis. [L. 1. de Offic.]

choſes, *Pulcritudo*, *Venuſtas*, *Suavitas*; & cette dernière étoit, à proprement parler, *la Grace*. Ovide dit fort bien:

Multaque cum formâ gratia mixta fuit.

La Grace ſuppoſe des affections ſimples. *La naïveté, la curioſité ingénue, la joie ſpontanée, le regret, les larmes même qu'occaſionne la perte d'un objet chéri, ſont ſuſceptibles de graces.* M. W. obſerve très-à-propos que l'âge diminue les Graces, parce qu'il met dans l'homme des mouvements compliqués. La réflexion, l'expérience, les vuës, les entrepriſes des paſſions &c. détruiſent la ſimplicité & le naturel dont les Graces ne peuvent ſe paſſer. Tout cet Article annoncé par le Médaillon du Guide, le Peintre des Graces, eſt très-agréablement écrit. On ne doit pas tourner

contre les mœurs un Tableau placé à la *page 107, & ſuiv.*

Il ne ſuffit pas de proportionner, d'aſſembler, de diſpoſer, d'une manière belle ou agréable, les objets qu'on a voulu repréſenter ; il faut les éclairer & les colorier, il faut employer, pour plaire au Spectateur, l'harmonie de la lumière & celle du clair-obſcur. *L'harmonie colorée dépend infiniment des organes des Peintres, & l'harmonie du clair-obſcur dépend preſque entièrement de leurs obſervations & de leur jugement.* C'eſt comme le réſultat de tout cet Article, orné de la tête du Titien grand Coloriſte. Le Tintoret préſide, en quelque ſorte, à l'Article ſuivant, où notre Auteur parle de l'*Effet. C'eſt, en Peinture, un choix d'imitation dans les effets naturels:* ce qui ſignifie que le Peintre doit choiſir & imiter la Nature dans

ce qu'elle préſente de beau & d'agréable, de convenable, de frappant : car les objets terribles produiſent auſſi de beaux effets en Peinture, quand ils ſont placés à propos.

Mais il s'agit ſur-tout de ſaiſir, en choiſiſſant, le véritable caractère de chaque objet, & c'eſt ce qui opère ce qu'on appelle l'*Expreſſion :* matière traitée ici tout-à-fait en grand, parce qu'on y embraſſe ce qui touche l'*expreſſion des Paſſions.* Quel ſujet pour des Lecteurs ſenſibles ! Les Paſſions non-ſoumiſes à la raiſon ſont de fort mauvais hôtes dans le cœur humain; mais bien rendues ſur la toile, elles font l'honneur de l'Art, & les délices des Spectateurs. Cet homme malheureux qui diſoit, *Cherchez pour me peindre un Artiſte qui ſoit tragique de la main, & plus tra-*

gique encore de ſentiment, * préparoit de grands plaiſirs aux Amateurs de la Peinture.

M. Watelet ſe ſurpaſſe, en quelque ſorte, lui-même quand il expoſe l'affoibliſſement qu'éprouve l'expreſſion des Paſſions dans une grande Société, *dans une Capitale, par exemple, où tous les hommes conviennent de paroître ne reſſentir aucune* paſſion ; c'eſt-à-dire, où ils s'étudient tous à faire perſonnage, à diſſimuler leurs ſentiments actuels &c. On ne ſait comment ſaiſir le jeu des paſſions, comment ſe l'approprier pour le rendre enſuite ſur la toile. Il y a toute la fineſſe poſſible dans cet endroit des *Réflexions*. Le Dominiquin a mérité, par ſon grand talent pour l'Expreſſion, de paroître au frontiſpice de ce ſujet. C'eſt de lui que le Pouſſin diſoit :

* Ap. Photium.

Je ne connois point d'autre Peintre après Raphaël.

Nous terminerons ici notre Extrait, qui n'est qu'une foible ébauche de ce grand Morceau des *Réflexions*. On conçoit que M. Watelet s'est encore gêné & comme captivé pour ne pas étendre les discussions, les critiques, les exemples &c. que, sous sa plume, cette partie de l'Ouvrage pouvoit devenir un Traité complet de Peinture ; & qu'enfin il viendra aisément en pensée aux Lecteurs de souhaiter des additions & des dévéloppements dans une seconde Edition du Poëme. Nous répétons qu'il ne manque rien à la partie Typographique de ce Volume. Tout y est extrêmement beau, le Papier, le Caractère, les Vignettes, les Culs-de-lampe, la correction enfin, qui est telle qu'on ne trouveroit peut-être pas trois fautes d'impression dans tout l'Ouvrage.

Mai, 1760.

ARTICLE LIV.

ORAISON FUNÈBRE de Très-Haute & Très-Puissante Princesse Madame LOUISE-ELISABETH DE FRANCE, *Infante d'Espagne, Duchesse de Parme, de Plaisance & de Guastalle,* prononcée dans l'Eglise de Paris le 12. Février 1760, par Messire MATHIAS PONCET DE LA RIVIÈRE, ancien Evêque de Troyes. *A Paris, chez Guil. Desprez, Imprimeur du Roi, de Madame, & du Clergé de France, rue S. Jacques, &c.*

L'ÉPOQUE de cette Oraison funèbre, qui a suivi de près celle du Roi & de la Reine d'Espagne, fournit d'abord à M. l'ancien Evêque de Troyes un Mor-

ceau très-noble & très-édifiant sur le néant des grandeurs de la terre.
» Ce triste appareil renouvellé à
» nos yeux ; ces lumières funèbres
» à peine éteintes & déja rallu-
» mées, un silence de tristesse qui
» n'est interrompu que par les
» cris de la douleur, les ombres
» du trépas mêlées de toute part
» aux clartés lugubres qui nous
» environnent, les saints Autels
» chargés tout-à-la-fois des mar-
» ques d'une puissance qui n'est
» plus, & de celles d'un deuil
» qui durera toujours ; ce concours
» & cet assemblage de tant d'ob-
» jets touchans, tout nous porte
» à ce détachement dont l'Evan-
» gile nous fait un précepte, dont
» le monde offre si souvent l'exem-
» ple, dont nos cœurs doivent au-
» jourd'hui plus que jamais recon-
» noître la nécessité, &c. «

Le Texte du Discours, *Ridebit in die novissimo ; aperuit os suum*

ſapientiæ, & lex clementiæ in lingua ejus, fait naître cette diviſion. La Princeſſe, objet de cet Eloge, » écouta la ſageſſe, & en » fut l'interprète à ſon tour : *Ape-» ruit os ſuum ſapientiæ.* Elle » conſulta la clémence chré-» tienne, & en fut toujours le » modèle : *& lex clementiæ in » lingua ejus.* « Ainſi *ſageſſe de conduite, caractère de bonté*, c'eſt la matière & l'ordre de ce Diſcours.

La France, l'Eſpagne, l'Italie ont poſſédé ſucceſſivement Madame Infante. C'eſt ce qui forme comme trois points de vuë, ſous leſquels on la conſidère dans la premiére Partie de ſon Eloge. On fait voir que, dans ces trois poſitions différentes, la ſageſſe dirigea toutes ſes démarches. » Sa-» geſſe de cœur & de conduite » qui lui mérita les regrets de la » France, lorſqu'elle la quitta;

» l'eſtime de l'Eſpagne, dès qu'elle » y parut ; l'amour de l'Italie, » auſſi-tôt qu'elle y eut acquis » des Sujets : *Aperuit os ſuum ſa-* » *pientiæ.* « Ce plan fort naturel & fort beau donne lieu à l'Orateur de peindre les trois Nations & les trois Cours : ce qui place beaucoup de grands portraits dans cette premiére Partie. Voici, par exemple, le paſſage de la Princeſſe du ſéjour de Verſailles à celui de Madrid.

» Elle quitte une Nation pré- » venante, libre dans ſes maniè- » res, aiſée dans ſon commerce, » enjouée dans ſes entretiens, élé- » gante dans ſes fêtes, agréable & » facile dans le ſérieux même, & » la gravité des devoirs. Elle paſſe » chez un Peuple digne de l'eſ- » time dont il jouit dans l'Eu- » rope, mais plus circonſpect & » plus réſervé, meſuré dans ſes » démarches, arrêté dans ſon main-

» tien, sérieux dans ses amuse-
» ments, & grave jusques dans ses
» jeux. Elle sait que, dans la crainte
» d'altérer les principes, on ne s'y
» permet aucune singularité dans
» les choses même les plus indiffé-
» rentes; qu'on tient pour maxime
» qu'une austère décence fait par-
» tie des mœurs publiques, & que
» ce caractère sied encore plus
» aux Grands qu'à la multitude;
» qu'on y exige de toutes les per-
» sonnes de son sexe, & sur-tout
» des Princesses de son rang, une
» réserve qui exclut jusqu'à l'om-
» bre de la légèreté. Toutes ces
» loix si capables de conserver
» un Peuple, de maintenir la
» constitution d'un Etat, de per-
» pétuer la paix & l'honnêteté
» nationale, sont parfaitement
» connues de MADAME INFANTE.
» Bien-loin d'y appercevoir des
» abus, d'y trouver des excès, elle
» en saisit les raisons, elle y re-

» marque l'empreinte de la ſa-
» geſſe ; & prompte à s'y confor-
» mer ; aux graces du caractère
» François, elle unit toute la dé-
» cence du génie Eſpagnol. «

Il y a toutes ſortes de beautés dans ce Morceau ; de la vérité, de la nobleſſe, de la philoſophie, de la politique &c. ſans compter la bonne manière de préſenter toutes ces choſes. En faiſant abſtraction, pour un moment, de la ſainteté du lieu où cet Eloge a été prononcé, on croit voir, dans la France & l'Eſpagne en contraſte, les mœurs d'Athènes & de Sparte comparées ; &, dans la Princeſſe, un caractère aſſez fléxible & aſſez ferme tout-à-la-fois pour conſerver les avantages de l'une & de l'autre, c'eſt-à-dire pour continuer de plaire aux Athéniens, ſans bleſſer les Spartiates.

Il s'agit enſuite pour MADAME INFANTE de paroître en Italie,

où des droits héréditaires & des conventions politiques la font Souveraine de trois Duchés. Sur quoi M. de Troyes reprend ainsi : » Quand je parle ici de Droits hé» réditaires, vous vous rappellez, » Messieurs, cette Reine qui réu» nit en elle seule toute l'illustra» tion & tout le mérite des Far» nèses. Princesse supérieure en» core à sa naissance & à sa » fortune, par l'élévation & par » la force de ses conseils. Epouse » chérie, elle posséda la confiance » de son Epoux & de son Roi. » Mère fortunée, elle vit presque » tous ses Enfants élévés sur des » Trônes, ou destinés à les rem» plir. Maîtresse d'elle-même dans » toutes les circonstances de sa » vie, elle sut regner avec gloire, » & s'occuper dans la solitude avec » dignité. Indépendante des évè» nements, elle ne fut ni ébran» lée par les orages de la guerre,

» ni amollie par les douceurs de
» la paix, ni éblouie par l'éclat
» de tant de Couronnes, ni affli-
» gée de les céder à d'autres.
» Digne héritière des Héros de sa
» race, elle eut, comme Mar-
» guerite Duchesse de Parme, la
» science des affaires ; & comme
» le grand Alexandre, fils de Mar-
» guerite, le talent de les exé-
» cuter.

» C'est au nom & aux droits
» de cette Reine que l'Infant
» Dom Philippe acquiert des Su-
» jets en Italie. L'Infante son
» Epouse avoit déja éprouvé deux
» fois la différence que le cli-
» mat, l'éducation, la politique
» mettent toujours entre de gran-
» des Nations. L'Italie change
» encore la scène. Il s'agit de
» traiter avec des caractères dé-
» liés, spirituels, profonds dans
» leurs vuës, lents à les mani-
» fester, habiles à les dissimuler.

» Il faut gagner un Peuple naturellement prévenu contre des Maîtres étrangers ; s'attacher une Nobleſſe toujours occupée de ſes prétentions ; former un nouvel Etat, une nouvelle Cour parmi tant d'autres Puiſſances qui ne ſe regardent qu'avec les yeux de la rivalité ; entretenir avec ſes voiſins des liaiſons propres à maintenir la paix, & incapables de donner des ombrages. Enfin il eſt néceſſaire de tenir toujours ces nouveaux Etats étroitement unis avec la France & l'Eſpagne, & de conſerver à ces deux grands Royaumes le titre éminent de protection, ſans compromettre la ſouveraineté & l'indépendance. Telles furent les attentions & les intérêts que Madame Infante dut partager avec le Prince ſon Epoux, &c. «

Nous ne craignons pas qu'on

trouve la citation de ce bel endroit trop étendue. Outre le portrait des Italiens qui est achevé, on y admire le caractère de la Reine douairière d'Espagne, tracé tout-à-fait en grand, & terminé avec éclat par ces deux illustres Farnèses, Marguerite & Alexandre : circonstance heureuse qui opère ici ce qu'on appelle l'*Effet* dans un Tableau.

On verra encore avec plaisir, dans cette premiére Partie, le début qui expose les qualités de la vraie sagesse : ornement accessoire, mais bien placé & bien présenté. On fera une attention particulière au contraste des divers états où la Providence avoit placé Madame de Parme, au concours des devoirs différents qu'elle eut à remplir. » D'un côté, » l'éclat, l'autorité, l'indépen- » dance; de l'autre, la modestie, » la déférence, la subordina-

» tion : la Duchesse de Parme ne » voyant en Italie personne au-» dessus d'elle ; la même Prin-» cesse charmée d'être à Versailles » sur les degrés du Trône, & de » révérer un Maître dans la per-» sonne d'un Père « &c. On n'oubliera ni le caractère du Roi Philippe V. ni l'exposition des soins pleins de zèle, de tendresse & d'intelligence que donna l'Infante à l'éducation de ses Enfants, & c'est-là que l'Orateur place un mot sur la jeune *Princesse digne* aujourd'hui *des attentions de l'Europe, & destinée, par la Providence, à remplacer ces Filles, ces Sœurs, ces Epouses de Rois, auxquelles l'Histoire accorde le mérite d'avoir été le nœud de la paix dans les Etats.* Ce mot rappelle à la pensée les Marguerite d'Autriche, les Marguerite de Valois & tant d'autres.

La

La ſeconde Partie comprend ſur-tout l'Eloge du cœur de Madame Infante, de ſa *bonté compatiſſante : nul genre de misère ne la trouva inſenſible*, de ſa *bonté généreuſe : nul genre de ſecours ne lui parut difficile ;* de ſa *bonté conſtante : nul moment de ſa vie n'en ſuſpendit les effets :* c'eſt l'ordre que ſuit M. de Troyes juſqu'à la fin de ſon Diſcours.

Bonté compatiſſante. La Princeſſe » s'informoit du nombre & » de la ſituation des familles in» digentes. Ce fut la premiére » connoiſſance qu'elle voulut avoir » de ſes Etats. Elle ne demanda » ni quels honneurs on rendroit » à ſon rang ; ni quel tribut on » payeroit à ſes droits ; ni quelle » ſeroit l'étendue de ſon pouvoir : » mais elle voulut ſavoir quels » devoient être les premiers ob» jets de ſa charité ; & pour les » connoître, elle mettoit en uſage

» plus de précautions, &, si j'ose
» le dire, plus de saints artifices,
» qu'ils n'en emploient eux-mê-
» mes pour exciter notre com-
» passion. «

Bonté généreuse. Ici l'Orateur expose tous les secours que Madame Infante prodiguoit aux indigents; & ce détail plein d'édification & d'onction donne une très-grande idée des sentiments de cette charitable Princesse. C'étoient sur-tout les besoins des Militaires qu'elle s'empressoit de soulager. » Combien de fois la
» valeur indigente s'est-elle vue
» remise par ses bienfaits en état
» de rentrer dans la glorieuse car-
» rière dont elle n'étoit sortie que
» par une disette plus cruelle que
» les ennemis qu'elle avoit bra-
» vés! Les objets chéris de ses
» soins étoient ces illustres victi-
» mes de la guerre, ces hommes
» courageux & malheureux tout

» ensemble, qui, après avoir soû-
» tenu tous les risques des com-
» bats, sont prêts à succomber sous
» celui de l'indigence. Avec quel
» zèle alors, & quel empresse-
» ment de bonté n'employoit-elle
» pas son crédit en leur fa-
» veur « &c! Toute la suite déve-
loppe les industrieuses précau-
tions dont usoit Madame de Parme
pour secourir les indigents de
cette classe, sans blesser leur dé-
licatesse. Cet endroit est traité
encore avec plus de sentiment
que d'esprit.

Bonté constante. La Princesse
soûtint, jusqu'à la fin de sa vie, la
pratique de ses bonnes œuvres :
& c'est en cet endroit que M. de
Troyes fait le récit des grands
exemples de toutes les vertus,
qu'elle donna au lit de la mort.
» Dès les premiers jours de sa
» maladie, on la vit demander
» les Sacrements de l'Eglise avec

» une confiance que la seule inno-
» cence peut inspirer, s'y prépa-
» rer avec une ferveur que la
» seule vertu peut allumer; les
» recevoir avec une piété dont il
» n'appartient qu'à la Religion
» d'être le principe, & de don-
» ner l'exemple. «

M. l'Archevêque de Paris alla consoler & benir la Princesse dans ses derniers moments : ce qui donne lieu à cette touchante Apostrophe. » Digne Pontife du
» Dieu vivant, conduit par votre
» zèle, vous l'avez vue dans ce
» moment où l'homme, prêt à se
» perdre dans les profondeurs de
» l'éternité, n'en est séparé que
» par un soupir. Votre cœur ver-
» tueux reçut les derniers senti-
» ments du sien; sollicité par la
» Religion, vous étendites, pour
» la benir, ces mains pures qui
» offrent pour elle aujourd'hui le
» sang & les mérites de Jesus-

» Chrift : vous veniez pour la for-
» tifier dans ce dernier combat ;
» & c'eft fon courage qui foûte-
» noit le vôtre ; &c. «

Telle eft, à-peu-près, l'idée qu'on doit prendre de cette Harangue funèbre, où l'on trouvera beaucoup d'ordre ; de dignité, d'onction, d'éloquence propre du fujet. La premiére Partie eft plus brillante, la feconde plus pathétique ; & ce contrafte des deux membres du même tout contribue encore à l'éclat de l'Ouvrage & aux fuccès de l'Auteur.

ARTICLE LV.

***LA MORT D'ABEL**, Poëme en cinq Chants ; traduit de l'Allemand de M. Gesner.* Par M. Huber. (*In*-12. pages 344, sans deux Préfaces, l'une de l'Auteur, l'autre du Traducteur.) A Paris, chez Hardy Libraire ; rue S. Jacques, à la Colonne d'or, 1760.*

LA Poësie a toujours eu le droit de puiser ses sujets dans les sources mêmes de la vérité. S'il lui est permis de créer quelquefois des faits, ou de les em-

* Ce Libraire vient de faire une nouvelle Edition. Il aura bientôt des exemplaires du Texte Allemand, ainsi que des *Idyles* & du *Daphnis*, publiés par le même Auteur.

prunter de la Mythologie, elle peut auſſi les recevoir des mains de l'Hiſtoire. Sans parler des monuments profanes, les Livres ſaints ſont une mine infiniment riche & féconde. Combien d'évènements dans la ſeule Hiſtoire de la Genèſe, qu'il ſeroit aiſé à nos Homères & à nos Virgiles de mettre en œuvre! Combien d'entrepriſes dont le récit noble & majeſtueux ſeconderoit mieux les efforts du génie que les Fictions Romaneſques d'une imagination vagabonde, ou les revêries uſées d'une Tradition fabuleuſe! Un Poëme Epique, dont le fond ſe trouveroit dans l'Ecriture, n'en ſeroit que plus intéreſſant, & il rappelleroit la Poëſie à ſa deſtination. Fille du ſentiment, elle fut d'abord tout occupée des grandeurs de l'Etre ſuprême; & elle ne ſera jamais plus ſublime, que lorſque rendue à ſa première di-

gnité, elle traitera les sujets que la Religion lui présente.

C'est à ces réflexions que nous sommes redevables du Poëme de la mort d'Abel, dont M. Gesner est l'Auteur. Poëte & vertueux, il a choisi un évènement qui prêtoit également à son amour pour la vertu, & à son talent pour la Poësie; & plus d'un Lecteur lui saura gré du choix. La premiére famille de l'univers fournit un spectacle bien intéressant pour nous. On aime à se rappeller le souvenir de ces personnages vénérables, chez qui la vertu se montre toute entière. Leurs lumières plus près de la source sont plus pures, leurs mœurs plus simples, leurs démarches plus unies, leurs sentiments plus vrais, leur commerce plus aisé. Adam, malgré sa dégradation, conserve encore l'empreinte de sa premiére noblesse; & son caractère qui réu-

nit les traits d'une bonté ſans foibleſſe, & d'une majeſté ſans hauteur, annonce le père malheureux, mais reſpectable du genre humain. Abel, le Héros du Poëme, eſt, en quelque ſorte, l'innocence, la vertu, la douceur même. Caïn, le farouche Caïn, dans les intervalles où la jalouſie le laiſſe reſpirer, condamne ſes emportements & nous force à le plaindre.

Rien, au reſte, de moins recherché que l'ordonnance du Poëme, dont l'intrigue ſe ſaiſit tout-d'un-coup. Caïn, que la jalouſie aigriſſoit depuis long-temps contre Abel, vaincu par les exhortations paternelles d'Adam, ſe réconcilie avec ſon frère. Pour célébrer la réconciliation, un repas modeſte, mais animé par la joie pure des convives, réunit toute la famille; & dans ce jour de fête, Adam raconte avec la ſimplicité

la plus touchante, les révolutions qu'il a éprouvées depuis son exil du Paradis terrestre. Cependant les soupçons dont Caïn se croyoit délivré, renaissent. Le Ciel a fait choix d'Abel, pour rendre, par son ministère, la santé à Adam, dont une maladie menaçoit les jours. En faut-il davantage pour réveiller une jalousie qui n'étoit qu'assoupie? Pour surcroît de disgrace, Caïn de concert avec Abel, veut sacrifier au Seigneur, & le sacrifice de l'aîné est rejetté, tandis que celui du cadet fixe les complaisances du Ciel. En proie à ses chagrins, le frère jaloux succombe au sommeil. Un songe effrayant suscité par l'Enfer lui peint l'avenir dans une sombre perspective. Il voit ses enfants condamnés au travail, gémir sous le joug qui les accable, & devenir enfin les esclaves de la postérité d'Abel. Furieux, hors de

lui-même, plein de ces images funestes, il se réveille ; ses regards égarés tombent sur Abel : à cette vue il ne se possède plus, la rage le transporte, & dans l'accès de sa fureur il saisit une massue, & porte à Abel le coup fatal. Le malheureux fratricide reconnoît son crime ; mais ses remords & ses sanglots ne peuvent rendre Abel à la vie. Il prend donc le parti de fuir pour jamais un séjour où tout lui reproche son meurtre. Il vient dire un dernier adieu à sa chère Méhala, & cette épouse généreuse s'arrache au sein d'une famille chérie pour partager l'exil & la douleur de son époux... Sur quoi nous hazardons les deux Réflexions suivantes.

1°. L'action étoit trop simple pour comporter cinq Chants. L'Auteur qui s'étoit déterminé à ce nombre, s'est donc trouvé dans l'embarras. Il lui a fallu multi-

plier les digreſſions, recourir aux épiſodes ; noyer ſon ſujet dans des longueurs, & malgré ces petites reſſources qui refroidiſſent l'intérêt, & dont il ne tenoit qu'à M. Geſner de s'interdire l'uſage ; l'action ne peut aller juſqu'au bout : le dénouement, c'eſt-à-dire la mort d'Abel arrive dans le quatrième Chant : le cinquième devient par-là un hors-d'œuvre, que le bon goût devoit ſupprimer.

2°. Quoique le Poëte ſoit maître juſqu'à un certain point des faits qu'il emprunte de l'Ecriture ; qu'on lui permette d'ajoûter ou de retrancher des circonſtances ſuivant que ſon plan paroît l'exiger, il ne doit pas cependant altérer la vérité hiſtorique par un récit trop infidèle. Notre Auteur auroit donc mieux fait de s'en tenir à la narration de Moyſe pour la mort d'Abel. Dans la Genèſe,

ce meurtre est un assassinat prémédité ; dans le Poëme, c'est l'effet d'un premier mouvement. En auroit-il couté beaucoup pour ajuster le plan sur le récit de l'Ecriture qu'il étoit juste de conserver ? Le caractère de Caïn en eut été plus odieux, mais plus tranchant & plus vrai : & ne devoit-on pas sacrifier à cette vérité de caractère l'intérêt qu'on a prétendu reprendre sur Caïn en adoucissant la fierté de ses traits ?

Mais c'est assez insister sur les petits défauts de cet Ouvrage : quel est le Poëme qui n'ait pas les siens ? Ces chef-d'œuvres que tous les Siècles ont respectés comme des modèles accomplis, l'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide n'ont point échappé aux reproches d'une Critique éclairée & judicieuse ; mais en remarquant les taches légères qui les déparoient, la Critique leur a tenu

compte des beautés sans nombre qui leur ont valu les suffrages de tous les hommes de goût. Rendons la même justice à la *Mort d'Abel* : ce Poëme a de vraies beautés, qui méritent tout l'accueil du Public.

On n'y trouve, il est vrai, ni ces brillants de convention que le bel-esprit tâche de mettre à la mode, ni ces fines réflexions d'une Métaphysique qui se plaît à analyser tous les sentiments, ni ces volcans d'une imagination peu maîtresse de son feu : mais les images sont si riantes, les descriptions si naïves, les sentiments rendus avec une chaleur si douce, si continue ; les personnages si vrais, si intéressants, qu'on n'est point tenté de demander à l'Auteur des beautés d'un autre genre. On lui pardonne de n'être ni Enthousiaste, ni Philosophe : son imagination, quoique moins forte

que celle de Milton, répand la vie & les graces sur ce qu'elle touche ; & si la hardiesse de son pinceau n'enfante point ces tableaux sublimes qui ravissent & transportent, on en est bien dédommagé par la correction & la vérité de ses portraits. On nous dira peut-être que l'éloge est flatté. Pour toute réponse, laissons l'Auteur lui-même plaider notre cause & la sienne, & transcrivons au hazard quelques endroits ; nous n'osons dire qu'ils soient les plus beaux, nous espérons du moins qu'ils donneront une idée de la manière du Poëte.

Arrêtons-nous donc d'abord à un petit Cantique plein de délicatesse & de simplicité : c'est l'expression des sentiments que la reconnoissance dicte à Abel, & où il célèbre, avec les effusions d'une piété tendre, les premiers instants de la journée. » Retire-

» toi, ô sommeil, des yeux de
» tous les Etres: fuyez, songes
» volages; la raison commence à
» reparoître & rend la clarté à
» l'ame, ainsi que le Soleil du
» matin rend la lumière aux cam-
» pagnes..... Quelles exhalaisons se
» mêlent à l'air serein du matin,
» ainsi que la fumée des Holo-
» caustes s'éleve de dessus l'Au-
» tel? C'est la Nature qui célèbre
» l'ouverture du jour, & qui fait
» au Dieu Créateur des sacrifices
» d'actions de graces. Chaque
» créature doit le louer, lui qui
» produit & qui conserve tout.
» C'est pour le louer que les fleurs
» naissantes lui offrent dès le point
» du jour leurs parfums odo-
» rants..... Loue, ô mon ame, le
» Dieu Créateur & Conservateur.
» Que le Cantique des hommes
» s'éleve vers toi, Seigneur, avant
» ceux des autres créatures.....
» Que mes Chants solitaires pré-

» viennent (les oiseaux) de la
» naissance du crépuscule, & in-
» vitent tout ce qui existe à louer
» le Créateur. O que ta création
» est magnifique! Tu nous y dé-
» veloppes gracieusement les vuës
» de ta sagesse & de ta bonté.....
» Qu'est-ce qui t'a obligé, ô
» Tout-puissant, de sortir du sa-
» cré silence qui environnoit ton
» trône, d'appeller les Etres du
» néant, & de tirer cet univers
» immense de la nuit? Ce fut ta
» bonté infinie: tu voulois faire
» naître & rendre heureux des
» Etres hors de toi. «

Ici l'imagination d'Abel s'enflamme. Dans ce réveil de toutes les créatures qui ne sortent chaque matin des ombres du sommeil que pour recommencer le concert de leurs louanges, il voit la vive image de la création, la peinture animée de *ce premier matin où le Créateur étoit porté*

au-dessus de la terre naissante. » Un vaste silence regnoit sur » la surface inhabitée de notre » sphère, lorsque le Créateur fit » entendre sa voix..... Aussi-tôt les » mottes se développant, formerent des figures innombrables : » la terre animée se mit à sauter » sur la verte prairie, sous la » forme d'un cheval vif qui secoue sa crinière en hennissant ; » moitié terre encore & moitié » animal, le fort lion impatient » de se dégager, essaya ses premiers rugissements ; plus loin » s'agitoit une colline, & la » voilà qui s'avance elle-même » devenue éléphant. « Enfin un enthousiasme prophétique s'empare d'Abel. » Un jour viendra » (car l'avenir se découvre à mes » yeux) où l'espèce humaine étant » répandue par toute la terre ; tu » auras des Autels sur chaque colline ; & quand le Soleil du ma-

» tin réveillera les Nations, les
» Hymnes & les Cantiques reten-
» tiront dans tous les coins de la
» terre, depuis l'Orient jusqu'à
» l'Occident. «

Le Dialogue d'Adam & de Caïn, dans le premier Chant, est un de ces morceaux où l'Auteur s'est le plus étudié à rendre la nature : il faut le lire tout entier pour saisir l'Art admirable qui y regne. D'un côté, Adam parle avec toute la tendresse, la prudence & l'intérêt du meilleur des pères ; de l'autre, Caïn partagé entre les mouvements d'une jalousie qui lui fait oublier les soins du respect, & les sentiments d'une piété filiale qui le ramene au devoir, céde, comme malgré lui, aux avances de la bonté paternelle, & promet enfin de se réconcilier avec son frère. Ce Dialogue est le triomphe du sentiment, & pourroit aller de pair

avec ce que l'Antiquité nous offre de plus parfait en ce genre. On en jugera par les traits que nous en citons : » Quel air sérieux, » mon père ! (c'est Caïn qui parle.) » Ce n'est pas avec ce front sé- » vère que tu viens d'embrasser » mon frère ; déja je lis le re- » proche dans tes yeux. Tu le lis, » lui dit Adam, tu le lis dans » mes yeux ; tu sais donc que tu » le mérites. Oui, Caïn, tu mé- » rites des reproches : c'est le cha- » grin, c'est la douleur amère » dont tu abreuves l'ame de ton » père, qui me conduisent auprès » de toi..... Et non pas l'amour, » interrompit Caïn, ce sentiment » est réservé pour Abel. C'est aussi » l'amour, Caïn, lui répondit » Adam, le Ciel m'en est témoin... » O Caïn, Caïn ! si tu nous ai- » mois, ton soin le plus tendre » seroit d'essuyer nos larmes, & » d'écarter l'horreur ténébreuse

» qui couvre nos jours..... Rends-
» nous notre repos ; rends-nous
» notre joie éteinte. Ne nourris
» pas plus long-temps cette ſom-
» bre humeur & cette haine invé-
» térée contre un frère qui t'aime...
» Ce qui te fâche..... ce ſont ces
» larmes de joie que nous fait
» verſer ſa piété pure, & ces doux
» tranſports que nous inſpire ſa
» vertu ſans tache..... Voudrois-tu
» changer la nature invariable de
» ce qui eſt beau & bon ? Nous
» ne le pouvons pas ; & quand
» nous le pourrions, quelle triſte
» faculté que de pouvoir réſiſter
» à cette noble joie, à ces douces
» impreſſions qui entraînent notre
» ame dans le raviſſement ? .....
» Que faut-il pour te ſatisfaire ?
» parle, nous le ferons. Ah, ſi
» nous pouvions rendre tes jours
» ſereins comme une belle mati-
» née du printemps, nos vœux
» les plus ardents ſeroient accom-

» plis « &c. La crainte de donner trop d'étendue à un ſimple Extrait, nous force à ſupprimer le reſte du diſcours.

Nous ne pouvons auſſi nous étendre ſur les deſcriptions charmantes, dont le ſecond Chant eſt parſemé. Adam y raconte ce qui lui eſt arrivé après s'être vu exclus pour jamais du Paradis de délices, ce ſéjour de l'innocence où la main du Créateur l'avoit d'abord placé. Errant dans ſon exil, il voit changer pour lui la face de la nature, le tonnerre ſe fait entendre, la viciſſitude des ſaiſons l'expoſe aux alternatives d'une chaleur brûlante & d'un froid picquant, &c. L'Auteur a tiré parti de la ſituation de cette ame ſi ſenſible, & ſi neuve pour toutes les impreſſions qu'elle éprouve ſucceſſivement, & qui lui rappellent à chaque inſtant le crime & le châtiment de ſa ré-

volte. On lira ſur-tout avec plaiſir l'endroit où Eve apperçoit la premiére image de la mort dans un oiſeau étendu par terre. Sa ſurpriſe, ſon ſaiſiſſement, ſon effroi, ſes retours ſur elle-même & ſur les malheurs qu'elle a attirés ſur ſa poſtérité, ſont repréſentés avec cette vérité de pinceau que l'Art ne donne point, & dont le ſimple bel-eſprit n'approchera jamais.

Diſons un mot de la mort d'Abel : ce morceau ſi intéreſſant dans l'Hiſtoire, n'eſt point dégradé dans le Poëme, parce qu'il y conſerve toute ſa ſimplicité. » Tout en diſant ces derniers mots, » il (Abel) ſe mit en devoir d'em- » braſſer les genoux de Caïn : mais » celui-ci recula en arrière. Ah, » Serpent, dit-il, tu veux m'en- » tortiller ! Et en même temps » ayant ſaiſi une lourde maſſue » qu'il éleva, d'un bras furieux,

» il en fendit la tête d'Abel. L'in-
» nocent tomba à ſes pieds, le
» crâne fracaſſé; il tourna encore
» une fois ſes regards ſur ſon
» frère, le pardon peint dans les
» yeux, & mourut; ſon ſang coula
» le long des boucles de ſa blonde
» chevelure aux pieds mêmes du
» meurtrier..... A la vuë de ſon
» crime, Caïn épouvanté étoit
» d'une pâleur mortelle; une ſueur
» froide couloit de ſes membres
» tremblants. Il fut témoin des
» dernières convulſions de ſon
» frère expirant. La fumée de ce
» ſang qu'il venoit de verſer, mon-
» toit juſqu'à lui. Maudit coup,
» s'écria-t-il, mon frère, réveille-
» toi.... réveille-toi, mon frère.
» Que ſon viſage eſt pâle! que ſon
» œil eſt fixe! comme ſon ſang
» inonde ſa tête! Malheureux que
» je ſuis! ah, qu'eſt-ce que je
» preſſens! &c. « Faut-il que
le Poëme ne finiſſe point ici!
La

La ſuite offre, il eſt vrai, de beaux endroits; mais on ſe reſſouvient qu'Abel n'eſt plus, c'en eſt aſſez pour indiſpoſer contre des beautés qu'on regarde comme étrangères, parce qu'elles ne tiennent point à l'action principale qui eſt cenſée terminée.

La *mort d'Abel*, comme on l'a vu par le titre, n'eſt point une production de notre France. L'Auteur a écrit en Allemand, le Poëme original n'eſt point parvenu juſqu'à nous; & nous avons rendu compte de la Traduction, ſans prétendre en garantir la fidélité. M. Huber, à qui nous la devons, s'eſt attaché à prendre le tour & le génie de notre Langue. Son ſtyle paroît pur, ſimple & correct: peut-être lui échappe-t-il quelques termes hazardés ou impropres; mais obſervons que ce Traducteur eſt auſſi Allemand, & qu'en cette

qualité il mérite de vrais éloges, puisqu'il a su s'approprier le François au point de donner un Poeme qui méritoit d'enrichir notre Littérature.

ARTICLE LVI.

THE CONNOISSEUR, by M. Town, &c. C'est-à-dire, *Le* CONNOISSEUR, *par M. Town, Critique ou Censeur-Général.* (Troisième Volume *in*-12. pages 255.) Seconde Edition. *A Londres, chez Q. Balwin 1757; & se trouve à Paris chez Cavelier, rue S. Jacques.*

IL nous paroît qu'on pourroit placer le CONNOISSEUR à la suite du SPECTATEUR & de son Continuateur, dont nous avons annoncé cette année, dans nos

Mémoires, la Traduction Françoiſe (Janvier, II. vol. Art. XII. Février Art. XXIII.) M. Town ne tire pas, comme ces deux Socrates Anglois, la plûpart de ſes ſujets, du fond même de la Littérature & de la Morale : il ſe jette ſouvent dans des détails de mœurs & même de ménage, que les Anglois ſeuls ſavent pouſſer ſi loin, & quelquefois même (ſi l'on oſe uſer de ce terme) épuiſer juſqu'à la lie. En général ſa plume eſt ſage & zélée pour l'honnêteté des mœurs & pour les principes du Chriſtianiſme ; cependant il lui eſt échappé quelques traits dont l'exacte décence eſt bleſſée.

Son ſtyle eſt ſerré & nerveux : il préfère les termes qui ſont Anglois d'origine, à ceux qui ne ſont qu'adoptés des idiômes étrangers & naturaliſés dans la Grande-Bretagne. Il en eſt des mots, *dit-il*, dans nos Ecrits, comme

des Soldats dans nos armées : les troupes que nous ſoudoyons, ne ſe battent jamais ſi bien que les troupes de notre Nation. Ainſi, pour rendre nos penſées, nos expreſſions Angloiſes ſont toujours plus énergiques que les termes empruntés des Langues étrangères. Pour faire connoître le génie & le goût de M. Town, il ſuffira d'effleurer quelques-unes de ſes Feuilles. La premiére de ce Volume eſt datée du 5. Janvier 1755, & la derniére du 22. Janvier de l'année ſuivante. Nous n'avons que le 3^e & le 4^e Tome de ſon Recueil : les deux premiers ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

Ces Feuilles que nous parcourons, s'annoncent comme un Ouvrage d'un genre neuf & ſingulier : ce ne ſont point des moralités dogmatiques ſur les devoirs de l'homme. M. Town ne croit

pas que, dans cette carrière, il reſte des lauriers à cueillir après l'*inimitable* Spectateur & pluſieurs autres excellents Ecrivains de ſa Nation. La tâche qu'il entreprend, eſt le tableau des vices & des folies courantes : les peindre au naturel, c'eſt tout le mérite qu'il ambitionne. Il aſſûre qu'on ne ſentira, dans ſes portraits, ni le ton auſtère du Prédicateur, ni la touche aigre du Philoſophe. Il prétend ne donner à ſes critiques & à ſes cenſures que l'air d'un jeu & d'un badinage ; perſuadé qu'un trait de Satyre, pour être caché, n'en eſt pas moins efficace, & que les leçons qui font rire, ſont toujours les mieux reçues. Quelquefois cependant il y aura des Articles où il prendra le ton ſérieux.

Nous en donnerons pour exemple la Feuille où il parle des Monuments qu'on érige en Angle-

terre à la gloire des morts. Les Epitaphes, *dit-il*, qu'après leur décès on lit sur leurs tombeaux, ne sont point l'écho de la réputation qu'ils avoient pendant leur vie : à la cendre des hommes vicieux on prodigue les mêmes éloges qu'aux Manes des hommes vertueux. Cet encens qu'on brûle pour les morts, n'est qu'un tribut qu'on paie à la vanité des vivants. Dans les Nouvelles publiques, on annonce la mort d'un petit Epicier avec autant d'emphase que celle d'un Duc. Pour se distinguer du Vulgaire, les Grands n'ont plus que le privilege d'être inhumés dans les Eglises. Leurs cendres y reposent sous des Mausolées superbes qu'on charge d'emblêmes & de symboles appropriés à leurs mérites, à leurs emplois & à leurs services. L'abus de ces décorations symboliques est poussé si loin, que, selon

M. Town, si Socrate, ou quelqu'autre ancien Philosophe entroit dans l'Abbaye de Westminster, il s'imagineroit entrer dans un Panthéon. Dans l'image des vertus Chrétiennes qu'on y représente, il ne reconnoîtroit que les traits empruntés de la Fable : les monumens qui ornent ce Temple, ne lui rappelleroient que les objets du culte idolatrique. Mercure, Pallas, Hercule, Neptune, Mars, Venus avec ses indécents attributs, y figurent encore à la honte du Christianisme, & y prêtent les honneurs de l'apothéose aux Héros & aux Héroïnes Angloises. On a censuré, dans le Poeme de Milton, ces fréquentes allusions où la Théologie Payenne semble se confondre avec nos dogmes sacrés. Est-il donc plus permis, demande M. Town, d'introduire dans le Temple du vrai Dieu les

fausses Divinités du Paganisme ! Nos Sculpteurs auront bientôt épuisé sur les tombeaux toute la Mythologie des Grecs & des Romains : cette ressource manquant à leur art en faveur des nouveaux Héros, ils auront *probablement* recours aux Hiéroglyphes Egyptiens. De-là ils iront au tombeau de Mahomet : de la Mecque ils passeront la Chine ; ainsi le goût Chinois qui regne dans nos appartements, ne tardera pas à s'emparer de nos Eglises, &c.

Dans la Feuille sur la dispute des Anciens & des Modernes, après avoir débuté par quelques réflexions critiques, M. Town se déclare brusquement pour les Modernes en un point ; c'est celui de la modestie, où il leur accorde sur les Anciens une supériorité incontestable. Les Anciens, *dit-il*, étoient d'une arrogance outrée ; ils s'étoient formé une idée

de perfection qui embrasse toutes les vertus publiques & domestiques. Dans tous les devoirs de la vie, ils se picquoient d'une régularité stricte. Les Romains avoient l'ambition de s'élever par leur mérite au-dessus de tout l'univers. Nos Modernes ne le portent pas si haut : dans la notion d'un homme du bon ton, *fine Gentleman*, ils n'entassent point tant de vertus, ils n'en excluent même aucun vice ; loin de s'élever au-dessus de l'humanité, ils s'abaissent aux plus bas étages de notre espèce : ils y rampent avec si peu de fierté, qu'ils ne se permettent jamais de rien faire dont ils puissent tirer vanité. Nos Dames du bel air rougiroient plutôt de leur vertu que d'oser s'en prévaloir : aussi n'est-il point de méthode imaginable qu'elles n'emploient pour s'épargner la tentation de s'estimer. Un Seigneur bien façonné

ſonge ſi peu à acquérir de nouveaux degrés d'excellence, qu'il ſe donne les plus grands ſoins pour détruire juſqu'aux talents naturels dont il pourroit s'enfler. Il néglige abſolument toute eſpèce de ſcience : s'il y faiſoit le moindre progrès, ce ſeroit ſe donner l'odieux d'une capacité ſuffiſante, & les travers d'un pédant ridicule. Son mérite le plus brillant c'eſt de boire largement, de s'ajuſter proprement, de manier adroitement un cheval, &c.

A ce propos, M. Town obſerve que le deſir de la réputation n'eſt pas ſi général qu'on le penſe : les Merveilleux de ſa Nation ſont ſi exempts de cette foibleſſe, que, dans leur bouche même, le récit de leurs actions les dégrade au niveau des faquins les plus vils & les plus mépriſables. C'eſt le goût de ce ſiècle pour l'humilité, qui a rendu ſi général l'uſage

des lorgnettes, dont on se passeroit bien, si l'on se faisoit encore un mérite d'avoir de bons yeux. C'est également par humilité pure qu'on affecte de paroître pire qu'on n'est, qu'on cache la Religion qu'on a pour en nier les principes, & qu'on brave sa conscience pour parler en Athée. Les Angloises du bel air ne sont pas plus fières que ces Messieurs dont l'humilité est si profonde : dans leurs manières, leurs parures, leurs discours, tout est si familier, si aisé, si libre, qu'on n'y découvre pas le moindre germe d'orgueil. Au reste, M. T. a cru devoir avertir ses Lecteurs que, dans ces façons de s'humilier, il y a souvent plus d'hypocrisie que de réalité ; & de tous ces détails ironiques, il conclut que chez les Anciens la *clef* des vertus étoit un orgueil outré, & que chez les Modernes la *clef*

des vices eſt une prodigieuſe modeſtie, &c.

Dans une autre de ſes Feuilles, M. Town avoit remarqué que c'eſt toujours pour le corps, & jamais pour l'ame, que le monde eſt ſi curieux de parures: quelques jours après, il reçut une Lettre qu'on le prioit de publier. L'Auteur de cette Lettre annonce qu'il va ouvrir une Boutique dont l'Enſeigne ſera *le Fripier du corps & de l'ame*. Voilà, *dit-il*, deux branches de Commerce qu'on n'a point encore réunies: cependant elles ne ſont pas incompatibles; elles ſont même naturellement inſéparables. Il prétend qu'en ſe fourniſſant dans ſa Boutique, on ſera ſûr d'avoir, pour le corps & pour l'ame, *depuis la tête juſqu'aux pieds*, l'aſſortiment le plus complet en élégance & en vertus. Ses promeſſes ſont fondées ſur un *certain Art ſecret*

dont il se dit l'Inventeur : il consiste à savoir attacher toutes les vertus qu'on veut, à la forme & au tissu de l'étoffe, & à les y rendre *inhérentes.* » Cet Art, » *ajoûte-t-il,* n'a rien d'incroyable pour quiconque considère » l'influence que peut avoir un » habit sur celui qui le porte. » Combien de gens, tous les jours, » en changeant d'habit & de perruque, semblent changer d'esprit & de caractère? «

Le projet de ce Fripier ne tend à rien de moins qu'à faire tomber tous les masques qui en imposent aux plus fins. En achetant chez lui un habit, on achetera un caractère. Avec sa boutique s'ouvriront toutes les routes du savoir & de la vertu; on y pourra choisir celle qu'on voudra. L'étoffe étant taillée dans le goût le plus neuf & le plus élégant, on ne pourra s'en habiller, que l'esprit

ne ſoit pénétré du goût regnant, & toujours monté au ton de la Mode. Pour apprendre la Morale, un Seigneur n'aura beſoin que du ſervice de ſon Valet de chambre. Autant de rubans qu'on s'attachera, ſeront autant de perfections qu'on ſe donnera, &c. Du reſte ce Fripier promet qu'en fait de talents & de vertus, d'habits & d'ornements, ſa boutique ſera toujours tellement pourvue, que chaque état y trouvera tout l'aſſortiment de ſa condition. Sur quoi il entre dans un détail très-piquant des diverſes conditions & des ajuſtements ſymboliques qui peuvent leur convenir.

M. Town publie dans ſes Feuilles trois Lettres de trois maris ſur leurs femmes. Le premier ſe plaint d'être ruiné par la nombreuſe parenté de la ſienne. Il lui faut pourvoir à l'établiſſement des uns, à l'entretien des autres, à

l'avancement de plusieurs, &c. Cette famille abondante forme dans sa maison une colonie qui se renouvelle sans cesse, se multiplie sans fin, occupe tout son logement, remplit toutes ses écuries, assiége sa table, &c. C'est une vermine affamée qui se répand sur ses moissons, ronge ses bois, dévore ses terres, &c. Toute l'année c'est dans son château un train, dont il fait ici une peinture fort plaisante.

Le second mari se désole d'avoir épousé une femme qui se flatte d'entendre mieux que personne les moyens de faire valoir son argent. Rien de plus dispendieux que son œconomie, ni de plus ruineux que sa frugalité. L'histoire de ses extravagances sordides, de ses vilains trafics & de ses marchés désavantageux, remplit agréablement une de ces Feuilles.

Mai, 1760.

Le troisième a rencontré la meilleure femme du monde : elle a toutes les vertus ; mais elle les pousse à des excès, qui les rendent presque aussi fâcheuses que le seroient des vices. C'est sur-tout sa générosité qui dérange la maison de son mari. Il convient que cette vertu est *fille* d'un bon naturel. Elle est, *dit-il*, charmante & aimable, tandis qu'elle reste sous la tutelle du jugement & de la raison. Mais quand une fois échappée de la garde de ses tuteurs, elle se livre à son penchant, ses profusions insensées la rendent ridicule & méprisable. Après avoir tracé les différents écueils où est entraînée une si bonne ame ; il jette néanmoins son pinceau, consent à souffrir les travers d'une épouse si chérie ; & baise ces tendres mains qui renversent sa fortune.

M. Town a inséré dans une

de ſes Feuilles, une Lettre pleine d'excellents avis, adreſſée à un jeune homme qu'on envoie prendre des Grades Académiques. Le premier avis qu'on lui donne, c'eſt de fuir ces eſprits audacieux qui ſe plaiſent à tourner la Religion en ridicule. Le comble de l'impiété & de la méchanceté, *lui dit-on*, c'eſt de prôner des doutes ſur l'exiſtence de Dieu, avec une bouche qui n'a été faite que pour en chanter les louanges: on ne ſauroit trop mépriſer des hommes qui mépriſent leur Créateur; on ne riſque rien à les traiter de la ſorte. J'ai remarqué, *ajoûte l'Auteur de la Lettre*, qu'en ſe glorifiant de ne pas craindre Dieu, ils n'en craignent que plus les hommes. Les autres avis tendent à interdire à cet Etudiant la fréquentation des joueurs, des yvrognes, des fainéants, des

quérelleurs, des fats, des libertins, des factieux, &c.

On trouve dans ces Feuilles une autre Lettre sur le caractère des Marins. On y expose admirablement le cas qu'ils font de ces Savants qui, sans sortir de leur cabinet, ni même de leur fauteuil, s'embarquent sur un vaisseau imaginaire, font le tour du Monde, & prétendent, avec des Cartes Marines & des Instruments d'Hydrographie, diriger tous les Navigateurs de l'Univers. Dans une autre de ses Feuilles, M. Town rend compte d'une invention très-singulière ; c'est un nouveau Thermomètre. Sa liqueur (mélange Chimique,) est sensible à la chaleur du sang & des esprits animaux : ainsi quand on approche du tube, elle monte, ou descend selon le degré actuel des desirs & des passions dont on est agité. Ce n'est qu'après de longs & pé-

nibles essais qu'on est venu à bout de graduer ce Thermomètre & de fixer l'échelle de ses rapports avec le caractère des femmes. L'échelle une fois trouvée, on a fait beaucoup d'expériences en des temps & en des lieux différents, aux Spectacles, à la Promenade, au Bal, aux Jeux, &c. Les résultats de ces expériences sont des traits de critique, dont quelques-uns sont peut-être trop libres, pour n'en attendre qu'une impression salutaire. On a tenté de construire un Thermomètre dans le même goût pour les hommes : mais il n'a pas été possible de le graduer ; parce qu'entre l'extrême licence & l'exacte modestie, leurs humeurs ne connoissent point de station où elles s'arrêtent.

Ailleurs M. Town égaie sa bile aux dépens des personnes qui ont une folle tendresse pour les ani-

maux. Il raconte une visite faite à une Dame qui n'avoit point d'autre société que celle de ses chiens, de ses singes & de ses oiseaux. Elle ne s'occupoit qu'à les soigner, ne s'amusoit qu'à les voir, ne se plaisoit qu'à les caresser. Tout son monde suffisoit à peine à les servir. Son Médecin étoit souvent appellé pour tâter le pouls d'un bichon & pour examiner l'état d'un écureuil malade, &c. Mais le plus magnifique trait d'une si belle passion, ce sont les legs & les pensions assurées à ces animaux par le testament de leur Maîtresse.

Le nouvel Almanach qu'on propose au Public par la voie de ces Feuilles, est un cadre heureux, où l'on a enchâssé une ingénieuse ironie. Tous les Almanachs qu'on débite à Londres, *dit l'Auteur d'une idée si neuve*, ne sont d'aucun usage pour le beau monde:

ils ne peuvent ſervir qu'au peuple Anglois & à ſes antipodes. On y marque exactement le lever & le coucher du Soleil ; les Dimanches, les Fêtes mobiles & les autres, &c. Aux gens du bel air rien de plus indifférent que le cours du Soleil, les Fêtes & les Féries de l'année. Tout le compte qu'on tient de nos ſolemnités dans le grand monde, c'eſt d'avancer l'heure du jeu, & de s'y rendre plutôt. Dans le nouveau Calendrier le jour commencera au lever, non du Soleil, mais des gens de qualité ; & l'ordre des heures ſera réglé ſur la ſuite de leurs actions. Par-là on préviendra je ne ſais combien de mépriſes où tombent les gens du commun à l'égard du grand monde. On ne ſera plus expoſé à ſurprendre le matin, pendant qu'il prend ſon chocolat, un homme de qualité, qu'on croyoit viſiter après ſon

dîner. Comme dans ce beau monde on ne chomme plus de Fêtes, il seroit inutile de les marquer en lettres rouges dans le Calendrier. Au-lieu des Fêtes, ces caractères indiqueront les jours où les Dames de la premiére qualité tiennent leurs assemblées,* & vont en visite : ce qui sera d'une commodité infinie pour les gens de distinction, & même pour tous ceux qui ont quelque commerce avec eux. Le Carême, qui n'est plus un temps de jeûne, sera, comme tous les Saints, effacé du Calendrier. C'est pour le grand monde la saison des plaisirs : ainsi il n'aura point ici d'autre nom que le Carnaval, dont il ne fait que prolonger la joie. Le nouvel

---

* L'expression Angloise signifie leur *Sabat*. Nous avons cru devoir l'adoucir comme plusieurs autres de la même espèce.

Almanach ne marquera les changemens de temps que par les changements d'habits : au-lieu de grêle, gêlée, neige, &c. on lira, chapeau, capuchon, manchon, &c.

Vers la fin de ce Volume, nous trouvons encore une Lettre d'un mari mécontent de sa femme. Elle a une passion pour la propreté, qui fait de sa maison l'habitation la plus incommode pour son époux. Il ne sauroit y trouver aucun endroit, où il ne soit si environné de meubles précieux & élégants, qu'il faudroit être statue pour en user sans embarras & sans querelle. Sa maison est pour lui une prison où il regorge de biens dont il ne sauroit jouir. De toutes parts ses sens sont flattés & enchaînés. Il a des mains qui ne peuvent agir, des yeux qui n'oseroient s'ouvrir, & des pieds qu'il n'est pas permis de lever, &c. Les détails amu-

ſants des troubles que cauſe dans ſon ménage une propreté ſi délicate & ſi exceſſive, & les ſuites fâcheuſes qu'en a ſouffert ſa fortune, feroient la matière d'une excellente Comédie; mais le ſuccès n'en ſeroit aſſûré que dans un pays comme l'Angleterre, où le goût général de propreté peut quelquefois être aſſez outré, pour rendre vraiſemblables des traits ſi originaux & ſi ridicules.

» C'eſt un préjugé général, que » la ſcience ne s'acquiert que dans » un cabinet, & qu'en *tournant* » bien des Feuillets, comme ſi elle » étoit empriſonnée dans les Bi- » bliothèques, & inſéparablement » clouée à de poudreux *in-folio*.« Si l'on en croit l'Orateur, qui commence ainſi ſa Lettre à M. Town, ce préjugé a prodigieuſement nui au progrès des Lettres, il en a fait dédaigner la voie la plus ſimple & la plus facile. Toutes nos

rues,

tues, *dit-il*, regorgent de ſavoir; les plus petites etalent ſans ceſſe de l'érudition: il ne s'agit que de mettre à profit, ces richeſſes. M. Town, *continue l'Orateur*, il faut que vous ſachiez qu'en fait d'étude je ſuis un rude champion. Sans jamais avoir poſſedé aucun Livre, pas même un A B C, j'ai peut-être eſcamoté plus de ſcience qu'aucun de vos plus laborieux Docteurs. Comme les Péripatéticiens, j'ai fait mon cours d'Etude en me promenant. Jamais je n'ai été en claſſe: je n'ai reçu qu'une éducation Lacédemonienne; auſſi n'en ſuis-je redevable qu'au Public, &c.

L'Orateur expoſe enſuite comment il eſt devenu ſavant ſans études réglées, comment ſon goût pour les Lettres ſe développa d'abord à la vuë des Inſcriptions crayonnées ſur les murailles & ſur les portes cocheres; comment, à

ſorce de conſidérer les Affiches publiques, il fit de ſi rapides progrès dans l'Alphabet, que bientôt il fut en état de déchiffrer les écriteaux des enſeignes & des maiſons à louer. De-là paſſant dans les Bibliothèques des Curieux, dans les ſavants Atteliers, dans les ſublimes Magazins de Collections choiſies, qui flanquent les promenades publiques, ce fut avec un plaiſir & un profit infini, qu'il parcourut tous ces vieux ſyſtêmes qui ont coûté tant de travaux & de veilles aux Théologiens, aux Politiques, & aux Philoſophes de l'Antiquité. Quant aux Ecrits modernes, il s'en inſtruiſit dans les Feuilles & dans les Journaux périodiques : pour les ſuivre, tous les matins il faiſoit ſa ronde ; & à l'ouverture des boutiques qui donnent ſur la Bourſe, il cueilloit dans toute leur fraîcheur les fleurs qui venoient d'é-

clore. Avec cette méthode d'étude, il devint un Amateur, un Connoiſſeur, un Curieux riche de ſes propres poſſeſſions, & auſſi réellement poſſeſſeur des Hiſtoriens étrangers où il puiſoit, que les propriétaires qui en diſpoſoient. Il faut voir dans ſa Lettre même, qui eſt l'hiſtoire de ſa vie, de ſes ſtratagêmes & de ſes aventures, comment il devint habile dans la Médecine-pratique, dans tous les genres de Poëſie, dans la ſcience des Myſtères, dans la Muſique, &c.

Nous ne ſuivrons pas M. Town dans tous les autres ſujets que ſes Feuilles traitent. On y trouvera d'excellentes plaiſanteries ſur la contagion des modes qui de Londres ſe répandent dans *tous les coins* du Royaume, ſur les Politiques qui, ſur-tout en temps de guerre, foiſonnent dans les Villes & fourmillent dans les Campa-

gnes, ſur les ridicules des Poëtes modernes, ſur les Nouvelliſtes; ſur les Gourmands, les Paraſites, & les Ivrognes Anglois; ſur la Nobleſſe & ſur la Généalagie, &c. A propos de Généalogies, il obſerve qu'en Angleterre aujourd'hui les Chevaliers Baronets ſont plus jaloux de conſerver dans toute ſa pureté la race de leurs chevaux, que la gloire de leur extraction.

Pour ſentir tout le mérite de ces Feuilles, il ne ſuffit pas d'entendre l'Anglois, il faudroit ſavoir le parler comme on le parle à Londres, & en avoir une habitude aſſez heureuſe pour ſentir tout le génie & toute la force de cette Langue. Il faudroit encore connoître à fond le local de la ſcène, les uſages des différentes ſociétés, ou cotteries, & mille autres choſes ſemblables, qui perdent beaucoup de leur prix en

paſſant dans une Langue étrangère. C'eſt ce qui nous a contraints, dans les Extraits que nous citons, de préférer une imitation légère à une traduction fidelle. Nous avons rendu les penſées de M. Town à peu-près comme il rend le Latin des Auteurs qu'il cite à la tête de ſes Diſcours : en le traduiſant, il ſonge moins au ſens de la lettre qu'il emprunte, qu'au tranſport qu'il en fait à l'objet de ſes Feuilles.

ARTICLE LVII.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE en commençant à Constantin le Grand. (Volumes 3e & 4e.) Par M. LE BEAU, Professeur Emérite en l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, Secrétaire ordinaire de Monseigneur le Duc d'Orléans, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, &c.*

L'AUTEUR de cet Ouvrage joint à beaucoup de savoir & de talents une exactitude ponctuelle à remplir la tâche qu'il s'est imposée : il donne promptement la suite de son Histoire du

Bas-Empire ; & cette rapidité de composition ne préjudicie ni à l'abondance des recherches, ni à l'exercice d'une bonne & sage critique.

Nous devons rendre compte des Volumes 3^e & 4^e, qui remplissent l'espace de dix-huit ans, c'est-à-dire depuis 360 jusqu'à la fin de 378 ; mais le premier de ces Volumes ne comprend que la fin du Regne de Constance & les Regnes entiers de Julien & de Jovien : ce qui présente à peine l'Histoire de quatre années. Des cinq Livres qui composent ce troisième Tome, l'Empereur Julien en occupe trois ; & c'est ce morceau qui nous oblige à ne point entreprendre ici l'Extrait du quatrième Volume : il reviendra dans la suite de nos Mémoires.

Ce n'est pas qu'aujourd'hui les actions de cet Empereur Julien,

surnommé *l'Apostat*, soient ignorées du commun des Lecteurs. On a donné sa vie depuis peu d'années; on la trouve dans tous les Historiens de l'Eglise; on en rappelle des traits, soit quand il s'agit d'expliquer les Antiquités de Paris, soit quand on raisonne sur l'état des Lettres au quatrième siècle de l'Ere Chrétienne, soit enfin quand on se voit obligé de tempérer les éloges que nos modernes Incrédules affectent de prodiguer à ce Prince. Nous verrons bientôt que M. le Beau n'a porté dans la manière de traiter ce sujet ni partialité, ni humeur; qu'il a interrogé tous les Contemporains de Julien; qu'il a balancé le mérite & apprécié les lumières de chacun; qu'enfin de ses recherches & de son témoignage il résulte un portrait très-fidèle, &, à tout prendre, très-désavantageux, très-odieux même de cet Empereur.

D'abord il s'agit de la révolution qui l'éleva à l'Empire, du vivant même de Constance. Cet évènement » répand sur sa vertu » un violent soupçon d'hypocrisie..... S'il ne fit rien pour se » procurer le diadème, il ne fit » pas tout ce qu'il auroit pu pour » se défendre de l'accepter. Un » esprit, tel que le sien, étoit bien » capable de trouver des moyens » plus efficaces. De plus, les manifestes qu'il répandit ensuite » contre Constance, décèlent une » haine invétérée qu'il avoit su » déguiser jusqu'à composer en » l'honneur de ce Prince les Panégyriques les plus outrés. » Cette fausseté de caractère le » rend légitimement suspect : le » flatteur déja perfide n'a qu'un » pas à faire pour devenir rebelle. « Après ces observations préliminaires, notre Auteur raconte en détail les circonstances

qui préparerent, accompagnerent & suivirent la promotion de Julien au Trône.

Ce fut à Paris que les Légions Gauloises le proclamerent Auguste. Il donna quelques marques d'opposition à leurs desirs empressés; mais, comme l'observe notre Auteur, *sa résistance ne fut pas aussi efficace que l'avoit été celle du généreux Germanicus, dont la fermeté inébranlable dans son devoir avoit bien su repousser les efforts d'une armée qui s'obstinoit à lui faire accepter le titre d'Auguste.*

Julien fut donc revêtu de la Puissance souveraine. Constance fit de vains efforts pour le réduire à la condition de Sujet: le nouvel Empereur avoit soin de communiquer aux troupes les ordres & les menaces de l'ancien; & ces Militaires, auteurs de la révolution, n'avoient garde d'aban-

donner le Maître qu'ils s'étoient donné. On ne ſongea plus qu'à la guerre. Julien mit dans ſes intérêts l'Italie, la Grèce, la Pannonie, l'Illyrie; marcha vers la Thrace, apprit, dans ſa route, la mort de Conſtance, & demeura poſſeſſeur de l'Empire ſans être obligé de combattre ſon rival.

M. le Beau trace ainſi le caractère de Conſtance. » Ce Prince » n'eſt mémorable que par la qua» lité de fils de Conſtantin... On » ne voit, dans ſa vie, que vanité, » jalouſie, & une légèreté qui le » rendoit l'eſclave de ſes femmes, » de ſes flatteurs, de ſes Eunu» ques, & le jouet des Ariens: » indifférence pour le mérite, » inſenſibilité à l'égard des Pro» vinces accablées, dont les plain» tes ne le réveillerent jamais; » une timidité, une défiance qui » le porterent ſouvent à la cruauté. » Au travers de tant de défauts,

» on appercevoit quelques-unes de
» ces vertus qui peuvent s'assortir
» avec la médiocrité du génie. Il
» étoit sobre, aussi fut-il rare-
» ment malade; mais toutes ses
» maladies furent dangereuses.
» Il dormoit peu : sa chasteté fut
» irréprochable. Il maintenoit
» avec soin la subordination entre
» les Officiers & la distinction
» entre les dignités civiles & mi-
» litaires, dont il vouloit que les
» fonctions fussent exactement sé-
» parées..... Il récompensoit assez
» libéralement les services, & se
» ressentoit peu des injures person-
» nelles... Naturellement porté à
» rendre justice, il commit des in-
» justices sans nombre, toujours
» trompé par ses Courtisans, ou
» aveuglé par ses soupçons. Il avoit
» quelque teinture des Belles-
» Lettres ; & on l'y auroit cru plus
» habile, s'il n'eût pas succombé à la
» tentation de faire de mauvais
» Vers « &c. A ces divers traits

du caractère de Constance, l'Historien ajoûte le détail de plusieurs bonnes Loix établies par ce Prince: monuments qui prouvent, comme l'observe M. le Beau, qu'il est plus aisé de former des Réglements utiles pour les autres, que de se bien gouverner soi-même.

Notre Historien ne dissimule point les éloges qu'on a donnés à l'Empereur Julien, & qu'il a même mérités en partie. Mais voici quatre coups de pinceau qui mettent des ombres très-remarquables dans le portrait: » Sa conduite équivoque, dans » la rébellion, le rend d'abord » suspect: la guerre ouverte qu'il » entreprit ensuite contre son Em- » pereur, démasque son infidélité » & son ambition: celle qu'il dé- » clara au Christianisme, montre » une malice réfléchie, qui se por- » toit à la cruauté, quand elle » en pouvoit éviter le reproche:

» enfin son expédition contre les
» Perses, en lui laissant la gloire
» du courage, lui enleve en-
» tièrement le mérite de la pru-
» dence. «

Cet Empereur ne regna qu'environ vingt mois depuis la mort de Constance. Ses deux grandes occupations pendant cet espace de temps, furent, d'une part, la persécution qu'il suscita contre les Chrétiens, & de l'autre la guerre qu'il poussa contre Sapor. Tous les autres évènements qu'on raconte ici, se rapportent à l'un ou à l'autre de ces objets. Le dessein d'abolir le Christianisme & de rétablir l'Idolatrie, fut le systême favori de Julien : systême aussi singulier dans ses circonstances, qu'il est humiliant pour l'esprit humain considéré même en général. Auroit-on pu croire qu'un Prince élevé dans le Christianisme, & qui ne manquoit ni

de connoiſſances, ni d'équité, ſe paſſionneroit jamais pour les folies du Paganiſme; qu'il ſe feroit un mérite de rétablir tout le culte abſurde des Idoles; que, malgré les principes de ſageſſe dont il ſe picquoit dans ſes diſcours & dans ſa conduite, il r'ouvriroit la porte aux ſcandales de la Mythologie? Il faiſoit beau voir un Empereur, Philoſophe juſqu'au pédantiſme, toujours entouré d'Augures, de Devins, d'Aſtrologues, de Sacrificateurs, de Fanatiques voués aux Myſtères de Cybéle, d'hommes diſſolus & de femmes perdues, tels qu'on les demandoit, pour certaines cérémonies de la Gentilité. Notre Auteur dit que *le Prince étoit plus chaſte que ſes Dieux; que ſa Cour étoit plus honête* que ſes aſſemblées de Religion: & c'eſt préciſément ce qui cauſe une ſurpriſe extrême, quand on penſe ſur-tout que ce Prince

avoit connu pleinement les leçons de la Morale Chrétienne. On voit au 12^e Livre de cette Histoire comment Julien, voulant tirer parti de sa premiére éducation, imagina de recommander aux Prêtres des faux Dieux plusieurs pratiques reçues & observées dans l'Eglise Catholique : fantaisie qui acheva de le rendre parfaitement ridicule, en lui attirant la dénomination de *Singe du Christianisme*, dont il étoit d'ailleurs l'ennemi mortel & le persécuteur.

Un des coups les plus réfléchis que cet Empereur pût porter à la Religion Chrétienne, » c'étoit de » réduire les Chrétiens à l'igno- » rance, en leur défendant d'en- » seigner & d'étudier les Lettres. » Il savoit qu'il est aisé de con- » duire les hommes à la supersti- » tion par le défaut de connois- » sances; que de les priver d'inf-

» truction, c'est un moyen sûr
» pour tyranniser leurs esprits ; que
» l'ignorance fut la mère du Pa-
» ganisme ; & que, pour le faire
» renaître, il falloit ramener les
» Chrétiens à l'état où s'étoient
» trouvés leurs pères à la naissance
» de l'Idolatrie .... Il voyoit que
» les défenseurs les plus formida-
» bles que le Christianisme eût
» alors à lui opposer, étoient les
» hommes les plus lettrés de l'Em-
» pire, Athanase, Grégoire de
» Nazianze, Basile de Césarée,
» Hilaire de Poitiers, Diodore de
» Tarse, Apollinaire. Voulant donc
» enlever aux Chrétiens cette puis-
» sante ressource, il publia un
» Edit que nous avons encore,
» par lequel il les déclare inca-
» pables d'enseigner la Grammai-
» re, l'Eloquence, la Philoso-
» phie, &c. «

M. le Beau indique ici en peu de mots les allarmes que causa

cet Edit de Julien. Il rappelle à ce sujet une belle pensée de saint Basile, qui dit que *les Livres saints sont la nourriture* des Fidèles, mais que *les Lettres profanes sont les feuilles qui servent aux fruits d'ornement & de défense.* Cet endroit de l'Ouvrage * du saint Docteur est admirable; & l'on regrette, en quelque sorte, que notre Historien n'ait pu le rapporter tout entier. S. Basile veut, en effet, qu'on exerce d'abord la jeunesse à la lecture des Auteurs profanes, des Poëtes, des Historiens, des Orateurs : il regarde l'usage qu'on en fait, comme une sorte d'escrime qui prélude aux travaux sérieux qu'exige l'étude des saintes Lettres; mais il desire en même temps qu'on choisisse les matières qui portent à la vertu, qui ne s'éloignent pas trop, *dit-il*, des

* *De Legendis Gentilium libris.*

leçons de la ſainte Ecriture. Il ordonne auſſi d'écarter les exemples ſcandaleux & les maximes dangereuſes qu'on trouve dans les Ecrivains du Paganiſme. Tout ce Morceau, encore une fois eſt une inſtruction pleine de ſageſſe. S. Baſile, comme le remarque encore M. le Beau, étoit bien éloigné d'*embraſſer avec joie cette ignorance, qu'une fauſſe politique ou une ſingularité biſarre prêche quelquefois, & qu'une pieuſe imbécillité autoriſe*; mais les avis qu'il donne en même temps pour régler & pour ſanctifier ces lectures profanes, montrent qu'il en connoiſſoit le danger, qu'il en redoutoit les abus, & qu'il avoit profondément réfléchi ſur cet objet ſi délicat & ſi important par rapport à l'éducation Chrétienne.

En ſuivant le fil de cette Hiſtoire, nous voyons toutes les biſarreries & toutes les méchancetés

que la haine du Christianisme mit dans la conduite de Julien. Il crut effacer le caractère de son Baptême en se baignant dans le sang des Victimes; & S. Grégoire de Nazianze ajoûte qu'il prétendit en même temps purifier ses mains qui avoient reçu la Victime non-sanglante par laquelle les Chrétiens participent aux souffrances & à la divinité de Jesus-Christ: ce qui dénote manifestement la sainte Eucharistie, qu'il étoit d'usage alors de recevoir dans la main & d'emporter même dans les maisons.

Pour détruire l'Eglise par les altercations de ceux qui faisoient profession du Christianisme, Julien accueillit toutes les Sectes Hérétiques qu'on avoit réprimées sous les regnes précédents; il affecta même de rappeller les Catholiques: & S. Athanase à cette occasion rentra dans son Eglise, mais ce ne fut que pour y essuyer

une nouvelle persécution. Julien fit serment par Serapis de ne pas souffrir Athanase dans son Siège ; & ce grand Evêque fut obligé de se retirer encore dans les déserts de l'Egypte. Comme les Juifs étoient sans Temple, sans Sacerdoce, sans demeure fixe, sans gouvernement, & qu'ils vérifioient dès-lors les anathêmes prononcés contre eux dans les Ecritures, Julien crut démentir ces saints Oracles en permettant de rebâtir le Temple de Jerusalem. Tout le monde sait quel fut l'évènement ; & l'Incrédulité la plus opiniâtre ne peut rien opposer à la certitude des prodiges qui traverserent l'exécution de cette entreprise. M. le Beau rapporte ces faits en détail, & indique les preuves invincibles qui en attestent la vérité : c'est ce qu'il faut voir dans son Ouvrage. Les défenseurs de la Religion Chrétienne ont observé

que le projet de Julien, & les travaux des Juifs qui commencerent par démolir les anciens fondemens pour en construire de nouveaux, n'ont servi qu'à consommer pleinement la prédiction qui annonçoit une destruction si totale du Temple, qu'il n'y resteroit pas *pierre sur pierre.*

Nous omettons les querelles de l'Empereur Julien avec les Habitants d'Antioche, & la manière dont il s'en vengea par le Misopogon, Ouvrage dont *les traits sont outrés, & les couleurs rudes & chargées :* satyre d'ailleurs peu digne d'un Souverain, qui ne doit jamais *se mesurer & se battre, pour ainsi dire, corps à corps* avec ses Sujets.

Nous abandonnons à la curiosité du Lecteur toute l'Histoire de la guerre contre Sapor : objet du XIV^e^ Livre de M. le Beau, qui n'oublie rien, soit dans les mar-

ches, soit dans les discours militaires, soit dans les premiers succès de Julien. Il néglige encore moins les circonstances de sa mort: il distingue les fausses relations des véritables, & il termine ce grand Morceau par le précis du caractère de cet Empereur.

» Ainsi périt ce Prince, le pro-
» blême de son siècle & de sa
» postérité. Ses qualités brillantes
» éblouissent les yeux. Si l'on en
» considère le principe, l'admira-
» tion diminue. On apperçoit dans
» cette ame élevée tout le jeu de
» la vanité. Avide de gloire,
» comme les avares le sont des
» richesses, il la chercha jusques
» dans les moindres objets. Sa
» tempérance poussée à l'excès
» devint une vertu de théâtre. Son
» courage passa de bien loin les
» bornes de la prudence. Une
» grande partie de ses Sujets ne
» trouva jamais en lui de justice.

» S'il eût été vraiment le père » de ses peuples, il eût cessé de » haïr les Chrétiens, lorsqu'il » commença à leur faire la guer- » re, c'est-à-dire au moment qu'il » devint leur Empereur. Il n'é- » pargna leur vie que dans ses » paroles & dans ses Edits. Julien » est le modèle des Princes per- » sécuteurs, qui veulent sauver ce » reproche par une apparence de » douceur & d'équité. «

A la mort de Julien, l'Armée Romaine se trouva dans un danger pressant, & le successeur Jovien ne l'en tira que par un traité qui n'eut pas l'approbation de tout le monde. On dispute encore aujourd'hui si cette négociation étoit nécessaire, si Jovien fit sagement de la conclure, s'il étoit obligé d'en garder les conventions, &c. M. le Beau propose toutes ces questions; & le portrait qu'il fait de l'Empereur Jovien prouve, ce semble,

ſemble, qu'il eſt des circonſtances où les plus habiles ſe trouvent hors d'état de maintenir la gloire d'un Empire. Jovien étoit rempli de bonnes qualités, & il ne lui manqua que de regner plus long-temps pour réparer les ſuites du Traité honteux, auquel l'imprudence de Julien l'obligea de conſentir. Il ſe déclara ſur-tout, dès le premier moment de ſon élection, en faveur du Chriſtianiſme; & cette démarche lui concilia la plus grande partie de ſes ſoldats & de ſes ſujets, qui n'avoient vû qu'avec horreur l'apoſtaſie de Julien. Jovien Empereur ne vit point Conſtantinople. Tandis qu'il s'avançoit vers cette Capitale, il fut trouvé mort dans ſon lit, & dans une Bourgade ſur les frontières de la Bithynie, après un regne de ſept mois & vingt jours.

Nous terminerons ici notre Extrait, qui ne contient que les pre-

miers traits de ce qu'il faut lire & remarquer dans ce Volume. M. le Beau a une bonne manière de raconter, & le talent d'intéreſſer. Il prend ſagement ſon parti dans les points de critique. Ses citations ſont exactes; parmi toutes celles que nous avons vérifiées & qui ſont en grand nombre, nous n'avons guères trouvé qu'une mépriſe à la page 280. où l'on indique le Chapitre 21. du Livre 3^e^ de Theodoret; c'eſt le Chapitre 26. qu'il faut ſuppoſer en cet endroit.

ARTICLE LVIII.

ORNITHOLOGIE, ou *Méthode contenant la division des Oiseaux en Ordres, Sections, Genres, Espèces, & leurs variétés*, à laquelle on a joint une Description exacte de chaque espèce, avec les citations des Auteurs qui en ont traité, les noms que leur ont donnés les différentes Nations, & les noms vulgaires. *Par M.* BRISSON, *de l'Académie Royale des Sciences.* Ouvrage enrichi de Figures en Taille-douce. (Premier Tome *in*-4°. de 526 pages; Tome second de 516, sans y comprendre la Préface & les Tables.) *A Paris, chez*

Mai, 1760. I 3 ij

Claude-Jean-Baptiste Bauche, *&c.* M. DCC. LX.

C'Est ici la troisième des neuf Classes qui, dans le plan * de M. Brisson, divisent le Regne animal. Des six Tomes que cette classe doit remplir, les deux premiers, dont nous allons rendre compte, nous paroissent si bien conditionnés, que nous ne saurions trop encourager cet infatigable Académicien à fournir une tâche si pénible. En approuvant son Ornithologie, l'Académie des Sciences l'éleve au-dessus de tout ce que nous avons en ce genre. Le plus simple coup d'œil sur son Ouvrage & sur ceux des autres Auteurs qui l'ont précedé dans cette carrière, suffit pour faire sentir la vérité de ce jugement.

* Ce Plan général fut publié en 1756.

On ne ſauroit parcourir la liſte des Auteurs dont il a dévoré la lecture, & la juſte critique qu'il fait des plus célèbres *Ornithologües*, ſans être convaincu qu'il n'a rien négligé pour acquérir les lumières & la capacité néceſſaires au ſuccès d'une ſi grande entrepriſe. En examinant ſon Ouvrage, on eſt comme effrayé des ſoins qu'il a pris pour le perfectionner. Les Oiſeaux les plus communs & les plus connus n'ont pas été traités avec plus d'indifférence que les plus rares & les plus étrangers. M. Briſſon ne s'eſt pas contenté des tréſors qu'il avoit ſous ſa main dans le Cabinet de M. de Réaumur, il a viſité tous les autres. Il a profité ſpécialement des richeſſes qui ſe multiplient & ſe conſervent ſi précieuſement dans le beau Cabinet de M. l'Abbé Aubry. Tout ce qui s'eſt préſenté de plus nouveau, il ne l'a pas

seulement inséré en forme d'addition dans son Ouvrage qui étoit déja fini ; pour le mettre à sa place, il a repris & rectifié le plan de son Livre : c'est-à-dire qu'en faveur de quelques Oiseaux qui ne sont venus à sa connoissance qu'après la composition de son livre, il s'est cru obligé de le *refondre*. Voilà jusqu'où M. Brisson a poussé le zèle de l'ordre & de la précision dans la distribution des Genres où il rapporte chaque Oiseau selon son espèce.

Pour concevoir comment cet Auteur est parvenu à établir entre les Oiseaux ces distinctions & ces caractères qui se confondent aux yeux du vulgaire, il faut remonter à la nature de ces animaux & la considérer avec quelque attention. Les Oiseaux sont habitants de l'air, à peu-près comme les Poissons sont habitants des eaux. Les uns & les autres ont

un fluide pour élément ; mais le fluide où volent les Oiſeaux, eſt plus ſubtil que le liquide où nagent les Poiſſons. Entre ces deux eſpèces, entre la ſtructure de leurs corps & de leurs membres, l'analogie ne paroît pas s'étendre fort loin : on diroit qu'elle s'efface bien vîte pour s'approprier plutôt à la région que ces Animaux doivent peupler. Cependant entre les organes & les reſſorts de leur machine, il y a des rapports fondés ſur celui des éléments où ces deux ſortes d'animaux vivent & ſe meuvent. Les aîles des Oiſeaux répondent aux nageoires des Poiſſons ; les plumes que portent ces aîles, ſont comme autant de rames dont l'Oiſeau ſe ſert pour fendre l'air & pour s'y ſoûtenir. De-là vient que, parmi les Naturaliſtes, elles s'appellent *remiges*, & que les Poëtes Latins en expriment l'aſſemblage & le

jeu par ces termes, *remigium alarum.*

La queue des Oiſeaux eſt en quelque ſorte le gouvernail qui dirige leur courſe : les plumes qui la compoſent, en tirent leur nom de *rectrices.* A la faveur de la mobilité dont elles ſont ſuſceptibles, elles s'étendent & ſe reſſerrent, ſe tournent & ſe retournent comme à volonté, & par-là ſe prêtent aiſément & promptement à toutes les déterminations que l'Oiſeau veut donner à ſon vol pour pourvoir à ſa ſûreté, ou à ſes beſoins. Ses aîles ſont placées dans ſa machine près du centre de gravité : quand ſes jambes ſont inutiles à ſon mouvement, ou néceſſaires aux tranſports de ſa proie, il trouve dans le battement de ſes aîles ou même dans leur expanſion & dans la réſiſtance de l'air, un ſoutien ſuffiſant pour ſe garantir de la chute, & une reſſource

commode pour aſſûrer ſa fuite ou ſa retraite. En un mot, ſi l'on vouloit conſtruire un édifice pour voler dans l'air, il faudroit lui donner la forme des Oiſeaux comme on a donné celle des Poiſſons aux Vaiſſeaux bâtis pour fendre les mers. Indépendamment de leurs aîles, dans la force de leur bec tranchant, dans la roideur de leurs ſerres fléxibles, & dans la pointe de leurs ongles crochus, les Oiſeaux ont des armes pour l'attaque & pour la défenſe, des organes pour pourvoir à leur ſubſiſtance, & des inſtruments pour la fabrique de leurs logements.

Or, pour aſſigner les XXVI Ordres différents qui forment les grandes diviſions de cette *Ornithologie*, pour faire éclore de ces Ordres 115 Genres, pour ranger ſous ces Genres les 1500 Eſpèces qu'il a diſtinguées, M. Briſſon n'a pu s'attacher qu'à ces parties

principales & ſenſibles, qui ſont le bec, les aîles, les jambes, les pieds & le plumage. Ailleurs il n'a pu trouver preſque aucun ſigne ni caractère extérieur qui pût lui ſervir de fondement pour marquer des différences fixes & conſtantes. Il y a même peu d'eſpèces, où le volume & la maſſe le plumage & la couleur, la forme ou les membres ne varient. Souvent, dans le même climat, ces variations ſe multiplient : il ſemble qu'en partageant les plaines & les montagnes, les branches de certaines races ont changé quelques-uns de leurs attributs pour ne plus ſe confondre ; les Perdrix de quelques montagnes ont des traits qui manquent aux Perdrix des plaines voiſines &c. M. Briſſon nous fournit beaucoup d'autres exemples de ces variétés. De-là on peut juger juſqu'où il a été obligé de porter l'exacti-

tude & les détails dans ſes obſervations & dans ſes recherches. Il a fallu ſaiſir & démêler une infinité de nuances aſſez confuſes, & ſuivre les moindres traces de leurs différences pour diſtinguer les eſpèces les plus limitrophes, & fixer les points où commence & finit leur ſéparation.

Le premier de ces deux Tomes contient les trois premiers Ordres de cette Ornithologie. Il faut lire, dans l'Ouvrage même, la définition de chaque Ordre, & l'étudier dans les Planches où l'on a gravé les membres caractériſtiques des différents Ordres. Ces Planches ſont ſi bien exécutées, qu'en les conſidérant, l'œil ſoulage l'eſprit & la mémoire qui pourroient ſe rebuter, ou même ſuccomber ſous le poids épineux de ces définitions, diviſions & combinaiſons de parties organiques, telles que ſont des becs plus ou moins

crochus, droits, effilés &c. des jambes plus ou moins couvertes de plumes &c. des pieds plus ou moins nuds &c. des doigts plus ou moins ſéparés par des membranes &c. des queues plus ou moins longues &c.

Le premier Ordre n'a qu'un Genre, c'eſt celui du Pigeon avec qui ſe confondent les Tourterelles. Le ſecond Ordre contient deux *Sections*: dans la premiére, le Dindon, le Coq & la Pintade fourniſſent trois Genres : dans la ſeconde, la Gélinote, la Perdrix & le Faiſan donnent trois autres Genres. Le troiſième Ordre ſe partage également en deux *Sections*, dont la premiére comprend trois Genres, l'Epervier, l'Aigle & le Vautour : la ſeconde en comprend deux, le Hibou & le Chathuant. Voilà les douze Genres qui rempliſſent le premier Tome.

Dans le ſecond Tome, on

trouve les cinq Ordres qui suivent les trois du premier Tome. Le quatrième Ordre présente quatre Sections, dont la premiére donne cinq Genres, le Coracias, le Corbeau, la Pie, le Geai & le Casse-noix, *Nucifraga* : la seconde produit trois Genres, le Rollier *Galgulus*, le Troupiale *Jecterus*, l'Oiseau de Paradis *Manucodiata*. Le cinquième Ordre porte deux Sections, dont la premiére enfante trois Genres, la Pie-Grièche, la Grive & le Cotinga : la seconde n'a qu'un Genre, le Gobe Mouche *Muscicapa*. Le sixième Ordre n'a que deux Sections & deux Genres, le Pique-Bœuf *Buphagus* & l'Etourneau. Le septième Ordre se borne également à deux Sections & à deux Genres, la Hupe & le Promérops. Le huitième Ordre est compris en deux Genres, le Tette-Chevre, ou Crapaud-Volant *Caprimulgus*, & l'Hiron-

delle. Ainsi ce Volume finit au XXX[e] Genre inclusivement.

M. Brisson a eu l'attention de faire graver dans ses Planches au moins une espèce de chaque Genre. Ces Planches monteront au nombre de plus de deux cents vingt. L'exécution en sera parfaite, si par-tout elle répond à celle que nous avons sous les yeux dans ces deux premiers Tomes. Les sept premiéres n'ont été destinées qu'à représenter des pattes & des becs, parce que les caractères de chaque Genre ont été empruntés des formes de ces parties, & des différentes combinaisons de ces formes. Dans les autres Planches, on aura plus de cinq cents Oiseaux *dessinés & gravés d'après nature*, dont au moins trois cents cinquante ne l'avoient jamais été, & dans ce nombre on en compte plus de trois cents vingt qui n'avoient jamais été décrits. Ce cal-

cul démontre ſenſiblement combien cette Ornithologie eſt ſupérieure à toutes les autres.

Ces Planches conſervent aux Oiſeaux *aſſez petits pour le permettre*, leur grandeur naturelle. Les autres, dont on a été obligé de diminuer la taille & les dimenſions, *ont été réduits à des proportions exactes de toutes leurs parties;* & chacun d'eux a ſon échelle qui donne une régle ſûre & facile, pour découvrir quelle eſt la grandeur réelle de l'animal. Il eſt toujours vivant & animé dans ces Planches : ſon attitude y conſerve la légèreté ou la peſanteur, la vivacité ou la lenteur qui le caractèriſent : ſa figure annonce l'inſtinct qui lui eſt propre. Dans ſon air fier ou timide, doux ou ſauvage, féroce ou vorace, on a exprimé, s'il eſt permis de parler ainſi, la nature

de passions & des appétits qui les dominent.

Le Graveur ne peut pas saisir & rendre tout l'animal ; mais ce qui se dérobe à son burin, n'échappe point à la plume de l'Auteur ; ses Descriptions, aussi étendues que fidèles, enchérissent sur les Planches gravées, & suppléent aussi abondamment à l'impuissance qu'à l'absence même du burin ; car les Planches sont moins multipliées que les Descriptions. A la vérité, ces Descriptions sont monotones ; l'Auteur en convient : mais, comme il l'observe en même temps, dans un Ouvrage de cette nature cette uniformité est moins un défaut qu'une nécessité. Au reste, cet Ouvrage n'est pas de ceux qu'on lit tout de suite & qu'on juge sur l'ensemble de toutes leurs parties : les différents objets qu'on nous présente, n'ont entr'eux que des rapports métho-

diques, qui forment moins un tout ſimple & naturel, qu'un Recueil bien ordonné & bien arrangé. Il ne faut donc point chercher ici, comme dans les Ouvrages de goût & de génie, cette unité qui nous attache & nous fixe, ni cette harmonie qui nous touche & nous enchante. Le mérite des compoſitions, telle que cette Ornithologie, ne conſiſte guères que dans une exactitude qui ne ſe néglige ſur le détail d'aucune partie. De-là vient que M. Briſſon déclare qu'on doit regarder chacune d'elles *comme autant de Traités* particuliers. Ainſi l'on doit plutôt louer que cenſurer l'uniformité qui regne dans tout ſon Ouvrage. On lui doit la juſtice, qu'il ne ſe relâche jamais ſur l'exactitude des détails. A la dernière page, ils ſont auſſi pleins qu'à la premiére ; ce qui eſt la preuve la plus mar-

quée d'un zèle que rien ne refroidit, & d'une application qu'aucun dégoût ne rebute & n'affoiblit.

On ſera peut-être étonné de ce que M. Briſſon ne nous fait connoître les Oiſeaux que par les dimenſions de leurs corps, la forme de leurs organes, les couleurs & la variété de leur plumage. Il eſt vrai que ſon Ornithologie eut été plus curieuſe & plus amuſante, s'il avoit pu nous inſtruire ſur le ramage des Oiſeaux, ſur leurs façons de vivre, ſur leurs maladies, ſur les remèdes qu'ils emploient, ſur l'induſtrie qui eſt propre à chaque eſpèce. Mais les Correſpondants qui enrichiſſent d'Oiſeaux étrangers nos Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, ſe contentent d'envoyer à leurs amis ce qu'ils rencontrent de plus ſingulier en ce genre; ils ne font ni recherches ni enquê-

tes ſur l'inſtinct de ces Oiſeaux, ni ſur leurs pratiques. Leurs préſents ne ſont guéres accompagnés de Mémoires qui puiſſent répandre de nouvelles lumières ſur l'Ornithologie. Les Relations des Voyageurs qui pourroient y ſuppléer, ne contiennent ſouvent que des faits moins certains qu'extraordinaires. La vérité même y eſt tellement ornée ou exaggérée, qu'elle s'éclipſe au milieu des ſonges & des fictions qui forment ſa parure, ou qui l'accompagnent. Dans leurs récits, les Naturaliſtes mêmes ne ſont pas toujours plus ſûrs que les Voyageurs : la plûpart ne ſont pas auſſi réſervés & auſſi ſincères que M. Briſſon, dont la plume ne franchit jamais la ſphère où ſa vuë s'eſt bornée. Leurs Livres ſont pleins de merveilles imaginaires. S'ils ne ſont pas crédules comme des enfants, ils ſont preſque auſſi impoſteurs

que des Charlatans. Pline lui-même n'a pas rougi d'adopter ou de hazarder beaucoup de ces fausses traditions. Nous ne parlons point des Ecrivains qui en ont converti quelques-unes à de pieux usages : le motif qui peut justifier leurs intentions, ne sauroit accréditer leurs erreurs.

Pour entreprendre une Ornithologie plus étendue & plus approfondie quant à la partie qui concerne l'instinct des différents Oiseaux, les combinaisons de leur méchanisme & de leurs qualités particulières, & les effets singuliers qui en résultent, notre savant Académicien n'eût donc presque pas rencontré de guides avec qui il n'eût couru de fréquents risques de s'égarer ; il a mieux aimé paroître un peu aride en traitant sa matière, que de puiser dans des sources dont il ne pouvoit trop se défier ; il a plus consulté le goût des gens habiles, que l'at-

trait des ignorants. Il y a cependant ici quelques Oiſeaux, dont les noms & les diſtinctifs qu'on y ajoûte, décelent quelques-unes des propriétés qui les caractériſent, par exemple, le *Faulcon pélérin qu'on regarde*, dit M. Briſſon, *comme un oiſeau paſſager, migratorius*; la Corneille moiſſonneuſe, *frugilega*, qui ſe nourrit de fruits comme de vers de terre; le Moqueur, *Turdus mimus*, qui chante très-bien & contrefait la voix de tous les animaux, &c. mais les dénominations de cette eſpèce ſont en petit nombre, & ne donnent que des notions très-ſuperficielles. Après avoir achevé ſon plan d'Ornithologie, M. Briſſon pourroit y ajoûter une ſeconde partie qui rouleroit ſur la vie & les mœurs des Oiſeaux : ce ſeroit l'hiſtoire de ces animaux & de leurs ſociétés. L'Hiſtorien les ſuivroit dans l'éducation qu'ils don-

nent à leurs petits, dans les habitations où ils ſe retirent, dans les pays où ils tranſmigrent, & d'où ils reviennent ſelon les ſaiſons de l'année. Leur vie & leurs inclinations, leurs aliments & leurs chaſſes, leurs guerres & leurs ſtratagêmes, leur prévoyance & leur œconomie, l'uſage que nous en pouvons tirer, ſoit pour le ſervice, ſoit pour la table, ſoit pour la Médecine, formeroient autant d'articles également curieux & inſtructifs, ſur-tout quand tout ce qu'on a dit ou écrit juſqu'à préſent, auroit été vérifié, rectifié, augmenté & perfectionné par les recherches & les obſervations d'un Hiſtorien auſſi intégre & auſſi éclairé que M. Briſſon.

Garrulus eſt le nom Latin que notre Auteur donne au Geai : s'il n'étoit pas trop ſouvent répété, nous croirions que ce ne ſeroit qu'une faute d'impreſſion, qu'il faudroit corriger en liſant *Gracculus*.

ARTICLE LIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LORRAINE.

DE NANCY.

MONSIEUR le Comte de Treſſan, Préſident actuel de la Société Royale de cette ville, prononça le 10. Janvier dernier l'*Eloge hiſtorique de feu M. de Maupertuis.* Les caractères de ce Diſcours nous ont paru tout-à-fait propres du genre. Qu'eſt-ce qu'un Eloge hiſtorique ? Une ſorte de Portrait qui ſe trouve preſque un Tableau d'Hiſtoire. Il faut porter, dans cette compoſi-

tion, des ornements & de la vérité, des louanges & point d'enthousiasme, des récits avantageux & point d'éclats. La fonction d'un Secrétaire, ou d'un Président d'Académie, n'est pas celle d'un Orateur : il a besoin de moins d'éloquence, & de plus de finesse. S'il doit beaucoup à l'Homme illustre qui n'existe plus, il n'est pas moins redevable au Public qui juge tout, qui ne se trompe point, & qui subsiste toujours.

M. le Comte de Tressan suit M. de Maupertuis depuis l'enfance jusqu'à son dernier moment. Il place successivement dans les plus beaux points de vue l'Académicien, le Voyageur, l'Homme de Lettres, l'Ecrivain, le François naturel, le Prussien naturalisé, le Philosophe Chrétien : tels sont les traits principaux, & les beautés accessoires viennent s'y joindre de temps en temps ; savoir ; les

les qualités d'Ami, d'Homme généreux, d'Obſervateur patient, de Bel-Eſprit, &c. L'Auteur de l'Eloge remplit, de ſon propre fonds, une tâche qui ſuppoſe auſſi de grandes connoiſſances; c'eſt la Notice ſommaire, mais exacte des divers Ouvrages de M. de Maupertuis, & c'eſt ce qui mérite ſingulièrement l'attention des Gens de Lettres. Voici un trait de cet Eloge Académique, c'eſt le moment du paſſage de M. de Maupertuis à la Cour du Roi de Pologne-Duc de Lorraine. » Auſſi » digne que Pythagore de trou- » ver des Sages & de converſer » avec eux, M. de Maupertuis » eut le bonheur d'en voir un ſur » le Trône aux pieds duquel je le » conduiſis. Il admira, dans Sta- » niſlas, la fécondité du génie, » l'étendue des connoiſſances, » l'élévation d'une ame au-deſſus » des coups les plus injuſtes de

» la fortune. Bientôt il éprouva
» lui-même l'attrait enchanteur
» qui attache nos cœurs à ce grand
» Prince : mais lorſqu'il le fut
» occupé ſans ceſſe à rendre ſes
» Sujets heureux, à prévenir leurs
» beſoins & leur oiſiveté, à em-
» bellir ſa Capitale en l'enrichiſ-
» ſant de tous ſes revenus ; lorſ-
» qu'il vit ſa main puiſſante ani-
» mer, ſoûtenir & perfectionner
» les Sciences & les Arts ; lorſ-
» qu'il entendit ſa voix s'élever
» avec force pour les défendre ou
» pour parler en vrai citoyen à la
» Patrie qui l'eſtima toujours aſſez
» pour l'élire, mais qui ſe montra
» toujours trop légère ou trop foi-
» ble pour le ſervir ; lorſqu'il lut
» les nouvelles Loix que, ſous le
» nom d'un Inſulaire, Staniſlas
» propoſe aux hommes pour les
» rendre plus ſages & plus heu-
» reux ; pénétré d'une eſpèce de
» reſpect qui tient du culte même ;

» saisi de cet amour qu'inspire la » vertu sublime, M. de Maupertuis tomba aux pieds de notre » auguste Fondateur : je le vis » baiser avec transport ces mains » dignes de porter les plus beaux » sceptres de l'univers, & ce fut » ce moment même que Stanislas » choisit pour se l'attacher, en » l'admettant dans l'Académie » qu'il venoit de fonder. « Il faudra se ressouvenir, en lisant ce Morceau, des divers Ouvrages que la République des Lettres doit au zèle & aux connoissances de Sa Majesté Polonoise ; sa *Réponse au Discours de M. R. de Genève ;* sa *voix libre du Citoyen ;* son *Royaume de Dumocala, &c.*

FRANCE.

DE PARIS.

PRAULT, *Quai des Augustins, à l'Immortalité*, vient d'impri-

mer une Tragédie intitulée SPARTACUS : & nous croyons pouvoir en dire quelque chose, parce qu'elle est précédée d'une espèce de Dissertation sur le genre Dramatique, sur le caractère de Spartacus, sur le contraste de ce Guerrier avec Crassus qui le vainquit.

1°. L'Auteur (qui n'articule point son nom) distingue, dans le genre Dramatique, le GRAND, le TERRIBLE, le PATHÉTIQUE, non que ces trois attributs doivent s'exclure mutuellement, c'est même tout le contraire : il faut qu'une Tragédie les comprenne tous trois ; mais le GRAND peut dominer quelquefois au-dessus du TERRIBLE & du PATHÉTIQUE, & il en est de même de ces deux derniers caractères, soit considérés entre eux, soit comparés au premier. La Tragédie de Spartacus qu'on nous donne, est dans le *Grand* plus que dans

le *Terrible* & dans le *Pathétique*. On y fait de Spartacus un très-grand homme, il a le cœur noble & généreux, l'ame ſenſible & bienfaiſante. Il allie le deſir de la gloire au zèle le plus vif pour le bonheur du genre humain.

2°. C'eſt ce caractère qu'on a reproché ou qu'on reprochera peut-être à l'Auteur. On lui dira que Spartacus n'étoit qu'un Eſclave, un Gladiateur; que Ciceron ayant épuiſé toutes les injures contre Antoine, l'appelle *Spartacus*; que Claudien lui donne l'épithéte d'homme mépriſable, *vilis Spartacus*, *&c.* Notre Poëte a ſenti cette difficulté, & il a cru la prévenir ou la réſoudre en faiſant naître Spartacus d'un ſang illuſtre. Dans cette Pièce on le ſuppoſe fils d'un Chef de Germains & inſtruit par une mère pleine de grandeur d'ame & de vertus. On ne

peut pas dire que cette fiction soit contraire à la vraisemblance, & surpasse les droits d'un Poëte Dramatique. Cependant on a tant déprimé Spartacus dans les Histoires Romaines, que son nom rappelle toujours les chaînes, l'esclavage, l'escrime du Gladiateur. L'Auteur de cette Tragédie auroit donc pu s'appuyer de Plutarque, qui ne dit point que Spartacus fût né Esclave, mais Thrace d'extraction, & réduit à la servitude par l'injustice du sort. C'étoit d'ailleurs, *ajoûte ce sage Historien*, un homme dans qui *la grandeur d'ame égaloit les forces du corps. Il avoit une prudence & une douceur supérieures à son état, & il étoit né avec des inclinations plus conformes à celles des Grecs qu'au génie de sa Nation.* Ce témoignage justifie toute la hauteur de sentiments & toute la beauté de caractère que la Tra-

gédie actuelle donne à Spartacus.

3°. Ce Guerrier mis en contraste avec Crassus paroît plus grand que lui. Crassus n'est qu'un bon Citoyen ; il ne s'élève point à l'héroïsme de Spartacus. On voit même qu'il abaisse la majesté du nom Romain, en offrant à ce Gladiateur rebelle sa fille en mariage & une place dans le Sénat. Mais, outre que Crassus n'est point, dans l'Histoire, un personnage du premier rang, un Général comparable à César ou à Pompée, il falloit bien une intrigue à la Pièce ; & la fille du Consul offerte à Spartacus, cette fille elle-même flattée d'épouser un homme qui a mérité son admiration, Spartacus enfin touché des belles qualités d'Emilie, voilà pour cette action Théâtrale un nœud, un intérêt, un motif par consé-

quent & une raiſon déterminante pour le Poete.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, le fond de cette Nouveauté Dramatique. Spartacus, après quatre ou cinq batailles gagnées, traite avec Craſſus, qui tâche de le gagner à la République; Emilie, fille du Conſul, & déja ſauvée de la mort par le Vainqueur, lui eſt offerte; Spartacus, quoique ſenſible, veut cependant achever de confondre l'orgueil de Rome, & de briſer les fers des Nations. Il n'accepte point ces offres. Mais tandis qu'il diſpute vis-à-vis d'Emilie, une partie de ſes Soldats paſſe dans le parti des Romains: ceux ci en profitent pour tomber ſur le reſte des troupes rebelles. Spartacus vole au combat, fait des prodiges de valeur, eſt pris, & ſe tue lui-même du poignard dont Emilie s'étoit percée.

Il y a de belles choſes dans

l'exécution de cette Tragédie : nul perſonnage ne s'y montre ouvertement vicieux ; on n'y remarque qu'un Chef de Gaulois, nommé Noricus, qui manque de fidélité plutôt par l'excès d'admiration qu'il a pour Spartacus, que par un deſir formel de le perdre. La Pièce eſt généralement bien écrite : quelquefois on deſireroit la verſification plus coulante, & d'autresfois plus claire. Nous citerons un morceau. Dans le cours de la négociation entre le Conſul & Spartacus, le premier dit :

» Vos Soldats, Spartacus, ſeront
» faits Citoyens,
» Rome à leur ſubſiſtance aſſignera des
» biens.
» On fera Chevalier le Chef qui vous
» ſeconde ;
» Avec nous au Sénat vous régirez le
» monde.

Et Spartacus répond :

» Du temps des Scipions j'aurois pu
» l'accepter :
» Rome étoit digne alors qu'on s'en fît
» adopter.
» De la Reine des Mers, magnanime
rivale,
» Dans cette guerre . un temps, pour
» elle si fatale,
» On la vit toujours ferme en ses plus
» grands revers,
» De sa rare constance étonner l'Uni-
» vers,
» En croissant de malheurs, augmenter
» de courage,
» Et détruisant enfin la perfide Car-
» thage,
» Triompher par vertu d'Annibal &
» du sort :
» Rome dut son salut à ce puissant
» ressort.
» Mais depuis qu'en son sein les ri-
» chesses versées
» Usurpent tout l'éclat des vertus
» éclipsées,

» Que l'orgueil, l'avarice ont infecté
» vos cœurs,
» Et que de l'Univers avides Oppres-
» seurs,
» Vous en avez conquis les trésors &
» les vices,
» Que m'offrez-vous, sinon d'être un
» de vos complices ?
» Ah ! de votre pouvoir si devenant
» l'appui,
» Ce que j'ai condamné, je l'approuve
» aujourd'hui ;
» Rome en mettant à prix ma tête
» criminelle,
» A proscrit justement son Esclave re-
belle,
» Et le Vengeur du monde & de ses
» libertés
» Ne fut rien ; en effet, qu'un Chef de
» Révoltés.
» Mais à quoi prétend-on borner mon
» espérance ?
» Qu'offrez-vous qui demain ne tombe
en ma puissance ?

» *Mes Soldats*, dites-vous, *seront faits*
» *Citoyens*,
» *Rome à leur subsistance assignera des*
» *biens*.
» *Vous ferez Chevalier le Chef qui me*
» *seconde*,
» *Avec vous au Sénat je regirai le*
» *monde*.
» Mais, dans Rome, demain Sena-
» teurs, Citoyens
» Seront en mon pouvoir, ainsi que
» tous vos biens,
» J'ordonnerai du sort de ces Maîtres
» du monde,
» Je verrai sur quel droit ce grand
» titre se fonde,
» Et si, soumettant tout aux Loix du
» Consulat,
» Il faut que Rome soit, & qu'elle ait
» un Sénat. «

LETTRE à Monſeigneur le Prince Frédéric de Salm, ſur la propagation de la lumière dans le ſyſtême de Newton.

PUISQUE vous avez eu la complaiſance, Monſeigneur, de m'admettre à vos ſavantes Conférences ſur la Phyſique Expérimentale ; permettez-moi de vous propoſer quelques idées qui touchent la propagation de la lumiére dans le ſyſtême de l'Attraction & & du Vuide.

Selon Newton, la lumière eſt une émanation du corps lumineux. Les parties très-ſubtiles qui partent de ce corps, forment les rayons ; & c'eſt par les rayons que le corps lumineux eſt apperçu de toutes parts.

On a objecté avec raiſon, que

ces rayons matériels répandus dans tous les points où les Astres sont visibles, doivent remplir le vuide, empêcher le mouvement des Planètes, & peut-être même l'effet de l'Attraction ; qu'ils doivent se confondre en se croisant dans tous les points ; que les rayons réfléchis doivent nuire aux rayons droits ; qu'il n'est pas possible qu'un Astre remplisse le monde entier de sa lumière sans s'épuiser ; & que si les rayons retournent de l'extrêmité du monde vers les Astres pour réparer leur épuisement, cette circulation doit rendre le plein plus parfait, & apporter un plus grand obstacle au mouvement des corps célestes, &c.

Mais d'un seul mot je leve toutes les difficultés : en retenant le systême du Vuide & de l'Attraction de Newton, j'abandonne l'explication que le Philosophe

Anglois donne de la propagation de la lumière émanée des Astres. Si nous supposons que la Lumière agisse sans aucun corps intermédiaire, comme l'Attraction, tous les corps célestes se trouvent dans un Vuide immense, & rien ne s'oppose plus à leur force attractive, ni à leur mouvement circulaire, ou elliptique. Comme les Partisans de l'Attraction imaginent que Dieu a donné à la matière, en la créant, cette force, par laquelle les corps s'attirent mutuellement; je suppose aussi que le Créateur a communiqué à la matière, en la créant, & en lui donnant la vertu qu'elle a d'éclairer, une force d'action par laquelle un corps lumineux agit au loin, sans qu'aucun milieu transmette cette action.

On ne conçoit, pas je l'avoue, Monseigneur, comment la lu-

mière peut agir ainſi ſur un corps éloigné, & le rendre lumineux ſans un milieu qui communique l'action : mais conçoit-on mieux comment un corps peut attirer un autre corps ſans aucun lien qui les attache ? Ce ſont, de part & d'autre, des ſuppoſitions dont on ne peut démontrer l'impoſſibilité. Ces deux forces ont cela de commun, qu'elles agiſſent en ligne droite; mais je ne ſais ſi la lumière agit en raiſon inverſe du quarré de la diſtance, comme l'Attraction, ou ſeulement en raiſon inverſe de la diſtance, ou en quelque autre raiſon. La force attractive eſt, en proportion de la maſſe des corps, la vertu lumineuſe en proportion de la quantité de la lumière.

Mais il y a des différences bien marquées entre ces deux forces : l'une eſt commune à toute la matière en général; l'autre n'eſt pro-

pre que de la matière lumineuſe. La première agit d'un corps ſur un autre, même à travers d'autres corps ; la ſeconde, arrêtée par un corps intermédiaire, n'agit point ſur ceux qui ſont de l'autre côté. L'Attraction ne ſe réfléchit point ; & la lumiere ſe réfléchit, en ce ſens qu'un corps, qui devient lumineux en la recevant, peut à ſon tour la communiquer à d'autres corps & les rendre lumineux.

Il eſt facile de faire l'application de ces principes. J'ai dit, que la lumière agiſſoit en ligne droite, en raiſon inverſe de la diſtance, en proportion de la vertu lumineuſe. Ainſi les Aſtres doivent être apperçus par-tout où il n'y a aucun obſtacle, qui interrompe la direction de la lumière. Les Etoiles, plus éloignées que le Soleil, éclairent beaucoup

moins à cause de l'éloignement; & parmi les Astres également éloignés, ceux qui ont une plus grande quantité de matière lumineuse, portent une lumière plus vive. La lumière réfléchie doit toujours être plus foible. En mesurant la distance, depuis le premier corps qui produit la lumière, jusqu'à celui vers lequel elle est réfléchie, on trouve que cette distance est plus grande que lorsque la lumière vient en ligne droite : l'action lumineuse doit donc être plus foible. D'ailleurs les corps qui ne brillent point par eux-mêmes, ont moins de matière capable de recevoir & de renvoyer la vertu lumineuse : c'est pour cela que la lumière de la Lune est beaucoup moins forte que celle du Soleil, quoique la distance ne croisse pas considérablement par la réflexion.

Les Eclipses sont occasionnées

par l'obſtacle qu'un corps intermédiaire oppoſe à l'action de la lumière : la Lune, placée entre le Soleil & la Terre, doit cauſer ſur ce Globe une Eclipſe ſolaire : la Terre ſe trouvant entre le Soleil & la Lune, doit porter ſon ombre ſur le diſque lunaire, ou plutôt empêcher que l'action du Soleil n'y paſſe & n'y porte la lumière. Cependant, comme il y a toujours des rayons droits, ou, pour parler plus exactement, une action directe de la lumière des Etoiles, ou une action réfléchie des Planètes, ou une réfraction de l'Atmoſphère de la Terre, qui portent un peu de lumière ſur la Lune, elle n'eſt jamais dans une ombre parfaite, & on la voit toujours pendant l'Eclipſe.

Ne ſoyez point ſurpris, mon Prince, de trouver ici de la *réfraction* ; elle n'eſt point contraire

à mon ſyſtême. Si l'action de la lumière eſt arrêtée par un corps intermédiaire, comme je l'ai ſuppoſé, cette action ne doit point paſſer la ſurface de notre Atmoſphère, & de-là s'étendre juſques ſur la Terre : c'eſt une autre cauſe qui apporte les rayons juſqu'à nous ; ce ſera, ſi vous le voulez, une vibration de parties propres à devenir lumineuſes, laquelle ſe communique des premiéres juſqu'aux dernières. Il faut un certain temps à la lumière pour pénétrer l'épaiſſeur de l'Atmoſphère, & ce temps eſt celui que M. Newton ou M. Caſſini avoient donné aux rayons pour venir du Soleil juſqu'à la Terre. La lumière doit ſe briſer dans les couches de différentes denſités, qui compoſent l'Atmoſphère de l'air ; & c'eſt ce briſement qui nous fait voir l'Aurore avant le Soleil, & les Aſtres mêmes

avant qu'ils ſoient ſur l'horiſon.

Il me reſteroit encore quelque choſe à dire de la réflexion de la lumière par les corps opaques, comme les Planètes ; mais l'application de mon principe ſe fait d'elle-même. Dès qu'une Planète a reçu du Soleil l'action de la lumière, elle eſt devenue lumineuſe, & dès-lors elle a elle-même la vertu d'agir ſur d'autres corps & d'y produire la lumière.

C'en eſt aſſez pour faire voir qu'avec mon hypothèſe on explique tout ce qui a rapport à la propagation de la lumière dans le Vuide. Je ne touche point à ce qui concerne la Phyſique Expérimentale ; & je laiſſe à Meſſieurs les Phyſiciens la liberté de s'eſſayer dans le vaſte champ de l'Atmoſphère ſur les effets de la lumière.

Mai, 1760.

Je serois bien flatté que cette Lettre pût mériter votre approbation. Si vous en portiez un jugement moins favorable, je vous supplie toujours d'agréer le desir que j'ai eu de vous témoigner le très-respectueux dévouement avec lequel je suis,

Monseigneur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

Neveu, Prêtre.

A Paris, le 15. Mars 1760.

TABLE
DES ARTICLES
Du mois de Mai 1760.

ARTICLE LII. *Chronologie Historique-Militaire, &c.* 1157

ART. LIII. *L'Art de peindre, Poëme.* Suite de l'Art. XLVII. au II. vol. d'Avril. 1188

ART. LIV. *Oraison funèbre de Madame Infante, &c.* 1214

ART. LV. *La Mort d'Abel, Poëme, &c.* 1230

ART. LVI. The Connoisseur by M. Town, &c. *Le CONNOISSEUR.* Par M. Town. 1250

ART. LVII. *Histoire du Bas-Empire, &c.* 1278

ART. LVIII. *Ornithologie,* ou *contenant la division des Oiseaux en Ordres, &c.* 1299

ART. LIX. Nouvelles Littéraires. 1319

Errata pour Avril, II. vol.

Pag. 1081, *lig.* 3, Acadéciens, *lis.* Académiciens. *p.* 1117, *lig.* 4, procul! ah conjux; *lis.* procul ah! conjux.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Avril 1760.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'Herissant, rue N. D.
Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. Deville.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JUIN, 1760.

A V I S.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1760, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1760, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les treize premiers Volumes, reliés en veau, 32 liv. 10 ſ.

On publiera dans le mois d'Avril 1760, le XIV. Vol. relié en veau, 2 liv. 10 ſ. les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

JUIN, 1760.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or. }

M. DCC. LX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 764 volumes : Sçavoir,

ANNÉES.	VOL.	ANNÉES.	VOL.
1701.	9.	1731.	12.
1702.	12.	1732.	12.
1703.	12.	1733.	12.
1704.	13.	1734.	12.
1705.	12.	1735.	14.
1706.	12.	1736.	15.
1707.	12.	1737.	13.
1708.	12.	1738.	13
1709.	12.	1739.	14
1710.	12.	1740.	13.
1711	12.	1741	12.
1712.	12.	1742.	12.
1713.	12.	1743.	12.
1714.	12	1744.	12.
1715.	12.	1745.	12.
1716.	12.	1746.	15.
1717.	12.	1747.	14.
1718.	12.	1748.	15.
1719.	12.	1749.	14.
1720.	5.	1750.	15.
1721.	12.	1751.	14.
1722.	12.	1752.	15.
1723.	12.	1753.	16.
1724	12.	1754.	16.
1725.	12.	1755.	16.
1726.	13.	1756.	16.
1727.	12.	1757.	16.
1728.	12.	1758.	16.
1729.	12.	1759.	16.
1730.	12.	1760.	8.

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JUIN, 1760.

ARTICLE LX.

THE HISTORY of the life of GUSTAVUS-ADOLPHUS, King of Sweden, ſirnamed the Great. By the Reverend Walter Harte

M. A. Canon of Windsor. London printed for the Author, and Sold by G. Hawkins at the middle Temple-Gate in Fleet-Street 1759. *Histoire de* GUSTAVE-ADOLPHE, *Roi de Suède, surnommé le Grand.* Par Gaultier Harte, Maître-ès-Arts, Chanoine de Windsor. A Londres, chez G. Hawkins, &c. (Deux Volumes grand *in*-4°.) *Et se trouve à Paris chez Cavelier, rue S. Jacques, &c.*

PEu de Héros ont joué sur la scène du monde, un rôle plus brillant que Gustave-Adolphe. Sa vie présente une suite d'époques célèbres dans l'Histoire du dix-septième siècle. Ses victoires changerent la face de l'Allemagne, & produisirent une révolution subite dans le systême politique de l'Europe. Son camp

devint l'Ecole des Guerriers ; ses exemples leur servirent d'instructions & d'étude. Gustave perfectionna l'Art Militaire ; & ceux qui l'apprirent sous lui, donnerent eux-mêmes bientôt des leçons aux plus habiles Généraux ; ils formerent le Maréchal de Guébriant, Turenne, Condé, &c.

Quoique les principaux traits de la vie de Gustave-Adolphe & ses exploits nous aient été transmis par tous les Auteurs qui ont écrit l'Histoire du dernier siècle, il restoit encore à souhaiter qu'on réunît & qu'on rassemblât tous les détails qui peuvent faire connoître ce grand Roi. Il est même étonnant que cette entreprise n'ait pas été exécutée plutôt. Elle est à peine ébauchée dans l'Ouvrage que nous a donné de Prade, sous le titre d'Hist-

toire * de Gustave-Adolphe : Ouvrage foiblement écrit, & qui n'est que le résultat superficiel des bruits populaires & des Gazettes du temps.

L'Histoire que nous annonçons au Public, vengera sans doute Gustave, du peu d'honneur que lui fait son premier Historien. Elle ne pouvoit paroître dans des circonstances plus favorables & plus propres à garantir son succès. L'Allemagne est de nos jours, comme du temps de Gustave, le théâtre d'une guerre vive & sanglante ; & les évènements dont nous sommes témoins, nous retracent en partie ce qui se passa durant *la guerre de trente ans.*

---

* M. Harte parle de cette Histoire ; il dit qu'elle parut en 1695, & qu'elle ne contient que 167 pages. Il y a ici deux méprises : 1° l'Ouvrage du Sieur de Prade fut imprimé en 1686 ; 2° il contient 222 pages.

Auſſi notre Hiſtorien ne manque-t-il pas de ſaiſir & de faire obſerver les rapports qui ſe trouvent entre Guſtave & Frédéric. Les deux Héros Proteſtants, *dit-il*, ont entre eux beaucoup de reſſemblance. Leur cauſe eſt la même, leurs motifs ſont ſemblables, ils ont été tous deux également provoqués. *The two Proteſtant Heroes bear a great reſemblance each to the other; the motives are ſimilar, and the provocation parallel.* (Page IX. de la Préface.) La poſtérité, Juge ſuprême des Rois, de leurs actions & de leur conduite, prononcera ſur la justeſſe de ces rapports, & ſur la vérité de cette comparaiſon, ſans conteſter néanmoins l'*Héroïſme* des deux Princes qu'on met en *parallèle.*

La ſituation actuelle de l'Europe, la part que l'Angleterre prend à la guerre qui déchire

aujourd'hui l'Allemagne, ont probablement déterminé notre Auteur à composer & publier la vie de Gustave. On sait qu'en Angleterre les Ecrivains sont une espèce d'hommes d'Etat en sous-ordre, que les différentes factions mettent en œuvre pour attaquer ou défendre les opérations du Ministère. Ils peuvent beaucoup sur un Peuple dont l'imagination portée naturellement à l'enthousiasme, s'échauffe & s'embrase aisément. L'Ouvrage de M. Harte pourroit donc bien n'avoir été entrepris que dans la vue de justifier aux yeux de la Nation l'emploi des subsides & des troupes que l'Angleterre envoie dans le continent. On veut lui faire entrevoir qu'elle peut aujourd'hui, comme la Suède autrefois, devenir l'arbitre de l'Allemagne : & ce qui prouveroit que ce n'est peut-être pas simplement ici une

conjecture hazardée ſans fondement, c'eſt que, dans pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire, notre Auteur condamne avec aſſez peu de ménagement Jacques I. & Charles I. ſon fils, ſur ce que de leur temps la Grande-Bretagne ne s'occupa preſque point des guerres du continent. Au reſte, quel qu'ait été le deſſein de l'Auteur, c'eſt une conſidération totalement étrangère au mérite réel de l'Ouvrage.

On trouve à la tête de cette Hiſtoire un Eſſai ſur l'état militaire de l'Europe au commencement du dix-ſeptième ſiècle. M. Harte détaille les changements introduits par Guſtave dans l'habillement des Soldats, dans leurs armes, dans les évolutions militaires, dans les marches, les campements, &c. C'eſt ce Prince qui a ſubſtitué la carabine au long fuſil dont ſe ſervoit avant

lui la Cavalerie. On lui attribue aussi la méthode de tirer par pelotons, l'invention de la colonne si vantée depuis par le Chevalier Follard, &c. Mais ce qui fit en même temps & la gloire & la force de Gustave, ce fut l'austère discipline qu'il établit dans son armée. Jamais aucun Général n'exigea le devoir avec plus d'exactitude. Il punissoit sévèrement les fautes contre le bon ordre & le service. Rien de plus sage que les Ordonnances & les Réglements qu'il fit à ce sujet. Son Code Militaire a servi de base & de modèle à tout ce qui s'est fait depuis en ce genre. Les mêmes soins qu'il donnoit au maintien de la discipline & de la subordination, il les étendoit à tout ce qui intéressoit les Mœurs & la Religion. Il composa lui-même & fit composer des Prières qu'on récitoit tous les jours à des

heures marquées ; & son exemple étoit plus efficace que les exhortations des Ministres. Chaque Régiment avoit deux Chapelains chargés de veiller à l'instruction des Soldats, & à l'observation des pratiques & des exercices de la Religion. L'yvrognerie, la débauche & les blasphêmes étoient des excès ignorés dans le camp de Gustave. Ce Prince avoit coûtume de dire qu'un bon Chrétien ne pouvoit pas être un mauvais Soldat. *A good Christian Would not make a bad Soldier.*

S'il étoit craint & respecté de ses Soldats, il en étoit encore plus aimé. Comme il vivoit toujours au milieu d'eux, qu'il partageoit avec eux toutes les fatigues, il les connoissoit tous par leurs noms. Leurs belles actions, leurs services étoient toujours présents à sa mémoire ; il leur par-

loit avec bonté, les louoit & les récompensoit libéralement. D'ailleurs il avoit soin que rien ne manquât à ses troupes. Bien vêtues, bien nourries, bien armées, elles étoient toujours exactement payées; & c'est-là sur-tout ce qui leur donnoit de grands avantages sur les troupes Impériales. Aussi Gustave se croyoit-il invincible avec de pareils Soldats. Il disoit, & c'étoit une de ses maximes, qu'un bon Général à la tête de quarante mille hommes bien disciplinés ne peut jamais être forcé de combattre à son désavantage, quelque supériorité de nombre que puisse avoir sur lui l'armée ennemie. Cet Essai qui occupe 40 pages, est rempli d'excellentes Observations.

Gustave-Adolphe naquit au mois de Décembre 1594. Il étoit petit-fils de Gustave-Vasa; il monta sur le Trône en 1611 à la

mort de ſon père Charles IX. La Suède étoit alors en guerre avec le Dannemark : Guſtave la pouſſa vivement, & la paix ſe fit en 1613, par l'entremiſe de l'Angleterre. Le Roi de Suède profita de la paix, pour régler l'adminiſtration intérieure de ſon Royaume, pour améliorer le Commerce, pour encourager l'Agriculture, & pour créer une Marine qui devoit être ſi néceſſaire à l'exécution des projets qu'il méditoit. Quelques années après, il eut à combattre de nouveaux ennemis. Il força les Moſcovites à lui céder la Province d'Ingermanie & quelques autres Cantons qu'il unit à la Couronne de Suède. Cette guerre contre la Moſcovie fut ſuivie d'une autre, qui fut & plus conſidérable & plus longue.

Sigiſmond, Roi de Pologne, à qui Charles IX. père de Guſtave avoit enlevé le Royaume de Suède,

ſongeoit à recouvrer cet Etat. Il y avoit un grand nombre de partiſans & de ſerviteurs zelés qui l'exhortoient à cette entrepriſe en le flattant de l'aſſûrance du ſuccès : il s'étoit fortifié de l'alliance de la Maiſon d'Autriche ; il fit courir des manifeſtes dans la Suède, pour engager les Peuples à rentrer dans l'obéiſſance qu'ils lui devoient, comme à leur Souverain légitime. Il avoit été reconnu & déclaré Roi de Suède dès le vivant de ſon père : & lorſque les Polonois choiſirent Sigiſmond pour leur Roi, ce Prince nomma Charles de Sudermanie, ſon oncle, pour ſon Lieutenant-Général en Suède. Ce titre ne ſuffiſoit pas aux vuës du Duc de Sudermanie. Charles voulut être Roi : mais pour autoriſer ſon entrepriſe, il publia que Sigiſmond étoit dans le deſſein de rétablir la Religion Catholique, & de

mettre le Gouvernement entre les mains des Polonois. Il prétendoit même que Sigismond, en recherchant la Couronne de Pologne, s'étoit rendu indigne de celle de Suède. Il ménagea donc la déposition de son neveu, & il remplit le Trône à sa place. Sigismond fit plusieurs tentatives pour se remettre en possession du Royaume dont on l'avoit dépouillé. Il crut que la conquête de la Suède lui deviendroit plus facile après la mort de Charles, & qu'il viendroit aisément à bout du jeune Gustave : il se trompa. Gustave remporta sur les Polonois de grands avantages. Il les battit plusieurs fois. Nous passons rapidement sur les évènements de cette guerre, parce que ce n'est pas ce qui a donné tant d'éclat à la réputation de Gustave. Ce Conquérant seroit à peine connu du reste de l'Europe, s'il n'avoit

pas eu d'autre ennemi que Sigiſmond à combattre. Nous nous hâtons avec notre Auteur d'arriver aux expéditions de Guſtave en Allemagne.

Ferdinand II. gouvernoit avec une autorité preſqu'abſolue l'Empire qu'il regardoit comme ſon patrimoine. Il avoit dompté tous les Princes qui avoient oſé s'oppoſer à ſes volontés. Les Royaumes de Bohème & de Hongrie étoient ſoumis. Une longue ſuite de victoires le rendoit redoutable à toute l'Allemagne ; il avoit dépouillé de ſes Etats l'Electeur Palatin, humilié le Roi de Dannemark, & forcé tous ſes autres ennemis à recevoir les Loix qu'il leur avoit preſcrites. Les Princes Catholiques de l'Empire étoient dans ſes intérêts ; & la terreur retenoit dans la ſoumiſſion les Princes Proteſtants. Le Corps Germanique n'avoit plus qu'une ombre

de liberté. Les armées de Ferdinand couvroient toute l'Allemagne, & la désoloient par leurs brigandages, & par les contributions qu'elles exigeoient de ces belles Provinces. Telles étoient les forces & la puissance de l'ennemi, avec lequel Gustave osa se mesurer. L'entreprise paroîtroit téméraire, si elle n'avoit pas été justifiée par le succès & marquée du sceau de la victoire.

Le Roi de Suède plein de courage & d'ambition, compta que rien ne seroit impossible à des troupes qu'il avoit lui-même formées à l'Art de la Guerre. Il prépara, dans le loisir, tout ce qui étoit nécessaire pour l'expédition qu'il méditoit. Tout étant prêt, il s'embarque avec son armée, aborde en Allemagne (au mois de Juin 1630:) s'empare des Isles de Rugen & d'Usedom, s'assûre de la Ville de Stetin dont

il fit une place-d'armes ; les autres Villes de la Poméranie ſuivirent l'exemple de Stetin, ou furent emportées de force. Il mit une Garniſon Suèdoiſe dans Magdebourg. Guſtave n'étoit pas moins habile Politique que grand Capitaine ; il comprit que s'il étoit réduit à ſes ſeules forces, il pourroit bien éprouver le ſort du Roi de Dannemark, qui avoit échoué dans ſes projets contre la Maiſon d'Autriche. Il ſongea donc à ſe ménager des Alliés. Il ne pouvoit eſpérer de réuſſir qu'en attaquant l'Allemagne par les Allemands mêmes, & en armant les Membres contre leur Chef. Il s'étoit flatté qu'à ſon entrée dans l'Empire, les Princes mécontents viendroient ſe joindre à lui ; & c'étoit pour les attirer qu'il s'annonçoit, dans ſes Manifeſtes, comme le Libérateur de l'Allemagne. Mais la plûpart des Prin-

ces, retenus par la crainte & par l'incertitude du ſuccès qu'auroit la nouvelle guerre, attendoient les évènements pour ſe déclarer; ils ſe contentoient de faire en ſecret des vœux pour la proſpérité des armes Suèdoiſes.

En attendant que ſes conquêtes levaſſent les obſtacles qui empêchoient les Princes de s'unir à lui, Guſtave ſe tourna du côté de la France, & conclut avec elle un Traité qui fut ſigné au camp de Bernwald, dans l'Electorat de Brandebourg. Cette alliance donna de la conſidération à ſon parti, & attira ſous ſes drapeaux une infinité de Soldats, qui ne douterent plus qu'ils ne duſſent être bien payés, quand ils virent que la France s'engageoit à fournir de gros ſubſides au Roi de Suède. L'Empereur ſentit lui-même alors qu'il alloit eſſuyer une plus rude guerre qu'il ne ſe l'étoit d'abord imaginé,

La Cour de Ferdinand jusques-là n'avoit fait que peu d'attention à ce nouvel ennemi, qu'elle affectoit de mépriser au point de l'appeller un Roi de Neige, qui fonderoit infailliblement avant la fin des chaleurs de l'Eté. *A King of snow, whose dissolution was pronounced unavoidable long before the expiration of the summer-heats.* Elle changea bien-tôt de langage, lorsque Gustave eut défait Torquato de Conti. Nous remarquerons en passant que notre Auteur dit dans une Note, page 184, que le P. Bougeant appelle mal-à-propos ce Général *Torquato Conti*, au-lieu qu'il devroit l'appeller *Torquato de Conti.* Cette erreur, en la supposant même réelle, ne seroit pas considérable; mais il y a plus: la Critique de M. Harte porte à faux. En effet, le P. Bougeant parlant de cet Officier, le nomme tou-

jours *Torquato de Conti.* (Voyez le premier Volume *in*-4°. de l'Histoire des Guerres & Négociations qui précéderent le Traité de Westphalie, aux pages 157 & 158.)

Cette Note nous en rappelle une autre, qui est à la page 169. M. Harte se fâche très-sérieusement contre quelques-uns de nos Auteurs qui ont *francisé* le nom Allemand du Comte de *Thurn*, & qui le rendent par celui de Comte *de la Tour*. Il traite cela de liberté, de pétulance & d'impertinence Françoises..... *freedom petulance... French impertinence.* Il faut avouer que ces qualifications sont un peu dures. Nous ne nous permettrons pas d'user de représailles; nous dirons simplement à M. Harte qu'il a estropié plusieurs noms François dans le courant de son Ouvrage; comme, quand il dit *Fiquières* pour *Feu-*

quières, le Connétable *Des Luynes* pour *de Luynes*, &c. & lorsqu'il cite du François ou de l'Italien, les citations sont remplies de fautes. Après cette petite digression, nous revenons à la vie de Gustave.

Ce Prince trouva, dans le Comte de Tilly, un adversaire digne de lui. Tilly, qu'on nommoit *le fléau des Protestants*, avoit gagné sept batailles. Il avoit passé par tous les grades militaires avant que de parvenir au commandement, & c'est par-là qu'il avoit acquis cette expérience qui le mettoit au-dessus de tous les Généraux de l'Empire. C'étoit à lui que l'union des Catholiques en Allemagne étoit redevable de cette longue suite de prospérités & de victoires qu'elle avoit eues. Dès qu'il fut déclaré Général de l'armée qui devoit agir contre le Roi de Suède, il ramassa promptement

tout

tout ce qu'il y avoit de troupes Impériales dans les Provinces; ſa préſence releva le courage des Impériaux, & rallentit les progrès de l'armée Suèdoiſe. Guſtave & Tilly, qui s'eſtimoient mutuellement, déployerent l'un contre l'autre toutes les ruſes de l'Art & les reſſources du génie. On vit ces deux grands hommes occupés à s'étudier, ſe tâter, chercher à ſe ſurprendre, & à profiter de la moindre faute qui pourroit échapper à l'un ou à l'autre. Ce ſpectacle digne d'admiration attiroit les regards de toute l'Europe. Tilly ſupérieur en nombre deſiroit en venir aux mains. Fier d'avoir déja vaincu deux * Rois, il eſpéroit en vaincre un troiſième, & par-là mettre le comble à ſa gloire. Le Roi de Suède, qui n'avoit pas

* L'Electeur Palatin, Roi de Bohème; & le Roi de Dannemark.

reçu les renforts qu'il attendoit, évitoit la bataille. Alors Tilly marcha vers Magdebourg, dans l'espérance que Gustave aimeroit mieux hazarder un combat que de laisser prendre une place de cette importance.

Pendant que Tilly faisoit le siège de Magdebourg, Gustave remonta l'Oder; il emporta Francfort & Landsberg, quoique cette dernière place fût défendue par une Garnison plus nombreuse que l'armée des assiégeants. Il avoit compté qu'après ces expéditions, il arriveroit encore assez à temps pour délivrer Magdebourg: mais ce siège fut vivement pressé par le vaillant Comte de Papenheim qui servoit sous Tilly. La place fut prise d'assaut, & livrée au pillage. L'armée Impériale y commit les plus horribles excès. Plus de trente mille habitants, de tout âge & de tout sexe, y perdirent

la vie. Le sort funeste de cette Ville pénétra de douleur le Roi de Suède, & consterna toute l'Allemagne.

Après cette conquête, Tilly, par ordre de l'Empereur, ravagea la Thuringe & la Saxe. Jusques-là l'Electeur de Saxe avoit toujours refusé de se déclarer ouvertement pour les Suèdois. Mais la manière dont on traitoit ses Etats, le décida enfin, & l'obligea de recourir au Roi de Suède. La Saxe devint le théâtre de la guerre : la destinée de l'Empire étoit attachée à celle de cet Electorat. Gustave & Tilly avoient un égal intérêt à s'en assûrer la possession; parce que celui des deux partis qui demeureroit le maître de cette riche Province, devoit écraser l'autre. On lira volontiers dans notre Auteur le détail de ces opérations Militaires ; détail que les évènements qui se passent

actuellement en Saxe, rendent très-intéressant.

Au bout de quelque temps, les choses changerent de face. Dès que Gustave se vit secondé par de puissants Alliés, tels qu'étoient les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, les Ducs de Pomeranie, de Mekelbourg & le Landgrave de Hesse, il rechercha la bataille avec autant d'ardeur qu'il avoit eu de soin jusques-là de l'éviter. Tilly étoit peut-être aussi grand Capitaine que Gustave; mais, suivant la remarque judicieuse de notre Auteur, ce Prince avoit sur son rival des avantages que les talents les plus éminents peuvent à peine compenser. Il étoit Roi; il commandoit à ses Sujets dont il étoit adoré. Maître d'agir quand il le jugeoit à propos, il n'étoit pas borné dans ses pouvoirs; il ne répondoit qu'à lui-même des

évènements : il n'avoit point à craindre de voir ses opérations, ou contredites par des ordres supérieurs quelquefois impraticables, parce qu'en les donnant on n'avoit pu prévoir les mouvements de l'ennemi ; ou déconcertées par la mésintelligence & la jalousie des Officiers subalternes. D'ailleurs Gustave étoit jeune, & dans cet âge où l'ame pleine de chaleur & de courage est capable des plus grands efforts. Tilly approchoit de la vieillesse. Les deux armées se rencontrerent à un mille de Leipsick, dans une grande plaine devenue célèbre depuis ce jour-là par la sanglante bataille qui s'y donna entre les deux plus grands Généraux de l'Europe. Tilly fut battu. L'Histoire fournit peu d'exemples d'une action aussi mémorable que la journée de Leipsick. Près de huit mille hommes tués sur le champ

de bataille ou dans la fuite, sept mille prisonniers, l'artillerie & le bagage des Impériaux devenus la proie du Vainqueur, couvrirent Gustave d'une gloire immortelle. Les suites de la victoire furent encore plus brillantes. Ce ne fut plus, pour les Suédois, qu'un enchaînement de succès & de triomphes. Nous réservons le second Volume de cette Histoire pour un autre Article de nos Mémoires : nous terminerons celui-ci par quelques observations.

1°. M. Harte dit que la ligue contraignit Henri IV. d'assister à la Messe au commencement du dix-huitième siècle. (*In the commencement of the Eighteenth Century*, page 154.) Pour garants de cette Anecdote, il cite à la marge des Mémoires qui lui ont été communiqués. (*Memoirs communicated.*) Si ces mots du *dix-huitième siècle* étoient exprimés

par des chiffres, on soupçonneroit que l'Imprimeur auroit mis un 8 pour un 7; mais cela même ne seroit pas encore exact : car il est certain que Henri IV. fit abjuration, & entendit la Messe à S. Denys le 25. Juillet de l'année 1593. C'est apparemment d'après les mêmes Mémoires qu'il avance que la naissance & l'éducation du Cardinal de Richelieu ne promettoient rien. *This man's birth, and education promised nothing.* (Voyez Tome II. page 70.) On trouve dans le cours de l'Ouvrage plusieurs autres Anecdotes aussi hazardées contre des Catholiques, des Sociétés Ecclésiastiques, &c. Et ce n'est que dans les Auteurs Protestants que notre Historien prend les traits qu'il lance contre eux. Il auroit dû être plus en garde contre l'esprit de parti.

2°. Sous Louis XIII. & sur-tout

en 1630, 1631 & 1632, Versailles n'étoit ni le séjour ordinaire du Roi, ni le lieu où se tenoient les Conseils d'Etat. Ce n'étoit encore alors qu'*un chetif Château*, ainsi que l'appelle le Maréchal de Bassompierre. C'est donc mal-à-propos que M. Harte désigne toujours la Cour de France du temps de Gustave, par ces mots : *La Cour de Versailles.*

3°. A la page 332, (Tome I.) M. Harte dit que le Colonel *Bernard Oxenstiern* fut envoyé par Gustave trouver Louis XIII. à Lyon en 1631. *The Colonel Bernard Oxenstiern Was dispatched to the French King at Lyons.* La marge porte en date 1631, & l'Auteur cite en preuve l'Ouvrage d'Arlanibæus *, intitulé : *Hoplo-*

* Nous ignorons pourquoi M. Harte défigure le nom de cet Auteur : toutes les fois qu'il le cite, (& il le cite souvent) il l'appelle *Arnilabæus* ; son nom est Arlanibæus.

phorus Sueco-Regius, ou *Arma Suecica.* Il faut qu'il n'ait pas consulté lui-même cet Auteur. Car 1° dans Arlanibæus, Oxenstiern est appellé *Benoît*, & non *Bernard.* 2° C'est à Paris, & non pas à Lyon, que cet Ambassadeur vint trouver le Roi..... *Rex Sueciæ Benedictum Ochsensternium misit..... Is Lutetiæ à Rege benignè habitus fuit.*

Bogislas de Chemnitz, qui fut Historiographe de Gustave & qui suivit le Prince dans ses conquêtes, dit aussi que cet Ambassadeur se nommoit Benoît Oxenstiern; *Benedictus Oxenstirna.* (Vide Vol. I. Belli Sueco-Germanici, pag. 160.) Enfin, dans l'Itinéraire de Louis XIII. où tous ses voyages sont exactement marqués jour par jour, il n'est point dit que ce Monarque ait été à Lyon en l'année 1631. (Voyez l'Itinéraire des Rois de France,

page 124, dans le Recueil des Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France, Tome I, Partie premiére.)

ARTICLE LXI.

JACOBI FACCIOLATI Animadversiones criticæ in magnum Petri Danetii Dictionarium Latino-Gallicum, &c. (*In* 8°. pages 280.) *Observations critiques de M. l'Abbé Facciolati sur le grand Dictionnaire Latin-François de Danet, &c.* A Padoue. M. DCC. LIX.

LA Littérature actuelle des Italiens est sur le même pied qu'étoit la nôtre il y a cent ans. Nos Hommes de Lettres aimoient le Latin, ils s'occupoient de la restauration des Au-

teurs, de l'amélioration des Grammaires & des Dictionnaires. Ils pesoient dans la balance de leur Cicéron, de leur César, de leur Térence &c. les compositions des Latinistes modernes. Ce goût a passé comme la forme des habits & des ameublements de nos Pères ; mais les Italiens l'ont retenu : il n'est point rare de voir chez eux de bons Ouvrages Latins, & des observations sur cette Langue.

Notre Danet, par exemple, qui donna, il y a quatre-vingts ans, un Dictionnaire Latin-François, est plein de fautes ; mais on les lui reproche peu en France. Et s'il s'élevoit de l'Atmosphère scholastique quelque tempête contre lui, à peine trouveroit-on personne qui s'y intéressât, qui crût devoir prendre parti pour ou contre. L'éclat de cet orage ne passeroit pas l'enceinte des Ecoles ; & sû-

rément les Chefs de la grande Littérature n'y feroient aucune attention.

Il se trouve au contraire un Savant Italien, qui entretient son pays des corrections à faire dans Danet. On avoit déja vu quelques portions de son Ouvrage, on l'a pressé de le reprendre, de l'amplifier. M. l'Abbé Facciolati ne pousse encore ses Recherches que jusqu'à la Lettre I inclusivement. Sa méthode est de rapporter le mot de Danet, puis d'y ajoûter sa Note critique : &, dans cette Note, il est question tantôt de faire voir que Danet ne prend pas le vrai sens du terme Latin; tantôt de redresser la citation de l'Auteur où ce terme se trouve; tantôt de réformer la leçon même qu'adopte Danet, & d'en substituer une autre; tantôt enfin de réprouver tout-à-fait comme barbare, ou non Latin, tel ou tel

terme que le Dictionnaire présente comme bon & légitime. Il faut produire des exemples de ces quatre cas. Nous les prenons à l'ouverture du Livre.

I.

» DANET in *Bello. Bellare cum* » *Diis. Cicer.* contrarier, com» battre ses propres inclinations, » vouloir forcer son naturel.

» FACCIOL. Alius est horum » verborum sensus apud Cicer. » in Lib. de Senect. c. 2. *Quid est* » *aliud gigantum modo bellare* » *cum Diis, nisi naturæ repugnare?* » Loquitur Cicero de iis qui do» lent de senectute quam naturæ » necessitas affert. Nec verò alibi » modum hunc dicendi usur» pavit. «

On voit la différence des deux sens. Danet dit que *bellare cum*

Diis ſignifie *combattre ſes propres inclinations ;* & dans Cicéron ce terme eſt pris pour *combattre la deſtinée commune des hommes, ſe fâcher des infirmités de la vieilleſſe.*

» DANET in voce *Catena. Ple-*
» *na catenarum quæſtio. Cicer.*
» Queſtion pleine de difficultés ou
» d'embarras.

» FACCIOL. Dii boni quid hoc
» interpretationis eſt ? En Cicero-
» nis locum in Orat. pro Muræn.
» c. 20. *Quid tua ſors ? triſtis,*
» *atrox, Quæſtio peculatûs, ex*
» *alterâ parte lacrymarum & ſqua-*
» *loris, ex alterâ catenarum* id eſt
» vinctorum. «

Il eſt évident, en effet, que *catenarum* dans ce paſſage ne dénote pas une *Queſtion pleine de difficultés,* mais une cauſe où il ſe trouvoit des hommes *mis aux fers.*

I I.

Quant aux citations ſur leſquelles M. l'Abbé Facciolati redreſſe Danet, il eſt aſſez inutile de tranſcrire ici des exemples. Imaginez qu'à tout inſtant notre Dictionnaire eſt en faute : *Non eſt Ciceronis, non eſt Plauti, non eſt Livii, non eſt ullius claſſici Auctoris &c.* dit ſans ceſſe M. Facciolati. Communément cet Italien ſuggère le véritable Auteur du paſſage quand il a pu le découvrir. Il y a beaucoup de bonne critique dans cette partie.

I I I.

Il faut que Danet ait eu toutes les plus mauvaiſes Editions des Auteurs qu'il cite : car l'Obſervateur Italien lui reproche, en une infinité d'endroits, les leçons qu'il

a ſuivies. Nous ne citerons qu'un exemple : Danet, ſur le Verbe *exeo*, place cette phraſe, *mihi quidem ex animo exire non poteſt eſſe Deos. Cicer.* Je ne ſaurois m'ôter de l'eſprit qu'il n'y ait des Dieux. Or cette phraſe eſt du troiſième Livre de la Nature des Dieux (Chap. 3,) où l'on lit *exuri*, & non *exire*. Sur quoi M. Facciolati fait cette obſervation : *Vult Cicero opinionem de Diis immortalibus in ejus animo radices tam altas egiſſe, ut nullo modo, ne igne quidem ferroque, poſſit eximi.* Excellente critique, comme on voit. Ce n'eſt pas la centième que nous pourrions produire d'après ce Livre de *Remarques*.

IV.

Puiſque Danet donne tant de ſens étrangers aux mots Latins, & qu'il emploie tant d'expreſſions

vicieuſes, il eſt évident que ſon Dictionnaire fourmille de Barbariſmes & de termes étrangers à la Langue : par exemple, *Ignavitas*, qui n'eſt ni Latin, ni tiré des bonnes Editions de Juſtin cité par Danet. *Immemoria*, (défaut de mémoire) terme inouï, dit notre Cenſeur. *Immiſericordia*, on attribue ce mot à Tite-Live qui ne s'en ſert pas ; on ne le trouve que dans Tertullien, &c.

Nous eſtimons fort ce Recueil d'obſervations, où il ſe trouve néanmoins auſſi quelques fautes : par exemple, ſur le mot *Conflatio*, que M. Facciolati corrige en *Conflagratio*, il ne faut pas citer le *19*e, mais le *29*e Chap. du 3e Liv. des Queſtions Naturelles de Senèque.

Nous deſirons que l'Auteur reprenne ſon travail à la Lettre K, & qu'il le continue juſqu'à la fin du Dictionnaire. On pourroit

aussi le prier d'appliquer ses remarques à un Dictionnaire plus important que celui de Danet. Fabri, par exemple, mériteroit ses attentions, & lui attireroit la reconnoissance des *Virtuoses* du pays Latin.

ARTICLE LXII.

JO. DANIELIS SCHOEPFLINI, Consil. Reg. ac Franciæ Historiogr. VINDICIÆ TYPOGRAPHICÆ. Justification des origines de l'Imprimerie. *Par M. Schoepflin, Historiographe de France, &c.* (In-4°. pages 162, sans les Tables & les Exemples gravés.) A Strasbourg, chez Baver. M. DCC. LX.

OBSERVATIONS sur un Ouvrage intitulé, VINDICIÆ TYPOGRAPHICÆ, pour

ſervir de ſuite au Traité de l'origine & des productions de l'Imprimerie en Taille-de-Bois. (*In*-8°. pages 62.) *Par M.* FOURNIER *le jeune.* A Paris, de l'Imprimerie de BARBOU. M. DCC. LX.

ON voit aſſez pourquoi nous plaçons ces deux Ouvrages ſous le même Article : le ſecond eſt la Critique & le Supplément du premier. Mais de plus, le coup-d'œil de ces deux compoſitions réunies a quelque choſe de ſingulier. C'eſt, pour ainſi dire, l'Erudition miſe en parallèle ou même en contraſte avec l'Art. M. Schoepflin a fait, ſur l'origine de l'Imprimerie, des recherches de Savant. M. Fournier a porté, dans ces recherches, les lumières de ſa Profeſſion, qui eſt celle de Graveur & Fondeur de Caractères d'Imprimerie. Le Pro-

feſſeur de Straſbourg traite ſon ſujet d'après les Monuments hiſtoriques ; & l'Artiſte de Paris tire le fond de ſa Critique des procédés & du *faire* de ceux qui ont tenté les premiers Eſſais de l'Imprimerie.

Cette matière eſt intéreſſante pour des Lecteurs qui aiment les Lettres & les Arts. Elle peut même amuſer les Détracteurs des Sciences, en leur faiſant connoître tous les ſoins qu'on prend pour fixer l'époque de la Typographie, de cet Art qu'ils regardent comme la coupe funeſte, où tant d'hommes vont s'empoiſonner tous les jours. Nous n'avons garde d'adopter ces noires idées : nous conſidérons l'Imprimerie comme un heureux effort de l'induſtrie humaine, comme une ſource même de biens ineſtimables, ſi l'on ſait éviter les abus, & prévenir les excès. C'eſt dans

cette vuë ; qu'on ne peut taxer de partialité, que nous abrégeons l'Ouvrage de M. Schoepflin, & celui de M. Fournier.

I.

Le premier comprend XII Chapitres, & d'abord une Notice préliminaire qui contient ce principe ſi important dans la matière préſente ; que *l'Art Typographique conſiſte dans l'emploi des Lettres mobiles de Bois ou de Fonte.* Si cela eſt vrai, il ne ſera pas poſſible de nier que Jean Guttemberg ne ſoit l'Inventeur de l'Imprimerie, puiſqu'on reconnoît aſſez univerſellement que le premier de tous il a imprimé avec des Caractères mobiles de Bois. Il ne reſtera plus qu'à prouver, pour l'honneur de Straſbourg, que le même Artiſte a fait ſes Eſſais dans cette Ville ;

& c'eſt ce que prétend démontrer M. Schoepflin.

Voici donc le tiſſu hiſtorique de ces *Vindiciæ Typographicæ.* Jean Guttemberg, né de famille noble à Mayence, vint s'établir en 1430 à Straſbourg, & s'y maria en 1437 ou 1438, non ſans avoir eſſuyé un procès à l'Officialité. Cet homme étoit malheureux ou querelleur. Dans le peu qu'on ſait de ſa vie, on lui voit trois procès; mais les Actes qui ont été conſervés de ces Plaidoiries, & que M. Schoepflin a recueillis, jettent beaucoup de lumière ſur les origines de la Typographie. On ne nous dit point à quel propos Guttemberg s'étoit tourné de jeuneſſe du côté de la Méchanique. Il eſt certain qu'il fit des progrès en ce genre; qu'il paſſoit pour un homme à découvertes, & qu'enfin il tenta de bonne heure des opérations

qui l'approcherent fort de l'Art Typographique.

Il commença par imprimer avec des Lettres fixes & ſculptées ſur des Planches de Bois : Méchanique aſſez ſûre, & avec laquelle (jointe à beaucoup de patience) on peut, ſelon M. Fournier, *imprimer tout ce qu'on veut*. M. Schoepflin ne laiſſe pas Guttemberg à ce premier degré de l'Art ; il le préſente comme initié, dès l'an 1438, dans la pratique d'imprimer avec des Lettres mobiles taillées en Bois, *ſolutiles Litteræ ſculptæ* : c'eſt le nom qu'on leur donne dans ces *Vindiciæ Typographicæ.*

Guttemberg s'aſſocia, dès ſes premiers travaux, trois Collègues, André Ditzhenen, Jean Riff & André Heilmann. Il ſe fit entre eux des ſtipulations pécuniaires, que nous ne rapportons point, parce que ce détail importe peu

au fond de l'affaire. Mais ce qu'on ne peut ſupprimer, c'eſt qu'en 1439, après la mort d'André Ditzhenen, il ſurvint un procès entre les héritiers de celui-ci & Guttemberg. Les héritiers demandoient la reſtitution d'une partie conſidérable de l'argent qu'André avoit fourni pour entrer dans l'Aſſociation, & Guttemberg réduiſoit ſa dette à un très-petit nombre de florins. Les prétentions réciproques ſont expliquées dans les Actes imprimés par M. Schoepflin. Or, durant la querelle, il y eut des dépoſitions de témoins qui certifierent que Guttemberg avoit entrepris l'impreſſion de divers Ouvrages avec des Caractères de Bois; & notre Auteur ne voit, dans les expreſſions dont ces témoins ſe ſervirent, que des Caractères mobiles. Il s'agit toujours, dans ces témoignages, des ordres donnés

par

par Guttemberg pour *rompre*, *ſéparer*, *diſſiper* les pages ou les formes poſées ſous les Preſſes. Cet Artiſte voyant ſon principal Aſſocié mort, ne vouloit pas que les impreſſions commencées tombaſſent ſous les yeux de gens qui n'avoient aucune part à l'aſſociation : il preſſoit & ſollicitoit la diſſipation des formes, &, ſelon M. Schoepflin, tous les mots Allemands qui exprimoient ce que Guttemberg déſiroit, ne pouvoient ſignifier que des Lettres mobiles, *Typi ſolutiles memorantur*. Notre Auteur appuie cette preuve de quelques Eſſais Typographiques qu'il a fait graver à la fin de ſon Livre, & qu'il attribue aux Aſſociés de Guttemberg : car on nous aſſûre qu'après le départ de celui-ci, ces Artiſtes continuerent l'exercice de leur Art à Straſbourg ; & les opérations qu'on leur attribue, ne peuvent être,

ſelon M. Schoepflin, que l'effet de Lettres de Bois, mobiles & ſéparables, comme le ſont aujourd'hui nos Caractères de Fonte. M. Schoepflin ajoûte qu'on a conſervé long-temps à Straſbourg des reſtes de ces Lettres, & il cite un Auteur qui les avoit vus.

Guttemberg gagna le procès qu'on lui avoit intenté après la mort d'André Ditzhenen, & il continua encore quelques années ſon ſéjour à Straſbourg. Mais, en 1445, on ne le voit plus dans cette Ville; il eſt difficile de dire quel fut alors le lieu de ſa demeure, & ce n'eſt guères qu'en 1450 qu'on le trouve à Mayence en ſociété avec Jean Fauſt, l'un & l'autre exerçant l'Imprimerie, & ſe ſervant de Caractères mobiles de Bois: c'eſt de ce temps-là qu'on date la belle Bible dont on conſerve des Exemplaires dans

la Bibliothèque du Roi, dans celle du Collège Mazarin, & dans celle qui appartenoit ci-devant au Baron de Craſſier.

La Société de Guttemberg & de Fauſt ne dura qu'environ cinq ans : ils eurent auſſi procès enſemble pour des intérêts pécuniaires. Fauſt fut le Vainqueur dans ce démêlé, l'Imprimerie lui reſta ; & pour la conduire, il s'aſſocia Pierre Schoeffer de Gernſheim. M. Schoepflin croit même que celui-ci s'étoit lié avec Fauſt dès le temps que Guttemberg & lui travailloient à leur Bible ; mais cette circonſtance n'intéreſſe point le fond de la queſtion.

Pierre Schoeffer étoit *Scribe* de Profeſſion, du nombre de ceux qu'on appelloit *Calligraphes* : c'étoient les *Ecrivains du premier Ordre.* Il avoit exercé cet Art à Paris en 1449 ; mais il ſe fit bientôt après un nom immor-

tel en inventant les Caractères mobiles de Fonte, c'est-à-dire les Poinçons, les Matrices & les Lettres jettées en Moule. Aujourd'hui que l'invention est si connue, si répandue, si justifiée par ses avantages, on croit que cela étoit bien aisé à trouver, sur-tout après la Méchanique déja reçue & pratiquée des Lettres de Bois, tant fixes que mobiles ; mais *quivis speret idem, frustràque laboret ausus idem.* Les Grecs & les Romains qui connoissoient la Gravure en Creux & en Relief, qui faisoient si grand usage des Cachets, même chargés de Lettres, ont laissé échapper cette découverte, & c'est au XV^e siècle, c'est avant le grand jour de la renaissance des études que le secret s'est manifesté.

Le premier Livre imprimé ou publié avec les Caractères de Fonte est le *Durandi Rationale*

divinorum Officiorum, daté de 1459 à Mayence. L'année 1460 vit paroître le beau *Catholicon*, dont on a des Exemplaires dans plusieurs Bibliothèques de Paris, notamment dans celle de Ste Geneviève & dans celle des Jésuites de la rue S. Jacques. Enfin parut, en 1462, la magnifique Bible qu'on appelle *de Mayence*, parce qu'elle fut encore imprimée dans cette Ville par Faust & par Schoeffer. Après quoi la Typographie, captive en quelque sorte jusqu'alors dans cette contrée de l'Allemagne, prit l'essor à l'occasion d'une espèce de guerre civile entre deux Archevêques de Mayence qui se disputoient l'Electorat : car la Capitale ayant été prise le 27. Octobre 1462, les Ouvriers qu'employoient Faust & Schoeffer se disperserent, & firent ailleurs usage de leurs talents : c'est ce

qui divulgua le ſecret de l'Imprimerie.

Nous avons dit plus haut, toujours d'après M. Schoepflin, que les Aſſociés de Guttemberg continuerent à Straſbourg leurs opérations Typographiques avec des Caractères mobiles de Bois. Cette remarque eſt importante pour fixer la naiſſance de l'Art dans cette Ville ; car ſi la Typographie conſiſte dans l'uſage des Lettres mobiles de quelque matière qu'on les ſuppoſe, & s'il eſt prouvé que depuis 1445, temps du départ de Guttemberg, juſqu'au-delà de *quatre ou cinq luſtres* après, (ce ſont les expreſſions de notre Auteur,) on continua d'imprimer, dans Straſbourg, avec des Caractères mobiles, c'eſt aſſûrément un grand préjugé, une démonſtration même que Guttemberg avoit poſé en ce lieu les fondements de l'Art Typographique. M. Schoep-

flin nomme les Ouvrages qu'il croit être ſortis des Preſſes de ces anciens Diſciples de Guttemberg. Il pouſſe ces travaux juſques vers l'an 1480 : eſpace peut-être trop long pour le bien du ſyſtême. Comment ſe perſuadera-t-on en effet que, depuis 1459, époque du premier Livre imprimé en Caractères de Fonte, juſques vers 1480, l'uſage de ces Caractères n'ait pas été entièrement & abſolument reçu des Imprimeurs de Straſbourg, Ville ſi voiſine de Mayence ? Mais laiſſons cette Obſervation à M. Fournier qui en tire de grands avantages.

Pour achever la Notice du Livre de M. Schoepflin, nous répétons ici quelques-unes de ſes Remarques.

1°. Que, ſans les procès de Guttemberg, les origines de l'Imprimerie ſeroient peut-être reſtées dans l'oubli, & que l'Art lui-

même auroit pu périr avec son Auteur, vu le soin qu'il prenoit d'en cacher les procédés, afin de tirer plus de profit des entreprises qu'il formoit.

2°. Que plusieurs Ecrivains ont attribué l'invention de l'Imprimerie à Jean Mentel, en le substituant à Guttemberg; parce que celui-ci se retirant de Strasbourg, laissa Mentel dans cette Ville à la tête des Ouvrages de Typographie qui y avoient été commencés.

3°. Que Faust & Schoeffer, par les Signatures captieuses qu'ils mirent à leurs premiéres impressions, firent disparoître la part principale qu'avoit Guttemberg dans l'invention de l'Art. Ce détail de Signatures est curieux, parce que notre Auteur distingue & apprécie toutes celles qu'on voit aux premiers Essais Typographiques. M. Schoepflin fait

bien ſentir que Guttemberg ayant été abſent de Mayence depuis 1455 juſqu'en 1465, Fauſt & Schoeffer eurent toute liberté de faire valoir leurs entrepriſes, leurs travaux & leurs ſuccès.

4°. Que la manière, dont on explique ici les origines de l'Imprimerie, concilie les opinions qui ont eu le plus de vogue dans ce point de Critique & d'Hiſtoire. Car il eſt vrai d'une part, comme pluſieurs Ecrivains l'ont aſſûré, que cet Art a commencé vers l'an 1440, Guttemberg en ayant jetté dès-lors, ou quelques années plutôt, les fondements à Straſbourg; & l'on doit convenir d'un autre côté, comme une infinité d'Auteurs l'ont obſervé, qu'on exerça l'Imprimerie à Mayence vers l'an 1450, Guttemberg étant allé en ce temps-là s'établir en cette Ville, & y ayant formé une Société avec Fauſt qui entra dans

tous les ſecrets du nouvel Art.

5°. Que tout ce qu'on peut accorder aux partiſans de Laurent Coſter, qu'on dit avoir fondé la Typographie à Harlem dès l'an 1428, c'eſt l'exercice des Planches & des Lettres immobiles : exercice qu'on ne fait pas difficulté de placer avant les découvertes de Guttemberg ; mais ce n'eſt point-là le véritable Art Typographique : il faut, pour cet Art, les Lettres mobiles de quelque matière qu'on les ſuppoſe.

M. Schoepflin fait connoître les ſucceſſeurs de Guttemberg à Straſbourg ; & de plus, les Imprimeurs Alſaciens qui ſe ſont diſtingués hors de Straſbourg & hors de l'Alſace. Ces Notices terminent les *Vindiciæ*, qui ne préſentent plus enſuite que des Pièces juſtificatives, des Tables & quelques modèles gravés des premiers Eſſais de l'Imprimerie.

Cet Ouvrage eſt très-eſtimable par la multitude des Recherches qu'il contient. L'Auteur a fouillé dans les Archives les plus ſecrettes de ſa patrie, & en a tiré des Anecdotes fort intéreſſantes ſur le ſéjour & les travaux de Guttemberg à Straſbourg. Il a raſſemblé quantité de faits oubliés ou ignorés qui concernent les ſucceſſeurs de Guttemberg, ſoit à Straſbourg, ſoit ailleurs. Enfin il a répandu dans toute cette composition un goût de Critique qui rend ce nouvel Ouvrage vraiment digne de ſon Auteur, malgré les défauts qu'y remarque M. Fournier, & que nous allons faire connoître d'après cet Artiſte célèbre.

II.

On avoit déja deux Diſſertations de M. Fournier ſur les origines de l'Imprimerie ; & nous

en avons rendu compte avec ſoin dans nos Mémoires d'Avril 1758 & d'Août 1759. Cet Auteur revient au même ſujet, parce que M. Schoepflin le reprend, & fait, en quelque ſorte, le dernier effort pour fixer irrévocablement la naiſſance de ce grand Art dans la Ville de Straſbourg ſa patrie. M. Fournier ne contredit pas abſolument ce deſſein, il reconnoît que Guttemberg, établi dans Straſbourg, a fait les premiers Eſſais Typographiques *en s'aviſant le premier d'appliquer à l'Imprimerie l'Art de la Gravure en Bois, dont il n'étoit pas l'Inventeur.* M. Fournier convient encore que le même Guttemberg a pratiqué l'Imprimerie avec des Caractères mobiles de Bois : mais il nie 1° Que cette façon d'imprimer ait été employée par Guttemberg durant ſa réſidence à Straſbourg. 2° Que le véritable Art Typographique con-

ſiſte dans l'uſage des Caractères de Bois mobiles. Il ſoûtient, comme il avoit déja fait dans ſes Diſſertations précédentes, que l'uſage des caractères de Fonte eſt eſſentiel à cet Art, & qu'ainſi Pierre Schoeffer, qui inventa ces Caractères vers l'an 1457, doit être regardé comme le véritable Auteur de la Typographie.

On ſent bien que la nouvelle Diſſertation étant toute critique, M. Schoepflin y eſt ſouvent réfuté. Et d'abord il nous ſemble que M. Fournier a raiſon de ſe plaindre d'une imputation qui lui eſt faite dans les *Vindiciæ.* On y lit que cet Artiſte, comme bien d'autres Ecrivains qui ſont nommés, n'a pas connu la gradation des Caractères, & qu'il a paſſé des Planches fixes de Bois aux Caractères de Fonte, ſans faire mention des Caractères de Bois mobiles. Or M. Fournier a toujours

distingué cette progression ; il en parle dans ses Dissertations précédentes, & il n'ôte point à Guttemberg la gloire d'avoir fait quelques Ouvrages avec ces Caractères mobiles de Bois ; mais il prétend que ce fut à Mayence & durant sa société avec Faust ; que, dans tout le temps de sa demeure à Strasbourg, il n'imprima que sur des Planches de Bois fixes, & que quand l'invention des Caractères de Fonte parut, il étoit séparé de Faust, & n'avoit nul commerce avec Schoeffer : dernière observation qui se concilie très-exactement avec le récit même de M. Schoepflin, puisque celui-ci place Guttemberg hors de Mayence depuis l'année 1455 jusqu'en 1465.

M. Schoepflin appuie beaucoup sur les modèles qu'il a fait graver : il prétend que les Originaux ont été imprimés à Strasbourg

en Lettres mobiles de Bois ; mais M. Fournier fait uſage ici de la grande expérience qu'il a dans l'Art de graver & de fondre les Caractères d'Imprimerie. Il aſſûre que des ſix exemples produits par le Profeſſeur de Straſbourg, il n'y en a que deux tout-au-plus qu'on puiſſe regarder comme repréſentant un Caractère de Bois & mobile, tous les autres étant en Planches fixes ou en Caractères de Fonte : c'eſt ce que notre célèbre Artiſte diſcute avec ſoin ; & de plus il ne convient pas que les deux Imprimés qu'il abandonne aux Caractères mobiles de Bois, aient été faits à Straſbourg avant le départ de Guttemberg.

On a vu plus haut, dans l'Analyſe du Livre de M. Schoepflin, que ce ſavant Auteur inſiſte particulièrement ſur les Actes du procès intenté à Guttemberg en 1439 ;

que, d'après les expressions contenues dans ces Actes, il prétend prouver que Guttemberg se servoit dès-lors de Caractères mobiles ; qu'il ne croit pas pouvoir entendre d'autres Caractères que de ceux-ci les termes de *rompre*, de *séparer*, de *dissiper* les pages ou les formes posées sous les Presses. Or M. Fournier attaque puissamment toute cette preuve. Il s'est fait traduire les Textes originaux de ces Actes, & il affirme qu'on ne peut en conclure que l'usage des Planches fixes, non la Méchanique des Lettres mobiles. » Séparer, *dit-il*, les » pages dont une forme est com- » posée, n'est autre chose que les » ôter du chassis qui les assemble » pour l'impression : ce qui con- » vient parfaitement à des Plan- » ches de Bois, sur lesquelles sont » gravés des Caractères fixes. La » décomposition & la distribution

» des Caractères mobiles est toute » autre chose. M. Schoepflin a » confondu ces deux objets. « Et plus bas il ajoûte : » Si les pages » qui étoient sous la Presse, eus- » sent été composées de Carac- » tères mobiles, il y auroit eu » dans le laboratoire des Cases ou » d'autres machines équivalentes » propres à contenir les Caractè- » res non-employés, qui auroient » également découvert le secret ; » & c'est ce dont il n'est pas fait » la moindre mention. D'ail- » leurs..... les dépositions des té- » moins ne parlent que de *la sé- » paration* des pages, & non de » leur *décomposition*, ni d'aucune » autre chose qui puisse y avoir » le moindre trait. Or, je le ré- » pète, *séparer* les pages n'est pas » la même chose que les *décom- » poser.* « Enfin M. Fournier se sert avantageusement du témoi- gnage de l'Abbé Trithème, qui

avoit appris de la bouche même de Pierre Schoeffer, que Guttemberg étant à Mayence en ſociété avec Fauſt, ne put faire que le *Catholicon*, (Livre perdu & différent du *Catholicon* de 1460,) parce qu'il n'avoit point de Lettres mobiles. Ce témoignage eſt fort conſidérable, puiſqu'il s'enſuit qu'à ſon arrivée dans Mayence, Guttemberg ne connoiſſoit encore que les Planches fixes. M. Schoepflin ne pourroit éluder la force de cette preuve, qu'en taxant Trithème de mépriſe, & en rappellant les diverſes erreurs qui lui ſont échappées dans le récit qu'il fait (à l'année 1450 de ſa Chronique) des origines de l'Imprimerie : mais cet argument paroîtroit peut-être négatif, indirect, foible par conſéquent vis-à-vis d'un Contemporain qui avoit vu les Inventeurs de l'Art, & le *Catholicon* leur Ouvrage.

Quoiqu'il en ſoit, ſi Guttemberg, en arrivant à Mayence, ne connoiſſoit que les Planches fixes; ſi Fauſt en ſavoit encore moins que lui ſur toutes les opérations Typographiques, il faut donc que l'un & l'autre ſe ſoient encouragés & inſtruits au point de trouver & d'employer promptement les Caractères mobiles de Bois, puiſqu'ils entreprirent & exécuterent la Bible avant l'an 1455.

M. Fournier, dans le cours de ſa Diſſertation, attaque preſque toutes les obſervations de M. Schoepflin. Il fait voir le peu de vrai-ſemblance qu'il y auroit à ſuppoſer qu'on continua d'imprimer en Planches fixes, dans Straſbourg, juſqu'en l'année 1473 ou même 1480, tandis qu'alors on faiſoit à Rome, à Veniſe, à Paris & ailleurs de belles Editions en Caractères de Fonte. Il montre que l'opinion qui attribue à Coſter

de Harlem les premiers Essais Typographiques en Caractères fixes, est *dépourvue de tout fondement, & que Coster n'est qu'un être idéal dans l'Histoire de l'Imprimerie.* Il dévoile divers préjugés ou diverses méprises, soit de M. Schoepflin, soit des Auteurs qu'il cite : préjugés ou méprises qui doivent leur origine au peu de connoissance qu'ont eu ces Savants de la Méchanique des Caractères d'Imprimerie. Cette discussion d'Artiste est excellente dans la Brochure de M. Fournier. Enfin ce Dissertateur en revient au principe déja établi dans ses autres Ouvrages, savoir que le *véritable Art Typographique* ne consiste point dans l'usage des Caractères mobiles de Bois, puisque ces Lettres sont insuffisantes au besoin de l'Art, mais qu'on doit le placer uniquement dans l'emploi des Caractères de Fonte qui

ſervent aux impreſſions de toute eſpèce de corps & de tout format.

Voilà ſommairement l'Ouvrage de M. Fournier. Nous le croyons bien raiſonné & bien écrit : il eſt un peu rigide ſur l'interprétation des mots Allemands qui concernent la *ſéparation* & la *diviſion* des formes : il eſt également ſevère ſur la véritable époque de l'Imprimerie qu'il fixe à l'an 1457. Mais en examinant de près ſes raiſons, on trouve qu'il eſt difficile d'y répondre ; & les lumières qu'il tire de ſon Art, le mettent à l'abri d'une critique qui ne ſeroit que ſavante.

ARTICLE LXIII.

HISTOIRE UNIVERSELLE sacrée & profane, composée par ordre de Mesdames de France. (Tome XII. *in*-12.) A Paris, chez Guillaume Desprez, Imprimeur ordinaire du Roi & de Mesdames de France, rue S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus, 1759.

CE Volume embrasse le Xe siècle, & une partie du XIe. Le dixième est flétri dans les fastes de l'Eglise sous les noms de *Siècle de fer*, de *Siècle d'ignorance*, &, par une conséquence nécessaire, de *Siècle corrompu pour les Mœurs*. Les invasions & les ravages des Sarrasins, des Normands & des Hongrois, la foiblesse des Souverains, les discor-

des inteſtines & l'eſprit d'indépendance occaſionnerent les déſordres qui regnoient alors preſque dans toute la Chrétienté. M. Hardion fait une peinture vive & fidèle de ces temps de dépravation & de ténèbres. On ne connoiſſoit d'autre exercice que celui des armes ; on faiſoit gloire de mépriſer les Loix, les régles de la diſcipline & tous les genres d'études. Les foibles étoient dans l'oppreſſion, & les biens d'Egliſe en proie à la violence & à la cupidité. Ceux des Monaſtères qui avoient échappé au feu des Barbares & à leurs fureurs, n'avoient plus de Supérieurs légitimes, depuis l'abus qui s'étoit introduit de les ſoumettre à des Abbés Laïques qui y vivoient avec leurs femmes, leurs enfants, leurs ſoldats & leurs chiens. Les Evêques continuoient d'aller à la guerre ; ils avoient

pour la plûpart totalement perdu l'eſprit de leur état. On donnoit des Evêchés à des enfants. Pour comble de maux, le crime & le ſcandale trouvoient des exemples juſques ſur la chaire de S. Pierre. Deux femmes ſans pudeur, Marozie & Théodora, dominoient dans Rome, & plaçoient ſur le S. Siège des Sujets qui le déshonoroient par l'opprobre de leurs vices.

Epargnons à nos Lecteurs un plus grand détail. Tirons le voile ſur des évènements dont la vertu gémit. Mais rendons juſtice à la ſage modération de notre Auteur : on ſent que c'eſt à regret qu'il ſe prête à des récits pareils. S'il accorde à la vérité & à la fidélité de l'Hiſtoire, l'expoſition de ces faits, il ne s'appéſantit pas ſur ces objets, encore moins ſe permet-il de les accompagner de réflexions & de déclamations indécentes.

indécentes. Il s'éleve même avec force contre les inductions téméraires que des Ecrivains Hérétiques ou peu Chrétiens ont voulu tirer de ces désordres pour calomnier l'Eglise. Ces désordres, *dit-il*, ont été, pour les Protestants, un prétexte pour attaquer la vérité incorruptible & l'unité de l'Eglise. Mais il a été démontré que, malgré la vie licencieuse de quelques Papes, on ne cessa point d'avoir pour la Chaire de saint Pierre le respect qui lui est dû, & qu'on ne pensa point à se soustraire à son autorité. Il n'est pas moins certain que, dans ce siècle d'ignorance, la vraie doctrine ne souffrit aucune altération, & qu'on ne vit point paroître d'hérésies qui sont le fruit ordinaire d'un orgueilleux savoir & d'une aveugle présomption. Du milieu même de ces ténébres qui couvroient la terre, il sortit des Saints illustres

& des personnages éclairés, qui, par leurs exemples & par leurs écrits, travaillerent à remédier aux maux qui affligeoient l'Eglise. Dans ce même siècle, plusieurs Nations barbares se convertirent à la Foi Chrétienne. Enfin si quelques Papes scandaliserent l'Eglise par leurs déréglements, d'autres l'édifierent par une vie remplie de vertus. Tels furent Benoît IV. Anastase, Léon VII. & Marin II. Il se tint plusieurs Conciles en France & dans l'Allemagne, pour réprimer les abus qui s'étoient introduits dans la discipline, & rappeller les Ecclésiastiques aux devoirs de leur état.

L'Eglise Grecque donna le premier exemple remarquable de l'abus qu'on nomme *Confidence.* Après la mort d'Etienne, Patriarche de Constantinople, le Patriarchat fut destiné à Théophilacte, fils de l'Empereur Romain Leca-

pene : mais comme ce jeune Prince n'étoit pas encore en âge d'en exercer les fonctions, un Moine, nommé *Tryphon*, consentit, contre les Loix Ecclésiastiques, à se laisser ordonner Patriarche, seulement pour quelques années. A l'expiration du terme prescrit, Tryphon fut déposé, & retourna dans son Monastère.

La plûpart des Califes qui regnerent en Asie pendant le X^e^ siècle, furent des Princes foibles, efféminés ou cruels. Caher, dix-neuvième Calife de la race des Abbassides, étoit violent, avare & farouche. Il fit couper la main droite à son Visir Ben-Moclah pour quelque mécontentement, & le continua dans sa charge. Ce Visir Ben-Moclah s'est rendu célèbre par l'invention des caractères dont les Arabes se servent aujourd'hui, & qu'il substitua aux anciens caractères, qu'on ap-

pelloit *Coufiques*, & qui étoient fort grossiers. Caher se rendant de plus en plus odieux à son Peuple par les véxations tyranniques qu'il employoit pour accumuler des richesses, il se forma contre lui des conjurations : il fut détrôné ; on lui arracha les yeux, & on le mit en prison. Il vécut encore long-temps, il recouvra même la liberté ; mais il fut réduit à une si grande pauvreté qu'il alloit tous les Vendredis à la porte de la grande Mosquée avec les autres aveugles, & disoit aux passants : *Souvenez-vous de celui qui a été votre Calife, & qui vous demande aujourd'hui l'aumône.*

Les successeurs de Caher perdirent insensiblement toute leur autorité : elle passa dans les mains des *Emirs-Al-Omara*, c'est-à-dire *Commandants des Commandants.* On peut comparer cette charge

à celle des Maires du Palais ſous nos Rois de la premiére race. Les Emirs étoient tout-à-la-fois Chefs des Conſeils, Miniſtres de la Guerre & des Finances. Concentrés dans leurs Palais, les Califes ſembloient n'avoir plus d'autre fonction que celle de grand Iman ou ſouverain Pontife des Muſulmans : fonction qui ſe réduiſoit preſque uniquement à faire la prière tous les Vendredis. Il eſt vrai que, par un reſte de vieux reſpect & d'ancienne conſidération, ils étoient nommés dans toutes les Moſquées au commencement de la Prière publique, & qu'on gravoit leurs effigies ſur les monnoies. Mais les Gouverneurs des grandes Provinces s'étoient rendus indépendants quant au Gouvernement Politique, faiſoient à leur gré la guerre & la paix, diſpoſoient de l'argent des tributs, & ſe conten-

toient de demander l'investiture de leurs Gouvernements que le Calife n'osoit presque jamais refuser.

Quand on ne lit pas l'Histoire uniquement pour remplir sa mémoire de faits & d'époques, mais qu'on l'étudie en Philosophe qui réfléchit sur les évènements, on trouve que les hommes se ressemblent par-tout, quelque différents que soient entre eux les climats qu'ils habitent. Les mêmes passions produisent presque toujours les mêmes effets. On diroit que, dans le dixième siècle, l'esprit d'indépendance & de révolte, comme une maladie contagieuse, avoit gagné les Grands de tous les Royaumes. Tandis que les Califes se voyoient dépouillés d'une grande partie de leurs Etats par des Sujets devenus trop puissants, les Rois de l'Europe éprouvoient le même

ſort. Après la mort de Louis IV. fils de l'Empereur Arnoul, & dernier Roi de Germanie de la Maiſon de Charlemagne, ſa Couronne appartenoit de droit à Charles le Simple, Roi de France, le ſeul qui reſtoit des trois branches qu'avoient formées les fils de Louis le Débonnaire. Mais les Seigneurs de Germanie ſe déterminerent à élire un Roi de leur Nation : leur intérêt fut ce qui les décida, parce qu'ils eſpérerent que, pour obtenir leurs ſuffrages dans les élections, les Prétendants leur accorderoient de grands privilèges. En effet, dit à ce ſujet un Auteur illuſtre, *un Prince élu ſubit les conditions qu'on lui impoſe.* (Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, p. 101.) Dès-lors les Duchés & les Comtés qui n'étoient que des commiſſions, devinrent des fiefs héréditaires, & dépendirent abſo-

lument des Ducs & des Comtes. Ceux-ci ſe rendirent ſi redoutables, que les Rois & les Empereurs n'eurent d'autre reſſource, pour les contenir, que de leur oppoſer le Clergé en exemptant les Egliſes de leur Juriſdiction pour en former des Etats indépendants. Mais, dans la ſuite, les Evêques eux-mêmes & les Abbés, devenus Souverains, ſe lierent d'intérêt avec les Princes ſéculiers, pour ne laiſſer aux Empereur qu'une ombre d'autorité.

En France, l'Anarchie étoit encore plus ſenſible pendant le dixième ſiècle. Charles le Simple n'avoit aucune des qualités néceſſaires pour ſe faire craindre de ſes Ennemis, & reſpecter de ſes Sujets. Mais en lui ſuppoſant le génie & les talents de Charlemagne, *dit judicieuſement M. Hardion*, peut-être lui eut-il été impoſſible de reprendre toute

l'autorité dont ſes prédéceſſeurs, par leur foibleſſe, s'étoient laiſſé dépouiller, & de réprimer les excès où s'étoient portés les Seigneurs particuliers pour ſe ſouſtraire à la dépendance des Rois dans les domaines qu'ils avoient uſurpés. C'eſt ce qui forma ces différentes Souverainetés connues ſous le nom de *Fiefs mouvants de la Couronne.* Ce n'avoit été d'abord que des commiſſions données à vie ; & ceux qui en étoient chargés, prenoient les titres de *Ducs* & de *Comtes*, c'eſt-à-dire de Commandants des Provinces ou des Villes : mais ces Seigneurs s'attribuerent peu à peu la propriété des terres de leur diſtrict, & les rendirent héréditaires dans leurs familles.

Ces déſordres augmenterent encore ſous les Regnes de Louis d'Outre-Mer, de Lothaire & de Louis V. Le domaine des Rois

ſe trouvoit réduit, par les uſurpations des grands Vaſſaux, preſqu'à la ſeule Ville de Laon & à quelquelques Maiſons Royales. Comme tous ces changements avoient altéré les principes du Gouvernement François, & que depuis cent ans on avoit vu ſur le Trône de France trois Rois qui n'étoient pas du ſang de Charlemagne, Hugues Capet fut Roi, dès qu'il voulut l'être. Ce Prince étoit petit-neveu d'Eudes, & petit-fils de Robert, qui tous deux avoient été couronnés Rois de France du conſentement des principaux Seigneurs de la Nation. Les ſervices de ſes ancêtres, ſon mérite perſonnel, ſes richeſſes & la vaſte étendue de ſes poſſeſſions le placerent ſur le Trône à l'excluſion de Charles, frère de Lothaire. Hugues Capet employa tous ſes ſoins à bien affermir ſa domination. Le Duché de France, les

Comtés d'Orléans & de Paris qu'il avoit réunis à la Couronne, lui donnoient une puiſſance qui en impoſoit à ſes Vaſſaux. Ses ſucceſſeurs, animés du même eſprit, & par une ſuite de prudence dont ils ne s'écarterent jamais, regagnerent inſenſiblement tout ce qui avoit été uſurpé par les Seigneurs.

Les Grands de la Caſtille & de la Galice travaillerent auſſi, dans le dixième ſiècle, à ſe rendre indépendants. Ils croyoient que leurs Rois occupés des guerres qu'ils avoient contre les Maures, n'auroient ni le loiſir, ni le pouvoir de réprimer leurs entrepriſes. Il ſe tromperent; les efforts qu'ils firent pour ſecouer le joug, ne ſervirent qu'à l'appéſantir. Les Rois Dom Ramire II. & Dom Ordogno III. ſurent vaincre les ennemis de l'Etat & regner ſur leurs Sujets. Tout ren-

tra dans le devoir. Les principaux Seigneurs vaincus & déſarmés furent forcés d'implorer la clémence de leurs Souverains.

Pendant le même ſiècle, l'Italie étoit en proie à de petits Tyrans, tels que Gui, Lambert, & Bérenger. Des démembrements de ce beau Royaume il ſe forma différents Etats.

L'Hiſtoire Byſantine ne préſente guères dans le dixième ſiècle qu'une ſuite affreuſe de révoltes, de conjurations & d'empoiſonnements. Pendant ce temps-là l'Empire d'Orient étoit ouvert aux incurſions des Barbares. Les Sarraſins, les Turcs, les Bulgares & les Ruſſes déſoloient ces belles contrées, & firent plus d'une fois trembler Conſtantinople.

Ce Volume renferme auſſi une partie de l'Hiſtoire de l'onzième Siècle. On travailla, dans ce ſiècle, avec beaucoup de ſuc-

cès à la réformation de la discipline & des mœurs dans les deux Ordres du Clergé : on éleva un grand nombre d'Eglises, & l'on rebâtit les Monastères qui avoient été ruinés. On cultiva plus qu'on ne l'avoit fait depuis long-temps, l'étude de la Religion & des Lettres. On vit sur la Chaire de S. Pierre plusieurs souverains Pontifes distingués par leurs lumières, leur sagesse & la sainteté de leur vie. Mais il s'en trouva quelques-uns d'ailleurs irréprochables dans leurs mœurs, qui, prévenus de fausses maximes, poussèrent au-delà de ce qu'avoient fait leurs prédécesseurs, la rigueur des censures, & qui, en vertu du pouvoir de lier & de délier, étendirent leurs prérogatives jusqu'à se croire en droit de régler le sort des Couronnes, de déposer les Souverains rebelles à l'Eglise, & de dispenser leurs Sujets de leur

ſerment de fidélité. On connoît les démêlés du Pape Gregoire VII. & de l'Empereur Henri IV. au ſujet des Inveſtitures : démêlés funeſtes qui attirerent, ſur l'Egliſe & ſur differents Etats, des maux infinis par les guerres & le ſchiſme qu'ils occaſionnerent.

Ce fut ſous le Pontificat d'Urbain II. & par ſes ſoins que s'entreprit la premiére Croiſade. Ce Pape touché des malheurs que ſouffroient les Chrétiens en Orient, réſolut de propoſer une ligue ſainte contre les Infidèles. Pour cet effet, il ſe rendit en France, & convoqua un Concile à Clermont. Les eſprits étoient déja diſpoſés favorablement à ce projet par les diſcours pathétiques de Pierre l'Hermite, que le Pape avoit envoyé dans toutes les Cours de l'Europe pour prêcher la Croiſade. Pierre l'Hermite, *dit notre Auteur*, avoit porté les armes

dans ſa jeuneſſe, & s'étoit retiré du monde pour embraſſer, dans la ſolitude, une vie pauvre & mortifiée. Il étoit petit, maigre, mal vêtu, & marchoit nuds pieds; mais ſous cet extérieur mal-propre & rebutant, on découvroit en lui beaucoup de fonds d'eſprit, une imagination vive & forte, un jugement ſolide, une éloquence naturelle & perſuaſive, un courage qui ne lui faiſoit rien voir de difficile dans ce qu'il entreprenoit, & une ſingulière activité pour exécuter ce qu'il avoit réſolu.

Dès que le Pape eut propoſé, dans le Concile, la ligue pour la guerre ſainte, tous les aſſiſtants s'écrierent comme de concert: *Dieu le veut, Dieu le veut.* On s'empreſſa de toutes parts à prendre la Croix. L'exemple des Princes & des Seigneurs entraîna une multitude infinie d'hommes de

tous états. M. Hardion raconte avec beaucoup de ſageſſe & d'impartialité les évènements de cette premiére Croiſade. Quelques Ecrivains, *dit il*, ſe ſont élevés contre le projet de ces expéditions en Orient; mais on n'a dû condamner que la mauvaiſe conduite de quelques-uns des Chefs, & les déſordres où s'abandonnerent des troupes raſſemblées ſans choix, & qui ne connoiſſoient ni diſcipline, ni ſubordination.

On trouve à la fin de ce Volume l'Hiſtoire de la Religion de Mahomet pendant l'onzième ſiècle, la ſuite des Califes de Bagdad, des Califes d'Egypte, & l'invaſion des Turcs Seljoucides. On y donne auſſi quelques Notices ſur la Dynaſtie des Bathéniens ou Iſmaëliens, qui, vers l'an 1090, s'établirent au Nord de la Perſe dans la Province de Dilem. Une Colonie de ces Iſ-

maëliens paſſa dans la Syrie. Leur Chef eſt connu dans l'Hiſtoire des Croiſades ſous le nom de *Vieux de la montagne.*

Il s'eſt gliſſé une faute à la page 220. On y dit que le Roi Edred qui regnoit en 946, prit le titre de Roi de la Grande-Bretagne ; qu'il fut imité par Edgard ſon neveu, mais que ſes ſucceſſeurs négligerent ce titre juſqu'à Jacques I. qui le fit revivre vers *la fin du ſeizième ſiècle.* Il falloit dire : *Au commencement du dix-ſeptième ſiècle.* Jacques I. ne monta ſur le Trône d'Angleterre qu'en 1603.

Ce bon Ouvrage de M. Hardion ſe traduit en Italien, & s'imprime actuellement à Turin. Nous avons entre les mains quatre Volumes de cette Traduction, qui nous paroît en général élégante & fidèle. *On trouvera chez Deſprez, Imprimeur du Roi,*

Juin, 1760.

rue S. Jacques, des Exemplaires de cette Verſion Italienne. Le Volume broché ſe vend 3 liv.

ARTICLE LXIV.

THE CONNOISSEUR, by M. Town, &c. *Le* CONNOISSEUR, *par M. Town, Critique & Cenſeur-Général,* (Volume IV, ſeconde Edition, pages 278.) *A Londres, chez R. BaldWin, &c. 1757; & ſe trouve à Paris chez Cavelier, rue S. Jacques.*

LA première de ces Feuilles eſt datée du 29. Janvier 1756, & la dernière du 30. Septembre de la même année.

C'eſt toujours en amuſant ſes Lecteurs que M. Town les inſtruit: les tableaux qu'il leur préſente, ne ſont tracés que d'après les ſcènes

comiques qui ſe paſſent ſans ceſſe ſous leurs yeux. Nous ne pouvons qu'en crayonner quelques traits dans cette Notice ; encore ſeront-ce moins des copies que des ébauches. Il faudroit avoir le pinceau & le coloris de M. Town, & peut-être la même connoiſſance des mœurs Angloiſes, pour en repréſenter auſſi ingénieuſement les vices & les ridicules dans notre Langue : c'eſt tout ce qu'on pourroit attendre de la meilleure Traduction, & ce qu'on ne doit pas exiger de nos Extraits.

Nous avons déja obſervé que ce CONNOISSEUR reſpecte la Religion, & qu'il la défend avec zèle quand l'occaſion s'en préſente. Ainſi, dans une de ſes Feuilles, il établit ſolidement la néceſſité du culte extérieur, & il s'éleve avec force contre ces génies dangereux qui regardent

les pratiques de Religion comme des jeux d'enfants, ou comme des uſages mépriſables. L'appareil reglé de nos cérémonies eſt, *dit-il*, néceſſaire & *indiſpenſable* au moins pour entretenir dans notre cœur de vifs ſentiments de Religion. L'expérience nous apprend qu'on ne ſe néglige jamais ſur les obligations du culte extérieur, ſans ſe négliger autant ſur les autres devoirs. Ces auguſtes cérémonies nous aident à écarter nos diſtractions, & à fixer notre eſprit ſur les objets de la piété. En répétant de ferventes prières, l'amour de Dieu s'enflamme dans nos ames ; ce ſont des traits qui les pénétrent de reconnoiſſance envers ſa bonté, & des étincelles qui allument la dévotion. Les atteintes que le culte extérieur a reçues depuis quelques années en Angleterre, ont porté des coups plus mortels à la Religion que

tous les foibles assauts qu'elle a essuyés de la part des Incrédules & des Esprits-forts, (*than all the Weak attacks of Infidels an Freethinkers.*) Cependant ces pratiques extérieures ne forment que le corps sensible de la Religion, la bonne vie en est l'ame, &c. Il faut voir dans notre Auteur ce qu'il ajoûte sur l'Esprit du Christianisme, sur l'influence que cet Esprit doit avoir dans toutes nos actions, sur la fidélité qu'il exige dans l'observation des jeûnes commandés, sur la sanctification des Dimanches, &c.

Voici ce que l'Auteur nous apprend de la manière dont les époux du grand monde vivent en Angleterre : on croit relire les amusantes Critiques contenues dans nos *bagatelles morales.* Le mariage, *dit M. Town,* ne forme plus que, dans l'opinion du vul-

gaire, un lien d'union : dans le grand monde, le mariage eſt la plus ſûre méthode de former des ſéparations. Les époux qui ſavent leur monde, ne ſauroient en public paroître enſemble. Il n'y a point de *rencontre* ſi fâcheuſe, qu'un homme de qualité ne préfère à celle de ſon épouſe. Entre eux la ſéparation eſt auſſi entière dans leur Hôtel, que s'ils n'étoient que des Etrangers logés dans la même Auberge. Quand deux perſonnes de qualité ont des habitudes trop étroites, le meilleur moyen d'en rompre la chaîne, c'eſt de les marier enſemble : il n'y a point d'inclination qui puiſſe tenir contre la qualité d'époux & d'épouſe, &c.

M. Town prétend qu'il n'y a plus de vieilles femmes dans le monde : peu s'en faut qu'il ne croie que ce ſont des êtres chimériques, ou qu'au moins depuis

le déluge il n'en a existé aucun. Aujourd'hui, parmi le sexe à tous les âges, la jeunesse est égale; on n'y trouve pas un visage où la fleur des lys & des roses ne brille dans tout son éclat. A la Comédie, à l'Opéra, dans toutes les assemblées, si l'on apperçoit quelque différence entre les femmes, c'est seulement dans la taille; il n'en paroît pas la moindre dans l'air de gaieté, dans le jeu d'intrigue & dans la couleur du teint. Jadis Médée rajeunit Eson en le faisant bouillir dans sa chaudière avec des herbes magiques : aujourd'hui on a le talent de préparer une pâte inaltérable de jeunesse & de beauté, &c.

Selon M. Town, qui prend ici le ton de la plus forte ironie, entre les réformes qui font honneur à notre siècle, on ne doit pas oublier la proscription de je ne sais combien de préjugés d'instinct &

d'éducation. Il ne seroit pas étonnant, *dit-il*, qu'un siècle si éclairé en vînt jusqu'à abjurer l'Evangile. Je doute si j'en dois parler autrement que d'une erreur populaire; tant il se décrédite de jour en jour parmi les Anglois. C'est pourquoi, quand il ne seroit pas encore permis de publier que la foi en Dieu, en un Sauveur, en une autre vie, & l'immortalité de l'ame ne sont que des illusions, je ne saurois néanmoins manquer une si belle occasion de féliciter mes Contemporains de ce qu'ils s'élevent peu-à-peu au-dessus de ces préjugés. Je ne puis cependant, *ajoûte-t-il*, finir cette Feuille qu'en avertissant mes bons amis, les Esprits-forts, d'examiner sérieusement si, comme ici, nous, le monde & toutes choses sont l'ouvrage du hazard, il n'y auroit point aussi là-bas un enfer qui fût l'ouvrage de ce hazard.

On

On voit dans tout ce Morceau le *Ridiculum acri* employé pour tourner en dériſion les Incrédules dont l'Angleterre abonde.

Dans une Lettre que l'Auteur de ces Feuilles publie, on écrit à M. Town qu'en Angleterre il n'y a point de bon Patriote, qui ne ſoit très-ſenſible aux embarras du Miniſtère Britannique. Il s'agit des levées d'argent que l'état préſent des affaires rend néceſſaires. Témoin, dans les Caffés & dans les Cercles, des divers projets qu'on imaginoit, l'Auteur de cette Lettre a remarqué que tout le monde convient du beſoin de nouvelles taxes, & que chacun en particulier ne cherche qu'à en éluder le fardeau. Il faut voir, dans cette Lettre, les différents projets ſoûtenus & combattus avec des armes appropriées aux Antagoniſtes aſſemblés dans ces Conſeils patriotiques. Un Perruquier veut

qu'on impose une taxe sur toutes les têtes qui portent des cheveux de leur crû. L'Auteur de la Lettre seroit d'avis de taxer tous les amusements que la mode invente pour le plaisir du beau monde, & de mettre à contribution tous les vices particuliers pour les tourner au bien public. D'abord il taxe par tête toutes les assemblées qui excédent un certain nombre de gens. Ensuite il met un impôt sur toutes les Tables de Jeu, sur les Roues de Carrosses, sur l'importation des modes & des ridiculités Francoises, (*of French fashion, and fopperies.*) En étendant la taxe aux François qu'on recherche en Angleterre pour Cuisiniers, Valets de Chambre, Ouvriers &c. il la double, parce que tous ces Etrangers exigent un salaire double de celui dont se contentent les Domestiques & les Artisans de la Nation. Comme le rouge dé-

cèle dans les Dames Angloises, sinon un cœur, du moins un teint François, il impose sur cette denrée & sur le carmin une forte taxe. Les Cabarets François, les Bains, les Caffés &c. comme autant de contraventions aux Loix du Royaume, ne sont pas épargnés. Les Duellistes & les Suicides, comme membres plus nuisibles encore qu'inutiles à l'Etat, sont condamnés à payer une grosse somme, pour obtenir la permission de se battre & de se tuer.

Le *Goût* fournit à M. Town le projet d'un nouvel impôt. Le goût, *dit-il*, est un terme qui, en Angleterre, a une influence très-étendue : ce n'est pas à la sphère des Arts que se borne son empire, tout le sol du Royaume est asservi à ses loix. Il a installé toute la Mythologie du Paganisme dans des Jardins dont les Propriétaires ont banni de leur Symbole

tous les dogmes du Christianisme. Toute l'Angleterre se peuple de Statues idolatriques & de Pagodes monstrueuses : une bonne taxe sur ces Divinités étrangères rendroit beaucoup à l'Etat. Les motifs dont on appuie ces divers projets d'imposition, & le calcul des revenus qu'on ose s'en promettre, achevent de répandre sur toutes ces idées critiques le vernis de la plus fine plaisanterie.

Le goût, *dit M. Town*, est aujourd'hui, en Angleterre, l'idole favorite du monde poli & lettré : c'est le guide de tous les Arts & de toutes les Sciences. Il préside à la toilette des Dames & des Seigneurs du bel air, aux travaux des Poëtes, aux recherches des Critiques ; en un mot, tous les Auteurs & tous les Artistes Anglois sont les *enfants du goût*. Malgré cette étonnante inonda-

tion de goût, il y a, *ſelon M. Town*, bien peu de gens qui en connoiſſent la nature, & qui en puiſſent définir le terme. Il prétend qu'il pourroit citer tous les modèles de l'Antiquité, étaler la plus vaſte érudition, étonner ſes Lecteurs par la pompe & la profondeur de ſon ſavoir, ſans qu'ils en fuſſent plus inſtruits ſur l'eſſence du goût. Selon les uns, un homme de goût eſt celui qui a le tact ſi ſûr, que, dans les Arts libéraux & dans la Science du monde, les moindres beautés comme les moindres défauts, leurs nuances même les plus imperceptibles ne ſauroient échapper à la délicateſſe de ſes organes & de ſon eſprit. Selon d'autres, ſon talent ne doit pas ſe borner à bien juger, il faut encore qu'il excelle dans l'exécution. De toutes les définitions qu'on donne du goût, M. Town préfère celle qui

fait consister le goût dans une délicate harmonie, dans un concert exquis entre l'imagination & le jugement. Le jugement le plus *châtié* ne suffit pas sans le génie: l'imagination la plus féconde, si le jugement ne la réprime, n'enfante que des écarts dont le goût réprouve le barbare désordre. L'idée du goût étant ainsi fixée, M. Town l'applique aux ouvrages modernes : vis-à-vis d'elle, le plus charmant essor dans les pensées, la plus ravissante élégance dans le style, ne paroissent souvent que des extravagances hardies & des absurdités ornées: l'exactitude la plus sevère n'est qu'un méchanisme sans génie. Ici notre Censeur promene sa Critique sur tout ce que la mode, sous les auspices du goût présent, invente de bisarre, en fait de parure, d'équipages, d'ameublements, de Littérature, d'Architecture, &c.

M. Town raconte, dans une de ſes Feuilles, un ſonge, durant lequel il fut tranſporté dans le Temple de l'Uſure. La deſcription des Autels qu'il y vit, le ſpectacle des Pélérins que la dévotion y attire, le détail des offrandes qu'ils y portent, la richeſſe du tréſor qu'elles groſſiſſent, la ſuite des appartements où l'on les arrange, mille autres traits ſemblables recueillis avec fineſſe forment ici une de ces allégories heureuſes, que les imaginations Angloiſes ſavent également pouſſer avec force, & terminer avec grace.

Cette allégorie eſt ſuivie d'une autre qui n'eſt guères moins picquante, quoiqu'il y ait bien des traits que nous ne ſaurions approuver. C'eſt l'Hiſtoire de la folie (*of non ſenſe* *) de ſes pa-

* *Non ſenſe* ſignifie proprement *défaut de bon ſens.* En François, nous

rents, de ſon éducation, de ſon mariage, de ſes enfants, de leur poſtérité, &c. Dans cette Généalogie, l'Auteur s'attache principalement à la branche qui s'eſt établie en Angleterre : en parcourant ſes Annales & ſes Exploits, il ſe permet des licences qui ne ſont tolérées qu'en ce Royaume. Il nous apprend que cette famille eſt actuellement diviſée. C'eſt dans le ſein de ſon amuſement favori (*the Opera*) que les troubles qui la déchirent ont pris naiſſance ; ſes membres ſont partagés ſur la Muſique & la direction de ſon Opéra.

---

n'avons point d'expreſſion qui puiſſe en même temps rendre ce terme & le perſonnifier. L'Eloge de la Folie, par Eraſme, a fourni l'Epigraphe de ce Diſcours : on y trouve le terme de *Stultitia*, qui nous a autoriſés à traduire *Non ſenſe* par le terme de *Folie*.

Une de ſes Feuilles roule ſur les Epîtres dédicatoires : elle contient une Lettre où un des Correſpondants de M. Town écrit que le ſtyle de ces Epîtres eſt toujours plat & inſipide ; mais ce qui l'intéreſſe le plus, c'eſt qu'on continue d'y extraire l'élixir de toutes les qualités & de toutes les vertus eſtimables, pour en compoſer le mérite du Mécène qu'on encenſe. Or ce genre de mérite n'eſt plus à la mode. C'eſt offenſer un Seigneur du bel air, & le décrier, que de lui prêter des avantages dont la mode eſt paſſée. Pour la commodité des Auteurs, on leur donne ici un modèle d'Epître dédicatoire plus conforme au goût & aux mœurs de notre ſiècle. On y entretient le Seigneur qu'on encenſe, des exploits de ſa valeur, c'eſt-à-dire des poltrons qu'il a tués ; on y vante ſes ruſes libertines, ſes

débauches outrées, ſes tours d'adreſſe au jeu &c. On le complimente ſur l'Art d'allier avec ſes plaiſirs les plus ſérieuſes études, comme la Politique dont il poſſéde les vrais principes, & ſurtout la Théologie dont il a éclairci tous les myſtères. Sa capacité ne ſe borne pas à ſavoir que la Bible eſt un Roman comme l'Alcoran ; il a pris la plume & compoſé pluſieurs Volumes où ſes découvertes ſont miſes à la portée des plus minces eſprits. Sans un reſte d'égards pour les vieux préjugés, ces Ouvrages ſeroient déja publiés. Les précautions ſont priſes pour les faire paroître un jour, & l'on ne doute pas qu'ils ne faſſent une fortune qui les mettra de pair avec les Œuvres poſthumes du Lord Bolinbroke.

Dans ſon parallèle antithétique des Prédicateurs François & Anglois, M. de Voltaire ſemble

donner tout l'avantage à la méthode des Miniſtres Réformés. M. Town, qui rapporte ce parallèle, ne ſe laiſſe pas ſéduire par les préventions patriotiques. Il convient que les Sermons Anglois n'ont point cette ame, cette vie qui touche & qui charme l'Auditeur. Le débit en eſt péſant; la voix traînante de l'Orateur eſt auſſi monotone, que ſon geſte eſt uniforme. Il n'eſt donc pas étonnant, *dit-il*, qu'une partie de l'Auditoire s'endorme, tandis que l'Orateur paroît à peine éveillé. Nos Miniſtres ſont plutôt des Harangueurs Apathiques que des Orateurs Chrétiens &c. Toute cette Feuille eſt pleine d'excellentes obſervations ſur l'éloquence de la Chaire.

M. Town s'éleve avec zèle contre l'inutilité de ces Citoyens qui ſe bornent par état à être purement & ſimplement Gentils-

hommes. Il prétend que leur inertie ne ſauroit être qu'une négation de vertu, & qu'une inaction abſolue n'eſt qu'une chimère dont notre nature n'eſt pas capable. Qui ne fait pas de bien, *dit-il*, fait ſûrement du mal. Un eſprit qui ne ſe meuble d'aucun ſavoir utile, devient néceſſairement un magaſin de ſottiſes & de babioles. Qui ne fait rien, parce qu'il n'a rien à faire, ne peut manquer d'être un ſujet vicieux & débauché, ou une eſpèce très-ridicule & très-mépriſable &c. Pour combattre cette indolence qu'il regarde comme la peſte des talents & des vertus, M. Town propoſe de graver, ſur les tombeaux de tous ces hommes déſœuvrés & inutiles, des Epitaphes dont il donne des modèles d'autant meilleurs qu'ils ſont d'une ſimplicité admirable.

Dans une Lettre qu'on écrit

à M. Town, & qu'il publie pour favoriſer le progrès de la Juriſprudence en Angleterre, on ſe plaint qu'aux Ecoles de Droit, le Corps des Etudiants, quoique fort nombreux, fournit très-peu d'Elèves inſtruits. On s'en prend à la ſéchereſſe de la méthode que ſuivent les Docteurs-Régents. On propoſe donc ici un nouveau plan d'études pour les Légiſtes. Ce plan n'a rien d'épineux, rien d'abſtrait, rien de rebutant pour de jeunes gens : c'eſt une méthode aiſée qui ſe plie & s'accommode à tous les penchants de cet âge, & dont le ſuccès ne peut être douteux. Voici l'abrégé de ces nouvelles inſtitutions. On mene l'Etudiant aux Spectacles, aux Bals, aux Caffés, aux promenades publiques, aux aſſemblées de jeu, &c. Dans tous ces endroits, il lui arrive diverſes aventures qui le compromettent avec la Juſtice : il ne ſauroit s'en

tirer, ſans recevoir des leçons très-ſenſibles ſur tous les principes & ſur toutes les formes de l'Ordre judiciaire. Ces leçons perſonnelles ſe gravent bien mieux dans une tête jeune, que les cahiers d'un Docteur aggrégé, &c. *Sous ce voile ironique*, M. Town fait une bonne ſatyre de la licence qui regne parmi les jeunes Légiſtes Anglois.

Dans une autre Lettre, un Correſpondant de M. Town lui rend compte d'un voyage où il s'eſt ſpécialement attaché à conſidérer les Egliſes de campagne. A l'en croire, ces Egliſes ſont des Edifices dont la plûpart tombent en ruine, où l'Office divin ſe fait auſſi mal que les réparations, où le Clergé eſt auſſi ignorant que pauvre, &c. Toute cette Lettre & beaucoup d'autres traits de ces Feuilles ne flattent ni le Peuple, ni le Clergé Anglican.

Comme il y a quelques vices où le Peuple a la vanité de copier les Grands, il y en a auſſi où les Grands n'ont pas honte de copier le Peuple. L'exemple qu'en donne M. Town, ſont les imprécations & les jurements; vice bas, *dit-il*, & groſſier, (*low and indelicate*,) qui met l'homme de qualité au niveau de ſon Porte-chaiſe. M. Town s'éleve hautement contre l'impiété de ce langage, qui ne lui paroît pas moins horrible dans la bouche d'un Seigneur bien élevé que dans le goſier d'un Valet. Cette Rhétorique des Crocheteurs, ces élégances de Poiſſardes (ce ſont ſes termes) le choquent ſi fort, qu'il voudroit dégrader de Nobleſſe tout Gentilhomme qui en pare ſon ſtyle. Il y a des Loix en Angleterre qui prononcent de graves peines contre les Jureurs; mais ces Loix ſont auſſi foibles que celles qui

prohibent de certains jeux, &c.

M. Town publie dans ces Feuilles deux Lettres qui sont venues de la même maison. La premiére est du Mari. Ah! M. T. *s'écrie t il*, ma femme est folle, tout-à-fait folle. A moins que vous ne guérissiez son étrange manie, mon ame n'aura jamais ni paix, ni repos, & ma fortune est ruinée sans ressource. Ensuite il expose l'histoire de son infortune. Dans un voyage qu'ils ont fait ensemble en Italie, son Epouse a été frappée de la manie à la mode en ce siècle, (*fashion in this age*) c'est une fureur, une rage de musique: *sonate*, *opera*, *concerto*; voilà tout ce qui occupe & amuse cette Dame: elle ne souffre aucune autre compagnie qu'une troupe de Symphonistes. Le Mari entre ici dans le détail des dépenses énormes où cette passion le constitue. Il faut que

ſa table ſoit toujours chargée de mets les plus chers & les plus délicats, des vins les plus rares & les plus exquis pour la bouche de ces harmonieux convives. Quand on a eu le bonheur de les ſatiſfaire ſur la bonne-chere, ce qui n'eſt rien moins qu'aiſé, on n'en ſauroit arracher une Note, un coup d'Archet qu'on ne le paie au poids de l'or. Le comble du malheur pour cet Epoux, c'eſt qu'il n'a pas la moindre notion de ce qu'on appelle *goût* : c'eſt un homme tout uni, qui, dans ſon être, n'a pas l'ombre de ce qui annonce un Amateur. Dans les concerts que ſa femme donne régulièrement toutes les ſemaines, il ſe morfond, pendant qu'elle s'extaſie. Elle idolâtre tellement les Muſiciens, qu'elle a été plus ſenſible à la perte de la Demoiſelle Mingotti, qu'à celle de Minorque. Il faut voir ici le calcul

des ſommes que ce train mélodieux coute au Mari, & les ſcènes où ſon goût & celui de ſa femme forment des contraſtes, &c.

Madame *Humkin* * (c'eſt le nom de l'Epouſe) adreſſe ſa réponſe à M. Town, afin qu'il ne juge ce procès qu'après avoir entendu les deux Parties. Je ſuis, *dit-elle*, l'Epouſe infortunée du plus ruſtre & du plus inſenſible des humains..... je l'avoue, & je m'en fais gloire ; la Muſique eſt ma paſſion : en peut-il être une plus noble ? Mes organes ſont faits pour goûter le plaiſir de l'harmonie ; la compoſition eſt mon talent.... Pendant qu'on exé-

* *Humkin* eſt un mot compoſé de *Hum*, qui ſignifie *chanter entre ſes dents* ; & de *Kin*, qui ſignifie *allié*. Madame Humkin ne *chante* qu'*entre ſes dents* ; elle n'a point de voix : c'eſt ce qui fonde le nom d'*Humkin* donné à ſon mari.

cutoit les pièces de mon génie, j'ai entendu (quel plaisir ineffable!) toute l'Italie s'écrier : *Squisito, divino, adore vole.* Où est donc ma folie ? Est-ce ma faute si mon Epoux est assez stupide pour ne pas sentir le pouvoir & le charme de l'harmonie, pour bâiller, ou s'enfuir au milieu des airs les plus touchants & les plus pathétiques, chantés par la tendre *Signora Mingotti*, accompagnée par le divin *Signor di Giardino ?* Quelle expression ! (pardonnez, M. Town, ce transport épisodique,) quelle expression ! quelle mélodie ! quelles cadences ! quelles roulades ! Comment résister aux accents de cette incomparable *Virtuosa ?* &c. Nous regrettons de ne pouvoir présenter que des traits mutilés de ces tableaux achevés, dont M. Town enrichit ses Feuilles comiques.

Juin, 1760.

Combien d'autres Articles dont nous ne pouvons rien extraire, tels que ceux où tantôt M. Town, tantôt ſes Correſpondants diſſertent ſur les *Mathématiques*, ſur le *ſecret*, ſur l'*éducation baſſe*, ſur les *converſations*, ſur l'*Hôpital des Enfants trouvés*, &c. La Lettre d'un Mari qui ſe plaint de ſa femme, dont l'injuſte jalouſie fait le tourment de ſa vie, eſt auſſi très-plaiſante.

C'eſt à la fin de ce Volume que M. Town * prend congé du public, malgré les regrets de ſon cher couſin M. Village, qui lui rend compte de l'accueil qu'on faiſoit dans les campagnes à ſes

* *Town* en Anglois ſignifie *Ville*: le rapport des termes *VILLE & VILLAGE* répand beaucoup de ſel ſur la correſpondance aſſez ſoûtenue qui regne ici entre les deux couſins MM. *Town* & *Village*.

Feuilles. En faiſant ſon adieu, M. Town lui-même ſe montre très-reconnoiſſant de la vogue qu'elles avoient à Londres ; il tâche de donner le change à ſes Lecteurs, tant ſur ſes correſpondances que ſur ſa propre perſonne dont il fait un portrait très-naturel, ſans cependant rompre l'*incognitò* qu'il a gardé juſqu'à préſent. Après la lecture de ces Feuilles Angloiſes, on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'y ait encore un bon nombre de ſujets & de caractères à mettre au théâtre.

ARTICLE LXV.

MÉMOIRES SUR LES OS, pour servir de réponse aux objections proposées contre le sentiment de M. Duhamel du Monceau, rapporté dans les Volumes de l'Académie Royale des Sciences; avec les Mémoires de Mrs de Haller & Bordenave qui ont donné lieu à ce travail. *Par M. Fougeroux, de l'Académie Royale des Sciences.* (Volume *in*-8°. pag. 240, sans le Discours préliminaire.) *A Paris, chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques, &c.* M. DCC. LX.

IL ne s'agit ici, à proprement parler, que d'un objet, *de la Formation des Os.* M. Duhamel l'explique d'une façon particu-

lière. Mrs de Haller & Bordenave attaquent ce ſyſtême. M. Fougeroux le défend, & répond aux objections. Celui-ci donne un Diſcours préliminaire, pour expoſer le ſujet & l'hiſtorique de la Queſtion. Il place enſuite deux Mémoires qui rempliſſent près de 150 pages. On entre de-là dans un Mémoire de M. de Haller, lequel eſt ſuivi de deux Mémoires lus à l'Académie des Sciences, par M. Bordenave. Voilà tout le fond & tout l'ordre des matières compriſes dans ce Volume. Quoique l'objet ſoit intéreſſant & curieux, nous ne devons pas y inſiſter long-temps. Il nous ſuffira de toucher les Articles principaux qui le concernent, & de faire naître le deſir d'acquérir des connoiſſances plus étendues en étudiant le Livre même.

Comment ſe forment les Os,

cette *charpente* & ce *ſoûtien* de notre machine ? Preſque tous les Maîtres de l'Art ont cru qu'une liqueur à laquelle ils donnoient le nom de *ſuc oſſeux*, s'épaiſiſſoit, s'endurciſſoit, ſe convertiſſoit en os : Méchaniſme que chacun expliquoit à ſa manière, & tâchoit même de juſtifier par des expériences.

M. Duhamel, très-habile Obſervateur en tout genre, s'eſt déterminé à penſer & à dire que les Os, dans leur origine, ſont une ſubſtance molle qui ſe montre ſous la forme d'une membrane ou d'un cartilage ; que cette ſubſtance eſt abreuvée d'une grande quantité de lymphe qui s'épaiſſit peu-à-peu ; qu'outre cette lymphe, la membrane ou le cartilage reçoit un ſuc tartareux qu'on ſait préſentement n'être autre autre choſe qu'une *matière crétacée*, c'eſt-à-dire une ſubſtance analogue

analogue à la craie. M. Hériſſant, de la même Académie des Sciences, a décompoſé des Os tout formés ; il en a retiré la partie *crétacée*, & il a vu reparoître la ſubſtance molle & cartilagineuſe. » Ainſi, *conclut M. Fougeroux*, » pour ſe former une idée claire » de la ſubſtance d'un Os, il faut » concevoir un cartilage, dans le- » quel ſe dépoſe une ſubſtance » analogue à la craie. Dans les » jeunes Animaux, où il y a moins » de cette ſubſtance, les Os ſe » ploient au-lieu de ſe rompre ; » dans les Animaux âgés, où la » partie crétacée abonde, les Os » ſont beaucoup plus durs & ils » ſe caſſent net. «

Mais d'où vient la membrane ou le cartilage qui eſt comme le fond & la baſe de l'Os ? Nos Auteurs, M[rs] Duhamel & Fougeroux, nous apprennent que cette membrane ou ce cartilage vient

du Périoſte, c'eſt-à-dire de la membrane qui couvre les Os. Surquoi il faut concevoir que, pour la première formation de l'Os, il doit ſe détacher une membrane ou un cartilage du Périoſte; que, dans cette ſubſtance encore molle, mais déja organiſée, ſelon M. Duhamel, ſe dépoſe la lymphe qui l'abreuve, & la matière crétacée qui lui donne de la ſolidité; qu'il y a néanmoins une différence entre cette lymphe & cette matière analogue à la craie; c'eſt que la lymphe, en ſe durciſſant, devient une même choſe avec la membrane, au-lieu que la matière crétacée remplit ſeulement ſes pores, & s'en ſépare au moyen de l'opération d'un *acide affoibli*.

Quant à l'accroiſſement ou plutôt à l'allongement des Os, M. Duhamel & M. Fougeroux croient qu'il ſe fait, tant que la partie molle & cartilagineuſe do-

mine, & qu'il n'a plus lieu dès que la ſubſtance terreuſe ou crétacée a pris le deſſus. Mais quand les Os ne ſont plus ſuſceptibles d'extenſion, ils ne laiſſent pas d'augmenter en groſſeur, & cette augmentation s'opère par l'addition des couches ou feuillets qui ſe détachent du Përioſte, pour ſe joindre à la ſubſtance de l'Os déja formé.

Pluſieurs expériences ont juſtifié cette manière d'expliquer l'augmentation des Os en groſſeur: nous ne citerons que celle des effets de la Garance. On ſait que cette Plante rougit les Os des Animaux qui en uſent dans leurs aliments, qu'il n'y a même que les Os qui rougiſſent par l'uſage de cette Plante; c'eſt-à-dire que les cartilages & les autres parties molles ne prennent point la couleur rouge dont la Garance eſt le principe. On a auſſi obſervé que les

Os des jeunes Animaux rougiſſent plus vîte que les Os des vieux, mais que les Os qui ont plus de dureté acquierent une couleur plus foncée, & la gardent plus long-temps. Voici donc une expérience où l'on a tâché de *prendre la Nature ſur le fait*, comme s'exprimoit ingénieuſement M. de Fontenelle. Durant le progrès des Os, on a nourri des Animaux tantôt avec de la Garance & tantôt ſans Garance; puis on a ſcié de travers les Os de ces Animaux, & l'on a remarqué ſur leurs coupes, des couches alternativement rouges & blanches; *rouges*, ſelon le temps où l'on a fait uſage de la Garance; *blanches*, relativement à la ceſſation de cet uſage. Or cette expérience a comme démontré que les Os ſe forment en groſſeur par l'addition de feuillets ou de couches; *par l'aggrégation*, dit M. Fougeroux, *de*

lames osseuses qui s'ajoûtent les unes sur les autres. Mais d'où viendroient ces lames sinon du Périoste ? Bien entendu que la substance crétacée se joindra toujours aux lames détachées de cette membrane. Au reste, les essais tentés & répétés de toute manière avec la Garance, prouvent que la teinture de cette Plante agit sur les Os par forme d'injection faite dans l'Animal vivant : ce qui montre en même temps que la matière primitive des Os est organisée.

M. Duhamel a tourné ses observations sur les Os entamés ou fracturés. Il a cru que leur réparation se faisoit de la même manière que la premiére formation des Os ; c'est-à-dire que le *cal* se produisoit sur les fractures, comme les feuillets osseux s'ajoûtent sur les Os sains, pour en augmenter le volume & l'épais-

ſeur. Quantité d'expériences ſont venues à l'appui de cette penſée ; on en voit le détail dans le ſecond Mémoire de M. Fougeroux : le premier regarde plus particulièrement la formation primitive des Os : & dans l'un & l'autre, l'Auteur s'attache à réſoudre toutes les difficultés tant de théorie que d'expérience qu'on a formées contre le ſyſtême de M. Duhamel.

Ce ſyſtême a eu l'avantage d'être approuvé & adopté par de très-habiles gens. On nomme entr'autres M[rs] Hunauld, la Sône, Petit, Bertin, & le célèbre Ecoſſois M. Monro, dont l'Oſtéologie vient d'être traduite en notre Langue par les ſoins de M. Sue.* Mais, comme nous l'avons obſervé en commençant cet Article,

* Nous parlerons de ce grand Ouvrage dans nos Mémoires de Juillet.

ce ſyſtême de M. Duhamel a été attaqué puiſſamment par M. le Baron de Haller qu'il ſuffit de nommer, & par M. Bordenave, ſavant Profeſſeur en Chirurgie. On nous donne ici leurs Mémoires.

Celui qui porte le nom de M. de Haller eſt ſelon ſes principes, & a été rédigé par lui-même, mais les expériences qu'on y trouve ſont de M. Dethleef ſon Elève dans l'Académie de Gottingue. On en compte XVI. & l'on y voit les fractures & la Garance employées pour découvrir la formation primitive des Os. C'eſt bien auſſi la marche de Mrs Duhamel & Fougeroux dans leurs expériences ; mais l'application de ces Eſſais ſe fait bien différemment de part & d'autre. M. de Haller & ſon Elève en concluent que le Perioſte ne peut ſervir à la génération des Os ;

premiérement, parce qu'il n'a aucune part à leur réunion ni à la formation du cal ; en second lieu, parce qu'il n'est point affecté du rouge de la Garance. Tel est, en deux mots, tout l'objet du Mémoire de M. de Haller, Ouvrage curieux & plein d'expériences très-bien faites.

M. Fougeroux reprend en détail tous ces faits, les explique, les tourne à l'avantage du sentiment de M. Duhamel, & pour ce qui regarde la conclusion de M. de Haller & de M. Dethleef, il fait remarquer trois choses.

La premiére est qu'on ne prétend pas attribuer au Périoste seul la formation des Os, & qu'on croit seulement y trouver la membrane ou le cartilage qui doit s'ossifier au moyen de la substance crétacée, dont cette membrane ou ce cartilage est comme le fond & la base.

La ſeconde choſe eſt que toutes les expériences tendent à faire reconnoître la grande influnce du Périoſte dans la formation du cal. Il y a ici un grand détail de faits, auquel ſe joignent des arguments de Théorie, pour montrer ſur-tout que M. de Haller recule, ſans preuves, la formation du Périoſte après celle des Os. (Voyez les pages 124, 125, 126 du Volume.) On deſireroit toutefois ici une déciſion nette & préciſe de l'influence du Périoſte ſur le cal. Elle ſe conclut aſſez des raiſonnements de l'Auteur, mais il faut combiner & rapprocher les principes : ce qui occupe peut-être un peu trop le Lecteur.

La troiſième obſervation enfin eſt que le Périoſte ne doit point être affecté du rouge de la Garance. En voici la raiſon : *C'eſt* dit M. Fougeroux, *que la teinture de cette Plante ne produit*

aucun effet ſur la partie cartilagineuſe des Os, mais uniquement ſur la partie crétacée qui fait principalement la dureté des Os. Or le Périoſte ne fournit aux Os que le cartilage, il ne contient point de matière crétacée, il ne doit donc pas ſe teindre en rouge par l'uſage de la Garance. Voilà ſommairement ce qu'on répond au Mémoire de M. de Haller & aux expériences de ſon Elève.

M. Bordenave ne connoiſſoit point les objections de M. de Haller quand il a propoſé les ſiennes. Elles ſont compriſes dans deux Mémoires qui méritent auſſi d'être lus en entier. Dans le premier, l'Auteur fait des *recherches ſur la formation des Os;* dans le ſecond, il *tâche d'expliquer comment ſe fait la réunion des Os fracturés.*

Les recherches contenues dans le premier Mémoire tendent à

prouver 1° Que le Périoste n'est point l'organe principal de l'ossification. 2° Que les vaisseaux sanguins remplissent cette fonction, & que le suc osseux, transmis par ces vaisseaux, acheve la formation des Os. M. Bordenave ne prétend pourtant pas exclure toute action du Périoste ; il reconnoît que cette membrane est nécessaire aux Os pour leur transmettre les vaisseaux sanguins & le suc osseux que ces vaisseaux contiennent ; mais ce n'est là qu'une condition, & non une cause physique ; ce n'est qu'un service subalterne, & non une opération capitale. Tout l'essentiel réside dans les vaisseaux sanguins & dans le suc osseux. Il ne paroît pas que M. Bordenave ait connu la substance terreuse ou crétacée, dont parlent M. Duhamel & M. Fougeroux son défenseur. Du reste, ce premier Mémoire est

fort suivi, & clairement écrit. M. Fougeroux répond aux observations qu'il présente ; c'est ce que nous avons déja insinué, & il en est de même par rapport au second Mémoire.

M. Bordenave s'y déclare contre le systême qui attribue au Périoste épaissi, la réunion des Os fracturés & la formation du cal. Il convient bien qu'après une fracture le Périoste s'épaissit, se gonfle, & que c'est même une condition nécessaire pour réparer le dommage qu'à éprouvé l'Os; mais il estime en même temps que la cause véritable de cette réparation, de cette réunion des parties, & par conséquent aussi de la formation du cal, doit être placée dans l'action des vaisseaux, ou, comme parle l'Auteur, du *tissu vesiculaire* des Os, & dans celle du suc osseux qui soude les extrémités de l'Os fracturé.

M. Fougeroux oppoſe à cette penſée l'autorité des expériences. Il nie même le gonflement ou l'action du tiſſu veſiculaire des Os ; & il croit qu'on ne peut le remarquer dans les ſujets ſains & âgés. Il faudroit ſuivre toute cette controverſe. On ſeroit tenté de croire que les Contendants ne ſont pas fort oppoſés les uns aux autres, & qu'il ne ſeroit point ſurprenant de les voir réunis dans une même opinion.

Ces Mémoires ſont plus agréables à lire qu'à renfermer dans les bornes d'un Extrait. Nous avons donné une légère idée de tout, mais non de la manière dont les Auteurs reſpectifs défendent leur ſentiment. Ces habiles gens expliquent leurs penſées en Maîtres de l'Art, & manient le raiſonnement & l'expérience avec autant de facilité que d'égards les uns pour les autres.

Juin, 1760.

ARTICLE LXVI.

AMUSEMENT PHYSIQUE sur le système Newtonien. (In-12. pages 269.) A Paris, chez Humblot, rue S. Jacques, 1760.

RECHERCHES CRITIQUES sur le système de l'Attraction, avec une nouvelle idée sur la précession des Equinoxes, sur le temps & sur la pesanteur. Par M. Massière. (*In*-12. pages 412, sans l'Avant-Propos & la Table) A Nice, chez Gabriel Floteront, Imprimeur du Gouvernement, 1759.

SI l'Attraction est presqu'universellement regardée comme la clef de toute la Physique céleste, c'est une révolution dont

notre ſiècle eſt redevable au crédit & au progrès des Sciences Mathématiques. Intéreſſés à la fortune d'une découverte dont la Géomètrie & le calcul avoient fait les premiers frais, les plus grands Mathématiciens de l'Europe ont employé en faveur de l'Attraction les reſſources de la plus ſubtile Analyſe. A l'aide des formules, les phénomènes ſont venus ſe ranger ſous les loix de la gravitation univerſelle. Ces loix ſi fécondes pour qui ſait varier les points de vuë, ont donné le dénouement des irrégularités les plus biſarres : les Théories ſe ſont hâtées de prédire & de deviner les obſervations, & par un ſuccès dont les tourbillons ne purent ſe flatter dans leurs plus beaux jours, les Comètes ont concouru au triomphe de l'Attraction.

Avouons-le cependant, la Phyſique a ſes incrédules pour qui ce

triomphe eſt encore un problême. Prévenus contre ces calculs compliqués dont ils croient les réſultats de bonne foi, mais dont ils ſoupçonnent les Eléments d'être trop arbitraires, ils demandent opiniâtrément des preuves indépendantes des nouvelles méthodes. En reſpectant l'Etre Géomètrique de l'Attraction, ils incidentent ſur ſon affinité avec les qualités occultes, ils lui conteſtent ſa nature phyſique, ils révoquent en doute le méchaniſme de ſes loix, ils en viennent juſqu'à la traiter de principe deſtructif, moins propre à produire & à conſerver les mouvements céleſtes qu'à y porter le trouble & le déſordre; ils ſoûtiennent qu'on n'a relégué ſon action dans le Ciel que pour en dérober les défauts aux recherches de la Critique. Ces reproches ſont exaggérés ſans doute: peut-être même l'Attraction n'en

mérite-t-elle aucun ; mais ne seroit-il pas à souhaiter qu'on la vengeât une bonne fois par la réfutation claire & précise des préjugés dont on s'autorise pour la rejetter ? C'est le vœu de quiconque s'intéresse au progrès de la saine Physique, & c'est le motif qui nous engage à exposer sans partialité les difficultés répandues dans deux Ouvrages auxquels nous destinons un Extrait commun. Puisse cet Extrait procurer les éclaircissements qu'attendent des Esprits moins Géomètres que Physiciens pour se réconcilier avec l'Attraction !

I.

L'Amusement Physique est *un Recueil de neuf Lettres, contenant une suite de réflexions & d'entretiens pour & contre l'Attraction Newtonienne.* On y rend

compte d'une diſpute où le Tenant de l'Attraction ne conſerve pas toujours l'avantage du terrein, parce qu'il a eu la confiance ou la mal-adreſſe de ſortir de ſes retranchements géomètriques. Donnons un moment d'attention aux difficultés qu'on a propoſées contre ſon ſyſtême favori, & dont il fait lui-même l'expoſé fidèle à l'Ami commun qui a été choiſi de part & d'autre pour arbitre.

D'abord, ſuivant ſon Adverſaire, il n'eſt rien moins que démontré que *les influences apparentes de la Lune ſur les Marées ſuivent la raiſon inverſe du quarré des diſtances.* A prendre les choſes en rigueur, *la diſtance des Mers à la Terre eſt nulle ou infiniment petite; la diſtance des Mers à la Lune eſt d'environ 90000 ou 100000 lieues : donc l'Attraction des Mers par la Lune eſt nulle phyſiquement en com-*

paraiſon de l'Attraction des Mers par la Terre : donc l'Attraction des Mers par la Lune ne doit produire aucun effet ſenſible. Le Newtonien ne manque pas de répondre qu'il y a du mécompte dans le calcul objecté. Selon lui, l'Attraction terreſtre doit ſe meſurer non de la ſurface, mais du centre ; or, cette meſure une fois admiſe, rétablit la proportion qu'on vouloit faire évanouir, donne une inégalité d'action lunaire par rapport aux eaux perpendiculaires & aux latérales, d'où naît une correſpondance marquée entre les phénomènes du flux & du reflux, & l'Attraction plus ou moins forte, plus ou moins oblique de la Lune. Ici la diſpute ſe termineroit à ſon avantage, ſi l'on lui paſſoit ſa meſure, mais on lui fait obſerver que le centre n'étant qu'un point, ce n'eſt que pour la commodité

du calcul qu'on eſt convenu d'évaluer la ſomme des Attractions, comme ſi toute la maſſe d'une ſphère homogène & attirant, par tous ſes points, un point pris hors de ſa ſurface, étoit toute réunie dans le centre. Dans le vrai, chaque partie de la Terre attire les eaux plus ou moins, ſuivant la raiſon déja aſſignée. La couche des eaux qui enveloppe immédiatement la ſurface extérieure de la Terre en étant infiniment proche, en eſt donc réellement attirée par une force dont la Lune ne peut diminuer ſenſiblement l'action, à ne conſidérer que les diſtances reſpectives. L'argument revient donc par rapport à cette dernière couche, & comme il a lieu pour deux couches contigues, on peut en le tranſportant, pour ainſi dire, de proche en proche, l'appliquer à cette couche ſupérieure des eaux qui reçoit

immédiatement l'action de la Lune ; d'où il est aisé de conclure qu'il faut ou arrêter le raisonnement dans sa marche, qui paroît cependant assez suivie ; ou trouver, dans la masse de la Lune, de quoi corriger l'infinie disproportion que laissent les distances. Comme le Newtonien, à qui l'on fait équivalemment cette difficulté, ne prend aucun des deux partis, l'objection demeure sans réponse de sa part.

Nouvelle difficulté. Le Soleil Newtonien n'éclaire qu'en détachant continuellement de sa substance des torrens de lumière avec une vîtesse capable de franchir, dans sept ou huit minutes, l'intervalle qui nous sépare du Soleil. En partant de cette supposition, on demande 1° si le fluide de la lumière ainsi répandu dans les espaces célestes, ne doit point gêner les mouvements des Pla-

nètes ; ces mouvemens dont la régularité ne pouvoit s'accommoder d'aucun tourbillon. 2° Comment la vîtesse des rayons n'endommage point le tissu délicat de l'organe de la vuë. 3° Si cette vîtesse prodigieusement supérieure à l'Attraction réciproque des parties solaires ne suppose point dans le Soleil une fermentation prodigieuse, d'autant plus capable d'en dissiper toute la substance, qu'il n'y a qu'une cohésion infiniment plus foible qui s'oppose à cette dissipation subite & totale. On pourroit ajoûter que, dans cette hypothèse, il n'y a point de raison suffisante de rapporter le corps lumineux, le Soleil, par exemple, à l'extrémité du rayon qui nous le fait appercevoir.

Mais voici une prétention plus hardie. La force de projection combinée avec la force attractive,

ne peut faire décrire les Orbes planétaires. La difficulté n'eſt point neuve pour le fond ; mais dès qu'elle parut, on la traita de Sophiſme, on n'y répondit que par les démonſtrations géomètriques de Newton. Malgré ce revers, elle a reparu de temps en temps, & on la trouve ici avec un développement qui la rend propre à l'Auteur. Il remarque que la Planète montant du Périhelie à l'Aphélie, la force projectile plus contrariée alors par la peſanteur, doit avoir moins d'effet que dans le cas de la deſcente de l'Aphélie au Périhélie, cas où les deux forces ſe contrediſent moins. La ſeconde branche de la courbe doit donc être plus courte que la premiére ; & la Planète, loin de décrire une ellipſe, décrira une ſpirale qui la fera enfin aboutir au centre. Cette premiére remarque eſt fortifiée par d'autres

conſidérations ſur les pertes rapides qu'éprouve la vîteſſe acquiſe, ſur la ſupériorité de la peſanteur aux environs du Périhélie, ſur l'inſuffiſance de la comparaiſon que l'on fait quelquefois d'une Planète dans ſon ellipſe avec un Pendule &c. Ici l'Auteur ſerre ſes idées, & preſſe ſes raiſonnements avec une force de logique, que nous remarquons d'autant plus volontiers que les Eſprits vraiment Logiciens ſont plus rares. Il finit par des vuës fines & ſubtiles ſur le principe de la compoſition des mouvements, vuës fécondes, & qui, bien analyſées, pourroient former une théorie ſur cette branche étendue de la Dynamique.

I I.

Les Réflexions Critiques ſont, ſuivant l'expreſſion même de l'Auteur, *des Réflexions ſur*

les

les Ouvrages de MM. de Voltaire & de Graveſande au ſujet de l'Attraction Newtonienne. Elles embraſſent un plus grand terrein que l'*Amuſement phyſique*, puiſque l'Attraction de cohéſion, dont le premier Ouvrage ne parle point, ſe trouve attaquée dans celui-ci. Il faut l'avouer, cette partie du ſyſtême total de l'Attraction eſt la plus foible. On ne produit point en ſa faveur ces démonſtrations qu'on fait tant valoir lorſqu'il s'agit du Ciel : l'expérience ne s'eſt point encore déclarée : on peut même être bon Newtonien & Attractionnaire décidé, ſans tenir à l'Attraction de cohéſion, qui ſuit d'ailleurs, ſuivant ſes partiſans, une loi différente de celle du quarré inverſe des diſtances. Ainſi tout ce que dit l'Auteur contre cette eſpèce particulière d'Attraction, n'endommage point le ſyſtême pris en

grand, & considéré seulement par rapport aux Corps planètaires. Aussi ne se borne-t-il point à cette attaque.

Des trois Parties que contient le Livre, les deux dernières sont destinées à établir que l'Attraction n'influe point sur le mouvement des Corps céleſtes, & que l'ellipse décrite par les Planètes autour du Soleil est incompatible avec les deux forces centripète & centrifuge, par lesquelles le mouvement des Aſtres devroit être réglé. Nous ne suivrons pas toutes les preuves que M. Massière apporte de ces deux propositions; elles ne sont pas également fortes, & il en est même qui contredisent des points universellement admis en Physique, & que les Newtoniens ont droit de supposer. Un détail circonstancié nous meneroit trop loin, & la matière en elle-même est trod

peu intéreſſante pour qu'on nous pardonnât des longueurs. Qu'importe à la plûpart des Lecteurs de ſavoir, par exemple, ſi la force qui retient conſtamment la Lune dans ſon Orbite, eſt la même & ſuit les mêmes loix que la peſanteur ? M. Maſſière prétend que ces deux forces ſont différentes, ou du moins que leur identité n'eſt pas prouvée ſuffiſamment. Il accumule en conſéquence raiſonnements ſur raiſonnements. Celui ſur lequel il paroît le plus compter, ſe réduit à dire qu'il n'y a point d'obſervation exacte qui prouve l'accélération de la chute des graves en raiſon du quarré des temps; que, poſé même l'accélération dans la raiſon énoncée, on n'en doit rien conclure en faveur de l'Attraction, parce qu'elle ne peut être cauſe d'une augmentation de célérité dans un

corps quelconque. *Un mobile*, dit-il p. 129, *à la deuxième ſeconde a acquis trois degrés de mouvement, & a parcouru 45 pieds. Il eſt clair que, pendant la troiſième ſeconde, quand même la force qui le faiſoit deſcendre ceſſeroit d'agir, il conſerveroit toujours ces trois degrés de mouvement. Il les a donc indépendamment de l'Attraction centrale. Ainſi, ſi le corps gravite 75 pieds à la troiſième ſeconde, on n'en peut attribuer que 30 à l'Attraction.*

Ce raiſonnement combat les premiéres notions du mouvement accéléré & du mouvement uniforme. On dira, ſuivant ces notions, que M. Maſſière voit trois degrés de mouvement où il n'y en a réellement que deux; mais dont l'un eſt déja tout acquis à la fin de la premiére ſeconde, & fait parcourir au corps l'eſpace de 30 pieds; l'autre s'ac-

quiert ſucceſſivement pendant la deuxième ſeconde, & fait parcourir la moitié moins d'eſpace, ou préciſément 15 pieds. Tout ce que l'Auteur dit enſuite contre l'Analogie remarquée par Newton entre les 15 pieds, que la Lune parcourroit dans une minute, ſi, à la diſtance de 60 rayons, elle étoit abandonnée à ſa ſeule peſanteur, & les 15 pieds parcourus par les graves ſur la ſurface de notre Globe dans une ſeconde, tient à l'idée peu exacte qu'il s'eſt faite du mouvement accéleré, & ne peut paſſer pour une objection ſolide.

Il fait des difficultés mieux fondées, ou du moins plus ſpécieuſes contre l'ellipſe que les Newtoniens ſuppoſent réſulter d'un mouvement de projection uniforme combiné ſans ceſſe avec une Attraction variable, ſuivant

la raiſon inverſe du quarré des diſtances : mais comme nous avons déja rendu compte d'une difficulté à peu-près ſemblable, nos Lecteurs nous ſauront gré de ne pas nous répéter. En général, les *Réflexions critiques* contiennent les premiéres vuës d'un Phyſicien plus familiariſé avec l'impulſion qu'il s'eſt accoûtumé à reconnoître ou à ſoupçonner dans tous les effets, qu'avec l'Attraction dont la nature lui paroît un monſtre, & dont il croit ou du moins ſouhaite pouvoir ſe paſſer dans l'explication des phénomènes. Au fond eſt-il rigoureuſement démontré, que l'impulſion ſoit incapable par elle-même de donner le dénouement des mouvements céleſtes ? Ne pourroit-on pas même dire que l'Attraction n'eſt qu'une impulſion déguiſée, dont le temps, un plus grand détail des phénomènes, une connoiſſance plus ap-

profondie des fluides, ſur-tout du fluide électrique, nous dévoileront peut-être un jour la cauſe méchanique?

ARTICLE LXVII.

RECUEIL D'ÉLOQUENCE SAINTE, contenant les Panégyriques des Patriarches & Fondateurs d'Ordres, avec des Diſcours Synodaux & des Conférences Eccleſiaſtiques, à l'uſage de MM. les Curés des Villes & de la Campagne, de ceux qui ſe deſtinent à la Chaire, & même des ſimples Fidèles. (Volume *in*-8°. Tome I. pages 700.) Par le P. Hyacinthe de Montargon, Auguſtin de N. D. des Victoires, Prédicateur du Roi, Aumônier & Prédicateur ordinaire du Roi de

Pologne - Duc de Lorraine & de Bar, & Provincial de ſon Ordre. *A Paris, chez Lottin l'aîné, rue S. Jacques, &c.* M. DCC. LX.

L'Auteur de ce Livre a donné treize autres Volumes du même format, ſous le titre de *Dictionnaire Apoſtolique* : Ouvrage qui a été bien reçu du Public. Le *Recueil d'Eloquence* que nous annonçons, peut être regardé comme la ſuite de ce *Dictionnaire* ; mais il eſt formé ſur un autre plan. Ce ne ſont plus de ſimples compilations relatives à des ſujets de Sermons. C'eſt une ſuite de Diſcours *arrangés, diviſés, remplis*, quoiqu'il ſoit poſſible encore d'y ajoûter, ou de remplir autrement les canevas ſur leſquels le R. P. Hyacinthe a travaillé. Pour donner plus d'eſſor aux talents de ſes Lecteurs, il

place à la fin des Discours principaux, compris dans ce Volume, divers desseins simplement annoncés & proposés. On n'y voit que la division & le sujet des deux Parties.

Nous appellons *Discours principaux*, compris dans ce Volume, *les Panégyriques des Patriarches & Fondateurs d'Ordres*, lesquels sont ici au nombre de six; savoir, de *S. Augustin*, de *S. Charles Borromée*, de *S. François de Sales*, du *B. Pierre Fourrier de Mataincourt*, de *S. Norbert*, de *S. Philippe de Nery*. Ces sujets occupent plus de 400 pages du Volume. Il y a deux Panégyriques pour chacun des trois premiers Saints, & un seul pour chacun des trois derniers. Tous, à l'exception du B. Fourrier, présentent des *desseins*, outre les Panégyriques entiers.

Après ce grand corps d'*Eloquence Sainte*, on trouve neuf *Discours Synodaux*, & huit *Conférences Ecclésiastiques*; le tout sur des matières qui intéressent les personnes chargées du saint Ministre ou qui s'y destinent. Ainsi l'on parle, dans les Discours Synodaux, de la *résidence*, de la *nécessité de la Science pour les Prêtres*, de l'*obligation d'unir la piété à la Science*, de l'*obligation de faire le Prône*, du *bon exemple*, de l'*obligation de faire le Catéchisme*, du *soin d'entendre les Confessions*, du *soin d'éviter les Procès*, du *crime de l'indigne Célébrant*. Dans les *Conférences Ecclésiastiques*, on traite de la *vocation à l'Etat Ecclésiastique*, du *désintéressement des Ecclésiastiques*, de *la chasteté des Ecclésiastiques*, de l'*obéissance des Ecclésiastiques*, de *la charité des Ecclésiastiques*, du *Breviaire*, de *la*

néceſſité d'une foi inébranlable dans les Eccléſiaſtiques, de *l'excellence & de la dignité du Sacerdoce.*

Les Panégyriques ſont précédés d'un Abrégé de la vie du Saint, de S. Auguſtin, de S. Charles & des autres. Ces petits Morceaux intéreſſent la curioſité des Lecteurs. On a raſſemblé plus de choſes que d'ornements dans le tiſſu même de ces Eloges; de ceux ſur-tout qui ont pour objet S. Auguſtin, S. Charles, S. François de Sales, où la matière étoit extrêmement abondante. Nous croyons qu'on trouvera du pathétique dans le Tableau des ſentiments d'Auguſtin tranſporté de l'amour de Dieu. » Il veut aimer ſon Dieu,
» & il ne ſe permet pas d'aimer
» peu: il ne ſe contente pas d'ai-
» mer beaucoup, il veut aimer
» davantage, & il le demande
» avec ardeur à ſon Dieu; il veut

» aimer, ſelon qu'il lui a été par-
» donné, ſelon qu'il a été aimé,
» ſelon qu'il a mérité d'être haï
» & abandonné. Tout amour foi-
» ble lui paroît une injure ; tout
» amour moindre que la grace
» qu'il a reçue, lui ſemble une
» ingratitude ; tout amour ſuſcep-
» tible de la plus légère infidélité,
» lui paroîtroit un oubli des an-
» ciennes miſéricordes. C'eſt dans
» l'amour qu'il met toute ſon eſ-
» pérance ; tout ce qui le porte
» à aimer Dieu, tout ce qui al-
» lume en lui l'amour de Dieu,
» il le ſaiſit. Jamais, j'oſe l'avan-
» cer, non, jamais perſonne avant
» & depuis Auguſtin n'a aimé Dieu
» comme l'aima Auguſtin.* Amour

---

* Cette propoſition peut être tempérée par celle-ci : *Oui, Auguſtin tient un rang diſtingué parmi les grandes ames qui ont été embraſées de l'amour de Dieu.* Car, dans la rigueur des termes, oſe-

» tendre, amour vif, amour fort ; » amour désintéressé, qui ne vou- » loit de Dieu que Dieu même ; » amour actif, amour généreux » qui n'aspiroit à aimer davan- » tage que pour pénétrer, em- » braser les autres du saint amour ; » amour qui, comme la grace, se » montroit sous toutes les for- » mes, &c. «

Les Discours Synodaux & les Conférences Ecclésiastiques sont plus dans le Didactique que les Eloges des Saints. L'Auteur s'éleve néanmoins quelquefois en détaillant les devoirs des Ministres

---

roit-on préférer Augustin à Pierre, qui disoit : *Tu scis quia amo te ;* à Paul, qui disoit : *Quis nos separabit à caritate Christi ;* à Magdeleine : *Quæ dilexit multum ?* &c. Ces sortes de préférences ne se font point, les Saints ne les approuvent point, &c.

de la Religion. Nous pourrions ſur-tout citer pour exemples les endroits où il exhorte à l'amour & aux choix des bonnes études. Il préfère, avec raiſon, celle de l'Ecriture ſainte. » Que d'objets » ſatisfaiſants, *dit-il*, ces Livres » ſaints n'offrent-ils point à mon » eſprit ? Origine du monde, épo- » ques certaines, évènements uni- » ques & inconteſtables, Loix ſa- » ges, préceptes utiles, ſecrets de » la Nature, régles de conduite, » vertus ſublimes & relevées, tout » y eſt raſſemblé & ſoûtenu avec » un caractère de beauté, de » force, & de je ne ſais quelle » noble ſimplicité que rien n'é- » gale. Dieu y eſt ſi grand, que » tout diſparoît devant lui ; ſi » puiſſant, que ſes prodiges éton- » nent la Nature ; ſi bon, ſi miſé- » ricordieux, qu'on ne peut lui » diſputer ſon cœur, &c. «

Le IX[e] Diſcours Synodal, tou-

chant le crime des Prêtres qui célébrent indignement, eſt plein du langage des Pères & des Conciles : c'eſt ce qui lui donne une force particulière. *Interimunt quem adorant* : ce mot ſeul de S. Jean Chryſoſtôme vaut un Diſcours entier ; & ce n'eſt pas la millième partie de ce qu'on pourroit recueillir des Ouvrages du même Père, pour inſpirer la crainte d'abuſer des ſaints Myſtères. Ce Diſcours encore une fois eſt fort, mais il devroit être plus étendu, ou doublé, ou triplé ; & dans les Conférences Eccléſiaſtiques, ſi l'Auteur reprend la bonne méthode de nous en donner, il fera ſagement de revenir ſur cet objet capital.

La Conférence qu'on trouve ici *ſur la Charité*, nous a paru fort remarquable par les traits

de l'amour de Dieu que l'Auteur y a répandus. » Un cœur qui
» aime véritablement, se met au-
» dessus des périls, des dangers;
» il s'y expose avec courage; les
» fardeaux les plus pesants lui
» paroissent légers, lorsqu'ils in-
» téressent la gloire du Très-haut.
» Que n'eut point à souffrir le
» Prophète Elie pour la défense
» des Autels? Le Roi Achab, l'im-
» pie Reine Jésabel, les Prêtres
» de Baal, un Peuple entier conjure
» contre sa vie, & cependant il ne
» sait pas se déconcerter au mi-
» lieu du plus violent orage. Seul
» Prophète en Israël, il soûtient
» avec courage le poids de l'Ido-
» latrie armée contre lui; & Dieu,
» témoin de ses combats, fortifie
» son bras d'une portion de sa
» puissance. Il l'éleve par mille
» prodiges au-dessus de ses per-
» sécuteurs; il couronne sa pa-
» tience & son zèle, en le ren-

» dant ſupérieur à lui-même, à
» une Cour impie, au fer & au feu
» de la perſécution la plus opiniâtre.
» C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que
» vous ſoûtenez ceux qui vous ai-
» ment « &c. Il s'eſt gliſſé, dans les détails immenſes de ce Volume, quelques négligences en ce qui concerne l'expreſſion. Ce ſont des bagatelles, & l'Ouvrage n'en eſt pas moins utile.

ARTICLE LXVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Lisieux.

On a imprimé & publié, dans cette Ville, un Mandement du Chapitre de la Cathédrale au ſujet de la mort du feu Evêque M. de Brancas, qui gouvernoit cette Egliſe depuis 46 ans. Cette Pièce ſurpaſſe, pour le fond des choſes & pour la manière de les expoſer, ce qu'on a coûtume de dire en pareille occaſion. On y fait connoître le Prélat par des détails très-remarquables, ſur-tout par ſon

zèle pour la Religion, par ſa charité pour les Pauvres, par ſon caractère ennemi du faſte & de l'oſtentation, par ſon exactitude à remplir les devoirs de la Réſidence. Ce dernier Article ſur-tout eſt traité avec tout l'avantage que donne une qualité ſi Epiſcopale. Celui qui a rédigé ce Mandement, ne peut qu'être un homme d'eſprit, & qui ſait préſenter les objets de la Religion avec autant de nobleſſe que de vérité. Nous ne voudrions pas garantir toutes les expreſſions qu'il emploie ; mais le Diſcours entier eſt ſi bien pris & ſi édifiant, qu'on ne fait aucune attention aux taches légères qui peuvent s'y rencontrer. *Il ſeroit à propos que cet Ecrit de 14 ou 15 pages* in-4°. *fût connu.*

D'AVIGNON.

On a imprimé dans cette Ville; mais sous le titre de Paris, & de le Mercier, rue S. Jacques, un assez bon Livre intitulé : *Pensées du Marquis*** sur la Religion, l'Eglise, avec un Traité de l'Eucharistie*; un autre, *des Prophéties sur le Messie, & quelques Notes sur la Religion, sur l'Eglise, & sur tous les points de la doctrine de Calvin.* (In-8°. pages 240.) On y propose ou suppose un Marquis d'abord sans Religion, ensuite Protestant, puis Catholique & bon Chrétien. Cet honnête homme montre la route qu'il a faite dans la recherche du vrai. Ses premiéres démarches le conduisirent à la connoissance d'un Dieu, d'une Providence, de l'Immortalité de l'ame. Il passa aux principes & aux motifs

de la Religion révélée ; il reconnut les Livres ſaints. Le deſir de ſe rendre compte à lui-même du détail des dogmes par l'Ecriture l'engagea dans le Calviniſme. Il ſentit l'inſuffiſance de la voie d'examen, il s'attacha aux caractères de l'Egliſe Romaine, il la reconnut, il s'y ſoumit ; & il profita de toutes les lumières qu'il avoit reçues de Dieu, pour vivre conformément à ſa foi. Telle eſt en peu de mots la ſubſtance de cet Ouvrage fort plein de choſes, quelquefois négligé pour le ſtyle ; fondé ſur de bons principes ; orné, comme on l'a dit, de Notes aſſez profondes ſur les divers points indiqués. Enfin ce qu'on y dit de l'Euchariſtie & des Prophéties, eſt pareillement inſtructif & méthodique. Il ne faut pas s'attendre à trouver du neuf dans une pareille compoſition. Ce qui en fait le

caractère, c'est le choix & l'ordre des preuves.

De Lille.

Traité Théorique & Pratique des Changes. (In-12. pag. 225.) Ce Traité fort clair & fort méthodique est divisé en deux Parties, dont la première contient la Théorie des Changes; & la seconde en détaille la Pratique. On y voit aussi de petites Tables fort commodes sur la valeur des Monnoies de tous les pays comparées à celles de France. *Ce Livre se trouve à Paris chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; & chez Merigot père, Quai des Augustins.*

De Rennes.

Lettres curieuses, utiles & théologiques sur la Béatification

des Serviteurs de Dieu & la Canonisation des Béatifiés, ou Abrégé du grand Ouvrage de Benoît XIV. sur la même matière. (Tome II. *in*-12.) Par le R. P. Joseph d'Audierne, Provincial des Capucins de la Province de Bretagne. *Chez Julien Vatar, Place du Palais; & Julien-Charles Vatar, au coin des rues Royale & d'Estrées, &c.* C'est la suite de l'Ouvrage estimable, dont nous avons annoncé l'entreprise au mois d'Octobre I. Volume de l'année dernière. L'Abbréviateur des Volumes très-étendus & très-savants du feu Pape donne ici l'Extrait du second Tome *de Servorum Dei Beatificatione, & Beatorum Canonisatione*; & il traite cette matière avec tout l'ordre & tout l'intérêt qui peuvent lui concilier des Lecteurs. On trouvera sur-tout ici des instructions fort précises

ſur les Loix portées par Urbain VIII. pour prévenir les abus de tout culte prématuré, & non autoriſé. Il y a, dans les détails & dans les explications, des régles qui ſont encore d'uſage par-tout; & c'eſt ce qui ajoûte au mérite & à l'utilité de ce Volume. On en aura probablement trois autres pour le reſte de l'Ouvrage de Benoît XIV.

De Paris.

L'Hiſtoire de Cherbourg que nous avons annoncée, eſt un Ouvrage, dont on doit le deſſein & l'exécution au malheur que cette Ville a eu d'être priſe, rançonnée & très-maltraitée par les Anglois au mois d'Août 1758. Madame Retau Dufreſne, originaire apparemment de Cherbourg ou des environs, a voulu conſoler ſes Compatriotes en recherchant leurs Antiquités

Antiquités & en rassemblant tout ce qui peut contribuer à leur gloire.

Comme Cherbourg s'appelle *Cæsaris Burgus* dans nos vieilles Chroniques, on s'est accoûtumé à croire que César en étoit le fondateur. Madame Dufresne appuye ce sentiment, lequel ne paroît pas assez déraisonnable pour mériter toute la mauvaise humeur de la Martiniere, qui dit que c'est une *impertinente Tradition.* La Dame Auteur ne relève point ce Lexicographe, & en général elle ne censure personne : elle écrit simplement, honnêtement ; & sa marche est astreinte au fil de l'Histoire.

Tout ce qui a eu des rapports avec Cherbourg lui passe sous les yeux : elle a lû nos anciennes Histoires, elle tient compte de ce qui concerne les changements de domination, le Gouvernement Mu-

nicipal & Eccléſiaſtique, la valeur des Habitants de Cherbourg, l'importance de leur Port & les avantages de ſa ſituation, les priviléges accordés à cette Ville. Nous déſirerions qu'on eût fait mention de celui qui fut accordé en 1207 par Philippe-Auguſte. Ce Prince qui avoit gratifié les Habitants de Rouen du privilége excluſif d'aller commercer en Irlande, voulut néanmoins que ceux de Cherbourg puſſent y envoyer tous les ans un Navire pour leur compte. On peut voir Piganiol, & encore mieux le ſecond Volume du grand Recueil des Ordonnances de nos Rois, par M. Secouſſe.

Madame Dufreſne eſt communément aſſez inſtruite de ce qui touche ſon ſujet ; & il faut lui ſavoir gré de s'être donné la peine de lire nos vieux Chroniqueurs, nos Hiſtoriens ſurannés, ſans comp-

ter le Latin des ſiècles barbares. Quelquefois elle doute, parce que les ſources lui manquent : par exemple, elle a bien connu le Traité d'échange qui fut fait de Cherbourg & autres grandes Terres de Normandie entre Charles III. Roi de Navarre & le Roi de France Charles VI. Celui-ci mit en ſa main toutes ces Places, & aſſigna un remplacement de douze mille livres de rente avec d'autres avantages : or cet accord fut terminé le 9. de Juin 1404. Madame Dufreſne héſite entre cette année & 1405. Elle dit auſſi ſimplement *dix mille livres de rente*, c'eſt *12 mille* que porte le Traité.

Nous n'inſiſterons pas davantage ſur cette Hiſtoire qui eſt eſtimable en ſon genre, & qui peut intéreſſer ſur-tout les Habitants du Cotentin. Il s'eſt gliſſé des négligences de ſtyle ; défaut

comme inévitable dans un tissu presque chronologique de faits qui occupent & entraînent l'attention. Il est à desirer que l'Auteur nous donne d'autres Ouvrages où l'imagination puisse s'égayer davantage.

Dictionnaire Poëtique portatif, qui contient l'Histoire fabuleuse des Dieux & des Héros de l'Antiquité Payenne ; Ouvrage utile & même nécessaire aux jeunes gens pour l'intelligence des Poëtes. (In-8°. pages 600.) Par M. Bilhard, Maître-ès-Arts en l'Université de Paris. *Chez Bauche, Quai des Augustins, &c.* Tout est folie dans l'Histoire Poëtique ; mais on ne peut lire les Anciens sans avoir quelque connoissance de ces délires de l'Esprit humain. On nous donne, dans ce Volume, le résultat de beaucoup de Volumes sur cette

matière. Quelquefois l'Auteur indique les beaux Tableaux ou les belles Statues qu'on a consacrées au culte de ces Divinités : cela est agréable, & il seroit à souhaiter que son attention eût été plus soûtenue à cet égard. Ses Notices historiques sont claires, instructives & proportionnées aux études des jeunes gens.

M. TITON du Tillet publie, dans le format *in-fol.* (comme ses autres Ouvrages relatifs au *Parnasse François*,) une nouvelle *Description* de ce beau Monument : c'est, dans l'étendue de 122 pages, tout ce qu'on peut desirer de savoir sur un objet qui fait tant d'honneur à notre Littérature. On a ici deux Parties, dont la premiére expose

1°. Les motifs de l'érection du *Parnasse François* en Bronze : C'est l'amour de la Poësie & de la

Musique, c'est le desir d'imiter les Anciens qui élevoient des Monuments glorieux & durables à la mémoire de leurs Hommes de Lettres, &c.

2°. Un Eloge très-juste & très-patriotique du beau Regne de Louis XIV. Le souvenir des merveilles qui ont illustré ce siècle, ranime tout le feu de l'Auteur, & fait oublier, en quelque sorte, la liste trop nombreuse de ses années.

3°. L'Estampe du Parnasse, tel qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire augmenté d'une troisième terrasse qui regne tout-autour, & qui est destinée aux Personnages illustres que forme ou qu'attend notre Littérature. Cette Estampe est suivie de treize autres où sont gravés, sur chacune, deux Médaillons de deux Poëtes ou de deux Musiciens placés ainsi (c'est-à-dire en Médaillons) sur le Parnasse. On voit de plus trois autres Plan-

ches, ou six Médaillons qui représentent six des Héros du Parnasse; savoir, Molière, Corneille, Racine, la Fontaine, Despréaux & Lully. Leurs figures sont en pied sur le Parnasse; mais on n'a pas laissé de faire graver leurs Médaillons pour enrichir les Cabinets des Curieux.

4°. La liste des personnes qui sont rassemblées sur le Parnasse François. Chacun y tient son rang, soit en figures, *pauci quos æquus amavit, &c.* soit en Médaillons, les places y sont encore assez bornées; soit en rouleaux. Tout Poëte ou Musicien peut aspirer à cette Nomenclature: mais on y remarque encore de l'ordre & de la subordination, c'est-à-dire des classes suivant le mérite & la réputation des Auteurs. La Police qui est établie sur ce Parnasse, peut faire plaisir au Lecteur même le plus Philosophe:

elle inſpire naturellement la penſée de ſouhaiter que la paix qui regne parmi ces Morts, eût également lieu parmi les Vivants.

La ſeconde Partie de cette Deſcription préſente une ſuite très-nombreuſe de Pièces en Proſe & en Vers, compoſées pour faire connoître & eſtimer, autant qu'il le mérite, le *Parnaſſe François* en Bronze. On a raſſemblé tous les Extraits des Journaux qui en ont parlé depuis 1723 juſqu'à préſent, & une multitude de Lettres & de témoignages d'Académies qui ont rendu juſtice au zèle de l'Auteur. De ce concert d'éloges il réſulte que notre Parnaſſe eſt déja preſque auſſi célèbre que celui de la Grèce. Que ſeroit-ce ſi M. Titon l'eût exécuté en grand, ſuivant le projet qu'il avoit formé autrefois? Tout le monde connoît ſa bonne volonté; & la Patrie charmée de le

poſſéder long-temps, deſire qu'en divers genres, & ſelon les divers points de vuë du bien public, la France acquière beaucoup de Citoyens qui lui reſſemblent : il a 84 ans, *ſed cruda* viro *viridiſque ſenectus.*

Desaint & Saillant, *rue S. Jean de Beauvais ;* & le Prieur, *rue S. Jacques*, ont mis au jour un Volume *in*-4°. contenant les Œuvres de M. Puzos, Chirurgien célèbre, mort au mois de Juin 1753. M. Moriſot Deſlandes, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a pris ſoin de l'Edition en homme exact & intelligent, puiſqu'il a corrigé le Manuſcrit en beaucoup d'endroits ; qu'il annonce l'Ouvrage par une Préface inſtructive, & qu'il l'accompagne d'une Diſſertation curieuſe où il eſt prouvé que *le vrai Médecin ſait la Chi-*

rurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, &c.

M. Puzos excella ſur-tout dans l'Art & dans la Pratique des Accouchements, & c'eſt ſur cet objet que roulent les Traités qu'on trouve dans ce Volume. Le premier s'annonce même ſous ce titre, & c'eſt le plus conſidérable : les autres, au nombre de ſix & beaucoup plus courts, ſe rapportent à cette matière.

On conçoit que nous ne pouvons pas entretenir le Public des détails de cet Ouvrage. Il nous ſuffit de dire qu'à en juger par la grande réputation de l'Auteur, & par les ſoins qu'a pris l'Editeur, ce Volume doit contenir des choſes très-approfondies & très-utiles. Elles nous ont paru propoſées d'un ſtyle clair & propre du ſujet.

Mais nous devons faire une attention particulière au Diſcours où M. Moriſot entreprend de

prouver, comme on vient de le dire, que *le vrai Médecin sait la Chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, &c.* Cette Pièce (qui contient 35 pages *in*-4°. d'un caractère plus petit que le reste de l'Ouvrage) seroit propre à étouffer toute semence de division entre les Médecins & les Chirurgiens. L'Auteur y fait voir une impartialité entière avec une façon de raisonner aussi décente que judicieuse. Il prétend que la médiocrité est ce qui fait naître *la discorde entre les membres des deux Professions*, & qu'il regne toujours un *concert admirable entre les grands Maîtres de part & d'autre.* Si cela est vrai, voilà déja l'amour propre bien intéressé à consommer la réconciliation. Personne ne veut être *médiocre*, & tout le monde, dans chaque état, veut être placé parmi *les grands Maîtres.*

Dans ce même Discours, nous remarquons deux morceaux, dont le premier expose le plan d'éducation qui convient au Chirurgien ; & le second traite des études du Médecin pendant sa jeunesse. Il n'y auroit pas un moment à perdre, si l'on vouloit remplir toute l'étendue de ces instructions : cependant il seroit difficile d'y trouver des retranchements à faire, ou des détails à supprimer.

Pour ce qui regarde le fond de la Dissertation, M. Morisot y fait voir que la Chirurgie spéculative convient aux Médecins. » On ne peut, *dit-il*, refuser la » connoissance des vrais princi- » pes de la Chirurgie à des hom- » mes dont la tête est éclairée » d'ailleurs de bien d'autres lu- » mières toutes relatives à cet » objet ; qui ont étudié à fond » les meilleurs écrits des Anciens

» & des Modernes ſur la Chirur-
» gie ; qui, pendant leurs études,
» ſe ſont exercés à des opérations
» de Chirurgie ſur le cadavre ;
» qui les ont vu pratiquer dans
» les Hôpitaux ſur le vivant, &
» qui ſont appellés ſouvent en
» conſultation avec les Chirur-
» giens les plus célèbres, pour
» donner leur avis ſur des Mala-
» dies chirurgicales. L'expérience
» prononce également en faveur
» des Médecins.

» Les Aphoriſmes de Boerhaave
» ſur la Chirurgie, & le Com-
» mentaire qu'en a donné Van-
» Swietten ſont la démonſtration
» la plus complette qu'on peut
» ſavoir la Chirurgie, & même
» l'enſeigner, ſans en pratiquer les
» opérations. Quoique l'un &
» l'autre aient profité des décou-
» vertes & des obſervations faites
» par les grands Praticiens & par

» les Chirurgiens François que le
» Commentateur de Boerhaave
» cite toujours avec éloge, il faut
» convenir que ces deux illustres
» Médecins ont ajoûté à ce qu'ils
» avoient puisé dans les Livres,
» un si grand nombre de ces traits
» lumineux qui caractérisent le
» génie créateur, qu'il n'est pas
» permis de regarder leurs Ou-
» vrages comme de simples com-
» pilations : ils méritent d'être
» placés au nombre de ces Livres
» que l'on appelle classiques, parce
» que leur autorité fait loi dans
» tous les temps. «

Ce Discours applique les principes généraux au sujet traité dans ce Volume. Nous renvoyons aux détails & à toutes les parties du travail de M. Puzos, très-amélioré par les soins de son Editeur.

On trouve présentement chez M. Cars, célèbre Graveur, *rue*

S. Jacques, vis-à-vis le Pleſſis, les deux belles Eſtampes annoncées depuis quelque temps, & l'une & l'autre d'après deux magnifiques Tableaux de M. le Moine, premier Peintre du Roi.

La premiére eſt *Iphigénie en Aulide*, ou l'*Enlevement de cette Princeſſe par Diane*, ſuivant ces quatre Vers du XII^e Livre des Métamorphoſes d'Ovide :

Flentibus ante aram ſtetit Iphigenia miniſtris ;
Victa Dea eſt, nubemque oculis objectat, & inter
Officium turbamque ſacri, voceſque precantûm,
Suppoſitâ fertur mutaſſe Mycenida cervâ.

Il y a, dans cet excellent Morceau, un aſſez grand nombre de

figures, parmi lesquelles six ou sept sont singulièrement intéressantes; savoir,

1°. Diane portée sur un nuage lumineux, qui remplit presque tout le fond de la Planche. La Déesse soûtient d'une main Iphigénie, & de l'autre elle substitue la Biche qui paroît même déja entourée de Guirlandes, & prête à tomber sous le couteau de Calchas. Diane montre, dans son air serein, beaucoup de puissance & de force.

2°. Iphigénie entourée aussi du nuage, & regardant sa Libératrice avec confiance. Elle est encore couronnée de fleurs, comme l'étoient toutes les victimes au moment du sacrifice.

3°. Calchas près du foyer sacré, & le couteau victimaire à la main. Cette figure est grande, majestueuse, drapée largement. On voit sur son visage l'admira-

tion que lui cause la présence inopinée de Diane.

4°. Agamemnon, le visage couvert d'un mouchoir ou du pan de sa robe : c'est pour exprimer la pensée d'Euripide, qui dit que ce père infortuné *tourna la tête, & se cacha le visage.* Dans le Tableau de M. le Moine, Agamemnon est assis, le dos tourné à Calchas & à l'Autel.

5°. Clytemnestre pâmée entre les mains de ses femmes : c'est une Addition faite au Texte d'Euripide, qui ne place point Clytemnestre dans le lieu du sacrifice. Ce Poëte suppose qu'un Officier vient raconter à la Reine la merveille de l'enlevement d'Iphigénie.

6°. Sur le devant de l'Estampe, un Aide du sacrifice à genoux & regardant Calchas. Cette figure est belle : selon Euripide, ce de-

vroit être Achille que ce Poëte représente comme tenant un Bassin avec l'eau lustrale, & faisant une prière à Diane avant le sacrifice.

7°. Une autre figure un peu plus enfoncée porte aussi un vase destiné à la cérémonie, & fixe avec étonnement sa vuë sur Diane &c. Les lointains sont remplis de Spectateurs.

Cette Pièce est noble, touchante, d'un effet admirable. Les caractères y sont parlants, les draperies bien jettées, & les clairs très-savamment distribués.

La seconde Estampe que publie M. Cars, est d'après le Tableau d'*Hercule vainqueur de Cacus*, peint par M. le Moine, pour sa réception à l'Académie. Le sujet est exprimé dans ces quatre Vers du premier Livre des Fastes d'Ovide.

Cacus Aventinæ timor atque infamia
ſylvæ,
Non leve finitimis hoſpitibuſque
malum.

. . . .

Occupat Alcides ; adductaque clava
trinodis
Ter quater adverſi venit in ora
viri.

Le moment qu'a ſaiſi le Peintre, eſt donc celui où Hercule ; ayant forcé les barrières de la caverne & tiré Cacus de ſon fort, l'aſſomme à coup de maſſue. On voit des débris de paliſſades, Cacus renverſé ſur une partie de ces pieux arrachés, & parant les coups d'un de ſes bras énormes ; Hercule le tenant aſſujetti ſous un de ſes genoux & l'aſſommant de ſa maſſue hériſſée de nœuds. Pendant ce temps-là le Tibre appuyé ſur ſon urne & les Nymphes qui l'accom-

pagnent, paroissent applaudir au triomphe d'Hercule. Dans le lointain sont les troupeaux de Bœufs, dont Cacus avoit rempli son antre; &, durant le combat, un des compagnons d'Hercule tire hors de la caverne un de ces Bœufs qui appartenoient au Héros, & que Virgile appelle *præstanti corpore tauros.*

Le fond de l'Estampe est comme partagé en deux : d'un côté est la caverne effroyable de Cacus ; de l'autre, la demeure solitaire du Dieu & des Nymphes du Tibre : de grands arbres & des roseaux font l'ornement de ce paysage.

Tout est animé dans ce sujet. Hercule, quoique transporté de colère, paroît vaincre en Dieu. Il assomme Cacus comme un ennemi méprisable. L'action de son genoux qui écrase ce Monstre, est rendue avec la plus

grande vérité. Les fonds de l'Estampe sont charmants. Le jour qui perce dans la caverne, contraste d'une manière fort picquante avec l'obscurité du rocher. Le groupe du Tibre & des Nymphes sur la gauche du Tableau égaie la scène & flatte agréablement l'œil du Spectateur.

On trouve chez LATTRÉ, Graveur, rue Saint-Jacques, au coin de celle de la Parcheminerie, une *Nouvelle Mappemonde*, projettée sur l'horison de 45 degrés de Latitude, ayant pour diamètre du Sud au Nord le Méridien de Paris; dressée par M. Boullanger, Ingénieur du Roi.

Cette Mappemonde très-bien gravée, sur-tout pour la lettre, présente dans l'un des deux Hé-

miſphère preſque toutes les terres connues. L'autre Hémiſphère offre preſque toutes les Mers réunies : ce qui forme des points de vuë utiles pour comparer les différentes parties de notre Globe. Enfin cette manière de conſidérer la terre eſt neuve, & c'en eſt aſſez pour la faire rechercher.

Audran Graveur, rue S. Jacques, à la Ville de Paris, diſtribue le Portrait de N. S. P. le Pape Clément XIII. lequel a été gravé d'après la Médaille de ce Pontife. On ſait que les Têtes de Médailles ſont d'ordinaire très-reſſemblantes : c'eſt ce qui doit faire préférer la Gravure que nous annonçons ici, aux Portraits de Clément XIII. pris d'après des Copies de Tableaux.

TABLE DES ARTICLES

Du mois de Juin 1760.

ARTICLE LX. The Hiſtory of the life of GUSTAVUS-ADOLPHS, King of Sweden, &c. *Hiſtoire de GUSTAVE-ADOLPHE, Roi de Suède, &c.* 1349

ART. LXI. Jacobi Facciolati Animadverſiones criticæ, &c. *Obſervations critiques de M. l'Abbé Facciolati ſur le Dictionnaire de Danet, &c.* 1378

ART. LXII. *Jo. Danielis Schoepflini, Conſil. Reg. ac Franciæ Hiſtoriogr. VINDICIÆ TYPOGRAPHICÆ.* Juſtification des origines de l'Imprimerie. *Par M. Schoepflin, &c.*

Obſervations ſur un Ouvrage intitulé : VINDICIÆ TYPOGRAPHICÆ, &c. Par M. Fournier le jeune. 1386

ART. LXIII. *Hiſtoire univerſelle ſacrée & profane, &c.* 1414

ART. LXIV. The Connoiſſeur by

M. Town, &c. *Le CONNOISSEUR*. Par M. Town. 1434

ART. LXV. *Mémoires sur les Os, &c.* Par M. Fougeroux, &c. 1462

ART. LXVI. *Amusement Physique sur le systême Newtonien. Recherches Critiques sur le systême de l'Attraction, &c.* 1478

ART. LXVII. *Recueil d'Eloquence sainte, &c.* 1495

ART. LXVIII. Nouvelles Littéraires. 1506

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Mai 1760.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.

Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 5244